

LA
Jeunesse de Shelley

THÈSE DE DOCTORAT ÈS LETTRES

Présentée en Sorbonne

à la Faculté des Lettres de Paris

PAR

A. KOSZUL

PARIS

BLOUD ET C^{ie}

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7

—
1910

THÈSE POUR LE DOCTORAT

A. KOSZUL

LA JEUNESSE DE SHELLEY



PARIS

LIBRAIRIE BLOUD & C^{ie}

7, Place Saint-Sulpice

—
1910

Reproduction et traduction interdites.

Vu, le 7 mars 1908

Le Doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

A. CROISET.

Vu et permis d'imprimer

Le Vice Recteur de l'Académie de Paris.

L. LIARD.

A

MONSIEUR A. ANGELLIER

A grateful mind

*By owing owes not, but still pays, at once
Indebted and discharged.*

Par. Lost. IV.

PRÉFACE

As if any man really knew aught of my life!
Why, even I myself, often think, know little or nothing of my real life...
Only a few hints, a few diffused, faint clues and indirections,
I seek for my own use to trace out here...

WALT WHITMAN.

ESPRIT ET MÉTHODE

Venant après tant d'autres, il faut sans doute s'excuser d'avoir été tenté de redire la touchante et tragique histoire de ce poète — celui de tous les poètes dont l'activité fut la plus aventureuse et la plus spontanée, dont le rêve fut le plus mobile et le moins préconçu, dont le chant trembla de vibrations si ténues ou si hautes qu'il semble parfois dépasser la gamme de nos extases. Le charme même de cette fleur très exquise des existences romantiques, qui pour le grand nombre de nos lecteurs sera notre sauvegarde la plus sûre, nous oblige, envers les « connaisseurs », à une sorte de justification préalable.

Ceci n'est, il faut bien l'avouer, ni un livre de pure biographie, ni une pure étude littéraire — et peut-être le dessein en paraîtra-t-il incertain; mais d'abord, dans le cas de Shelley, ne saurait-on guère aujourd'hui en avoir de plus rigide, sans répéter maintes choses qui

ont déjà, et fort bien, été dites; en outre il serait ici particulièrement dangereux de s'en tenir à l'une seule des deux directions indiquées. Essayons de montrer pourquoi.

* * *

La vie d'un homme, la vie d'un poète surtout, que sa liberté, son instabilité, et souvent sa demi-inconscience, rendent si complexe et ondoyante, ne se laisse vraiment approcher que par le détail, ne se révèle qu'à une attention minutieuse et aimante pour laquelle rien de ce qui touche à son objet ne saurait être insignifiant ou étranger. Et c'est ce qui justifie ces énormes biographies anglaises, où sont rassemblés tous les matériaux de nos inductions; œuvres si humbles sous l'apparente vanité de leur érudition, si docilement attachées aux plus infimes manifestations d'une existence, récits où l'écrivain s'efface derrière le songeur solitaire qui crayonne une note fugitive de journal intime, derrière l'ami qui s'indigne ou qui se plaint dans l'abandon des propos familiers, voire même derrière le moindre héros qu'est le maître pour son valet, ou le malade pour son médecin — œuvres si incomplètes malgré tout qu'on ne saurait jamais, quand leur sujet est grand, leur reprocher leur longueur; car n'est-il pas toujours surprenant, et triste, qu'après si peu de générations humaines, tous les souvenirs de tant d'années fécondes, toutes les reliques de tant de jours voyageurs puissent tenir ainsi, en quelques poignées de pages?

Et cependant, auprès de l'œuvre d'une vie, si mal criblée fût-elle par le temps aveugle et l'incertaine mémoire des hommes, l'œuvre écrite peut paraître quelque chose de plus pauvre, de plus incomplet encore. Les idées que les livres renferment se ramènent le plus souvent à quelques principes qu'il est facile à la spéculation de simplifier et de classer en les juxtaposant ou en les subordonnant l'un à l'autre. Les thèmes d'imagination, même les nuances verbales, choses si changeantes, si

fuyantes à première vue, se cataloguent, se rapprochent en de trompeuses concordances. Les subtiles influences d'auteur à auteur, les échanges perpétuels qui se font entre l'homme et son milieu, sont encore une matière aisément traitable par ce langage qui fut d'ailleurs leur instrument. Il n'est pas jusqu'au sentiment poétique, si étroitement impliqué dans les racines de l'être, que l'on n'ait cru maintes fois pouvoir plier à un effort de définition. La seule possibilité de la critique prouverait donc que l'œuvre écrite est nécessairement une réduction de la vie, une projection sur des cadres plus ou moins uniformes, traditionnels et rigides, de l'individualité toujours unique, incommensurable et nouvelle.

Et c'est pourquoi il est bon souvent de séparer de l'étude biographique l'étude critique d'un grand artiste : l'une nous montre, comme en un cinématographe où, hélas, les trous seraient toujours trop nombreux entre les images, ce qu'il y a de plus spontané dans les gestes de l'homme ; l'autre nous offre une vue plus intérieure sans doute, mais arrangée, faussée peut-être ou délibérément obscurcie par le genre, le cadre, l'expression qu'a employés l'auteur. L'une fait taches de couleur, et reste un peu papillotante ; l'autre a plus de dessin, mais elle est trop stylisée. L'une tient de l'analyse, et parfois du spécimen ; l'autre de la synthèse, et parfois du système.

Dans un cas comme dans l'autre, un examen qui pour échapper à l'erreur se bornerait à enregistrer documents d'histoire ou motifs d'art, laisserait intact et sans doute inaperçu ce qu'il y a de plus profond dans son sujet, négligerait l'attrayant mystère du travail secret qui s'est accompli dans les abîmes de l'âme pour s'attarder aux simples affleurements, qui en sont la claire, et peu éclairante manifestation. Et voilà les inconvénients d'un divorce par ailleurs légitime. Aussi quiconque voudra revivre les mouvements qui ont uni les uns aux autres ces instantanés biographiques et ces projections littéraires, quiconque voudra sentir les passages subtils qui ont relié l'œuvre à l'action, devra dépasser le travail

de pur examen, et risquer une résurrection, plus ou moins hypothétique, de la vie intérieure.

« Dans un tel effort pour faire revivre les hautes âmes du passé, disait Renan, une part de divination et de conjecture doit être permise. Une grande vie est un tout organique qu'on ne peut rendre par la simple agglomération des petits faits... La condition essentielle des créations de l'art est de former un système vivant dont toutes les parties s'appellent et se commandent... Ce qu'il s'agit de retrouver, ce n'est pas la circonstance matérielle, impossible à vérifier, c'est l'âme même de l'histoire. Ce qu'il faut rechercher ce n'est pas la petite certitude des minuties, c'est la justesse du sentiment général, la vérité de la couleur. »

* * *

L'œuvre et la vie de Shelley sont d'ailleurs unies d'une alliance particulière, et qui sollicite un effort de ce genre. Il ne s'agit presque jamais chez lui de ces correspondances évidentes, mais un peu superficielles et postérieures, qui font des incidents de l'existence la matière, le canevas de l'œuvre; nulle part ici, on ne trouve de corrélation précise et claire modelant l'écrit sur le fait; de très bonne heure, Shelley trahit cette aptitude au détachement, au dédoublement presque, qui arrache tant d'enfances de poètes, sinon toutes les enfances, à l'étreinte des choses extérieures et des pensées routinières, pour les jeter dans un monde où les circonstances s'effacent, où le temps et l'espace, s'ils existent encore, n'ont plus rien de leurs cadres habituels.

Dans ce monde-là, il ne reste de la réalité vécue qu'une allure d'esprit, une teinte sentimentale; mais sans elles le rêve ne s'explique que très imparfaitement — si la poésie est souvent plus originale par l'allure et la teinte que par le geste et le dessin. Oui certes, l'œuvre de Shelley offre d'un bout à l'autre l'impression d'une irréalité plus ou moins grande — très grande déjà dans les pre-

mières poésies; moindre, volontairement diminuée, dans *La Reine Mab*; mais surgissant de nouveau de plus en plus forte et consentie dans *Alastor*, dans *Laon et Cythna*, dans presque toutes les œuvres de la période italienne. Mais cette irréalité n'est jamais entière; elle n'arrive jamais à se déprendre du réel — et c'est ce qui la rend touchante : une union secrète qui presque jamais ne se marque par des liens épais, d'obscures attaches qui souvent subsistent *malgré* le poète lui-même, relient comme par une harmonie préétablie, dans un accord contemporain et immanent, le cours de la vie au développement de la pensée et au surgissement des chefs-d'œuvre.

Cela est si vrai que la poésie de Shelley ne fut guère comprise et aimée que du jour où l'on put se faire quelque idée de sa vie ¹. Et lui-même se doutait de ce que ses vers, même les plus vides de personnalités, avaient encore de personnel. Il savait les réminiscences qui les lui avaient rendus pleinement intelligibles et tout frissonnants d'émotion, et qui ne pouvaient exister pour le public. Seulement il ne savait cela qu'après coup, en regardant en arrière : il comprit — mais à vingt ans — que ses romans de la dix-huitième année n'avaient d'autre intérêt que celui d'un indice psychologique; et il ne s'étonnait plus — mais l'élan d'inspiration datait alors de plusieurs mois — que même les initiés eussent pris son *Epipsychidion* pour l'obscur histoire des pauvres amours d'une servante; tous ses poèmes, à vrai dire, étaient destinés à ces *ouvetoi* auxquels il en dédia quelques-uns : c'est donc remplir ses intentions les plus profondes que de relire son œuvre à travers sa vie.

Séparées l'une de l'autre, et la vie de Shelley donne l'impression d'une activité sautillante, éparpillée, spasmodique, et son œuvre paraît indûment compacte, abstraite, voulue — lorsqu'elle n'en devient pas inintelligible; ni l'une ni l'autre ne peuvent, isolées, révéler

1. La page de critique française la plus injuste, à son égard, est aussi celle où s'entassent le plus d'erreurs de fait sur l'histoire de sa vie. Cf. Louis Veuillot. *Les Libres-Penseurs*. (1848).

cette unité profonde que semblent également rompre les heurts des accidents extérieurs, et les cristallisations momentanées de la composition littéraire.

Cette norme secrète que la vie, la pensée et l'amour de Shelley, en dépit de leurs apparences vagabondes, ont fidèlement suivie, nous a semblé avoir été trop peu mise en lumière. C'est que tantôt on faisait un effort de reconstitution du détail, des menues contingences, des circonstances, tantôt on se livrait au plaisant jeu d'esprit qui s'occupe des seules « paroles écrites » ; on tentait ainsi, par deux procédés inverses, de saisir sous l'analyse des réalités figées la mouvante synthèse d'une âme, puis de dégager des synthèses de mots qu'elle a préférées les formules analytiques les plus claires. Nous avons cru mieux faire en groupant, autour des points de repère les plus saillants et les plus sûrs, des études successives, correspondant chacune à un élan nouveau de cette ardente nature, et embrassant tout l'essentiel des souvenirs shelleyens ; nous avons essayé de recueillir dans le chaos des mesquines réalités, tout ce qui, au regard de l'histoire et de la philosophie non moins que de la littérature, annonce, explique, ou rappelle les modes typiques de la pensée ou du sentiment du poète ; nous espérons ainsi rester aussi loin de la déconcertante incohérence des minuties chronologiques que de la traitresse simplicité, et comme du mensonge systématique d'un exposé d'idées.

Si l'entrelacement inextricable du cours véritable de la vie ne semble pas assez respecté dans cette tentative, peut-être songera-t-on combien cet entrelacement est superficiel, et de hasard, et combien aux moments de clarté intérieure le plus vive, nous le rompons volontiers pour rassembler les forces disjointes, les idées inconséquentes, les sentiments épars, en un faisceau vraiment représentatif de nous-mêmes. Plus d'une fois nous avons été troublé à la pensée exprimée par J. Addington Symonds, « que l'achèvement d'un processus littéraire n'est pas nécessairement lié à son premier stade... et qu'il est dangereux de s'attacher au point

culminant d'un développement étudié pour expliquer de là ce qui précède et ce qui suit ». Mais nous nous sommes aussi rappelé le conseil de W. Pater : « Tenons-nous au foyer où le plus grand nombre de forces essentielles s'unissent, en ce qu'elles ont de plus énergique et de plus pur ». Si donc nous courons, ce faisant, quelques risques d'erreur, nous courrons aussi quelques chances de vérité, et l'erreur sera de détail, mais la vérité sera du fond même de la vie du poète.

CHAMP ET OBLIGATIONS

De cette vie, pourtant si courte, nous n'étudions ici qu'une partie — celle qui pour d'autres artistes ne serait qu'une étape de jeunesse, une simple période d'apprentissage : elle s'arrête à la vingt-sixième année.

Il semble bien en effet que cet exil longuement mûri, et qui devait être définitif, ce départ pour l'Italie, en mars 1818, marquent pour Shelley le début d'une attitude toute nouvelle : alors se clôt la période la plus mouvementée de son existence, celle aussi où son esprit évolua le plus rapidement entre les formes les plus diverses ; trop longtemps en contact avec des réalités qui blessaient sa sensibilité sans décourager son zèle de réforme, il se résignait enfin à en chercher l'éloignement dont son besoin d'art était désireux ; c'était un peu la sérénité d'une lumière antique qui attirait Shelley sous les cieux méditerranéens ; et il est vrai que ses dernières œuvres furent plus grandioses et plus calmes, comme ses dernières années coulèrent plus droites et plus unies ; cette seconde période offrira même des traits tout nouveaux, nouveaux dans l'histoire des poètes anglais, non moins que dans celle de Shelley — et que seul le voisinage plus prochain de l'antiquité classique peut expliquer.

Mais, hormis ces exceptions, le progrès du poète sera de degré plus que de nature. En 1818, tout ce qu'il y a d'essentiel dans sa manière de sentir et d'interpréter s'est affirmé déjà avec sûreté, sinon toujours exprimé avec la

plénitude et l'harmonie de l'âge mûr. Son esprit poétique s'est formé. Et justement parce que cette période de formation a vu s'agiter toutes les souffrances, toutes les fièvres, tous les soucis, tous les entraînements du cœur et de la pensée, qui peuvent le mieux susciter, et le mieux entraver aussi, un génie de poète, elle est la plus intéressante à qui se met en quête d'un cas psychologique plutôt que d'un sujet de critique littéraire, à qui se sent attiré par le charme des éclosions, mettant parfois avec Wordsworth,

The budding rose above the rose full-blown.

Et si, parmi tous ceux qui ont parlé de Shelley en artistes, en philosophes, en historiens, en hommes de partis politiques, en avocats de quelque thèse religieuse ou sociale, il n'en est guère qui aient eu la patience et l'humilité de s'en tenir à ce point de vue, c'est aussi dans cette jeunesse du poète que nous aurons chance de trouver quelque chose de neuf, et de juste encore, à dire.

Combien grande cependant est notre dette envers tous nos prédécesseurs, c'est ce que nos notes s'efforceront d'avouer. Il en est un surtout dont l'œuvre aurait pu décourager notre dessein, si justement elle n'avait aidé à le former : la biographie que M. Dowden a publiée en 1886, est incomparablement la plus pleine, et la mieux mise au point des biographies du poète; tout y est, et tout y est à sa place; au plus peut-on dire que malgré nombre d'aperçus ingénieux et fins, elle reste, ce qu'elle voulait être, avant tout une biographie extérieure, et qu'il faut bien y trouver — ainsi le voulut le destin de Shelley — cette irritante disproportion entre les petits accidents sans portée psychologique « épaves sans valeur qui ont flotté jusqu'à nous ¹ » pour ces sottes raisons que sont les accidents matériels, et d'autre part les grands faits tout retentissants de vie intérieure, dont les contours précis ont si souvent disparu à jamais dans le torrent des jours; sur-

1. Comme le dit M. Dowden lui-même : i., p. 323.

tout nous avons cru devoir remplacer le patronage un peu distant et comme académique de l'historien, par une sympathie plus prochaine et plus chaude : non pas que nous ayons cru un plein accord doctrinal nécessaire à la parfaite intelligence de Shelley — peut-être aveuglerait-il souvent l'amour dû au poète¹ — mais nous avons senti ce que d'autres déjà ont bien exprimé², à savoir qu'il faut juger Shelley avec un cœur jeune et garder envers lui autant qu'on le peut cette attitude intellectuelle et sentimentale qui souvent s'attache à nos vingt ans, mais qui rarement persiste après eux. Un tempérament d'esprit « délicat », comme on a pu dire³, et qui, comme tel, mêle curieusement le rationalisme et la foi; un goût de tout savoir, et de tout savoir dire plus encore que de tout savoir, associé à l'amour ardent des minutes de joie extatique où l'on sent bien que l'on dépasse tout langage et que l'on oublie toute science; une passion des livres et de la nature, de la pensée et de l'intuition, que rien n'a blasée, et qui ne s'est pas encore divisée contre elle-même; — voilà ce qui a accompagné notre poète le long des années que nous allons retracer, et voilà le viatique qu'il faut emporter avec soi pour le présent voyage.

Parmi les aides dont nous avons pu profiter pour cette étude, nous garderons un souvenir, particulièrement reconnaissant à la collection d'autographes du manoir de Boscombe, à laquelle Lord Abinger, avec cette libéralité confiante et éclairée qu'on admire souvent, mais qu'on n'admire jamais trop, en Angleterre, nous a permis plein accès. Il n'est sans doute pas sans intérêt de retracer

1. C'est le cas, nous semble-t-il, pour le livre, d'ailleurs solide, mais vraiment un peu trop plaidoyer, où F. Rabbe a pu, dès 1887, faire profiter le lecteur français du travail de M. Dowden. Nous y renvoyons, pour le détail de la biographie extérieure, ceux qui ne pourraient avoir accès au livre anglais.

2. W. M. Rossetti, dans son *Memoir* (édition de 1870) et M. Chevrillon à la fin de son article *Le Sentiment de la Nature dans la Poésie de Shelley*. (Revue de Paris 1898 — ou *Etudes anglaises*, Hachette, 1904).

3. W. James. *Pragmatism* (1907).

rapidement à ce propos l'histoire récente du plus considérable ensemble de sources qui soit, concernant la vie et les œuvres du poète.

Les lettres autographes de Shelley et de Mary, sa seconde femme, avec toutes les œuvres manuscrites du premier, et quelques-unes des œuvres manuscrites de la seconde, qui restaient en 1893, en possession de Lady Shelley, veuve de Sir Percy Florence Shelley, le fils et l'héritier du poète, ont été données à la Bibliothèque Bodleienne d'Oxford. Seuls les carnets du journal tenu par le poète et sa femme ont été conservés à Boscombe. D'autre part, Sir Percy et Lady Shelley avaient (en 1880) donné de ce journal et des lettres une édition, en trois volumes non mis dans le commerce, et dont un exemplaire sera accessible à Oxford en 1922. Nous avons pu à Boscombe examiner de près cette édition, et la comparer, pour ce qui est du journal, avec l'original manuscrit¹; maintes pages de ce manuscrit ont évidemment été déchirées², à une époque où les moindres audaces d'expression de Shelley, de Mary, ou des personnes de leur entourage, pouvaient être interprétées à crime; et donc, non seulement l'édition *for private circulation*, que des scrupules (exagérés à notre sens) ne rendront publique que dans quatorze ans, mais même les manuscrits qui en ont fourni la matière, ne jetteront guère de lumières nouvelles sur la vie du poète.

C'est à Boscombe aussi que nous avons pu voir, écrites de la main de Lady Shelley, en marge d'un exemplaire de l'ouvrage de T. J. Hogg, le camarade de jeunesse du poète, (*The Life of P. B. Shelley*, 1858, 2 vol.) d'importantes corrections apportées au texte de bon nombre des lettres de Shelley, d'après les originaux de ces lettres. On savait bien que les versions données par Hogg étaient souvent inexactes : Hogg avait pour cela

1. Quelques lacunes ou erreurs de cette édition sont ici signalées, lorsqu'elles ont un intérêt d'histoire : pp. 217, 237, 387.

2. Les manuscrits d'Oxford ont parfois subi le même outrage. Cf. Locock *An Examination of the Shelley MSS*, p. 26, sur une strophe de la dédicace de *Laon et Cythna*.

quelques raisons sérieuses et peu honorables, connues depuis l'œuvre de M. Dowden ¹; et il avait aussi beaucoup de raisons moins impérieuses — malaise qu'éprouve un grave juriste de soixante et quelques années à avouer les enthousiasmes romantiques de sa jeunesse, ses essais littéraires, ses opinions iconoclastes, ses naïvetés chevaleresques — petits scrupules qu'il est aussi facile d'excuser qu'il serait aujourd'hui ridicule de les respecter, lorsque la réputation d'un autre en pourrait souffrir. Nous avons donc cru pouvoir donner ces exemples des menus changements que ce trop spirituel ami fit subir aux lettres du poète, par un curieux mélange, — plus amusant que répréhensible, de vanité d'homme mûr, d'humilité de biographe, et de malice d'auteur.

Nous avons eu d'autres secours encore : telle la gracieuse communication d'une *Marseillaise*, dont M. C. W. Esdaile a bien voulu donner la primeur à un livre français. Et maint encouragement, maint conseil, maint renseignement, reçus de feu le D^r Garnett et de ses fils, de D^r Furnivall, de MM. W. M. Rossetti, H. Buxton Forman, H. Salt, E. W. B. Nicholson et de ses assistants de la Bibliothèque Bodléienne, peuvent enfin recevoir ici l'imparfaite expression de notre gratitude.

TRADUCTION

Le lecteur a droit à un mot d'avertissement, ou plutôt d'apologie, touchant le système de traduction ici adopté, pour les passages qu'il semblait nécessaire de citer.

On sait, et on le vérifierait facilement dans le cas de Shelley, combien la transposition minutieusement fidèle des mots d'un texte poétique étranger, anglais surtout et shelleyen peut-être plus que tout autre, en notre propre langue, est entreprise dangereuse et vaine. Bâtir un texte français sous lequel l'anglicisant devine toujours l'original et qui, grâce à cette présence invisible, lui

1. Cf. chap. V. pp. 93-95.

rappelle ce que l'auteur voulait suggérer, c'est là faire œuvre curieuse peut-être mais dont l'accès est étroit : cette traduction ne vaut guère que pour les initiés, à qui précisément elle est inutile ; et son allure ésotérique déconcerte les autres ; c'est essentiellement une traduction pour traducteurs, et qui, excellente comme exercice de métier, ne doit point sortir de l'atelier ¹.

Mais c'est là son moindre défaut. Car elle semble méconnaître l'irréductible originalité d'une langue, et de la langue poétique en particulier, bien moins adaptée que la prose aux échanges internationaux. Les mots de cette langue sont en effet riches de toutes sortes d'associations, de connotations, disent les Anglais, bien différentes des associations qu'éveillent familièrement, chez un esprit étranger, les mots étrangers « correspondants ». Il y a des résonnances propres à maints éléments du vocabulaire poétique de chaque peuple, qui échappent aux prises grossières du dictionnaire bilingue, et qu'il faut pourtant parfois, plutôt qu'une identité verbale commode et trompeuse, essayer de faire entendre dans une traduction — comme il y a de subtiles altérations harmoniques qui dénaturent davantage un motif musical que des modifications mélodiques éclatantes. Lorsque nous avons cru avoir à choisir entre deux infidélités de ce genre, nous nous sommes donc attaché à conserver, voire à accentuer le ton de la pensée de Shelley, quitte à en changer ou à en négliger un détail secondaire. Ces cas étant d'ailleurs parfois intéressants pour une intelligence profonde de la pensée du poète, nous les avons signalés, et discutés au besoin, en note.

Enfin — et bien que la poésie et le théâtre modernes nous en aient fourni des exemples, notre audace doit se justifier — nous avons cru pouvoir, sans nuire à la fidélité ainsi entendue, observer une certaine cadence dans

1. Cette traduction-là existe d'ailleurs — bien que tachée de trop de contre-sens — dans les trois volumes que F. Rabbe publia en 1885-6. (I. vol. Giraud, Paris) et 1887 (II et III vol. Savine, Paris.)

notre traduction. Il ne pouvait être question de rime, évidemment. Mais une manière de vers-blanc, dont une mesure presque toujours paire assurerait l'équilibre, pouvait avoir ce double avantage, et d'offrir pour les idées maîtresses, pour les sentiments dominateurs, ces positions retentissantes, ces babords et ces tribords où sonnent « les salves des vers », et surtout de nous soulever dans cette atmosphère de nombre, qui est l'élément vital où se meut toute poésie : ceci semblait d'autant plus désirable que maintes, parmi les œuvres de jeunesse de Shelley, perdent trop, il faut l'avouer, à ne plus rien livrer, dans une traduction, que leur fond.

Nous sommes plus d'une fois resté au-dessous de notre propre tâche ; qu'on veuille bien nous excuser en songeant que pour l'avoir voulue moins ingrate, nous ne l'avons pas choisie moins difficile.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Une bibliographie complète de Shelley couvrirait, peu utilement, de bien longues pages. Si l'on tient compte des seuls travaux qui ont revêtu la forme du livre, le catalogue de la bibliothèque du British Museum, où il faut aller pour les consulter, est un guide parfait. Là aussi se trouvent la plupart des revues, où, dirigés par les *Index de Périodiques* que nous pouvons envier à nos voisins, on trouvera beaucoup de poussière et un peu d'or.

M. Anderson a fait un dépouillement sûr et bien ordonné des uns et des autres pour le petit livre de W. Sharp publié en 1881 dans la série des *Great Writers*. L'admirable travail de M. H. Buxton-Forman, *Shelley's books, pamphlets, and broadsides; posthumous separate issues; and posthumous books wholly or mainly by him, 1886*, n'est que le premier volume d'une *Shelley Library* que la défunte *Shelley Society* n'a pu mener à bon terme.

Nous nous bornons ici à quelques indications essentielles.

Editions. — La base de l'édition critique complète, qu'on attend encore, reste l'œuvre de M. H. Buxton-Forman, *The Works of P. B. Shelley*, 8 vol., 1876-1880. (Il faut aussi consulter les éditions nouvelles de 1886 et 1892).

L'édition des *Poetical Works*, de T. Hutchinson, Oxford, 1905, est la plus complète aujourd'hui (*The Wandering Jew* en est exclu pourtant, cf. p. 31).

La correspondance du poète vient seulement d'être réunie et classée, avec quelques additions inédites, par R. Ingpen; Pitman and Sons, 1909.

Biographie. — (Nous ne donnons de sources qu'aux faits non mentionnés dans la biographie de M. Dowden, ou autrement interprétés par nous. Et nous ne répétons pas le titre des ouvrages).

Dowden = *The Life of P. B. Shelley*, by E. Dowden, 2 vol., London, 1886 (bon abrégé, 1 vol. 1890).

Medwin, 1833 = *The Shelley Papers*, by T. Medwin, 1 vol. London, 1833.

Medwin, 1847 = *The Life of P. B. Shelley*, by T. Medwin, 2 vol., London, 1847.

Hogg = *The Life of P. B. Shelley*, by T. J. Hogg, 2 vol., London, 1858 (éd. en un vol. avec index, 1906).

Jeaffreson = *The Real Shelley*, by J. C. Jeaffreson, 2 vol., London, 1885.

Instruments de travail. — F. S. Ellis, *A Lexical Concordance to the Poetical Works*, London, 1892.

A. Droop, *Die Belesenheit Shelley's*, Berlin, 1906.

A. Kröder, *Shelley's Verskunst*, Erlangen, 1903.

Les textes de Shelley, cités en français, ne le sont en anglais que lorsqu'on veut attirer l'attention sur leur forme.

Nous avons adopté l'habitude anglaise qui signale les volumes (pour les distinguer des chapitres d'un ouvrage) non par des majuscules, mais par des minuscules romaines.

Autres abréviations : N. E. D. = *New English Dictionary*, en cours de publication, Oxford.

D. N. B. = *Dictionary of National Biography*, ed. S. Lee.

LA JEUNESSE DE SHELLEY

INTRODUCTION

A mesure qu'on va plus loin et plus profond dans l'étude du Romantisme, surtout peut-être du Romantisme anglais, il semble qu'on y découvre moins un programme littéraire qu'une philosophie, et plus encore un tempérament, toujours souple et actif, qu'une philosophie explicite et achevée. Les définitions un peu précises qu'on voulait jadis en donner¹ paraissent aujourd'hui également, bien que diversement, insuffisantes et lointaines : toutes sont en effet, ou trop extérieures, ou trop postérieures à leur sujet. Elles sont extérieures lorsqu'elles tiennent un compte exagéré de ce qui, après tout, n'est que forme, façade, ou fantaisie — et c'est, pour l'un², l'asymétrie, l'inachèvement ; pour l'autre³, la mobilité, la fougue ; l'exubérance, la surcharge, pour celui-ci⁴ ; le caractère indirect et inégal de l'expression pour celui-là⁵. Elles sont postérieures lorsqu'elles veulent ramener le Romantisme à des théories philosophiques, historiques, voire même politiques, qui ne se sont écha-

1. Nous empruntons quelques uns des exemples qui suivent au premier chapitre de H. Beers, *A History of English Romanticism in the 18th Century*, (1899).

2. A. W. Schlegel. *Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur*.

3. A. de Musset. *Lettres de Dupuis et Cotonet*.

4. S. Colvin. *Selections from W. S. Landor*. Préface.

5. G. Saintsbury. *A History of French Literature*. p. 582.

faudées ou qui n'ont atteint leur plein développement qu'au cours du XIX^e siècle : et c'est le retour au moyen âge de Heine, de Madame de Staël¹ ; la théorie des trois âges de Hegel² ; le « libéralisme en littérature » de V. Hugo³ ; l'émancipation du moi, de Brunetière⁴.

Pourquoi tant d'échecs, ou du moins tant d'insuccès ?

C'est sans doute que, pareil en cela à toutes les attitudes profondes, à toutes les tendances intimes de la vie, pareil au sentiment religieux, pareil au don de la poésie ou de l'humour, l'esprit romantique façonne et colore l'être tout entier, si bien qu'aucune formule n'arrive à embrasser dans sa concision la complexité du réel. Aussi a-t-on maintenant volontiers recours aux impressions élastiques de préférence aux équations rigides, à la description, toujours ouverte humblement, de préférence à la définition qui semble avec superbe clore la porte après soi ; on renonce à présenter, en quelques mots, au jour clair et froid de l'intelligence, tous les aspects de l'objet ; et plutôt que de « liberté dans l'art », de « triomphe des facultés imaginatives », de « recherche du désordonné et de l'étrange », on parle « d'intuitions retrouvées », de « réveil du sentiment », de « prévalence du rêve », de surgissement d'un « tempérament fort », et on oppose tout ceci à une nature affaiblie, qui analyse, qui « visualise » trop, chez qui l'ordre et la clarté, primant tout le reste, semblent être en fonction directe de « la lassitude des idées »⁵.

1. Heine. *Die Romantische Schule*. — Madame de Staël. *De l'Allemagne*, ch. xxx.

2. Hegel. *Cours d'Esthétique*.

3. Hugo. *Hernani*. Préface.

4. Brunetière. *Manuel*. p. 421.

5. Ceci paraît sensible, en Allemagne, dans un livre comme celui de R. Huch, comparé à son prédécesseur, de Haym.

En France, il semble que l'amour de la théorie et de la formule, en critique, soit resté plus fort ; et c'est peut-être dans les ouvrages « à côté » que l'on sentirait le mieux la tendance nouvelle à la seule notation psychologique vraie : cf. Delacroix, art. « Novalis » de *Rev. de Métaph. et de Morale*, 1903 ; le livre de Boschot sur Berlioz.

En Angleterre, les témoignages abondent : on sait la fortune

Sans doute, ces mots-là sont bien vagues ; ils n'offrent plus, au lieu des positions nettes d'autrefois, qu'une atmosphère flottante, aux contours indécis ; mais peut-être est-on ainsi plus proche de la réalité vivante, toujours si éloignée de constructions systématiques dont seule la mémoire se trouve bien.

D'ailleurs, ces notations de tempérament, d'inclination dominante, d'humeur maîtresse, ont mieux que l'insuffisante éloquence dont on se contente pour parler des « choses du cœur » ; elles ont l'avantage de rassembler le faisceau des définitions, et de résoudre en elle des contradictions évidentes ; elles ne sont pas gênées, comme maintes théories le furent, de voir le romantisme partisan tour à tour et ennemi du mouvement des lumières, capable de conversions non moins que d'apostasies, et Novalis ou F. Schlegel s'opposer ainsi à Shelley ¹ ; elles reconnaissent aussi bien Wordsworth, et son réalisme patient de promeneur à pied, que Coleridge perdu dans son propre rêve ; elles se plient aux poses les plus égoïstes de Hugo et de Lamartine, comme à l'impersonnalité de W. Scott ² ; et si elles conviennent à la thèse

qu'eut l'expression de T. Watts Dunton, *The Renaissance of Wonder* (cf. *Encycl. Brit.*, art. « Poetry ». — Introd. to *Aylwin*. — Chambers's *Cyclopaedia*, new ed. vol. iii). Voir encore une très bonne page de C. H. Herford dans *The Age of Wordsworth*, p. 50 ; un art. de C. L. Swiggett, dans *The Sewanee Review*, avril 1903 (« Romanticism is the personal, the temperamental force in literature, vague and undefined. It works through suggestion and intuition, and deals with symbols rather than concrete images... Classicism may be spoken of as a form, a visualized fact. It is the spirit that shapes... ») ; T. S. Omond, *The Romantic Triumph*, (1900) ; H. Beers, qui, pour la commodité de son excellente étude, a voulu assimiler encore le Romantisme à la vogue nouvelle du chevaleresque, du gothique, du médiéval, a pourtant bien vu l'étroitesse, et l'irréalité de cette équation : « No critical study, however thorough, of the purely literary side of 18th century romanticism, can be sufficiently comprehensive. » Déjà le sens des complexités psychologiques faisait la valeur du petit livre de Phelps. *The Beginnings of the Romantic Movement* (1893).

1. Brandes. *Die Hauptströmungen...*, II., pp. 15-19.

2. Beers, *English Romanticism in the 19th Century*, ch. 1.

de « l'exaltation du moi », elles n'admettent pas moins bien celle de son anéantissement ¹. Enfin elles ne s'offusquent point, elles se félicitent plutôt, de ces recherches qui récemment ² ont commencé à montrer, dans tous les domaines, comment un mouvement aussi considérable que le Romantisme, a pu avoir à sa base quelque chose d'extrêmement simple, et presque d'enfantin ; comment l'effort sublime du grand art a pu se préparer dans le facile exercice des sensibilités tantôt larmoyantes et tantôt apeurées des âmes populaires.

C'est une leçon de ce genre, croyons-nous, qu'offre l'histoire de la première jeunesse de Shelley. Il serait vain, trompeur même, de refaire à son sujet, en manière d'introduction, un tableau d'ensemble, dont il ne devait longtemps connaître que de fort petits côtés. Car pour le Shelley de l'école, pour le Shelley de 1810, le Shelley qui déjà veut produire et produit en effet, la littérature, la science, toute la pensée anglaise de 1810, telles que nous pouvons nous en faire une idée, après les éliminations et les mises au point que tout un siècle d'examen de conscience nous a imposées, *n'existent pas* ; rien de plus incomplet et irrégulier que les lectures que le poète va faire, rien de moins conforme à nos jugements d'aujourd'hui que les admirations qu'il va manifester. Mais sous des formes bizarres, mal choisies, adoptées au hasard de la rencontre, dans un milieu trop fermé, et sans souci de celles qui déjà prédominaient, nous reconnaitrons, dans son essence, le levain nouveau qui soulevait le XVIII^e siècle finissant ; dans des directions souvent inattendues, nous verrons l'émerveillement, le frisson, l'exaltation romantiques s'agiter en Shelley avec une précocité et comme une puissance de réalisation extraordinaires. Contentons-nous donc, pour décrire l'air dont notre poète va se nourrir, de ces termes, peu spécifiques sans doute, mais qui suffisaient à la cons-

1. Tieck. *Phantasia*, I. « die romantische Verschlingung. »

2. M. Albert. *Les théâtres du boulevard de 1789 à 1848* (1902) pp. 295 esq. — Churton Collins. *Studies in Poetry and Criticism* (1905) Influence des *Mysteries of Udolpho* sur Byron.

ciences contemporaines¹, et admirons une fois de plus tout l'imprévu, toute l'étroitesse, toute l'humilité des commencements du génie.

1. Cf. par exemple John Foster, *Essays in a Series of Letters to a Friend...* (1805) No. III. On the application of the Epithet *Romantic* « a state of mind in which imagination predominates over the judgment. » — L. A. Marchand, note de sa traduction du *Proscrit* de Charlotte Smith (1809) : « un esprit romantique est un esprit mieux organisé qu'un autre, qui ayant échappé à l'influence de la corruption sociale, a conçu des sentiments, des actions et des choses une idée particulière à laquelle se mêle une teinte d'exaltation. » — Toute l'histoire du mot (Cf. les dictionnaires de Littré, Hatzfeld, Murray et Grimm) prouve qu'il fut appliqué d'abord à un tempérament, non à une doctrine ; et que, bien avant de répondre à une philosophie, plus ou moins concentrée dans des chefs-d'œuvre, il suppose un état psychologique général, imparfaitement traduit dans des productions éphémères ; d'où l'importance des études comparées sur ce terrain (cf. F. Baldensperger, *Etudes d'histoire littéraire*, 1907, Préf.).

CHAPITRE PREMIER

LE ROMANTISME ROMANESQUE, 1792-1810

... in spite
Of all that unassisted I had marked,
In life or nature, of those charms minute
That win their way into the heart by stealth,
Still to the very going-out of youth,
I too exclusively esteemed that love,
And sought that beauty, which, as Milton sings,
Hath terror in it.

Wordsworth. *The Prelude*, xiv.

L'Enfance Romantique.

Une ancienne et honorable famille, ou plutôt une branche plus humble d'une famille ancienne et honorable, un milieu de *squires*, cette classe typique de l'Angleterre des George, qui voit les vieilles fonctions seigneuriales péniblement s'adapter aux devoirs nouveaux du grand agriculteur moderne; et d'autre part, un Ariel erratique et passionné qui très tôt quitte sa prison, l'alouette qui dès l'aube s'essore loin de la glèbe natale, — pour n'y point revenir —, tel est le plaisant contraste qu'offre la première partie de la vie de Shelley.

Il ne faudrait pourtant point l'exagérer. Bien aventureuse déjà avait été la carrière de ce grand père, Bysshe Shelley, dont le poète reçut le nom, et peut-être quelques allures de sentiment et de pensée. Né en Amérique en 1731, il était revenu, jeune encore, sur le domaine familial du comté de Sussex; grand, beau, hardi, ambitieux, il avait dans sa vingt-deuxième année, par un

mariage qui ressemblait fort à un enlèvement, épousé la fille unique d'un clergyman, propriétaire de Field Place, près de la petite ville de Horsham ; après la mort de sa première femme, une plus riche union le fit entrer pour quelques années dans une famille portant un nom illustre, les Sidney Perry ; bientôt son frère aîné, mort en 1790, le laissa seul héritier des terres paternelles. Une telle fortune appelait un rôle politique : son fils, l'aîné des enfants du premier lit et le père du poète, avait été élevé à Oxford ; il avait fait ensuite le « grand tour » de tous les héritiers de haute extraction ; il siégerait désormais (1802-1818) à la Chambre des Communes, sur les bancs des whigs ¹, représentant du fameux « bourg pourri » de New Shoreham, c'est à vrai dire, homme lige du duc de Norfolk.

L'apogée de cette carrière allait être atteint lorsque le vieux Bysshe reçut le titre de *Baronet* en 1806. Mais ce n'était plus alors l'esprit curieux et hardi d'autrefois ; ce n'était plus l'adepte enthousiaste de la médecine magnétique, le généreux ² patron de cet extraordinaire James Graham — vrai Cagliostro anglais, dont le Temple de la Santé, « la plus impudente exhibition de charlatanerie » qu'on eût jamais vue (disait Walpole) ³ attirait vers 1780 le beau monde londonien ; Sir Bysshe, comme tant d'autres, avait trouvé aisé le pas qui mène de l'indépendance du jeune homme à la manie du vieillard : figé par la hantise de sa rapide élévation, incapable d'ailleurs de vivre comme elle l'aurait exigé, il garda ses habitudes de petit hobereau politicien dans son rêve de grandeur : il fit bâtir à grands frais, au pied des pentes crayeuses des South Downs, dans ce style pseudo-gothique que le romantisme de Horace Walpole avait mis à la mode, le châteaude famille, Castle Goring ; mais il le laissa inachevé

1. Il avait été proposé dès 1780, élu déjà en 1790. Mais l'élection fut annulée. Cf. W. Hale White, dans *Macmillan Magazine*, 1879, et Horsfield, *History and Antiquities of the County of Sussex*, vol. ii., appendice, pp. 52-56.

2. Hogg, ch. xiv.

3. Lettre du 23 août 1780.

et vide, préférant traîner jusqu'à sa mort (6 janvier 1815) dans une simple maison de Horsham, près de la taverne favorite, une vieillesse avare, fantasque et rechignée. Il avait été de son siècle, « le siècle des lumières » : une rente de huit livres sterling, fondée à Worth en 1767 pour l'éducation de seize enfants pauvres, lui semble due ¹. Mais il entra dans le siècle nouveau simplement sceptique, « n'espérant plus qu'en le néant final » dira Shelley ². Il n'était guère en bons termes avec son fils ; et même, deux filles de son second mariage auraient dû fuir son toit, et se seraient vues déshéritées en conséquence. S'il devait avoir quelque indulgence pour les fantaisies de son petit fils, et lui payer les frais d'impression de quelques poésies de jeunesse, il ne devait pas s'en montrer moins irréductiblement sévère pour la foi révolutionnaire de celui qui devait hériter de son titre. Bref, aucune affection profonde, aucun « art de grand-père », ne vinrent transformer en une orientation consciente les vagues tendances héréditaires que l'aïeul pouvait avoir léguées à l'enfant.

Le père même, né en 1753, était trop âgé sans doute pour être très père. C'était un grand squire blond aux yeux bleus, *landlord* capable, homme de pensée claire et d'écriture nette, bon cavalier et grand jureur, plus pratique et sensé, mais aussi plus éteint que l'aïeul, capable, par accès, des larmes et des objurgations familiales aux sensibilités du temps, — type du whig libéral de la seconde époque, si l'aïeul l'avait été du whig d'autrefois ³. La mère était beaucoup plus jeune que lui,

1. Horsfield, *l. c.*

2. *L.* du 26 janvier 1812.

3. Cf. Leslie Stephen, *English Thought in the Eighteenth Century*, i., p. 177 et 448. et ii. p. 185 : « A discontented sceptic worships competition, as a contented sceptic worships calm. » (la transition, dans Hume, est très finement marquée) — pp. 368-9 : « The first half of the century was a period of vehement discussion... To any man with a strong sense of the practical needs of the time, the deists appeared to be superficial theorists who were gratifying their vanity at the expense of the most important institutions... This sentiment is variously expressed in the ablest

d'une beauté très délicate, d'un bon cœur un peu timide, d'un esprit clair et fin de parfaite épistolière. L'un et l'autre ne nous arrêteront que plus tard ; car il semble y avoir eu dès le début entre eux et leur fils aîné, un secret éloignement qui rendit leurs rapports inféconds et rares. Peu d'annales d'enfance sont aussi vides de ces souvenirs aimants et heureux qui s'attachent d'ordinaire aux figures dont nous apprîmes à sourire — comme peu de lieux de naissance sont aussi rarement chantés dans la mémoire de leur poète.

Le pays où Percy Bysshe Shelley vit le jour, le 4 août 1792, le Weald de Sussex, est bien en son genre l'un des plus beaux d'Angleterre, non d'une beauté orgueilleuse ou terrible, mais de cette beauté large, forte, et tranquille, où l'abondance des bois et l'épaisseur des haies disent encore l'ancienne forêt défrichée par les Saxons : tout y est lourd et lent, aussi bien les formes des collines et des arbres que les allures et le langage des paysans. Mais à quoi bon décrire un milieu que les yeux hantés de l'enfant n'ont jamais contemplé ? A dix ans l'école va le prendre à sa maison natale ; déjà d'ailleurs, sa pensée n'y vit plus : et il y a comme un contre-sens entre cette résidence de Field Place — si calme dans l'horizon restreint de son grand parc, et si classique, avec ses larges fenêtres simplement encadrées, son petit fronton central, et ses deux ailes symétriques, le tout couvert de ce toit de pierres grises, ou ardoises de Horsham, plus larges à la base qu'au faite, qu'offrent toutes les vieilles demeures du comté — et d'autre part l'étrange lumière de mystifications, de scènes fantastiques, voire de diableries, où tous les récits qui nous ont conservé le Shelley de ces premières années nous le montrent sans cesse plongé. Car son naissant génie l'absorbe tout entier ¹.

writing of the time, down to the very end of the century, when it takes a rather different colouring. Why can't you let things alone ? is the unanimous cry of the intellectual leaders. »

1. Les quelques échos de ces années d'enfance qu'on peut re-

Il est tenté déjà par l'irréel et par le mystérieux. Ses promenades se font de préférence la nuit, au clair de lune. Il se plaît à « être un autre » ; il goûte ce plaisir étrange de la « simulation désintéressée » où l'on soupçonne la faculté de dédoublement nécessaire à l'artiste futur ¹ : un jour, à l'en croire, il revient d'avoir rendu visite à certaines habitantes du village, maîtresses d'un joli jardin où il s'est promené en leur compagnie ; ou bien, devenu simple paysan de Sussex, il est chargé d'aller porter à une jeune fille de Horsham, qui souffre d'engelures, les herbes guérisseuses ; ou encore il va chez un propriétaire voisin, à qui il offre ses services, comme aide de garde-chasse ; il perce une fois le plafond d'un petit corridor, assuré qu'il est d'y découvrir un cachot secret ; une mansarde inoccupée, murée depuis des ans, devient à son gré la retraite d'un vieil alchimiste, portant longue barbe grise et travaillant au milieu de ses livres, près d'une lampe toujours allumée ; pour lui l'étang du village de Warnham recèle une tortue monstrueuse ; d'ailleurs des traditions que Shelley n'invente pas font errer

cueillir dans l'œuvre de Shelley sont singulièrement vagues — des rappels d'impressions plutôt que de choses vues, et des regrets plutôt que des souvenirs.

Zastr. x. « that ecstatic, that calm and serene delight only experienced by the innocent and which is excited by a return to the place where we have spent our days of infancy. »

Fragment (1816 ?)

« Dear Home, thou scene of earliest hopes and joys,
The least of which wronged Memory ever makes
Bitterer than all thine unremembered tears. »

Ros. and Helen, 25-29.

« Shapes which seem
Like wrecks of childhood's sunny dream :
Which that we have abandoned now,
Weighs on the heart like that remorse
Which altered friendship leaves. »

Prom. I, 607-608.

« Some hunted by foul lies from their heart's home,
An early chosen, late lamented home. »

¹ A. P. Bourget, *Le Disciple*, ch. III. p. 401.

sous les hêtres moussus et les pins désolés de la forêt voisine de S. Léonard, un grand serpent âgé de plusieurs siècles, et même un affreux spectre décapité qui saute en croupe des voyageurs attardés et affole leurs montures ¹.

La tête pleine de ces choses, Percy en tirait de terribles récits dont il fascinait ses quatre jeunes sœurs ²; parfois il les réalisait, les jouait, les vivait; et l'on surprenait les fillettes, étrangement costumées, escortant en qualité d'esprits maléfiques le petit Méphistophélès qui courait dans la cuisine, porteur d'un réchaud tout empli d'alcool enflammé; les étangs qui se voyaient de sa chambre, au bout du pré, étaient un soir illuminés par l'incendie d'un petit bateau; le feu dans la buanderie, le feu à une meule de fagots — comme plus tard le feu au vieux tronc de saule de l'école d'Eton, — le feu partout! Ravi dans la mystérieuse beauté de ses lueurs, Percy « jouait à l'enfer ». Et peut-être y a-t-il encore, dans cet amour précoce du feu, l'un des présages de la carrière poétique de celui qui le chantera si bien ³:

On ne sait pas combien est beau le feu, le feu
Dont chaque flamme est comme une pierre précieuse
Qui se fondrait en lumière toujours changeante!...

La Sorcière de l'Atlas, 27.

Ce tempérament singulier fut-il cause ou effet de certaines lectures? — Nous ne savons. Mais ce petit garçon au teint rose et blanc, aux cheveux bouclés, d'un châtain encore blond, au menton si menu, si féminin, aux grands yeux bleus si volontiers « fixés dans un regard vitreux

1. Le serpent — le type même des objets de terreur sublime, selon Burke (*On the Sublime and Beautiful*, II, 2) et qui toujours devait attirer Shelley: *The Assassins*, ch. IV. — *Laon and Cythna*. Canto I.

2. Ainsi avait fait déjà W. Scott enfant, pour sa petite amie, Anna M. Porter. Mais Shelley ne se contentait pas de lire ou de raconter.

3. Shelley forgera le mot « Apurist », pour qualifier l'ami qui à Eton cessera de s'intéresser aux études d'électricité et de chimie.

qui ne semblait plus voir »¹, était fait, plus que tout autre, en un temps où leur vogue fut plus que jamais large et profonde, pour goûter les histoires fantastiques, les contes de sorcellerie et de science noire.

Une des jeunes sœurs du poète, Hellen Shelley, se souvenait encore en 1858 de l'extraordinaire intérêt que son frère prenait aux ballades de M. G. Lewis — ces ballades moyenâgeuses, d'un tragique de mélodrame, toutes farcies d'assassinats, de trahisons et de mystères — le produit le plus caractéristique de cette école terrifiante, « the raw-head-and-bloody-bones school »², à laquelle s'était rallié, par habileté plutôt que par conviction, et avec un succès dont lui-même restait comiquement surpris, le jeune homme rose et joufflu qu'était Lewis.

Mêmes souvenirs chez ses camarades d'école.

En 1802, après quelques années d'humbles leçons de grammaire latine données par un clergyman voisin, Shelley fut envoyé à Sion House Academy, une petite école bourgeoise de Brentford. Medwin, un cousin au second degré³, qui fit là avec lui ses premiers vers latins, sous la direction pleine d'une verve bourrue d'un *dominie* écossais⁴, nous a montré Shelley déjà solitaire et ré-

1. Medwin, i., p. 19. — Cf. la miniature, maintenant à la Bibl. Bodleienne, que le duc de Montpensier fit sans doute à la requête de ses amis, les Norfolk ou les Shelley : il résida à Twickenham de 1800 à sa mort, en mai 1807.

2. Dr. Moir. *Sketches*., 1851 ; l'expression semble être l'un de ces emprunts que le Romantisme du XIX^e s. fit à son aîné du siècle d'Elisabeth : les exemples qu'en donna le N. E. D. datent de 1550 à 1680 pour reprendre en 1830 ; comme si l'expression avait subi une éclipse pendant l'âge classique, ennemi de toute « terreur ».

3. Thomas Medwin allait bientôt quitter Shelley, suivre une carrière militaire, et retrouver le poète, beaucoup plus tard, en Italie. Observateur médiocre, imprécis dans ses souvenirs, il est de ceux à qui les circonstances ont donné beaucoup à dire, et qui l'ont mal dit.

4. On n'a pas signalé le fait que Dibdin, le bibliographe, qui passa justement, quelque dix ans plus tôt, par la même école, sous le même maître, nous a laissé des descriptions fort précises dans ses *Reminiscences of a Literary Life* (1836) i., pp. 67-77. (surtout pp. 74-75 sur les « thèmes »).

veur, au milieu de ces soixante enfants qui souvent le harcelaient, qui l'effarouchaient toujours, et cherchant des compensations pour sa petite âme trop sensible dans les contes et les romans fantaisistes du temps; il nous a parlé avec enthousiasme (car lui aussi a subi le charme) des « chers petits livres bleus, ainsi appelés à cause de leur couverture, qu'on pouvait avoir pour six pence, et qui renfermaient tant d'histoires de châteaux hantés, de bandits, de meurtriers, et autres lugubres personnages »; il avoue avoir dévoré lui aussi les livres de la *Minerva Press*, cette maison d'édition qui s'était fait une spécialité du roman à horreurs, et dont les minces volumes, couverts en cartonnage gris-paille (il en fallait plusieurs pour faire un roman) furent, nous dit Charles Lamb, la maigre pâture intellectuelle de toutes les femmes qui lisaient avant Walter Scott ¹.

Lorsque Shelley fut envoyé à Eton, pour l'été de 1804, les mêmes goûts le mirent à part, dans ce milieu de *public school*. Là tout était resté très « dix-huitième siècle » : le *master* portait encore la perruque, le vieux tricorne et la canne à gros pommeau; tel plan d'études élaboré vers

1. Son histoire serait à faire, dans une étude du « roman noir » anglais. Nous rassemblons ici quelques indications dont plusieurs sont empruntées à A. W. Tuer, Préface de *Dame Wiggins of Lee*, (1888). — Fondée par Lane, vers 1780 (1800, donné par Tuer, est sûrement une erreur) la maison aurait publié un *Annual Novelist*, sans doute une sorte de Pigoreau anglais, catalogue introuvable aujourd'hui, et qui serait précieux. Pour la vogue de ses publications, voir, outre Lamb, *Essays of Elia*, « Sanity or True Genius » : M. G. Lewis qui dans « The Mud King » (*Tales of Terror*) montre déjà le Pactole, coulant pour les heureux auteurs, « petit ruisseau de texte perdu dans un désert de marges blanches »; et Carlyle qui en 1827 (Préface de son édition de *German Romance*) mentionne encore la *Minerva Press* comme important nombre d'« horreurs » à l'Allemande. L'incurie caractéristique de l'époque explique comment les écoles pouvaient fournir un large débouché à cette littérature de bas étage : *Annual Review*, 1802, p. 717 : « The innumerable volumes of novels and romances that are continually issuing from the press... to supply the demand of our boarding schools and libraries, the direct and inevitable tendency of which is to debilitate the minds and loosen the morals of our youth of both sexes. »

1770 devait rester valable jusque 1850 dans ses grandes lignes ; toute l'école sentait encore la grammaire et le *Gradus ad Parnassum*. Sans doute, Shelley, avec une facilité déjà reconnue, s'acquittait fort honorablement des traductions de classiques qui formaient alors presque tout le « devoir » d'un élève¹ ; nous avons même de lui une ode saphique qui reproduit en un latin un peu gêné la fin de la célèbre Elégie de Gray. Sans doute aussi, les courtes heures de classe, les congés nombreux, les libertés de tous les soirs d'été, ce système tutorial qui groupait chez le *dame* un nombre restreint de jeunes garçons, cette institution des moniteurs, représentants attitrés des élèves, et gardiens naturels de leur bon renom, tout ce régime était bien plus favorable au développement des individualités, que les systèmes de claustration dont nos poètes français souffraient alors ; Shelley lui-même rappellera plus tard² les délicieuses parties de thé, organisées dans les prairies des environs d'Eton, restées chères à sa jeune âme romantique, éprise de rêverie solitaire et d'air libre.

Mais le système avait ses dangers : cette hiérarchie anglaise, toute intérieure et spontanée, était certes plus éducative que l'autre ; mais elle devenait souvent plus cruellement tyrannique : les inégalités du *fag-master* et de ses *fags*, moins profondes que ne l'auraient été des inégalités de maître à élève, ou d'élève à domestique,

1. Les 17 heures de classe que le régime ordinaire imposait par semaine étaient toutes consacrées aux classiques : 10 passaient en explications, 7 en ré citations de passages appris par cœur (la leçon sue, on était libre). Homère, Virgile, Lucien, Horace, les *Scriptores Romani* et les *Poetae Graeci* étaient ainsi, dans les classes supérieures, vus à fond. Trois fois par semaine des exercices de vers latins (vers grecs en VI^e) étaient imposés. Un peu de Géographie dans la classe intermédiaire entre la IV^e et la V^e, appelée « Remove », un peu d'Histoire Grecque et Romaine, des lectures du *Spectator*, de Pope et de Milton, étaient « recommandées » aux heures de loisir. Une journée pleine comprenait 4 heures de classe, de 8 à 9, de 11 à 12, de 3 à 4 et de 5 à 6. Cf. Maxwell Lyte, *History of Eton College*, ch. xvi.

2. *The Boat on the Serchio*.

étaient aussi plus proches et plus tangibles : depuis une génération la grande école anglaise ne soulevait que critiques et que révoltes ¹.

Shelley plus sensible et indépendant que tout autre fut particulièrement en butte aux méchancetés de ses camarades : il nous reste d'affreux souvenirs de « chasses à Shelley » où on le houspillait, où on faisait cercle autour de lui, où on le poursuivait en le montrant du doigt, tandis que ses prunelles prenaient des flamboiements d'yeux de bête aux abois, que sa voix toujours aiguë éclatait en cris perçants, et que ses mains, large ouvertes, battaient l'air comme de pauvres ailes blessées. Aucune connaissance des pitiés nécessaires à la vie ne vient tempérer les haines de l'enfant ; il ne comprend rien à la sympathie, lorsqu'il torture ; il ne l'apprend que lorsqu'à son tour il est torturé. Ce fut le cas de Shelley ; il revint plus tard sur ce passé, et il localisa dans cette atmosphère de persécution la naissance de sa vocation à la douceur, à la bonté, à la justice, à l'amour :

« Oh ! je veux être sage,
Être juste, être libre, être doux, si du moins
J'en suis capable ; car je suis las de toujours
Voir la force égoïste exercer son empire
Sans rencontrer obstacle ou blâme ! »

Laon et Cythna. Dédicace.

Et, comme toujours, c'est dans le rêve romantique qu'il se réfugiait. Lorsqu'il allait visiter, avec quelque ami, le petit cimetière ombreux de Stoke Poges, où Gray — le père du romantisme anglais — repose, les naïves histoires d'apparitions, de spectres, de lieux hantés, les vieux contes du pays des fées, faisaient encore la matière de ses entretiens. Si Shelley avait alors quelque enthous-

1. Cowper avait bien dit, dans son *Tirocinium* (1784).

The rude will scuffle through with ease enough ;
Great schools suit best the hardy and the rough.

Cf. l'histoire de la jeunesse de Bentham, de Southey, et de Byron.

siasme pour Shakespeare, c'était pour le Shakespéare de Macbeth, surtout pour celui de la scène des sorcières, dont il aimait faire retentir les échos du vieux collège, en courant dans les couloirs, avec ses bols de liquides enflammés :

Double, double, toil and trouble! etc...

Non seulement le romantisme attirait ainsi Shelley dans sa forme la plus outrée, mais la science même — la science qui revivait alors, grâce peut-être au sentiment retrouvé des mystères qui nous entourent — la science avait pour lui l'attrait d'un roman plus vaste, plus fantastique encore que les autres. Aussi bien, laissée de côté par la tradition pédagogique, elle était accaparée par autant de rêveurs enthousiastes que de prudents investigateurs.

C'est une figure caractéristique que celle de ce vieil Adam Walker, dont les passages, à Brentford et à Eton, lancèrent l'imagination de Shelley dans des voies nouvelles. Tour à tour surveillant d'école, professeur d'écriture et conférencier ambulant, humeur voyageuse, esprit inventif et âme inquiète,¹ Walker était comme l'incarnation même de cette science romantique. Il en avait la hardiesse d'hypothèse, et la largeur de vision : ses deux volumes de *Philosophie familière* sont en réalité un vaste coup d'œil, passionnément étonné et passionnément curieux, jeté sur la nature. « La nature une fois connue... » avait dit Pope, avec l'air satisfait d'un qui pose une prémisse — Ah ! qu'elle était loin de l'être ! Comme on sentait bien maintenant que le grand livre « avait été écrit avec une sublime obscurité ! »² Quelle merveille que « cet air déphlogistiqué, que l'on tire d'un mélange de plomb rouge et d'esprit de nitre, déposé dans un canon de fusil, ou dans une fiole mince, — ou dans n'importe quelle ma-

1. Un détail curieux du *Biographical Dictionary of Living Authors*, 1816, (négligé par le *Dictionary of National Biography*) attribue à cet agité la pensée de se retirer au pays des Lacs, et d'y vivre en ermite.

2. Préface de *Familiar Philosophy*, 1799. (2^e éd. 1802.)

tière exempte de *phlogiston*, — et qui fait vivre un animal six fois plus longtemps qu'une quantité égale d'air ordinaire ; qui fait briller une bougie d'un éclat étonnant ; qui fait prendre feu à une allumette, et augmente considérablement le bruit d'une explosion de gaz inflammable ! » ¹ Quel féerique tableau que celui de cet espace infini dans lequel les soleils tournoient « afin de repousser loin d'eux et de mouvoir autour d'eux les corps, par les millions de particules de lumière qu'ils projettent — de plus en plus diluées à mesure qu'elles s'éloignent d'eux, jusqu'à ce qu'elles rencontrent la lumière d'autres astres, et s'unissent à elle en un courant plus fort. » ²

Une telle science, on le devine, valait aux yeux d'un romantique pour son mystère et sa beauté, plus que pour sa sûreté ; Shelley dira bientôt qu'il apportait à l'étude des « vieux livres de magie et de chimie un enthousiasme émerveillé qui atteignait à la croyance » ³. D'ailleurs, la chose avait encore l'attrait du fruit défendu : un livre de chimie fut gravement retiré des mains de Shelley à Eton ; un adepte était donc excusable si, reprenant un mot charmant du moyen âge, il voyait dans la chimie « une magie naturelle » ⁴. Il n'est pas bien sûr que Shelley ne crut pas dire la vérité, lorsque surpris par un maître importun, alors qu'il faisait tourner une machine électrique d'A. Walker, il répondit qu'il voulait évoquer le diable. Lorsque, deux ans plus tard il prétendra avoir appris plus de latin dans « Albertus Magnus » que dans tous les auteurs recommandés à Eton, peut-être faudra-t-il douter de l'exactitude d'un souvenir qui se flatte soi-

1. *Analysis of a Course of Lectures on Natural and Experimental Philosophy*, (6th ed. n. d. pp. 39-40. L'ouvrage était évidemment très populaire : il eut une douzième édition en 1802.) Walker tient encore pour Priestley, contre Lavoisier. Nous aurons souvent l'occasion de remarquer que Shelley, en matière scientifique et philosophique, vivait presque trente ans en arrière.

2. *Familiar Philosophy*, p. 2.

3. Seconde lettre à Godwin.

4. L'expression est dans le roman de Godwin, *St. Leon*, vol. iii., p. 30.

même ; mais il a trop souvent répété ¹ qu'il avait « cherché les esprits » pour qu'il n'y ait pas là un fond de vérité : les fantômes, les spectres, et les sombres espoirs qu'ils éveillent, étaient en ce temps-là moins éloignés de notre monde... Faust ressuscitait partout ².

Romantique dans ses lectures, dans ses études favorites, Shelley le fut aussi dans ses amitiés. L'amitié romantique fut comme son premier bégaiement d'amour. Même un « sage », comme le philosophe Godwin, avait écrit, dans ce roman de *St Leon* que Shelley connaissait bien : « L'amitié est une nécessité de notre nature ; c'est pour tout cœur sensible un besoin qui stimule, et ne s'apaise jamais. » ³ C'est dans une page encore émue que Shelley racontera plus tard l'histoire de ce premier grand ami d'enfance — hélas, nous ne pouvons même plus lui donner un nom avec quelque sûreté ! — qu'une instinctive préférence lui avait rendu cher, et qu'avec une précoce ardeur de tendresse et d'admiration, il louait à sa mère en termes enthousiastes, et embrassait chaque soir avant de s'en séparer ⁴.

Mais l'amitié romantique n'avait point égard à l'âge : Shelley, tout indépendant qu'il fût, devint pourtant un disciple ; non pas il est vrai, auprès du directeur d'Eton, le farouche Docteur Keate, de fouailleuse mémoire ; mais à Windsor, auprès de la maigre personne d'un ancien voyageur, d'aspect grave et bon, dont les yeux brillants encore sous les sourcils grisonnants, avaient vu la Chine,

1. Nulle part plus clairement que dans l'*Hymne à la Beauté intellectuelle*. Cf. chap. XI.

2. L'auteur anonyme (J. B. Ben Eyriès, dit Barbier) de *Fantasmagoriana*, (1812) — un recueil de contes de revenants que Shelley et Byron savoureront en 1816, dit curieusement : « L'étude des sciences était jadis entremêlée de prodiges ; aujourd'hui on l'a réduite à la simple observation des faits... Quelques esprits... ont dit que l'on avait dépouillé les sciences d'un de leurs attraits les plus vifs, et que la nouvelle méthode flétrissait l'âme et désenchantait l'étude. » (Préface, p. viii.)

3. *St. Leon*, chap. xi.

4. *Fragment on Friendship*, dans Hogg, ch. i. (1821 ?)

les Hébrides et l'Islande, amateur astronome et philosophe lui aussi, épris de Platon comme de Franklin, et qui avait un penchant pour la science ésotérique — il se faisait imprimer des livres en caractères spéciaux, connus de lui seul¹. Ce Docteur Lind était à Windsor le représentant du parti des gens qui avaient vu le monde, un esprit indépendant², hardi jusqu'à l'aventure, un peu suspect pour « son amour des merveilles et fables d'Orient et, en général, de toutes inventions, énigmes et étrangetés » ; au reste, les habitants de Windsor le croyaient « plutôt bon sorcier que bon docteur »³. Et à en juger par les souvenirs qu'eut pour lui le poète, il semble bien avoir été en effet pour Shelley un bon magicien, le médecin de l'âme qui guérit et qui reconforte par le seul charme de ses idéalistes propos.

On ne sera point surpris de trouver d'abord, chez Shelley, ce dont déjà l'ancêtre, le maître, l'ami, avaient été effleurés — ce goût de l'étrange fût-il un peu matériel, et de la mise en scène fût-elle un peu mélodramatique, et du mystère fût-il un peu enfantin — cette facilité d'enthousiasme, cette émotion crédule, cette naïve hardiesse, que l'inconnu, l'irréel, l'au-delà volontiers attirèrent — cette exaltation imaginative un peu grossière

1. Knight, *Passages of « Working Life »* i., 44.

2. On a pu exagérer ce point, en partant, pour juger le maître, des positions que le disciple devait prendre. Le docteur était trop « loyal » sujet pour avoir jamais pu apprendre à Shelley à maudire son roi et son père, comme Hogg le prétend (cf. D. N. B.). Un ouvrage, que les bibliographies ont omis jusqu'à présent, qu'une note manuscrite, dans l'exemplaire d'Oxford, attribue au docteur, et qui nous intéresse bien plus aujourd'hui que ses livres techniques mieux connus, — *Essays on Several Subjects* (London, 1769, printed for the Author) — nous le montre très humanitaire, proclamant « the common Rights of Mankind, and the natural Equality there is among those of the same species » — mais aussi très conservateur, et très religieux : « Religion is the proper support of all Morality », p. 110 ; et le premier essai prêché contre le mariage clandestin.

3. Madame d'Arblay. *Diary*, passim.

encore, que la réflexion n'a pas assagié, que la théorie n'a pas guidée, et qui vraiment, chez le futur poète, ne sera touchante et pleine de promesses que par son degré, non par sa qualité, par son élan, non par sa direction, par sa force, non par sa délicatesse.

*
* *

Les Premières Œuvres.

L'œuvre de jeunesse est d'un volume considérable. Car Shelley est le type même de ceux que de bonne heure presse, non pas l'ambition mais comme le besoin d'écrire, et pour qui d'ailleurs écrire, c'est tout de suite et presque malgré soi se dire. *Zastrozzi*¹, un roman écrit alors que Shelley était encore à Eton, publié en avril 1810; *St. Irvyne*², un autre roman composé à peu près en même temps, publié en janvier 1811; quelque deux mille vers épars en de petites publications (*Original Poetry*, « by Victor and Cazire », août 1810; *Posthumous Fragments of Margaret Nicholson*, novembre 1810) ou dans la correspondance du jeune homme, — tout cela bien entendu vaut uniquement à titre d'indice psychologique. Shelley devait bientôt le comprendre lui-même : il écrivait à Godwin, le 10 janvier 1812, en lui envoyant ses romans : « Ils serviront du moins à marquer mon état d'esprit, à l'époque où je les écrivis. » Nous ne leur demanderons pas autre chose.

1. Rien ne témoigne mieux de la vogue qu'avait alors cette pauvre littérature romanesque que le fait que Shelley reçut 40 livres sterling pour ce premier roman.

2. « *St. Irvine* [sic] *a Romance*, 12 mo., 4/ » est donné par les London catalogues (1800-22, 1800-27, 1810-31) comme ayant été publié par Newman, successeur de Lane : Stockdale dont seul le nom paraît sur les éditions originales, aurait-il donc travaillé pour la *Minerva Press* ? — A en juger par le résumé qu'en donne le catalogue de Pigoreau, *Warbeck of Wolfstein*, un roman de Miss Holford (1820), que Madame Collet traduisit et publia en 1821, rappellerait beaucoup celui de Shelley.

La pauvreté des modèles choisis est significative¹. Les romans ont leur vraie source non dans Mrs. Radcliffe, dont on peut encore aimer les paysages, mais dans « Rosa Matilda », dont le nom devenait déjà synonyme d'ampoulé et de grotesque²; et les ballades moyen-âgeuses doivent bien plus encore à M. G. Lewis qu'à W. Scott³. Shelley appartenait corps et âme à cette littérature, toute faite de terreurs folles et de faciles pitiés, dont il est difficile aujourd'hui de dire quelque bien. Car dès qu'on la regarde à distance, rétrospectivement, en critique, elle perd tout son pouvoir de persuasion. Aucun genre ne se prête mieux à la simulation, comme aucun ne s'exprime moins aisément lorsqu'il est sincère. C'est le défaut de son outrance. Et tandis que le lecteur incrédule se moque des tristes « limbes » où s'agitent « les imitateurs de Mrs. Radcliffe et de Mr. Lewis », l'auteur insiste sur la légitimité et la profondeur de son sentiment : « Je ne crois pas, dit-il, ⁴ qu'il y ait dans toute la sphère de l'âme, une source d'émotion aussi puissante et universelle que la crainte excitée par des objets de terreur... Ce n'est pas là l'infirme et triviale impulsion que connaissent les enfants, et que l'âge mûr oublie et méprise. C'est une aspiration de l'âme, la

1. La petite pièce satirique *On a Cat*, qui ouvre la série chronologique des œuvres de Shelley, unique de son espèce, rappelle les vers de société de « Peter Pindar », encore très cités dans les *Miscellanies* du début du siècle.

2. « Rosa Matilda » était le pseudonyme d'une certaine Mrs. Byrne, le dernier représentant de l'école de préciosité pré-romantique des Della Cruscans. Cf. les allusions fréquentes de Byron, dans ses lettres de 1814. — On aurait sans doute mieux vu l'importance du *Zofloya* de « Rosa Matilda » comme source des deux romans de Shelley, si le livre n'était devenu si rare (il n'est pas au British Museum, mais on le trouve à la Bodléienne) Cf. *Revue Germanique*, Mars 1905.

3. Cf. Young. *Modern Language Review*, July 1906.

4. D. J. Murphy, auteur de *Fatal Revenge* (1807) cité et critiqué dans *The Quarterly Review*, May 1810. — Hugo aussi louera, très sérieusement, « l'imagination moderne », de faire rôder hideusement dans nos cimetières « goules et brucolaques ». (Cité par Texte. *Revue des Deux-Mondes*, 1 déc. 1897.)

passion d'êtres immortels qui redoutent et désirent leur demeure. » Ce qu'on aimait dans la terreur, c'était donc le renouveau de spiritualisme qui s'y cachait¹; et il y a dans la protestation de cet obscur contemporain, une subtile vérité qu'il ne faut pas perdre de vue, sous peine de ne pouvoir relier l'auteur de *St. Irvyne* à celui du *Triomphe de la vie*.

Analyser séparément ces premiers essais, comme on ferait des œuvres d'art, ayant chacune sa physionomie distincte, serait tâche fastidieuse et vaine. Comment le mystérieux Zastrozzi poursuit de sa haine et de ses machinations diaboliques le fils de celui qui jadis déshonora sa mère²; comment par un raffinement de vengeance, il se sert contre cet infortuné Verezzi, d'une femme qui veut le « séduire » pour lui faire oublier son premier amour, et l'amener ainsi au désespoir affreux que donne la conscience d'un reniement intérieur; comment un autre génie du mal, sans raisons apparentes cette fois, entraîne un frère et une sœur, l'un au crime, l'autre à un amour coupable (sujet de *St. Irvyne*); comment le fantôme d'une femme trompée, évoqué par le Juif Errant, vient crier justice sur le coupable (« Ghasta » dans *Original Poetry*) — ce sont là des thèmes d'une simplicité ou d'une complication également enfantines, et qui ne prennent un air de vie que dans ce milieu fantastique de brigands de montagnes, ou de Vénitiens impénétrables et pervers, sur lequel brillent les sombres feux des orages et des apparitions surnaturelles.

Mais il est bon de ramasser en faisceau les traits essentiels de cet ensemble, et de reconstituer à leur aide le monde de pensée où se complurent les jeunes années du poète. Car certains vestiges l'en suivront toujours.

Ce sont d'abord des situations forcées, tendues, ou-

1. Cp. J. Boswell à Erskine : « Je prends avec moi *Fingal*. Croyez-moi, il vous fera sentir que vous avez une âme. » (Ed. Croker, i., 403.) Cf. protestations analogues : C. Müller Fraureuth. *Die Ritter und Räuber Romane*, (1894.)

2. C'est aussi le sujet de « Revenge » dans *Original Poetry*.

trées, bien loin du réel ¹ — en Allemagne ou en Italie, car l'auteur est anglais; allemand ou français, il les eût situées en Ecosse... C'est par exemple l'isolement, au sein de l'inimitié universelle, d'un innocent, victime de sombres embûches ². Ce sont fuites périlleuses, coups de poignard évités miraculeusement, coupes de poison instinctivement jetées par terre ³. Ce sont des vengeances qui nourrissent leurs fureurs jusqu'à la seconde génération. Ce sont des sensibilités toujours éveillées et souffrantes, que les moindres souvenirs, que les moindres espoirs font vibrer d'amour ou de haine. Ce sont des plaisirs, des effrois, exacerbés jusqu'au paroxysme et jusqu'à l'extase ⁴.

Puis ce sont des idées dominantes qui toutes tendent à l'apologie de la force, de l'énergie, de l'action : l'idée que la crainte est la pire des faiblesses ⁵; que la volonté peut et doit tout affronter, fût-ce le crime, fût-ce la mort ⁶, pour échapper à la honte de la timidité; que le crime prémédité seul, non le crime impulsif, est inexcusable ⁷; que d'ailleurs la pensée qui vient sans cesse

1. Injouables, évidemment, lorsqu'elles prétendent à la scène; c'est le reproche que le comédien Mathews aurait fait à de petits drames composés de bonne heure par Shelley, en collaboration avec sa sœur Elisabeth ou son camarade de pension Amos.

2. *Zastr.*, ch. I. — *St. Irv.*, ch. I et VII. — Cp. Godwin, *Caleb Williams*, ch. I. (source probable de *Zastr.*, ch. I.)

3. *Zastr.*, ch. III et *St. Irv.*, ch. I. — Le poignard laissé par mégarde dans le corps de la victime et portant le nom de l'assassin (Cp. *Zofloya*, ch. XV) reviendra jusque dans *The Cenci*, V. II. 98.

4. *Zastr.*, ch. VII. « her interesting softness, her ethereal form, pressed on his aching sense. » — « an ecstasy of terror. » — ch. XIII. « the extreme of horror. » — *St. Irv.*, ch. X. « A paroxysmal frenzy of contending passions. »

5. *Zastr.*, s. f. et *St. Irv.*, ch. I. « No! I never trembled! » — La crainte, *Fear*, sera toujours un des Dieux oppresseurs de la Mythologie de Shelley.

6. *St. Irv.*, ch. IV. « When once she had fixed a determination in her mind, that determination must either be effected, or she must cease to exist. » — *Zastr.*, ch. IV. Avec quel mépris Matilda parle d'une vertu liée à l'« ignoble listlessness. »

7. *St. Irv.*, ch. XI. « A libertine, but not one from principle » et ch. VIII « without any adequate temptation to vice, she had

arrêter l'action présente par son jeu discursif est souvent un élément de souffrance, ¹ — que tout doit se juger au regard de l'effort, du mouvement, et par exemple que le calme n'est beau que par la passion qu'il concentre, et que même la mélancolie, même le silence, même le désespoir doivent être tout vibrants d'enthousiasme et d'extase ² — que rien enfin n'est haïssable comme une vulgarité satisfaite ³.

C'est en somme un spiritualisme d'action qui sans cesse célèbre la poussée intérieure, identifie la réalité à l'aulace du rêve, qui volontiers répète que l'allure de notre vie profonde est la vraie mesure du temps ⁴, et qui s'attache à l'hypothèse lavatérienne d'une influence exacte de l'esprit sur le corps ⁵. Et c'est, en conséquence,

become sufficiently depraved to consider... the wilful and premeditated destruction of a fellow creature. »

1. *Zastr.*, ch. i. « Thought by comparing the present with the past, was his greatest torment. » — *St. Irv.*, ch. x.

2. *Zastr.*, ch. viii. « The passions but pause to break out with more resistless violence. » — ch. xiii et xv. « the forced serenity of despair. » — *St. Irv.*, ch. iv. « A solemnity of despair. » — ch. ix. « enthusiastic ecstasy of melancholy. » et s. f. « enthusiastic silence of twilight. »

C'est dans le même esprit que Darwin, *Botanic Garden*, II, 312, reproche au Désespoir de nous priver d'énergie : « Despair's disanimating sigh. » — Hunt, dans son *Autobiographie*, ch. x (à propos du peintre Fuseli), a un joli trait sur ce « repos » des romantiques qui semble toujours dormir au giron des furies, comme le Pistolet du *2nd Henri IV*. V. 3.

Now, Pistol, lay thy head in Furies' lap !

3. « Contented vulgarity. » *Zastr.*, ch. viii.

4. *Zastr.*, ch. i. « A few weeks lengthened by his perturbed imagination into many years. » — Ceci restera une idée chère au poète : Cf. Hogg, ch. III ; *Queen Mab*, VIII. « the thoughts that rise in time-destroying infiniteness » et la note sur ce vers ; enfin l'admirable strophe 35 de *Laon and Cythna*, VI. — Locke (Essay, II, 14, 3 et 15, 12) déjà « derived the sense of duration from reflection on the succession of our ideas. »

5. Tout le roman de l'époque est plein de cette hypothèse. Cf. Godwin, *Caleb Williams*, ch. xxxiii et xxxv — Regnault-Warin, *Spinalba*, liii., p. 75 « Il est des hommes auxquels leur visage impose, en quelque manière, l'obligation d'être humains. »

Le premier mot de Shelley, assistant à une séance du Parle-

une recherche des sentiments les plus violents, des émotions qui se traduisent physiquement, des angoisses de cauchemar, et des colères blasphématrices ¹. C'est bien entendu un plaisir ingénu, et qui jamais ne se lasse, à accumuler les détails proprement horribles, à montrer « les orbites vides, » où les yeux « à demi rongés, » au fond desquels brillent « deux petites flammes pâles ² » — à décrire le frisson ressenti par le prisonnier quand « le lézard visqueux se glisse sur ses membres nus ³ » à s'attarder au rêve hideux qui, au moment même où les mains des amants se joignent, change l'un d'eux en spectre décharné ⁴.

Enfin : comme conséquence naturelle de cette ardeur émotionnelle, c'est, dans le style, un certain goût pour la confusion ⁵; car il n'y a point là qu'une simple tendance inconsciente, et les adjectifs composés, difficilement analysables parfois, bien que toujours très clairs ⁶,

ment anglais, fut : « What faces! » Hogg, ch. vi. — *Zastr.*, ch. xiv. « that countenance... the index of that soul. » — *St. Irv.*, ch. ix. « the spotless mind of which that perfect form was an index. » — Et si parfois Shelley met la thèse de Lavater en doute (lettre à Hogg de juillet 1811), c'est pour y revenir bientôt : il écrit à Godwin, le 3 janvier 1812 : « I hope.. that you will soon permit the time to arrive when you may know me as I am, — when you may consult those lineaments which cannot deceive. » Godwin d'ailleurs dira à Shelley, l'été de cette année : « Till I have seen a man's face, I may say in good sooth, I do not know him... Deprived therefore as I have hitherto been of the legitimate way of reading your character... »

1. *Zastr.*, ch. i. « that kind of inexplicable horror which a terrible dream is wont to excite. » *St. Irv.*, ch. iv. « May the red right hand of God instantaneously dash me beneath the lowest abyss of hell. » (Ceci est du Milton, *Paradise Lost*, II, 174. — Pour la richesse en imprécations du roman romantique allemand, cf. Müller Fraureuth, o. c. p. 33.)

2. *St. Irv.*, Ballade ch. iii et ch. final (trait fréquent dans Lewis).

3. *Zastr.*, ch. i. — Le motif semble emprunté à Lewis (Episode d'Agnès de Medina dans *The Monk*) qui s'y appesantit encore.

4. *Zastr.*, ch. xii. — Sans doute inspiré par « Rosa Matilda », *Zofloya*, ch. xvii.

5. *Zastr.*, ch. xi. « Tumultuous, yet mild emotions... tender, though confused delight. »

6. Citons entre maints exemples : « affection-beaming orbs »

certaines génitifs de condensation ¹, sont trop fréquents pour n'être que de plus ou moins heureuses rencontres; et comme conséquence de cette passion de l'énergie, c'est un souci constant de mettre en vedette tous les mots d'impression forte, et notamment les adverbes ²; c'est une recherche des participes épithètes, plus actifs peut-être que ne seraient des adjectifs; ³ et c'est dans la phraséologie, une préférence marquée pour l'épithète matérialiste — non pas en tant que matérialiste, mais en tant qu'impressionnante ⁴.

Peut-on relever, dans ces pauvres romans, de la dix-huitième année, autre chose qu'un ton général — un tempérament qui s'affirmerait, quelques pensées qui sans être bien originales seraient pourtant assez soulignées pour trahir des tendances personnelles? — L'essayer est intéressant, mais un peu dangereux. Car il est trop facile ⁵ de voir un indice des hérésies ultérieures dans

St. Irv., ch. iv (n'a pas été recueilli par le N. E. D.) — « soul-illuminé countenance » *Zastr.*, ch. xiv.

1. Il en est de bizarres, comme « a frigorific torpidity of despair » *Zastr.*, ch. xiv (dont la *Critical Review* de nov. 1810 se moquait); il en est déjà d'une belle et forte concision : *Zastr.*, ch. vii. « a confusion of contending thought ». — ch. xi. « a tumultuous oblivion of pleasure. » ch. xiv. « An oblivious delirium of sudden fondness, » et « accents of distinction. » — *St. Irv.*, ch. viii « unvarying sadness of immensity. » — Ils resteront une habitude d'expression de Shelley : *Queen Mab*, VII. « This heart of many wounds »; lettre à Miss Hitchener. [3 fév.] 1812. « your heart of sensibility »; *An Address to the Irish People*, début. « They have a heart of liberty »; et plus loin « an eye of hope and pleasure »; sonnet to *Ianthe*, 1813. « the sternest heart of hate. » — Cf. ch. VII. et Cestre, *La Rév. Française et les Poètes anglais*, pp. 309-310.

2. Dans le seul chap. i. de *Zastr.*, « Torn from the society of all... was the wretched Verezzi! — Loudly he called the landlord. — Cautiously they ascended. — Swiftly they travelled. — Not long did the hapless victim of unmerited persecution enjoy... » — Les exemples abondent dans la littérature du temps.

3. *Zastr.*, ch. i. « The still-sleeping Verezzi. — the strong-nerved Ugo. » — ch. vi. « The emaciated Verezzi. »

4. *St. Irv.*, ch. iv. « His heated admiration. » — *Zastr.*, ch. ii. « his steeled soul. » — ch. x. « corroding thought. »

5. H. Bernthsen (*Spinozismus in Shelleys Weltanschauung*. Bei-

quelques phrases aventureuses, qui sont si courantes d'ailleurs dans le roman de l'époque ¹ qu'on n'ose dire si Shelley aima cette espèce de roman pour ses hardiesses, ou ce genre de hardiesses pour leur romantisme. Même, si cet embryon de philosophie nous paraît personnel, c'est moins par les principes qui s'y affirment que par l'inquiétude et l'agitation avec lesquelles ils s'expriment. Bien d'autres en effet que ces héros shelleyens avaient déjà chanté l'amour libre des âmes « congénères » que les jougs sociaux ou religieux ne sauraient pas plus enchaîner l'une à l'autre qu'ils ne sauraient, malgré elles, les séparer ²; bien d'autres avaient, pour accomplir quelque œuvre prédestinée, « sacrifié leurs espérances de salut éternel ³, » blasphémé leur Créateur ⁴, crié à Dieu l'injustice de leurs souffrances ⁵ et la légitimité de leurs passions ⁶. Mais peu l'avaient fait

delberg, 1900) est certainement tombé dans ce défaut : de ce que plusieurs des hardiesses des romans auraient leur origine première dans Spinoza, il ne suit point que Shelley dût être, à dix-huit ans, admirateur ou même lecteur du philosophe. La thèse de B. est remise au point par H. Richter, *Englische Studien*, vol. xxx, 1901.

1. Le roman où, chez nous, le vicomte Dampmartin voyait partout répandue « l'idée séduisante que les nouvelles opinions fondent le règne de l'esprit. » (*Essai sur les Romans*. 1803.)

2. *Zastr.*, ch. x et xiii. (le mariage légal n'est qu'une « débauche autorisée », « licensed voluptuousness ») — *St. Irv.* ch. iii, ix et xii; notamment ix : « to promise in the sight of a Being whom they know not, that fidelity which is certain otherwise. » — Cp. *Zofloya*, ch. v : « marriage a degrading and unnecessary tie. »

3. *Zastr.*, ch. iv. (semblable à *St. Irv.*, ch. iv.) — Cp. Lewis, *The Monk*, s. f. « Renounce for immediate and certain benefits the hopes of a salvation difficult to obtain, and perhaps altogether erroneous. »

4. *Zastr.*, ch. xv. — Cp. Lewis, *ibid* : « Abandon a God who has abandoned you, and raise yourself to the level of superior beings! »

5. *Zastr.*, ch. viii. — *St. Irv.*, ch. i.

6. « Rien par raison, tout par passion ! » C'était déjà le second article de foi de cet illuminisme de Weishaupt dont l'histoire (par l'abbé Barruel) enchantait Shelley. — Cf. les derniers vers

sous ces formes interrogatives, et avec ces retours de pensée traditionnelle qui donnent à ces premières révoltes du poète leur touchante incertitude. « Pourquoi donc les passions nous furent-elles données? Pourquoi ces émotions qui agitent mon sein et affolent mon esprit furent-elles implantées en nous? — Ainsi arguait sophistiquement Zastrozzi. Son âme que le crime avait rendue insensible, ne pouvait plus avoir que de confuses notions du bonheur éternel ¹. » Et ailleurs : « Non, ne délaisse point ta religion; c'est le seul appui qui te reste dans les misères dont ton imprudence a marqué si tristement le cours de ta vie! ² »

Plus caractéristiques peut-être de la naissante personnalité de Shelley sont cette curieuse conception de l'immortalité, qui proportionne la valeur et la réalité de la vie future à l'effort et à l'énergie dont l'âme aura dès ici-bas fait preuve ³ — certains retours d'une pensée affectueuse vers la maison paternelle, ou vers quelque phase d'un premier sentiment amoureux ⁴ — la préfé-

d'*Aurelio and Miranda*, le drame tiré par J. Boaden du roman de Lewis, en 1798 :

Our passions are the fairest gifts of Heav'n!
Their just indulgence is our proper joy:
'Tis their perversion only makes us wretched.

C'est la thèse d'Helvétius, resté si passionné sous son rationalisme.

1. *Zastr.*, ch. viii. — Cp. *St. Irv.*, ch. iii. début.

2. *St. Irv.*, ch. ix. s. f. et *Zastr.*, ch. xvi.

3. *Zastr.*, ch. viii. « Perhaps the soul wastes its fervent energies in tasteless apathy or lingering torments. — Think not so; rather suppose that by its own innate and energetical exertions, this soul must endure for ever, that no fortuitous occurrences, no incidental events can affect its happiness; but by daring boldly, by striving to verge from the beaten path whilst yet trammelled in the chains of mortality, it will gain superior advantages in a future state. » — *St. Irv.*, ch. x. « Will not this nature... exist to all eternity? Ah, I know it will; and by the exertions of the energies with which nature has gifted me, well I know it shall. » — Cp. lettre à Hogg, 24 avril 1811.

4. *Zastr.*, ch. x. passage cité p. 11. — *St. Irv.*, ch. ix. « With what enthusiastic ecstasy of melancholy does he whose friend,

rence qui s'affirme partout déjà pour les joies indéfinissables, que suscitent les aspects mouvants de la nature, ou la révélation, fût-elle fugitive et indistincte, de la beauté féminine. La lune est déjà « l'esprit de l'éther sans tache, qui fuit le regard importun de l'homme ¹. » Et la curieuse hypothèse est déjà proposée d'un sens spécial, *a soft but indefinable sensorium of unallayed delight*, dont les soucis vulgaires et les passions égoïstes éteignent bientôt les « exultantes vibrations ². » Déjà s'exprime l'amour de l'amour, le désir prophétique d'émotions encore inconnues ³. Et déjà Shelley ⁴ dédaigne « cette beauté qu'on proclame ouvertement, » au prix de celle « qu'on s'avoue, dans le tréfond de l'âme, en de mystérieuses impressions nouvellement éprouvées. » On voit poindre, en ces mots encore maladroits, ce germe de mysticisme qu'on trouve au fond de tout Romantisme, et qui chez Shelley, longtemps comprimé et obscurci, finira pourtant par s'épanouir en une théorie du « moment de joie » où toute sa vie esthétique et morale sera résumée.

De même certains sujets, ici traités, conserveront pour lui une invincible attirance.

Telle est cette vision du *Juif Errant*, l'une des premières qui aient frappé son imagination ⁵. Il paraît bien

whose dear friend, is far, far away, listen to such strains as these! » (the nightingale's — cf. un plus long passage, ch. VII).

1. *St. Irv.*, ch. XII, s. f.

2. *St. Irv.*, ch. XII, s. f. Tout le paragraphe peut déjà se comparer aux plus émues des paroles ultérieures de Shelley sur le sentiment de la nature. Cf. par exemple *Relics of Shelley* (fragment de 1821) : « It is sweet to feel the beauties of nature, etc. » et *The Assassins*, ch. I. On verra peu à peu se préciser et s'enrichir cette théorie shelleyenne d'un sixième sens : voir chap. VII sur *Queen Mab*, et chap. IX sur les souvenirs des Alpes. On peut noter que ce n'est que dans ce second roman de Shelley que s'exprime avec cette subtilité et cette émotion son sens de la nature et de la beauté féminine.

3. *St. Irv.*, ch. IV et VIII.

4. A deux reprises et presque dans les mêmes termes. ch. I et ch. VII.

5. Lors de sa visite à Oxford, où il venait se faire « immatricu-

clair qu'il n'y vit d'abord qu'un exemple agrandi, et comme prolongé dans le temps et dans l'espace, de ces destins de persécutés que ses romans chérissaient alors. Le Paulo de ce premier poème, écrit de concert avec

ler », en avril 1810, le futur étudiant s'était empressé d'aller demander au bibliothécaire de Bodley l'original allemand de certaine ballade sur le Juif Errant, dont Medwin et lui avaient ramassé un fragment dans Lincoln's Inn Fields. C'était le célèbre morceau de Schubert, peut-être dans la traduction qu'en avait donnée le *German Museum*, 1802, vol. iij, Medwin a réclaté une part considérable dans le poème intitulé *The Wandering Jew*, qu'il n'avait d'ailleurs plus sous les yeux, ni apparemment dans la mémoire, lorsqu'il en parla. M. Bertram Dobell, qui a retrouvé et édité cette œuvre (1888), a même omis de noter qu'un *Ahasverus*, bel et bien publié par Medwin en 1823 (fort admiré par notre A. Pichot), n'a rien de commun avec le *Wandering Jew*. Tout cela ne peut que fortifier l'opinion qui attribue à Shelley la plus grande partie, sinon la totalité de l'œuvre : quantité de détails trouveraient des échos dans ses autres écrits de cette première période :

40 They thrill to amorous ecstasy...
 150-152 Light as a sylph's, her form confest,
 Beneath the drapery of her vest,
 A perfect grace and symmetry...
 (Cp. *Epithalamium* of F. Ravallac... 34).

157 A silent eloquence of woe...
 623-624 An exquisitely torturing pain
 Of frenzying anguish fired my brain.
 799-806 I pierce with intellectual eye
 Into each hidden mystery;
 I penetrate the fertile womb
 Of nature : I produce to light
 The secrets of the teeming earth,
 And give air's unseen embryos birth;
 The past, the present and to come
 Float in review before my sight...
 (Cp. *Queen Mab*, 1).

1389-1400 Sweet is the whispering of the breeze
 Which scarcely sways yon summer trees;
 Sweet is the pale moon's pearly beam,
 Which sleeps upon the silver stream,
 In slumber cold and still;
 Sweet those wild notes of harmony

Medwin, est une pure victime romantique, poursuivie comme ses frères du roman noir par une éternelle et insondable haine, et entraînée comme eux à toutes sortes de beaux crimes, hardis et passionnés. C'est plus tard seulement, sous l'action d'un doute religieux qui cherche à se préciser, que ce Juif Errant de mélodrame deviendra l'Ahasvérus symbole de toute l'humanité souffrante en mal de bien, l'être de progrès, clairvoyant et tenace, qu'un Dieu méchant poursuit de sa rage impuissante — le frère des Caïn romantiques ¹.

Tels sont aussi les thèmes d'amours illicites : la demi-inconscience avec laquelle ses premières héroïnes, une Matilda, une Megalena, s'offrent, ou plutôt, s'imposent, à ceux qu'elles veulent « séduire », deviendra la négation raisonnée de quelques-unes au moins des affirmations de la morale traditionnelle concernant l'amour et le mariage. Simple moyen, d'abord, de pousser au plus haut degré le frisson romantique, accessoire courant des horribles récits ², l'inceste apparaîtra à Shelley comme le cas le plus frappant du triomphe possible des droits sacrés de la libre vertu sur les tyrannies du préjugé.

Ainsi deux, au moins, des attitudes le plus distinctement shelleyennes, l'attitude de victime et celle de ré-

Which on the blast that passes by,
Are wafted from you hill;
So low, so thrilling, yet so clear
Which strike enthusiast fancy's ear;
Which sweep along the moonlight sky
Like notes of heavenly symphony.

(Cp. *Original Poetry*, XII).

1. On sait le mot du *Journal de Vigny* : « C'est Dieu qui eut les premiers torts. » Cf. dans les *Blasphèmes* de Richepin (18 4) un Juif Errant assez shelleyen, attardé, outré.

2. La tragédie de Walpole, *The Mysterious Mother*, fit la première, semble-t-il, un usage discret de l'inceste. Lewis en donna un cas flagrant dans son *Monk Ambrosio*. Miss Lee reprit le thème dans le *Château de S. Hilaire*; le duc Osmond de son *Castle Spectre*, déclame déjà comme un Cenci. Cf. le *Thomas Blunderville* de Chatterton, et les poèmes de Byron, *The Bride of Abydos*, *Manfred*, *Parisina*, *Cain*.

volté, s'annonçaient déjà dans ces allures romantiques des premières années, bien avant que toute théorie explicite les ait pu justifier. Et peut-être est-ce là une nouvelle preuve de cette vérité qui prend de plus en plus de place dans notre psychologie, — que la vie du sentiment préfigure et enclôt la vie de l'intelligence.

D'ailleurs, il n'est pas jusqu'aux détails mêmes de ce monde imaginaire dans lequel Shelley va vivre, qui ne rappellent très-souvent des impressions de son jeune âge : rien ne frappe davantage à une lecture suivie du poète, que la fidélité avec laquelle certains motifs émergent du flot parfois tumultueux et confus de son rêve. C'est par exemple cette image du pin ou du chêne qu'a frappé la foudre, et qui persiste, desséché, seul sur sa hauteur, — véritable Ahasvérus du monde végétal¹. Et c'est cette vision, chère entre toutes à Shelley², de la beauté féminine, « ceinte du flamboiement des yeux fixés

1. Like a scathed pine, which a monument stands...

Wandering Jew, II, 5.

Even as a giant oak, which Heaven's fierce flame
Had scathed in the wilderness...

Queen Mab, VII, 259-260.

... firm as a giant pine

Among the mountain vapours driven around

Laon and Cythna, VI, 10.

2. Déjà chez Ossian (*Fingal*), et chez Chatterton (*Dar Thula*) ; dans ce merveilleux *Gebir* de Landor, que Shelley aurait été un des premiers à admirer : I. 175-6.

« Her bosom seem'd, enclos'd in haze like heav'n,

To baffle touch, and rose forth undefin'd. »

et dans la scène de l'incantation du *Moine* de M. G. Lewis : « It was a youth seemingly scarce eighteen... his silken locks were confined by a band of many-coloured fires, which played round his head, formed themselves into a variety of figures... His form shone with dazzling glory : he was surrounded by clouds of rose-coloured light, and at the moment that he appeared, a refreshing air breathed perfumes through the cavern... »

Miss Owenson aussi, dont Shelley lira bientôt un roman avec enthousiasme (cf. ch. IV), décrivait certain vêtement de femme comme « an apparent tissue of woven air » — ce qui irritait la raisonnable Mary Mitford (*Life and Corr.*, I., p. 305).

sur elle »¹, devinée plutôt qu'aperçue, sous cette forme imprécise, et comme vibrante de contours, sous ces couleurs mobiles et pâles, pâles d'intensité, qui font de l'apparition d'une femme comme un chaud météore voilé, trop troublant pour laisser aux yeux leur liberté d'investigation : cette « robe transparente d'argent liquide » que porte l'ange du repentir, dans le premier roman², c'est déjà celle dont si souvent, plus tard, le poète atténuera son éblouissement devant la bien-aimée.

Et l'on doit rattacher encore, à cette enfance romantique, ce goût du détail affreux, qui parfois viendra jeter une note dure et crue dans un ensemble mouvant et éthéré, qui, par exemple, laissera paraître en 1820, dans la troisième partie de la *Sensitive*, dans cette description, si atrocement belle, de la dégénérescence automnale, un trait de pur mélodrame :

Et leur mousse pourrie se détachait en squames ;
Leur tige épaisse se dressait comme un épieu
De meurtrier, où tremble encore un peu de chair,
Dont l'odeur empoisonnera le vent qui passe...³

Enfin s'il est vrai, comme on l'a finement remarqué, que « l'oreille se forme plus vite que le goût et indépendamment de lui »⁴, on peut voir dans le vers préféré de

1. Hugo, *Le Satyre*.

2. *Zastr.* ch. xvi.

3. Cette strophe, barrée déjà par Shelley dans une copie (le MS. de Harvard College) fut supprimée par Mrs Shelley dans les éditions ultérieures. Il est possible d'ailleurs que la liste d'*errata* que l'éditeur de 1820 devait publier, et qui est perdue, comportât déjà cette suppression. Le trait est un rappel de *Queen Mab*, VII, 221-224.

Maints exemples semblables pourraient être cités : après la strophe 67 du *Mask of Anarchy*, Shelley avait écrit d'abord, continuant son tableau de la misère anglaise (Wise MS.)

From the cities where from caves,
Like the dead from putrid graves,
Troops of starvelings gliding come,
Living tenants of a tomb.

Cf. aussi *Peter Bell*, I, VII.

4. Legouis, *La Jeunesse de Wordsworth*, ch. I. — Cf. Lamartine,

ces premières années, — le vers à mouvement anapestique, si fréquent dans les ballades de l'époque — le même rythme qui assoupli et varié deviendra l'une des formes caractéristiques du lyrisme de Shelley — celle du *Nuage*, de l'*Aréthuse*, de la *Sensitive*. Bien plus, une forme strophique qui allait devenir, à cause d'une certaine irrégularité nombreuse, chère entre toutes à Shelley, et qui n'est à proprement parler que l'enrichissement, par une rime interne, du « mètre des ballades » ¹, est déjà représentée dans ces toute premières poésies ².

Shelley perdit bientôt sa passion pour le « roman noir. » Lorsqu'il vint « prendre résidence, » en octobre 1810, à University College, la première profession de foi qu'il fit à son voisin de table Hogg, fut un éloge dithyrambique des romanciers allemands, dont il avait lu tant de traductions ³. Mais deux ans après, il avait cessé

parlant d'un de ses premiers essais : « Dans ce cantique d'enfant, il n'y avait encore que de la musique, et un peu de peinture. Le rythme m'enivrait déjà ; mais le rythme seul ressemble à ce chef d'orchestre qui bat la mesure pendant les silences de la mélodie. » (*Souvenirs et Portraits*, I. p. 82.)

1. Voir l'une des premières ballades de W. Scott : *The Eve of St. John* (dans *Tales of Wonder*, 1801) où les deux strophes sont maintes fois juxtaposées.

He went not with the bold Buccleuch,
His banner broad to rear;
He went not 'gainst the English yew
To lift the Scottish spear.
Yet his plate-jack was braced, and his helmet was laced,
And his vaunt-brace of proof he wore;
At his saddle-girth was a good steel sperthe
Full ten pound weight and more.

2. C'est la *Schweifreimstrophe* des métriciens allemands (2 a + b + 2 c + b) *Verses on a Cat, to the Queen of my heart* (pour autant que ces morceaux sont authentiques) *Epithalamium, Sister Rosa*. Cf. les mouvements analogues très enrichis, dans *The world is dreary, Art thou pale...* et les chants de la Terre et de la Lune dans *Prom.* IV. 319 esq.

3. Non le texte. Quand bien même Hogg ne nous aurait pas transmis un aveu d'ignorance, à lui fait par son ami, il resterait bien évident que Shelley sut toujours fort imparfaitement

d'être un lecteur de *romances*; et s'il voulait encore goûter à quelques *novels*, il constatait qu'il ne pouvait aller au-delà de la deuxième page¹.

De fait, jamais Shelley n'acquît le goût, ni le sens, du roman. Plus tard, il est vrai, grâce au rajeunissement de ses enthousiasmes, il sera derechef tenté par cette forme souple où ses théories et ses rêves, l'exposé philosophique et la description, peuvent tour à tour prendre place. Mais l'incapacité du jeune homme à saisir une intrigue, à la poursuivre dans son développement logique, restera la même : aucun des essais de romans ne sera achevé.

Mais on peut renoncer à un genre littéraire, sans dépouiller pour cela le tempérament qui le colore à une époque donnée. Quelque lumineuse que dût devenir la manière de Shelley, il lui arriva souvent encore de peindre « noir. » Toujours il traîna après lui quelques lambeaux du fond ténébreux de cette première phase romantique.

Et qui sait même si le romanesque ainsi vécu par l'imagination du jeune poète n'a pas eu comme une subtile influence sur le cours même de sa vie ? Il y a de ces idées dont l'esprit est possédé au point qu'elles se répercutent dans les actes les moins impulsifs ; il y a de ces hantises qui finissent par se traduire dans la vie extérieure ; on a la singulière impression lorsqu'on lit les premières œuvres de Shelley que plus d'une fois elles portent l'image annonciatrice de sa propre existence ; on y entend déjà des cris de victime, la plainte d'une âme isolée et trop frêle, l'appel d'un cœur insatisfait, qu'on comprendrait mieux, s'ils avaient été poussés plus tard ; en elles, et dans leurs modèles, on trouve ces malédictions paternelles, ces révoltes devant des conventions tyranniques,

l'allemand : la langue courante notamment devait lui être absolument étrangère (Cf. *Rev. Germ.* janv. 1907), et les germanismes qu'on a relevés dans ses romans (H. B. Forman, Préface des *Prose Works*, vol. i.) ne prouveraient quelque chose que s'ils étaient rares dans le roman populaire anglais de l'époque.

1. L. du 10 déc. 1812.

ces poursuites d'ennemis secrets, et cette étrange faiblesse de l'homme en face de l'amitié et de l'amour, dont la réalité si souvent devait troubler les jours du poète.

Il est certain que cette exaltation imaginative eut quelques coadjuvants sinon quelques causes physiques dont la manifestation fut si précoce qu'elle surprit tous ceux qui approchèrent Shelley dans ses années de jeunesse. Medwin se souvenait des accès de somnambulisme qui le prenaient, à Brentford (comme aussi à Field Place) et dont le réveil était si angoissant que l'enfant en tremblait pendant des heures. Sa sensibilité toujours frissonnante, exaspérée par les taquineries, pouvait devenir dangereuse : il aurait une fois, dans un accès de rage, percé d'un coup de couteau, la main d'un camarade ¹. Une fièvre grave — de tous les accidents de santé celui qui saisira Shelley le plus souvent — aurait même fait craindre pour sa raison, et devait laisser dans l'esprit du jeune homme l'horrible soupçon que son père voulait le faire interner ². Ses grands yeux bleus, parfois d'une fixité si étrange, ses lèvres tremblantes et ses gestes prompts, lui valaient déjà à Eton le surnom de fou « *Mad Shelley* ». A Oxford, et jusqu'à la fin de sa vie, il allait rester sujet à ces profonds et courts sommeils qui le saisissaient inopinément, dans la soirée, qui le couchaient la tête près du feu, et dont il sortait, la nuit venue, l'esprit débordant de rêve. C'est à Oxford aussi qu'il éprouvera pour la première fois cette bouleversante sensation du « déjà-vu » — devant un simple moulin à vent, perdu dans des prés marécageux ³. Toutes sortes de visions, mal détachées du monde réel, ces hallucinations, ces demi-

1. Jeaffreson, vol. i., p. 108, doute de cette histoire, trouvant qu'elle rappelle singulièrement celle du joueur malhonnête que le procédé aurait puni, sur le fait.

2. Encore une idée romanesque, suggère Jeaffreson, p. 104, renvoyant au *Captive* de M. G. Lewis.

3. Cf. sur cette sensation du déjà-vu, « une forme de l'inattention à la vie », l'article de M. Bergson, *Rev. Philos.*, décembre 1908.

illusions dont parlera son ami Peacock, ces sortes de doubles rêves, *a dream within a dream*, dont il décrira lui-même la terrifiante impression de division intérieure, viendront offrir à une biographie minutieuse mille sujets de controverse.

Ainsi cette renaissance de l'émerveillement, ce retour du frisson, qui caractérisent tous les vrais romantiques, prenaient chez Shelley un tour outré et morbide. A peine adolescent, il se laissait entraîner avec une faiblesse de résistance et une facilité d'émotion qui portent déjà sa marque propre, par ce qui n'était qu'une exagération, presque une caricature de l'esprit nouveau. Il vivait cette ballade fantastique et ce roman terroriste et passionnel avec une sincérité, une intensité, un don de soi, à la fois touchants et inquiétants; il les vivait au point critique où la vision imaginée prend la fixité et la précision des choses objectives, où, comme dira Gérard de Nerval, « le rêve s'épanche dans la réalité. »

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES AMOURS

I used to think I could imagine all passions, all feelings and states of the heart and mind; but how little did I know!... Indeed we are but shadows; we are not endowed with real life, and all that seems most real about us is but the thinnest substance of a dream — till the heart be troubled. That touch creates us — then we begin to be — thereby we are beings of reality, and inheritors of eternity.

N. Hawthorne. *American Note Book*.
4 Oct. 1840.

Clares, alertes, à la fois légères et confiantes comme une joie d'enfant — et sont-elles autre chose? — les premières amours passent souvent sans laisser d'amertume au cœur. C'est qu'alors il n'y a pas déchirement; il n'y a même pas lutte; mais par le simple effet d'une conscience devenue plus large et plus riche, ce premier jeu de sentiment, réduit à ses justes proportions dans la perspective approfondie de la vie, s'éloigne et s'amoindrit; un culte chevaleresque des tendresses vaines peut bien le prolonger un temps, mais peu à peu on cesse d'aimer — comme on cesse tout autre enfantillage, sans crise, sans souffrance pour soi-même non plus que pour autrui. Ainsi, moitié triste, moitié reconnaissant, avec une pointe d'ironie parfois, le souvenir peut sourire toujours à la petite flamme naïve et pâle.

Mais encore faut-il qu'elle meure ainsi, comme d'un doux épuisement. Or il n'en devait rien être pour Shelley.

Sans doute, avec la facilité d'incarnation que nous lui avons vue, il allait revêtir ses jeunes amours du lourd et sombre manteau, qu'un goût mélodramatique avait mis à la mode; et nous aurons peine parfois à dégager des oripeaux criards et des gestes outrés leur forme et leur mouvement vrais. Mais de plus elles seront traversées bientôt par un trop véritable obstacle, un obstacle de nature particulièrement blessante. Elles ne seront pas ruinées par leur lente usure, par leur propre travail intérieur; elles ne se heurteront pas non plus à des difficultés grossières d'âge, de condition, de fortune, à tout un dehors matériel et brutal, que peut-être on finit par accepter aveuglément, comme on fait une loi de nature. L'obstacle sera plus subtil et plus intime : l'intelligence, loin de suivre le cœur, en cette parfaite union d'affinités qui est l'idéal de toutes les âmes jeunes, et qui resta l'illusion chère à Shelley, viendra arrêter au contraire, entraver ses mouvements; les premières amours seront soudain contrariées et comme contredites par les premières pensées. Et elles ne comprendront point, elles n'accepteront point cet étrange désaccord, ce « mystère ¹ » fatal. Et toute la vie de Shelley gardera leur attitude impatiente et douloureuse ².

1. Le mot est dans la lettre à l'ami Hogg du 6 janvier 1814 : « She is gone — she is lost to me for ever; for ever! There is a mystery which I dare not to clear up. »

2. Cette crise est peu connue encore. L'une des sources d'information les plus directes, ces « Poèmes par Victor et Cazire » (retrouvés en 1898, publiés à nouveau par J. Lane), manquait aux meilleurs biographes du poète. Certains, M. Jeaffreson surtout, avaient réduit la chose à de minimes proportions, qui sont peut-être celles que Shelley même lui laissait prendre, après coup, aux yeux du monde, voire aux yeux d'un ami peu intime, comme devait être Peacock (qui disait : « Too much has been made of this affair ») mais qui ne sont certainement pas celles qu'elle eut dans la vie intérieure et contemporaine de Shelley. Les lettres à Hogg, que celui-ci cite sans les éclaircir, et parfois en les modifiant (v. App. II), sont plus déconcertantes et peut-être moins fidèles que les poèmes, tant leur exaltation fébrile et l'effort qui voudrait la contenir y brisent ou y précipitent le cours logique de la pensée. — Le rapprochement

Dans le comté voisin de Wiltshire vivait, dans son vieux manoir de Ferne, près de Shaftesbury, un oncle par alliance de Shelley ¹ : Thomas Grove était le plus gros propriétaire de la région; il avait de plus acheté dix mille acres (environ 400 hectares) de terre galloise, dans la vallée de l'Ellan, en Radnorshire, où jadis il passait l'été avec les siens ². Il avait de nombreux enfants, entre autres, un fils aîné qui occupait maintenant le domaine gallois, un second fils médecin à Londres, et la jeune fille, Harriet (née en 1791) qui devait jouer un rôle dans la vie de notre poète.

Percy et Harriet s'étaient connus tout enfants. Mais c'est pendant l'été de 1808 ³, sans doute au cours d'une de ces rencontres de vacances où le cœur s'ouvre vite au sortir des mois de collège, que se précisa ce premier rêve amoureux dont les deux dernières années d'Eton devaient être remplies. Harriet était sinon très belle, d'une beauté de vierge de Raphaël ou de femme de Shakespeare, comme le proclame l'enthousiasme masculin du cousin Medwin, du moins fraîche et jolie, dit la sœur de Shelley, avec quelque chose de Shelley lui-même en elle. Très douce et réservée, elle empruntait à ses quelques mois d'ainesse, cette charmante gravité, ce petit air d'autorité maternelle auquel s'essaient volontiers les fillettes, et qui seul pouvait calmer les turbulences de Percy, lorsqu'il venait, avec ses parents et les Grove, voir à l'école de Clapham ses sœurs et sa cousine.

Jeune homme et jeunes filles s'amusaient à mettre en

que nous tentons ici des unes et des autres ne peut être qu'une esquisse d'un tableau à jamais perdu.

1. Il avait épousé en 1782 Charlotte Pilfold, sœur de la mère de Shelley. Cf. Hoare, *Wiltshire*, vol. iv., 1. 58 — Burke, *Landed Gentry*.

2. Voir la dédicace du poème de W. L. Bowles, sur « Coombe Ellen ». Ceci corrige un peu Dowden, i., 160 : ce n'est pas le cousin mais l'oncle de Shelley qui avait acheté le domaine gallois. Mais c'est bien le cousin qui l'occupait.

3. Medwin, iv., 66. semble parler de 1809. Mais voir p. 47 la petite pièce de 1810, où Shelley lui-même parle clairement de « deux ans de bonheur ».

vers leurs bavardages, et deux de ces épîtres ¹, écrites au galop du vers anapestique, eurent les honneurs de la publication dès 1810. Ainsi le voulait une muse impatiente.

Ou bien la fin des vacances venait, et Percy dédiait à son amie des vers comme ceux qui suivent; ils sont datés d'avril 1810; on croit sentir que Shelley s'y exagère à lui-même la tristesse de l'adieu, et la solitude et le manque d'affection dont il souffre loin de Harriet, qu'il joue déjà, — jeu dangereux, — avec la sensibilité frémissante que l'enfance aux chagrins infinis transmet sans doute aux amours adolescents.

Viens [Harriet]! Suave est l'heure;
De doux zéphyr partout s'exhalent mollement;
Et la fleur d'anémone annonçant la nuit proche
Sur le sol penche son front pâle.

Ainsi, par l'âpreté du monde
Le cœur tendre est brisé, qui s'ouvrait à ses vents;
Ainsi l'infortuné, délaissé, sans espoir,
Dans sa misère enfin succombe.

Le monde est âpre et douloureux;
Il n'aura plus pour moi de charmes ou d'attraits;
Sous sa malignité, souffrant, s'est abattu
Mon cœur — ce cœur qui t'est fidèle.

Comme nous marchons à leur ombre,
Les grands arbres devant la lune balancés
Disent tous qu'il faudra me séparer de toi,
Te disent tous un tendre adieu!

Ainsi donc, ma chérie, adieu!
Peut-être, mon amour, ne nous verrons-nous plus...
Mais ces bois et ces prés toujours pourront redire
Combien notre hymne fut suave et doux... ²

Poésies originales. IV.

1. Toutes deux sans doute — la seconde sûrement — de la sœur de Shelley. Nos 1 et 2, *Original Poetry*.

Here I sit with my paper, my pen and my ink,
First of this thing, and that thing, and t'other thing think...

2. Il semblerait qu'alors déjà Shelley avait laissé deviner son jeune amour à quelques amis. Un P. S. à une lettre du 1^{er} avril

Car il n'est pas, dans tous ces aveux, dans toutes ces confidences de la dix-septième ou dix-huitième année, une seule expression de pur bonheur : les minutes les plus joyeuses sont celles où le jeune homme se voit payé par son amour de toutes les inimitiés rencontrées dans le monde de l'école — ou dans son imagination :

Combien sont éloquents les yeux!
 Ni le chant passionné du poète ravi,
 Dans l'envol éperdu des sentiments de l'âme,
 Ne sait parler aussi bien qu'eux —
 Combien sont éloquents les yeux!
 Ni la musique en sa note la plus fervente
 Celle où flotte l'ardeur d'amour la plus brûlante
 N'éveille le ravissement comme eux —
 Amour, regarde encore ainsi!
 Et tes yeux, éclairant tout un désert de jours,
 Lanceront le rayon qui conquiert le souci,
 Dans la froide averse des pleurs!
 Amour, regarde encore ainsi!¹

(*Fragment du cahier ms. Esdaile.*)

La jeune fille prit-elle au sérieux ces déclarations? Eurent-elles à ses yeux un sens beaucoup plus profond que les épîtres versifiées auxquelles les jeunes gens s'étaient amusés, ou que ce Zastrozzi, auquel elle-même aurait collaboré, et qui était déjà si plein de l'infatuation romantique du malheur? On peut en douter. Il semble que le jeu auquel Shelley s'était complu devenait sérieux pour lui, non pour elle; très tôt il sentit qu'elle répondait mal à l'élan de son espoir : peut-être n'est-ce encore qu'un exercice littéraire, une pure ballade objective, que ce chant d'un amoureux qui va rejoindre dans la

1810 (à E. Graham; le MS. est à la Bodleienne : MS. Montagu d. 18.) demande obscurément : « But why Harriet more than any one else — a faint essay, I see, in return for my enquiry for Caroline. » (Ce P. S. n'a pas été publié par M. Forman, *Shelley Library*, p. 5.)

1. « Love, look thus again! » C'est peut-être un souvenir d'une chanson de T. Moore : « Sweet lady, look not thus again! » *Juvenile Poems* (1801).

tombe celle qui l'a délaissé et qui est morte de remords (n° XI des *Poésies originales*, daté de décembre 1809); mais déjà il y a quelque chose de précis dans ces vers où la sœur du poète, Elizabeth, parle à Harriet, le 30 avril 1810, de désillusions possibles, et moralise, comme pour parer le coup d'un chagrin entrevu :

Bien que le souvenir toujours doive sentir son âpre peine,
C'est un devoir, un dur devoir, de souffrir et se cuirasser.

Bref, si Shelley quelque temps, par une recherche un peu morbide, s'exagéra à plaisir la froideur de l'aimée, ce fut bien réellement qu'il vit luire pour lui aussi, le jour tragique où la poésie romantique plaçait l'amour, le jour orageux des perfidies, des reniements, des adieux éternels. Il est difficile de ne pas reconnaître un accent personnel, la fraîcheur naïve d'un sentiment vrai, dégagé des transpositions convenues ¹, dans les petites pièces datées de juin, juillet et août 1810; elles mêlent curieusement des mots de promesse un peu mélancolique et d'espoir un peu frêle, à de purs cris de détresse et d'abandon.

ESPOIR

Avais-je dit que tout espoir était perdu,
Que le chagrin, le désespoir seuls me restaient,
Que tous mes plus ardents souhaits étaient défunts,
Sacrifiés aux pieds de la pâle Infortune?...

Vois-tu le jaune éclat des rayons du soleil,
Qui versent un manteau liquide de lumière
Au front déchiqueté des montagnes lointaines ²,
Et revêtent leurs rocs de si claire beauté?

1. Les ballades de *St. Irvyne* sont datées par Medwin 1808-1809 (i., 74) et les morceaux de fantaisie du recueil de « Victor and Cazire » portent tous, le point est remarquable, des dates variant entre 1809 et (pour un seul « Ghasta ») janvier 1810.

2. C'est peut-être un souvenir du fameux poème de Campbell, *The Pleasures of Hope* (1799) :

'Tis distance lends enchantment to the view
And robes the mountain in its azure hue

Ainsi sous les rayons de la douce Espérance,
 En aspects plus rians se voit l'heure distante,
 Et se colore toute la suite des jours,
 Comme parés de fleurs plus belles et plus claires.

Les fleurs épanouies aux teintes de vermeil
 Ne s'engourdiront que pour bientôt refleurir ;
 Viens donc, ô douce illusion, calmer mon cœur
 Quand même tes visions me seraient décevantes...

Mais non, elles sont vraies, Espoir ! Et j'aurai foi
 En ce paisible amour que promet ta voix tendre.
 Dieu ne t'a point créé pour nous tromper !
 C'est pécher contre Lui que de clore ton règne.

Et si le désespoir devait noircir mes jours,
 Si d'un cercle d'horreur je devais être étroit,
 Auprès de ceux que j'aime, au-delà de la tombe,
 L'Espoir encor me montrerait un remède à mes maux.

Poésies orig. VII.

CHANSON

Le clair de lune est doux qui dort sur la fontaine,
 Et doux le frôlement des soupirs de la brise,
 Douce l'apparition des hauteurs indécises
 Sous l'arche verdoyante des arbres ombreux ;

Mais plus douce que tout ta voix affectueuse
 Qui semblait rompre à peine le repos du soir...
 Et ce moment n'est plus ! Mais son cher souvenir
 A jamais dans le cœur de ton [Percy] doit vivre.

Car dans les vents d'été ta voix aimée soupire,
 Et dit de tendres mots heureux à son oreille,
 Tandis que les moments, ailés d'espoir, devant lui passent,
 Et qu'il pense à l'amie, à son âme si chère...

Ibid., XII.

Ces deux pièces, et d'autres encore, sont du mois d'août. C'est alors, après que Shelley eût définitivement quitté Eton, que les Grove vinrent rendre visite à sa famille. Puis, les Shelley furent à leur tour reçus par le frère de Harriet, dans sa maison de Lincoln's Inn Fields. De là les Grove partirent pour le Wiltshire ; Shelley lui-même allait entrer à l'Université d'Oxford ;

une correspondance ¹ suivit, au cours de laquelle il tâcha d'amener « cette coïncidence intellectuelle » qui seule lui semblait « justifier une union plus étroite. » Que se passa-t-il ? La jeune fille, qui avait ri du diabolisme romanesque de son cousin, qui même, nous dira Shelley ², avait avoué qu'elle partageait son naissant scepticisme, s'effraya sans doute de voir que les hardieses de Percy n'étaient pas une simple plaisanterie de collégien, mais déjà une pensée réfléchie d'étudiant. Devant le jeune homme raisonneur, obstiné, elle se tut, et simplement, s'aliéna. Et Shelley comprit qu'il allait avoir à vivre toutes ces détresses dont peut-être son imagination seule s'était nourrie jusqu'alors. Pour la première fois, non la dernière, l'inquiétude de son rêve semblait avoir anticipé le malheur de la réalité.

La certitude de la rupture, et la conviction qu'elle était due à la timidité intellectuelle de l'aimée, eurent pour effet de jeter Shelley dans une fièvre de prosélytisme révolutionnaire, à peine coupée par instant d'une sorte de sang-froid triste et généreux, qui devait l'agiter pendant des mois : ses souvenirs d'école, s'ajoutant à cette épreuve douloureuse du premier amour, vinrent donner un sens personnel et précis aux thèses historiques ou romanesques, qui s'acharnaient alors à flétrir également « la crainte » et « la tyrannie. » Dans les images simples et fortes du monarque et de l'esclave, s'étaient incarnés tous les égoïsmes, toutes les routines, toutes les pusillanimités, toutes les cruautés dont Shelley pour sa part avait eu déjà à souffrir : et tantôt il s'exaltera, prendra des airs de conjurateur — il parlera de vengeance, de désespoir, de mort ; et tantôt, plus rarement, il se ressaisira, se contentera de quelques paroles vraies, sobres et touchantes. Les quelques pages de vers qu'il publia à Oxford, en novembre, les prétendus *Fragments Posthumes de Margaret Nicholson* (la

1. Hogg, qui par une indiscretion d'ailleurs bien intentionnée semble en avoir pu prendre connaissance (23 déc. 1810) ne nous en dit rien.

2. Lettre du 3 janv. 1811.

femme qui avait tenté d'assassiner le roi George III) reflètent bien ce moment de sa vie : ici éclatent pour la première fois ces cris de haine qui retentiront un peu dans toute son œuvre, avec une âpreté incompréhensible pour qui ne saurait pas l'histoire de sa jeunesse ; mais il n'est pas non plus, dans tous les *Juvenilia*, de morceau plus ferme de pensée, plus juste et délicat de sentiment, plus direct de forme, que cette « mélodie pour une scène d'autrefois » qui clôt le petit volume.

Es-tu donc à jamais enfuie,
 A jamais perdue, à jamais ?
 Ce pauvre cœur va-t-il donc battre solitaire, —
 Et pourra-t-il battre, sinon pour toi ?
 Hélas ! Pourquoi l'amour nous fut-il donc donné,
 Pour nous porter au plus haut ciel,
 Ou nous jeter au fond d'enfer ?
 Oh ! ce n'est pas un blâme, chère !
 Oh non ! les affres qui soulèvent
 Ma poitrine haletante et ma pensée en fièvre,
 Peut-être éveilleraient ta larme qui sommeille ;
 Le Ciel m'est témoin que j'aimais ;
 Le Ciel sait que je t'aime encore ;
 Il sait mon vain émoi lassant —
 Quand ma raison fit l'inutile effort
 De t'effacer de ma mémoire ;
 Cela ne se pouvait, ne se pourra jamais :
 J'en appelle à ce jour, à ce jour bienheureux
 Où même la passion en sa farouche extase
 Eût été froide auprès des joies que je connus,
 Où tous chagrins s'évanouirent.
 Oh ! Jusqu'alors je n'avais pas vécu —
 Et maintenant ces bonheurs ne sont plus,
 Et je cesse de vivre...
 Mais je ne te blâme point, mon amour !
 Le cœur qu'étreint cette souffrance
 Bat pour ton seul bonheur.
 Deux ans sont écoulés d'inexprimables joies,
 Et je te remercie, ô chère, pour le rêve !...

La fin de cette pièce est belle encore, mais plus fiévreuse et visionnaire. Et la plupart des lettres où Shel-

ley confie à Hogg, son ami de collège, son chagrin d'amour, passent par les mêmes phases de sérénité voulue et de douleur qui ne sait plus se contenir. Elles débudent volontiers sur quelque projet d'ouvrage¹, quelque subtile réfutation², puis, tout à coup, avec une soudaineté que l'on ne peut attribuer seulement à des négligences d'éditeur, éclate l'apostrophe à l'Intolérance, aux « bigots » avec qui l'on ne peut même pas discuter;³ et enfin, comme au cœur de ce désordre et de cette colère, le souvenir personnel transparait : « Je jure sur l'autel de l'amour trompé de tirer vengeance de la cause abhorrée de cet effet que *même aujourd'hui* je ne puis m'empêcher de déplorer⁴. »

Ce « même aujourd'hui » est émouvant; il montre assez clairement que Shelley avait espéré pouvoir oublier, ou du moins qu'il avait voulu se persuader, comme il l'écrit ailleurs, qu'il n'avait « aucune raison de désespérer, quand même son amour eût été incurable.⁵ » Mais il n'y réussissait guère : de fait, ces vacances de Noël 1810, furent mises à profit pour essayer, auprès de Harriet, une dernière tentative, — qui échoua.

Les lettres qui annoncent cet échec suivent, elles aussi, avec une curieuse fidélité, — car rien déjà n'est plus constant que les attitudes du poète — cette progression que nous avons notée : vient d'abord un essai, obscur, tourmenté, de discussion abstraite — sur la perfectibilité par l'amour, fût-ce dans un au-delà de souffrances;⁶ ou sur l'existence et les attributs de Dieu⁷; puis sonne l'attaque contre l'Intolérance; et enfin le simple cri d'une souffrance qui se plaint, s'indigne, rêve au suicide : « Elle n'est plus à moi ! Elle me déteste —

1. 20 déc. 1810.

2. 23 et 26 déc. Shelley repousse l'accusation d'indiscrétion que Hogg s'adressait à lui-même.

3. 20 déc. 1810.

4. Ibid.

5. 23 déc.

6. 2 janvier 1811.

7. 3 janv.

parce que je suis sceptique! » Mais voici que la volonté de se taire prend le dessus, avec cette touchante idée, qui paraît ici pour la première fois, et qui sera bientôt responsable de graves décisions : « Je crains bien qu'il n'y ait de l'égoïsme au fond de la passion de l'amour; car je ne puis ne pas sentir à tout instant mon cœur sur le point d'éclater. Mais je ne veux plus sentir; sentir est égoïste! » Maintes fois, au cours de ces lettres tumultueuses, saccadées, pleines de retours involontaires et de contraintes trop évidentes, reparut le souci de chasser des plus obscurs replis de l'âme ce qu'en son jargon d'étudiant Shelley appelait les sentiments « philautiens. »

Mais l'effort était vain; au fond le chagrin tournait à l'amertume. Il essayait bien parfois d'excuser l'infidèle : « N'était-il pas naturel, que tout en me rendant la confiance enthousiaste que la conscience d'une sympathie intellectuelle avait fait naître, mais ignorante encore de quelques-unes de mes opinions, de quelques-uns de mes sentiments, elle éprouvât quelques doutes, quelques craintes ? ¹ » Mais la pensée que des scrupules religieux lui avaient arraché sa bien-aimée exacerbaient son naissant esprit de révolte : « Jamais je ne pardonnerai à l'Intolérance! C'est le seul point où je me permette de pousser aux représailles ! » Alors il avait des mots durs pour Harriet : elle était le lierre, qui après avoir étouffé le chêne ², « enguirlande le sapin voisin, comme pour se rire des mi-

1. 6 janv. — Cette lettre suggère que Harriet fut effrayée bien moins par les opinions métaphysiques de Shelley que par ses thèses romantico-révolutionnaires sur le mariage. La cousine du poète serait ainsi dans la tradition du dix-huitième siècle anglais dont l'indifférence spéculative opposait à la pratique de si forts préjugés.

2. 12 janv. — Peut-être vaut-il la peine de noter comme indication pour une chronologie des lectures du poète que cette première partie de l'image a pu être rencontrée par Shelley soit dans Southey, *The Oak of our Fathers*, 1798, soit dans Mary Wollstonecraft, *Rights of Woman*, ch. 2 (où il est aussi question du Dr Gregory que Shelley cite dans ses lettres à la même époque, et qui était l'auteur des publications les plus orthodoxes sur le mariage et l'éducation des filles.)

sères de l'autre. » (Déjà, en effet, Harriet Grove était fiancée à celui qu'elle allait épouser bientôt ¹.) Puis, il s'accusait d'amour-propre : « Hélas ! il me faut bien dire, avec Godwin, que l'homme, imparfait comme il l'est à présent, n'a jamais un motif d'action tout à fait pur : les meilleurs ont leur alliage, les pires sont mêlés de vertu. D'où vient donc mon ennui (*mortification*) ? à coup sûr il ne naît pas tout entier d'un égard pour moi-même ; [pourtant] il ne vient pas tout entier d'un souci du bonheur de celle que j'ai perdue. Si je savais, si j'étais convaincu, que je ne souffre que pour elle, aucun reproche ne viendrait me dire que mes angoisses sont honteuses ²... »

Ainsi, plaintes pour lui, plaintes pour elle, — qu'il voyait déjà « épouse d'un morceau de terre, destinée à devenir insensible comme lui, à voir toutes ses facultés tomber en poussière » — tout cela se mêle étrangement, pathétiquement, par poussées soudaines, et soudain réprimées, dans ces pauvres lettres chaotiques, pleines de raison feinte et d'agitation dissimulée.

« N'en parlons plus ! » répétait-il ³. Hélas ! il en parla souvent. Quand la prose d'une lettre eût été trop explicite, et trop pénible, il y joignait quelque poésie : l'art ne va jamais sans un certain mensonge dont profite la pudeur de tels aveux. Mais l'ami malicieux qu'était Hogg prenait plaisir à découvrir dans les « petites choses folles » que Shelley lui envoyait, un sens profond et personnel. A vrai dire, et bien que le poète s'en défendit, ce sens-là était assez apparent. On devine à qui Shelley pensait lorsqu'errant dans un cimetière, par une aube de janvier, il s'imaginait trouver sur la tombe de son amour, une petite goutte de glace — une larme d'ange pitoyable, dont ce monde froid n'a que faire, et qu'il faut transmettre à d'autres,

1. W. Helyar, de Coker Court, Wilts. Le mariage eut lieu en novembre 1811.

2. 16 janv.

3. 11 janv.

pour que s'évaporant sous l'haleine d'une poitrine aimante, ou sous le souffle ardent d'un héros de la Liberté, elle aille retrouver au ciel l'essence de l'âme aimée ¹.

Moins précieux et plus touchants sont les vers où l'on sent le scepticisme du jeune étudiant regretter de ne pouvoir puiser une résignation confiante dans l'idée du revoir, dans l'au-delà, des âmes sœurs que la destinée « sublunaire » a séparées ².

O pauvre femme ! éteins ce regard douloureux

Qui lutte dans tes yeux hagards !

Ose puiser ton courage

Aux ruines mêmes du destin !

Car le premier rayon qui montre l'aube en fleur

Ne peut s'enorgueillir d'aussi belles couleurs

Que ce rayon d'en haut que tu ne peux cacher

Et qui verse sur toi sa charmante lumière.

Mais [diras-tu], le lien n'est plus

Entre ton âme et le bonheur !

Le cœur brisé, il t'a laissée,

Au fond de ce monde si froid !

Et cependant, ô pauvre belle défaillante,

Si le chagrin lui-même a rempli ton calice,

Va, rêve que tu reverras ton bien-aimé,

Pour ne jamais plus le quitter, au ciel...

Je donnerais toute ma vie

Pour un rêve tel que le tien !

Souriant, j'irais au martyre,

Sur le pur autel de l'amour !

Contre nul plaisir je ne céderais

Cette main desséchée et cette joue cendreuse,

Si mon cœur enfermait un aussi cher trésor

Que celui qui fait éclater le tien...

A Marie, qui mourut dans cette opinion.

1. On an *Icele*, dans la lettre du 6 janvier.

2. La pièce paraît dans une lettre (à Miss Hitcheney) du 23 nov. 1844. Mais peut-être sa composition remonte-t-elle un peu plus haut — sinon précisément à la date où Shelley louait certain « caractère de Mary » que Hogg avait introduit dans son projet de roman (lettre du 3 janv.) — Il est encore question de cette Mary dans une lettre du 8 mai 1844.

D'autres fois, dans le recul qui élargissait son coup d'œil et rapprochait ses infortunes d'écolier insoumis et sa peine amoureuse, Shelley ne voyait plus dans le malheur présent qu'un simple épisode de cette longue persécution, à laquelle il se sentait voué, avec tous ceux qui au cours du temps ont cherché la Vérité :

Ils sont venus puiser à la source cette eau
Si pure et sainte qu'elle échappe aux yeux de l'homme ;
Et ils se sont baignés dans ses rayons d'argent ;
Et bientôt ils sont morts, comme je meurs moi-même...
Car en vain j'aurai fui l'étreinte de ce Monstre :
Ceux que mon cœur a le plus tendrement chéris
Sont les esclaves de son empire abhorré.
Il me poursuit, m'anéantit,... En vain je fuis —
Je n'ai qu'à le maudire, à le maudire et à mourir.

La Victime de l'Intolérance. 4¹.

« C'est ma ferme conviction, dira Medwin, que jamais Shelley ne se libéra complètement de ce premier attachement, que ce fut là longtemps le ver rongeur de sa vie... » — Longtemps, à coup sûr, et particulièrement aux moments où des crises amoureuses raviveront le souvenir de cette première déception. Lorsque, pendant l'été de 1813 qui verra se faner l'amour du poète pour sa première femme, Shelley viendra, pour la dernière fois, dormir sous le toit paternel, qui avait été aussi la maison du jeune amour, on l'observera² jouant plusieurs fois au piano, d'une main maladroite, un air très simple et très doux — l'air que jadis sa cousine Harriet lui avait appris

un air bien connu,
Qu'on a aimé dans un endroit chéri,
Et dont on se souvient, dans la tristesse...

La Reine Mab. II, 172. 

1. Daté à tort 1809-1810 dans Hutchinson, p. 964. La pièce est envoyée dans une lettre du 28 avril 1811, comme une production récente. A cette date, Shelley commence à voir que sa sœur Elizabeth à son tour s'éloigne de lui. Et il a été chassé d'Oxford.

2. Souvenirs du capitaine Kennedy dans Hogg, ch. xxx.

Que Shelley plus tard chante le calme et sage amour de Mary¹, ou la riche beauté italienne d'Emilia Viviani, tous ses retours de passion triomphante, toutes ses rechutes d'amère désillusion, auront un souvenir pour ce premier rêve, presque mort-né, pour cet amour de

Deux cousins — on eût pu les dire deux jumeaux,
Si la nature n'avait point du catalogue des péchés
Effacé leur amour en le rendant possible
Sans disjoindre pourtant les liens de leur naissance.

Fiordispina, (1820).

Cet échec initial va retentir dans toute la vie sentimentale du poète : ce cœur volontiers superstitieux en entendra toujours le mauvais augure. Et la tête ne sera pas si forte qu'elle se guérisse jamais du coup porté par cette infidélité au premier essor d'une pensée indépendante ; il y aura toujours dans les *credos* de Shelley un ton de haine provocante et provoquée qu'expliquent moins les scandales de sa foi que les ressentiments de sa souffrance.

Ainsi Shelley était fixé dans cette attitude de victime d'un monde sans intelligence et sans pitié, que ses premières lectures lui avaient tant de fois dépeint et que ses années d'école lui avaient fait entrevoir... Ce qui avait dû n'être d'abord qu'un simple pli imaginatif, presque une tendance littéraire, était maintenant accusé par une crise toute personnelle. Shelley abordait décidément la vie en martyr.

1. Premier texte de la 6^e strophe de la Dédicace de *Laon and Cythna*, vu par le Dr Garnett ; a disparu depuis du MS. d'Oxford. Cf. Préface, p. xvi.

One whom I found was dear, but false to me

au lieu du texte définitif : « yet never found I one not false to me. » Il est probable que Harriet ne s'était nullement « engagée » (cf. lettre de Hellen Shelley dans Hogg ch. I.) Le vers de l'*Epsychidion* — s'il s'applique à elle, — serait donc plus juste :

And One was true, oh ! why not true to me ?

CHAPITRE III

LA RÉVOLTE

A good hater,

Et bientôt, ou en même temps, il l'abordait en révolté. La chose n'est point surprenante; car qui donc fut mieux que Shelley à même de saisir sur le vif la pauvreté, la timidité, l'insouciance et l'hypocrisie qui se disputaient au début du siècle les débris d'une pensée routinière ?

Son père, le squire de Field Place, était comme la vivante image de l'inertie intellectuelle de ces derniers temps du déisme, qui fatigués par le séculaire conflit d'arguments identiques, ne savaient plus ni croire avec élan, ni douter avec souffrance ¹. Timothy Shelley à vrai dire sacrifiait volontiers à un libéralisme indolent de whig, et par exemple donnait son argent et son nom à un auteur unitaire que, disait-il, « il eût aimé avoir pour pasteur »; il avait lu Locke, jadis, mais comme tant d'autres, sans en tirer les conséquences de Hume, et il croyait maintenant, comme tant d'autres aussi, à la vertu apologétique d'un Paley. Il avait de l'autorité cette notion instinctive et puérile qui en fait un rite plus qu'une nécessité de vie : quand il venait en grand équipage à l'école de ses filles, elles lui étaient amenées au salon, en toilette, afin de lui faire la révérence à tour de rôle,

1. Coleridge, *Fears in Solitude* (1798, parlant des « douces paroles de la promesse chrétienne »). « most [are] too indolent to deem them falsehoods or to know their truth. »

dans l'ordre de leurs âges. Et de même qu'il était « bon maître pour le vieux Lucas, son sommelier, et ne l'obligeait point à décanter trop juste » ¹, de même il avait quelque indulgence pour les enfants illégitimes — mais il n'eût pu souffrir les mésalliances ².

Une existence confortable, rassise, bienfaisante d'ailleurs, de propriétaire *magistrate*, avec l'éclat que donnait un siège au Parlement, voilà ce qu'il s'était assuré, voilà ce qu'il rêvait pour son fils aîné. « Voter avec sa famille, comme un gentleman, sans aller élaborer des opinions personnelles, comme un philosophe ou un aventurier... » ainsi parle le héros d'un romancier qui connaît bien le cas de Shelley ³. De fait Shelley dira qu'il vit dans un monde « où l'on ne pense pas » ⁴; et s'il cherche à caractériser l'étrange mélange de bon sens pratique et d'étroitesse d'esprit de son père, ses hardiesses inconscientes et ses timidités irréductibles il ne trouvera « aucun mot en *jisme*, si ce n'est le superbisme et l'irrationalisme » ⁵.

Et ce n'était pas à l'école, que la curiosité intellectuelle de Shelley pouvait trouver à se satisfaire. Une bonne culture classique, une aptitude à lire le latin et le grec, non comme de difficiles rébus, mais comme un langage vivant, dans lequel on peut penser et écrire (plus ou moins correctement) c'était là une acquisition sérieuse, et dont Shelley lui-même allait plus tard s'estimer heureux ; pour l'instant, il la trouvait fort insuffisante : l'inconnu des sciences expérimentales l'attirait davantage. « Qu'importe comment les choses s'appellent ! dira-t-il à Hogg ; mieux vaut les étudier elles-mêmes que d'étudier leurs noms ! ⁶ »

1. Souvenir recueilli par Hogg ; lettre (inédite) à Lady Shelley.

2. Medwin, I., p. 11.

3. Disraeli, *Coningsby*, VIII, 2. Cf. R. Garnett, *Shelley and Lord Beaconsfield*.

4. 26 juillet 1811 (parlant de ses cousins du pays de Galles.)

5. 15 mai 1811.

6. Hogg, ch. III.

Surtout, si l'on cherche quelle nourriture spirituelle l'ancien « Collège Royal de Notre-Dame » à Eton offrait à ses *alumni* — parmi lesquels se trouvaient tant de futurs évêques ou ministres de l'Eglise d'Angleterre — en demeure frappé de stupeur à voir quelle sécheresse de doctrine s'alliait à quel formalisme de pratique : ¹ des offices tout remplis de prières en latin étaient négligemment récités *au public*, plutôt qu'*en public* (les élèves n'ayant pas de livres ²), dans une chapelle également négligée ; une séance de « prose », comme on l'appelait, réunissait toute l'école le dimanche, de deux à trois heures, pour une lecture d'Epictète ou de quelque froid moraliste comme le Docteur Blair ; et le tumulte de ces séances était célèbre par toute la petite ville ; et l'on citait les sermons du Docteur Keate : « *Bienheureux les cœurs purs !* Remarquez bien cela ! C'est un devoir que la pureté du cœur ! Si vous n'avez point la pureté du cœur, mes enfants, faites bien attention, je vous fouetterai ! ³ »

A Oxford, cette lassitude intellectuelle ⁴ s'étalait peut-être avec plus d'impudence encore qu'ailleurs.

University College ⁵, où Shelley arrivait en octobre 1810, n'était plus le collège distingué, pourvu d'un *Master* riche et accueillant (Nathaniel Wetherell, 1764-1807), recherché par les jeunes gens de haute lignée, *armigeri*, visité par Johnson qui y buvait d'affilée ses trois bouteilles de vin « et ne s'en portait pas plus mal », le collège dont le club à Londres, fondé en 1792, ne contenait guères que des Ministres, des M. P.'s et des K. C.'s ⁶. Le nouveau *Master*, James Griffiths, amateur

1. V. les premiers cris d'alarme : Dr. Rennel. *Edinb. Rev.* Aug. 1810.

2. *Some remarks on the present studies and management of Eton School*, 1834.

3. Maxwell Lyte. *History of Eton College*, ch. xvi.

4. « Listless languor, » dira Hogg. ch. iii.

5. Sur University College à cette date, Cf El. Grant. *Memoirs a Highland Lady*, (1898).

6. Membres du Parlement et Juges.

de dessin, de peinture, de pyrogravure, vivait retiré dans son appartement, au coin de Logic Lane, n'adressant à ses *undergraduates* « ni une invitation, ni une parole, ni une pensée. » Son assistant, le nouveau *Dean*, était extrêmement impopulaire : la chasse au renard qu'il avait interdite à ses étudiants, se pratiquait, par défi, jusque dans les *quadrangles* du collège. Les *rustications* ou renvois, rares jadis, devenaient fréquents. D'ailleurs les jeunes gens, peu retenus par les deux heures qu'ils passaient quotidiennement avec leurs « tuteurs », avaient tout le temps de boire ¹, de chasser ², et de courir la Vénus des faubourgs dans les villages voisins ³. Leurs maîtres bien souvent ne leur donnaient-ils pas l'exemple ? Ne voyaient-ils pas tel d'entre eux emporté maintes fois, dans un état complet d'ivresse ? ⁴ Pour employer l'allitération célèbre, on était alors en plein règne du « porto et du préjugé ». La vie de société était un cercle monotone de dîners, de visites et de parties de cartes. L'âme d'Oxford, un instant secouée par les échos de la Révolution Française ⁵, était retombée dans la torpeur, dans la haine de l'enthousiasme, dans l'impénétrable somnolence que le XVIII^e siècle lui avait léguées. Un professeur, après avoir expliqué un passage d'Aristote sur l'amitié, disait à sa classe, avec un air d'ennui méprisant : « N'est-ce pas que c'est romantique ? ⁶ » Et c'était le plus bel éloge que l'on crût pouvoir faire de Lord Grenville, le chancelier nouvellement élu, que de l'appeler « un ardent

1. (Le titre seul est toute une histoire) *Oxford Night-Caps* ; « a collection of receipts for making various beverages used in the university » (1827). Et l'on connaît les exploits de Byron à Cambridge.

2. Cf. Hore. *The Church in England* ii., 254 (parlant des *fellows*) — Pour les étudiants, le roman de R. Dalton, par Lockhart.

3. Cf. *Aphrodisiacal Licences*, by Peter Marvell. Oxford (1824) — *The State of the Established Church*. 1810 (2^e ed.) p. 20 : « Vice and profligacy of manners countenanced at our universities. »

4. *Memorials, Scientific and Literary* of A. Crosse, 1857.

5. Cela est très sensible dans G. V. Cox, *Recollections of Oxford*. — Cf. aussi Dibdin. *Reminiscences*, i., pp. 96 esq.

6. Crosse, *ibid*.

anti-philosophe et anti-français », *a determined anti-Gallican and anti-philosophist*.¹

Quant aux études, les témoignages des détracteurs et des avocats concordent assez pour qu'on puisse s'en faire une idée assez sûre. Copleston, défenseur attitré de l'Université contre certaines attaques de l'*Edinburgh Review*, avouait, précisément en 1810, que « seules une incapacité extrême, une extraordinaire faiblesse d'instruction secondaire, ou une paresse flagrante, pouvaient empêcher l'étudiant d'obtenir son titre en temps voulu » — c'est-à-dire en quatre ans. Et il faut se souvenir que le programme unique était des plus simples, comprenant le Nouveau Testament, en grec, avec quelques commentaires, des notions d'histoire sainte, de catéchisme et des XXXIX Articles, des connaissances en philosophie et rhétorique classiques, empruntées à Cicéron et Quintilien, — pas de philosophie moderne — la logique d'Aristote ou d'Aldrich², et un peu de mathématiques; encore pouvait-on, si l'on n'aspirait pas aux « honneurs » des deux premières classes de *regus*, se faire dispenser de ces dernières parties. Bref, « Oxford n'était plus qu'une école de grammaire, et une mauvaise école d'enseignement classique; les « tuteurs » de collègues étaient en moyenne inférieurs aux directeurs de *public-schools*; leurs postes étaient postes de faveur³ ». Jamais le savoir n'y avait été plus ignominieusement subordonné au savoir-vivre.

On devine ce que pouvait être la religion d'un pareil

1. *Memoir of E. Copleston* (1851) p. 27.

2. L'auteur du manuel de logique, célèbre alors, et pour longtemps. Cf. début du Prologue de *Peter Bell the Third* :

The second Peter, whose ambition
Is to link the proposition
As the mean of two extremes.
This was learnt from Aldrich's themes.

3. Mark Pattison. *Oxford Studies*, (1855). — Cf. Fynes Clinton. *Auto-biography*. « Les études grecques y étaient alors (en 1799) au plus bas point... Pendant les sept années de ma résidence, grammaire, syntaxe, métrique ne me furent jamais mentionnées. » Et c'était à Christ Church!

milieu : une routine de pensées à peine conscientes, de démarches et d'exercices à peine voulus, avec toute l'intransigeance qui caractérise d'ordinaire les habitudes mécanisées. La Religion était toute dans la « conformité ». Le sacrement le plus auguste, « le repas du Seigneur », était conféré aux étudiants à date fixe, généralement quatre fois l'an (c'était le cas à University¹ comme à Eton). Ce jour de communion « était toujours marqué par un dîner qui se terminait notoirement par l'intempérance la plus grossière. »² On pouvait, il est vrai, « s'excuser, » en « confessant son indignité » au *Master*, — et en payant une guinée³. Au milieu du siècle encore, le *Provost* de Wadham College dira à un jeune homme qui « s'excusait » : « Si vous n'êtes pas en état de communier, monsieur, vous n'êtes pas en état d'appartenir à l'Université. »⁴ C'était encore l'esprit du *Corporation Act* de 1661 et du *Test Act* de 1673, exigeant la communion de tous ceux qui se proposaient de remplir une fonction publique ou qui demandaient des lettres patentes⁵.

L'esprit de l'enseignement religieux de l'époque n'était pas moins caractéristique : « Le plan de la Révélation chrétienne est clos, déclarait Copleston, et nous n'attendons plus aucune lumière nouvelle. — Notre devoir exprès est de faire bonne garde autour de cette citadelle sacrée, d'en extraire les trésors et de les distribuer en mesure et en temps opportuns. » Et l'on con-

1. Renseignement que je dois à l'obligeance du Rev. L. F. Bright, Master of University.

2. [E. Hawkins] *A letter upon compulsory attendance at the Communion*, 1822 — Dibdin, *op. c. i.*, p. 93.

3. Cette manière d'amende avait déjà soulevé l'indignation de Mary Wollstonecraft. *The Rights of Women*. ch. XII, sur l'éducation nationale.

4. Anecdote de M. Wells de Wadham College.

5. Cowper déjà s'en était indigné :

To make the symbols of atoning grace
An office key, a pick-lock to a place !

naît le « prudentialisme éhonté » du fameux Paley ¹, le grand maître de l'enseignement philosophique d'alors, recommandant de faire le bien « par souci du bonheur éternel » ².

Par un paradoxe apparent, qui, si on l'examine de près, devient une de ces réalités symboliques où toute une période d'histoire est anticipée et résumée, il se trouve que le seul ami que Shelley se fit à Oxford, ce Thomas Jefferson Hogg dont le nom est venu et reviendra si souvent dans ces pages, était le fils d'une vieille famille Tory du nord de l'Angleterre. Esprit vif, malicieux, sautillant, primesautier, bonne humeur invincible qui semblait jouer avec ses goûts comme avec ses aversions, tempérament de dilettante à longs loisirs (il se préparait à une carrière d'homme de loi), très sincèrement épris de littérature, mais seulement de ce qu'il y a de plus léger dans la république des lettres — de ses critiques railleuses ou même de ses scandales et point du tout de ses prétentions à la vérité psychologique ou à l'instruction morale, — ayant une horreur extrême du pédantisme, et presque du sérieux, Hogg fut évidem-

1. Le mot « naked prudentialism » est de de Quincey. *Autob.* ch. sur Oxford. § 3. (1835). Cf. les pages consacrées au Dr. Watson, l'évêque de Llandaff, dans l'essai du même sur Coleridge.

2. *Moral and Polit. Philosophy*, I. ch. VII. On peut voir dans les *Sermons* (1821) du Rev. J. P. Hewlett, chapelain de Magdalen et de New College, des exemples presque invraisemblables aujourd'hui de cette même doctrine; cf. notamment n^{os} 10 et 19. D'ailleurs on commençait à sentir ses défauts : à propos d'un livre de R. Morehead (de Balliol College) dont le titre est significatif (*A Series of Discourses on the Principles of Religious Belief as connected with Human Happiness and Improvement*, 1809; il y a un sermon « on the temporal advantages of Christianity ») la Revue d'Edimbourg notait (avril 1809) : « A certain tame and languid triteness, a puny scholarship, and either a supercilious feebleness or a haughty and revolting asperity, are the characteristics of most of our modern sermons. » Et les souvenirs de Hogg concordaient : « Cold, unedifying discourses, evidences, probabilities, credibilities, and the whole farrago of frigid rationalism. »

ment attiré par ce qu'il y avait dans Shelley de non-convenu, de fantaisie naturelle, d'ardeur « démoniacale », comme il disait lui-même. Il y avait du romantisme au fond de cette âme de conservateur : l'indolence à prétentions libérales et à préjugés intolérants des milieux whigs, l'égoïsme satisfait de tous les aristocrates qui s'endormaient dans leurs privilèges politiques ou universitaires, s'ils ne l'indignaient pas jusqu'à la révolte, l'excitaient du moins à la satire — et il avait des mots spirituels sur « le siège » trop confortable qu'Oxford offrait au « sommeil de la Théologie, de l'Histoire et de la Science. » On sent chez lui combien le vieux Toryisme, justement parce qu'il avait été battu dans la course aux faveurs, parce qu'il n'avait pas dû définir, comme un parti « en place », son idéal social, était resté, plus que les whigs, capable de sympathie, et même de bonté. La page où Hogg essaie de préciser ce point est à cet égard une excellente page d'histoire : « Toute ma famille, toutes mes relations immédiates, étaient de ce monde où le premier toast qui suit un dîner proposait invariablement « l'Eglise et l'Etat. » Chauds partisans de William Pitt, de la plus haute Eglise, et du haut Toryisme, nous n'étions en conséquence rien moins qu'intolérants — nous étions au-dessus de tout soupçon et les règlements n'étaient point faits pour nous. Je parle des Toriës des bons vieux temps — des grands *gentlemen* de la vieille école anglaise, des hommes qui portaient l'uniforme de Windsor avant que Peel et ses gens de Manchester eussent mêlé leur pacotille à la bonne laine des draps honnêtes qui sortaient de nos foyers de Yorkshire ! Chez nous, on sentait qu'on avait de la marge, qu'on pouvait évoluer, *plenty of sea-room*, que quoi qu'on pût dire ou faire, nos bons principes ne seraient mis en doute par personne — et nous feraient franchir l'obstacle. Avec les gens « bleu et chamois »¹, il en était tout autrement. Ils avaient atteint déjà la limite qu'ils croyaient la dernière possible en matière d'opinions et de pratiques libé-

1. Les couleurs du parti Whig « buff and blue. »

rales, sans cependant aller assez loin pour satisfaire les exigences d'un grand nombre de leurs adhérents; et ils étaient obligés de se tenir tout tremblants et glacés sur le bord extrême de leur libéralisme — ayant toujours peur apparemment d'avoir osé prendre une position où ils auraient pu rendre de vrais services à eux-mêmes et à ceux qui les suivaient. Ces gens-là craignaient toujours d'être, par quelque malchance, confondus avec les Républicains, les Jacobins, les Niveleurs et les Athées. Si l'*Age de la Raison*¹ avait été réédité par moi-même ou par l'un de mes amis de jeunesse, le monde aurait cru que nous agissions ainsi pour prouver la futilité, l'impuissance et la vanité parfaites des arguments de l'auteur. Tandis que si les héros de la « Whiguerie », les Grey et les Grenville, les petits esprits forts de Holland House, avaient mis l'ouvrage tant décrié en circulation générale, on aurait clamé d'une seule voix qu'enfin ils avaient mis bas le masque, et qu'ils se montraient ouvertement tels que toujours on les avait crus. »

L'attitude de Hogg vis-à-vis de Shelley trahit déjà, pendant cet hiver 1810-1811, cet intérêt tantôt amusé, et tantôt protecteur, cette amitié moqueuse tour à tour et apitoyée, cette intelligence d'imagination, si l'on peut dire, plutôt qu'une intelligence d'idée, que les Tories sociaux auront trente ans plus tard pour les aspirations populaires, pour les enthousiasmes « dévoyés », et les générosités « naïves »².

Il y a plus encore, et Hogg était déjà — ce que certains, et non des moindres, des Tories nouveaux devaient être³ — un admirable comédien, un comédien d'instinct, d'ailleurs, qui ne joue point par calcul, mais par nature. Et cela, joint à la facilité d'illusion du poète, explique comment Shelley put avoir pour Hogg une

1. L'ouvrage où Taine, en 1794, avait popularisé les idées révolutionnaires.

2. Voir, pour cet aboutissant des tendances encore informes chez Hogg, les belles pages de A. V. Dicey. *Law and Opinion in England*, 220-230 (sur Southey, Oastler, Sadler, Lord Shaftesbury.)

3. Cazamian. *Le roman social en Angleterre*, ch. vi. (sur Disraeli.)

amitié si profonde au début, une estime si lyrique : c'est que Hogg le poussait, pour avoir le plaisir de le voir mieux s'aventurer : c'est bien lui qui dans un roman attaquait le Christianisme et le Déisme ¹; c'est lui qui relevait malicieusement les souvenirs personnels que Shelley glissait dans ses poésies de jeunesse; c'est lui qui revenait sans cesse sur l'amour déçu du poète; c'est lui qui feindra de croire à la possibilité de sa propre union avec Elizabeth Shelley; c'est lui qui un peu plus tard s'amusera dans de pseudo *Mémoires du Prince Alexy Haimatoff* (1814) à un mélange bizarre de romantisme terrible et de romanesque scabreux, à une histoire de sociétés secrètes et de harems; et c'est lui enfin qui à soixante-six ans écrira ce début d'une Vie de Shelley, si décousu, si vivant, si humoristique, et enfin, jusque dans les menus travestissements que l'auteur fit parfois subir à ses documents, si caractéristique du scepticisme très léger, très ouvert, très curieux, très opportuniste, d'un Tory de la nouvelle école.

Qu'il s'agisse de sceptiques paresseux, ou de sceptiques amusés, on croit comprendre comment le sentiment de la révolte pouvait au milieu d'eux, à nouveaux frais, et moins dans l'obscur héritage de la pensée révolutionnaire française, qui simplement et comme d'occasion lui fournira sa forme théorique, que dans la réalité des faits anglais présents, trouver à s'allumer encore.

Pour ce qui est de la religion contemporaine, Shelley allait résoudre la situation en quelques phrases piquantes et justes : « La plupart des gens, dira-t-il², ne sont chrétiens que de nom, leur religion n'a aucune réalité. Certains membres de ma famille ne sont pas plus chrétiens qu'Epicure lui-même ne l'était; mais ils regardent l'o-

1. V. à l'Appendice la lettre (corrigée) du 20 déc. 1810 qui confirme l'hypothèse de Jeaffreson. Ce roman, *Leonora*, en cours d'impression à Abingdon, quand les jeunes gens furent chassés d'Oxford, semble perdu. Hogg, et pour cause, ne nous en parle point.

2. A Hogg, lettre du 17 mai 1811.

pinion du monde comme un critère sacré; décanoniser ce saint-là est chose impossible aussi longtemps qu'on ne leur aura pas montré quelque chose de plus digne d'attachement. » — « Si tout ce monde-là n'était né chrétien, ajoutera-t-il ¹, jamais il ne le serait devenu. »

Plus généralement, d'un mot qui peint son auteur autant que ses victimes, Shelley stigmatisait tout son entourage : « *They are dull*, » c'est-à-dire sans originalité et sans enthousiasme. Déjà à Eton, le couplet qui ridiculisait le maître de Shelley contenait ce reproche — l'éternel reproche des Romantiques à leurs adversaires :

Didactic, dry, declamatory, dull,
Big blustering Bethell bellows like a bull.

Et la coalition de toutes ces lassitudes transformait un défaut individuel en une tare sociale : le roman romantique l'avait bien dit ² : « L'énergie est peut-être de toutes les qualités la plus précieuse. Mais le système social présent la voue à une destruction impitoyable. » Shelley le redira : « Ce monde nous paralyse — *this palsyng world* » ³. La plus haute vertu sera donc celle qui nous affranchira le mieux de cette tyrannie. Le monde est froid et insensible, il faudra être « *impassioned* ».

Et c'est pourquoi les premières révoltes de Shelley ont déjà une portée sociale : le petit garçon que poursuivent les harcelantes taquineries des *fag-masters* n'est pas seulement le rêveur qui feuillette dans la solitude des livres de magie, le souffre-douleur qui ne comprend pas plus qu'il n'est compris, c'est la petite âme vaguement éprise déjà de liberté et de justice, le petit cœur frémissant qu'indignent, parfois jusqu'à la fureur, des tyrannies dont il n'est pas le seul à souffrir. C'est ce qu'expriment admirablement ces vers déjà cités de 1817, où sous la transfiguration poétique il est difficile de ne pas reconnaître un souvenir d'enfance très précis : Shel-

1. A Miss Hitchener, 25 juin.

2. Godwin, *Caleb Williams*, ch. xxviii.

3. Lettre du 9 mai 1811.

ley, se promenant par un frais matin de mai, entendit soudain des voix — plaintes de victime et cris de bourreau — sortir d'une salle de classe voisine :

Alors, joignant les mains, et regardant partout
 — Nul n'était là pour rire de mes yeux baignés
 Des pleurs brûlants que recevait ce sol ensoleillé —
 Sans honte je parlai : « Oh ! je veux être sage,
 Être juste, être libre, être doux, si du moins
 J'en suis capable ; car je suis las de toujours
 Voir la force égoïste exercer son empire
 Sans rencontrer obstacle ou blâme ! » Et mes pleurs maîtrisés,
 Et mon cœur se calmant, je fus bon et hardi.

Laon et Cythna. Dédicace.

« Ne pas oser se montrer, c'est s'isoler ; et s'isoler, c'est bien vite se préférer » ¹. Ce qui n'avait été d'abord qu'une timidité devint bientôt un orgueil.

Shelley eut de bonne heure l'ostentation de sa révolte. Déjà l'admiration, un peu tremblante peut-être, de ses camarades le sacrait à Eton *Lord High Atheist*, ce qui sans doute impliquait bien moins une doctrine anti-religieuse déjà élaborée, qu'un souci d'afficher une préférence pour Lucrèce et pour Pline — dont le chapitre *de Deo* aurait dès lors été traduit par lui ² — comme il affichait sa passion pour la chimie, chose interdite encore à l'école.

Peut-être l'esprit d'insubordination était-il dans l'air ; plusieurs mutineries de grandes écoles ³ avaient signalé l'histoire des dernières années du siècle, et quand Shelley vint à Oxford, il ne fut pas le seul à affecter un exté-

1. P. Bourget. *Le Disciple*. III. p. 412.

2. Non sans doute « la moitié de l'Histoire naturelle » comme le croyait la sœur du poète en 1858. Cf. la lettre dans Hogg. ch. I.

3. On n'a point remarqué à propos de Shelley, le fait qu'il y en eut une à Eton en juin 1810, précisément au moment du départ de Shelley. Mais il semble que l'histoire de cette mutinerie soit impossible aujourd'hui à reconstituer. Shelley prétendra, dans sa lettre à Godwin (10 janvier 1812), avoir été deux fois, à Eton, sous le coup d'une sentence d'expulsion.

rieur byronien, avec ses cheveux longs, désordonnés (on les portait alors très courts) et toujours vierges de chapeau, avec son col de chemise toujours ouvert, et toujours froissé, avec son habit bleu à boutons d'acier, riche, mais porté avec négligence. Il est vrai que les premiers enthousiasmes révolutionnaires d'Oxford durèrent peu; là aussi, comme eût dit Stendhal ¹, le patriotisme fit tort au républicanisme, la sociabilité à l'indépendance, et la vanité à l'orgueil. Shelley, ici encore, retardait...

D'ailleurs, c'est par hardiesse, par besoin d'agir et d'oser, que si jeune il prenait cette attitude. Et ce qui en montre bien tout le voulu, et combien elle fut choisie pour braver un milieu social déplaisant plutôt que pour exposer une conviction personnelle définie, pour se détacher plutôt que pour s'affirmer, c'est le curieux contraste qu'il faut ici indiquer ², entre l'expression intime, et l'expression publique de la pensée du jeune homme. Cet hiver de 1810-1811, nous offre presque un double Shelley : il y a le Shelley des rapports familiers, agitant avec une inquiétude fébrile des questions auxquelles il sent bien qu'il n'a point encore de réponse, le Shelley de la vie d'amitié, curieux déjà de mystère, très volontiers rêveur et replié sur lui-même; et il y a le Shelley de l'action, de la protestation, du défi par le geste et par la plume, le Shelley hâté de conclure, qui prend une position avant de la comprendre, qui se donne avant de s'être ordonné.

Après son premier trimestre passé à Oxford, Shelley vint faire à la maison paternelle un séjour d'un mois environ ³. L'ami Hogg passa à peu près le même temps à Londres. Cette séparation nous a valu le début d'une correspondance, unique en son genre — sans la moindre valeur littéraire, il faut bien le dire, mais où le tempérament de la dix-neuvième année du poète se met à nu sans la moindre vanité d'auteur : toute l'incer-

1. *Histoire de la peinture en Italie*, (1817).

2. Nous y reviendrons. Cf. chap. V.

3. Cf. chap. II, p. 48.

titude intellectuelle et morale où l'échec du premier amour et l'ardeur des premières discussions d'étudiant jetaient Shelley, est là noté avec une spontanéité parfaite, sans apprêt, avec une rapidité d'expression, un caprice de pensée et d'imagination tout à fait déroutants — et que la traduction française nécessairement plus logique et plus longue ne peut rendre ¹.

Hogg a-t-il lâché quelque plaisanterie facile sur une exception nécessaire au principe républicain, Shelley répondra, prenant à son ordinaire toutes choses au sérieux : « Oui, mon ami, je suis maintenant convaincu que la monarchie est jusqu'à un certain point la seule forme de gouvernement sous laquelle un amoureux doit vivre. Mais c'est le seul cas où la subordination soit nécessaire. Les hommes sont égaux, et je suis sûr que l'égalité accompagnera un état de société plus avancé et meilleur. — Mais c'est là une assertion, non une preuve. — En vérité, il n'en est point [entendons « de preuve »] — Alors, me diras-tu, permets-moi d'en douter. — Volontiers ! » ².

Et la discussion reste interrompue. Elle reprend bientôt, sur de plus graves sujets cette fois, où le poète se montre non moins incertain : il s'essaie, à plusieurs reprises, à prouver contre son ami — qui fait à plaisir l'iconoclaste — l'existence de Dieu ; il s'écrie ³ : « le Ciel ! l'Eternité ! l'Amour ! Mon cher ami, je suis encore un sceptique sur ces sujets ; que ne puis-je les croire comme on les représente ! Que ne puis-je ne plus y croire du tout ! Mais non, cela serait égoïste ! » (« cela » veut

1. Sans doute, il faut tenir compte, pour bien apprécier le trouble de ces lettres, des altérations maladroites que Hogg a fait subir à leur texte. Mais ces altérations (Voir les exemples que nous en donnons à l'Appendice) ne sont pas aussi profondes qu'on eût pu le croire.

2. 20 décembre 1810. Ici (comme plus tard dans son *Essai sur le Christianisme*) Shelley, au lieu de l'expression quantitative : « les hommes sont égaux », risque un pur jugement de qualité : « Man is equal ».

3. L. du 12 janvier 1811.

peut-être dire, dans sa pensée, « le suicide » dont il n'a pas prononcé le mot, bien qu'il y ait fait allusion précédemment). Dans toutes ces lettres se juxtaposent et s'entremêlent considérations abstraites et souvenirs personnels, doutes et affirmations, vagues raisons du cœur et raisonnements hasardeux ou tronqués. Shelley a bien conscience de cette agitation intérieure : « Merci, merci vraiment, de m'avoir ouvert ton cœur, de m'avoir dit ce que tu ressens pour moi. Oserai-je faire pour toi la même chose ? *Je n'ose le faire pour moi-même*, comment le pourrais-je pour un autre — quelque parfait qu'il fût ? Non, je ne l'ose même pas pour Dieu, dont la miséricorde est grande...¹ » — « Ne suis-je pas le plus fou, le plus délirant des fils de l'enthousiasme ?² ». — « Ne suis-je pas le plus honteusement trompé de tous les enthousiastes ? Ne me trompé-je point moi-même ?³ »

Mais peut-être cet enthousiasme-là sent-il encore trop son disputeur, et pas assez son poète. Il faut alors se rappeler ce que Hogg nous a raconté de son ami, se représenter le jeune homme aux yeux un peu hagards, qui revenait désolé d'un cours de minéralogie où le professeur n'avait parlé que de pierres, de cailloux ! celui qui dans sa chambre, au coin du *quadrangle* de University College, se livrait à toutes sortes d'expériences fertiles en désastres pour ses vêtements et son mobilier ; celui qui s'éveillait à dix heures du soir, de ses sommeils léthargiques, et qui alors discourait avec feu, ou débitait des vers ; celui qui s'échappait bien vite des « chapelles » quotidiennes, qui se refusait à lire Démosthène, Euclide ou Aristote, et déjà leur préférait Platon — et surtout le Platon que l'enthousiaste Thomas Taylor⁴

1. 26 décembre 1810.

2. 20 décembre.

3. 12 janvier.

4. Taylor « le Platoniste » est mentionné par Hogg dès son chapitre v ; et le duc de Norfolk, ami des Shelley, soutenait ostensiblement ce restaurateur du polythéisme antique. Shelley sans doute le connut personnellement, mais plus tard, lorsque T. L. Peacock, ami de Taylor, comme de tous les esprits excen-

interprétait alors à la lumière de Proclus et de Plotin; celui qui allait souvent, de son allure légère, glissante, serpentine, loin des collèges d'Oxford, près des étangs de Shotover Hill, s'amuser aux ricochets de ses cailloux, ou suivre sur l'eau, cet élément mobile qui déjà l'attirait, « l'idéalisme d'un bateau de papier ¹; » celui qui au retour, arrêta sur le pont de Magdalen les petits enfants qu'accompagnaient encore leurs mères, pour sonder — mais en vain! — cette mémoire prénatale qui semble dormir au fond de leurs grands yeux surpris; celui qui d'autres fois s'attardait dans un jardin étranger, rêvant déjà (comme plus tard dans *La Sensitive*) à la femme heureuse qui prenait soin de ses fleurs; celui que la grâce, la vivacité, l'instabilité des bohémiens ravissaient; celui qui écartait les ronces du chemin pour permettre à un enfant d'atteindre un coquillage; celui qui rencontrant une petite fille transie de froid et de faim lui donnait lui-même, dans le bol de bois des paysans d'alors, le lait qu'il était allé chercher pour elle ².

Or, si l'on passe de ce domaine intime et humble au grand jour des paroles et des actes publics, on est surpris de ne plus rien retrouver de ces lentes patiences, de ces curiosités attendries, de ces incertitudes naïvement avouées. Tandis qu'il affirmait à Hogg l'existence de Dieu, Shelley déclarait à Stockdale, l'éditeur de *St. Irvyne*, qu'il préparait « un essai métaphysique où il défendrait l'athéisme. » Il faisait déjà de la propa-

triques, dut lui présenter le poète; de fait les deux noms sont rapprochés dans le récit de la prétendue fête d'avril 1814 que donne l'article du *London Liberal* (v. notre Appendice). D'ailleurs Taylor appartenait, par l'une de ses premières œuvres (*A Vindication of the Rights of Brutes*, 1792, modelée sur la *Vindication of the Rights of Woman*, de Mary Wollstonecraft) à tout un mouvement humanitaire où Shelley va prendre place.

Taylor mériterait une étude, et moins peut-être pour l'influence qu'il a pu exercer sur Coleridge (Cf J. Aynard, *Coleridge* p. 29) ou, moins sûrement, sur Shelley, que pour lui-même : c'est un cas typique d'exégète romantique.

1. *To Maria Gisborne*.

2. Il faut lire dans Hogg ces menus souvenirs si riches et précis.

gande autour de lui : il dictait ou inspirait à sa sœur Elizabeth un poème satirique qui flétrissait le luxe et la tyrannie¹. Sa mère déjà le soupçonnait de vouloir former avec ses petites sœurs une coterie déiste. Il prenait un malin plaisir à proposer des controverses religieuses à des clergymen inconnus². Il saisissait toutes les occasions de crier son opposition : il fut à la tête de ceux qui vinrent en secours à un journaliste irlandais, emprisonné pour ses attaques contre le gouvernement ; c'est peut-être au bénéfice du même Peter Finnerly qu'il publia un *Essai Poétique sur l'Etat de choses actuel*, encore introuvé ; il aida de ses deniers, ou du moins de sa signature, certain Browne, obscur auteur d'un ouvrage sur la Suède, qui avait durement souffert de la « lourde oppression » d'un officier supérieur ; à Eton déjà, Shelley n'avait pas plus tôt été mis en rapport avec la future Mrs. Hemans, qu'il admirait ses poésies moins qu'il n'attaquait ses doctrines — et leur correspondance cessa bientôt ; c'est pour quelques qualités de hardiesse intellectuelle sans doute que Shelley soutenait, à Oxford, les premiers efforts littéraires d'une autre poétesse, moins connue, Janetta Phillips³ ; et dans Leigh Hunt, le futur ami de sa maturité artistique, Shelley ne voyait encore que l'intrépide « éclaircur » de l'esprit public, le journaliste hardi que pour la troisième fois le ministère public avait tenté de faire condamner, et que le jury venait d'acquitter ; tout empli du souvenir romantique des Rose-Croix, Shelley proposa à Hunt de fonder une société secrète, qui comprendrait tous les amis de la liberté, et résisterait mieux aux assauts

1. Lettre du 20 décembre.

2. G. S. Faber, un apologiste abondant, en fut ; et certain Mr. Hobbes, poète libéral, qui devait tancer les « infidèles vicieux » dans son œuvre *The Widower*, passe pour avoir réduit Shelley au silence (lettre du libraire Slatter, dans Robert Montgomery. *Oxford*. 1830.) Etait-ce défaite ou lassitude ?

3. *Poems* (privately printed). Shelley y figure parmi les plus généreux souscripteurs : six exemplaires lui sont réservés, et deux de ses sœurs en prennent un chacune. La guerre s'y trouve dûment stigmatisée, p. 57.

combinés de ses adversaires. « Etant donnée la responsabilité que ma résidence à l'université m'impose, je n'ose naturellement pas affirmer publiquement tout ce que je pense; mais le temps viendra où, je l'espère, tous mes efforts, quelque insuffisants qu'ils puissent être, auront pour but le progrès de la liberté. » (2 mars 1811). Shelley se calomniait : ce jour était venu : il publiait alors même un petit pamphlet, vaillamment intitulé « *la nécessité de l'Athéisme* », où la théorie de la connaissance de Hume étant prise pour base, il démontrait aisément que toutes les preuves traditionnelles de l'existence de Dieu étaient caduques. Sommé par les autorités de son collège de désavouer cette production, Shelley refusa : le 25 mars 1811, il fut chassé de l'Université; Hogg généreusement protesta, se vit poser la même question, refusa également d'y répondre, et partagea le sort de son ami.

CHAPITRE IV

LE DON DE SOI

C'est hors de soi que sont les seules
jouissances infinies.

M^{me} DE STAËL.

La solitude. — Avril-août 1811.

Réfugié d'abord à Londres, avec son compagnon d'infortune, Shelley n'oublia pas — et pour cause — la guerre qu'il avait déclarée à l'intolérance, et, puisqu'elle semblait inséparable de l'intolérance, à la religion elle-même ¹. Il y mettait une ardeur dévorante qui parfois perdait tout sentiment de mesure et qui était capable de naïveté non moins que d'exagération.

Nous l'entrevoyons faisant un discours au club radical du *British Forum*, proposant au grand prédicateur évangéliste Rowland Hill d'occuper un jour sa chaire, prenant plaisir à lire tel passage où Voltaire ridiculisait les Juifs et le Vieux Testament ², traduisant la Marseillaise ³, ou composant une satire à l'occasion d'une fête extravagante donnée par le Régent.

De vraies « transes de désespoir » il passait à de féroces tris de haine : tantôt il se voyait poursuivi, traqué, vaincu par l'implacable *Bigotry*, — tel le lama, « le plus vite des fils du vent » aux prises avec le lion

1. Hogg a souvent tempéré les expressions que Shelley employait dans ses lettres. V. l'appendice II.

2. Hogg, ch. IX.

3. Voir l'appendice I.

ou le tigre; tantôt, dans la même lettre, il triomphait déjà d'une victoire entrevue : « Oui ! le démon, le misérable tombera ! » ¹. Il savait bien parfois découvrir quelque grossièreté dans les irrévérences voltairiennes. « Les Français écrivent avec une audace inconsidérée, *rashly*. Le Galiléen n'est pas de mes amis, dit l'un d'eux; je lui sais mauvais gré de sa charpenterie,... qu'il reste le maître des gens de la Canaille, soit ! Pour moi je les répudie ! — Et moi aussi, ajoutait Shelley, je les répudie ! » ²

On ne voit pas bien s'il répudiait par là les philosophes ou « la canaille ». En tout cas, il adoptait volontiers alors les conclusions extrêmes et les explications simplistes de l'école française : « J'affirme encore... que la religion est fille ou bien des froids préjugés, ou bien des craintes égoïstes. Et qu'il s'agisse de l'amour de Dieu, du Christ ou de l'Esprit Saint, peu importe, cet amour-là est toujours inspiré par ces craintes » ³.

Tout enfiévré de ressentiments, fixé par le conflit dans son attitude de victime, d'ennemi, de vengeur, Shelley lui-même se sentait parfois pris d'inquiétude : tant d'emportement, tant de colère dans le zèle étaient-ils légitimes ? « Comment se fait-il qu'une fois seul je ne me sente presque plus maître de ma haine de l'intolérance ? Serait-ce [donc] un sentiment égoïste ? Serait-ce une passion ? — Je voudrais, je voudrais me persuader que non ; je voudrais me persuader que son règne [celui de l'intolérance] détruit tout ce qui est aimable et bon, et que c'est un devoir pour moi — *I ought* — d'en poursuivre la ruine ! » ⁴.

D'ailleurs, mille soucis divers, mesquines questions d'argent, de domicile, de profession, accablaient en même temps Shelley. Et puis, surtout, dans ce moment d'incertitude, il semblait abandonné de tous. Hogg l'avait quitté, au bout d'un mois, pour aller à York commencer

1. l. du 28 avril.

2. l. du 24 avril.

3. l. du 26 avril.

4. l. du 28 avril.

son apprentissage de *conveyancer* ¹. Froidement reçu chez son cousin Grove, Shelley voyait l'hostilité de son père se changer en guerre déclarée : la maison et la bourse paternelles lui seraient ouvertes, mais à de certaines conditions : et ces conditions-là, une rupture avec son fidèle ami ², des excusés au *Master* de son collège, une soumission sans réserve à tel *tutor* qu'il plairait à son père de lui donner — « Non ! bien entendu ! » ³. Si malgré la défense de son père, le jeune homme venait à Field-Place, on éloignerait sa sœur Elizabeth ⁴. Il sentait bien d'ailleurs que cette fraternelle amitié qui lui avait été d'un grand secours en décembre dernier, alors qu'il souffrait de son amour déçu, était singulièrement refroidie ⁵. Ses autres sœurs, petites écolières, de dix à quinze ans, se cachaient maintenant, pour lui envoyer de leur argent de poche, comme sa mère se cachait pour lui écrire — sa mère, bonne mais craintive, et qui ne lui faisait quelques concessions que dans l'espoir d'un rapprochement ⁶. « L'avenir, le présent, le passé me semblent une vaste brume, disait Shelley. Il me semble que je recommence ma vie sous de tristes auspices » ⁷. « L'intolérance » se vengeait en faisant le vide autour de lui : il était seul.

Et rien n'était moins voulu que cette solitude : ce n'est certes pas Shelley qui cherchait à « fuir, fuir les hommes et se retirer parmi quelques élus ⁸. » S'il songeait alors à quelque profession, c'était à celle de médecin, comme offrant à un philanthrope plus d'occasions de répandre ses idées et ses bienfaits. Il avait dans tous les sens du mot la passion de la correspondance. La so-

1. Une manière de notaire, chargé des transferts de propriété.

2. l. du 5 avril.

3. l. du 29 avril.

4. l. du 24 avril.

5. l. des 26 et 28 avril.

6. l. du 13 mai.

7. l. du 28 avril.

8. Vigny, *Journal*, p. 54. — Cf. Çagnat. *Du sentiment de la solitude morale chez les Romantiques*.

litude n'était pas, elle ne devait jamais être pour lui, une théorie philosophique ou une pose littéraire. C'est par la force des faits, non par une orgueilleuse complaisance intellectuelle, qu'elle lui était imposée.

Et la suite le prouve bien.

Harriet Westbrook.

C'était la fille de l'ancien propriétaire d'un café — genre XVIII^e siècle, demi-club et demi-taverne, avec un comptoir d'usurier, peut-être, à la disposition des habitués ¹. Fortune faite, « le Juif » Westbrook avait envoyé sa fille à l'école bourgeoise de Clapham, où précisément se trouvaient aussi, à la fin de l'année 1810, deux sœurs de Shelley : Mary et Hellen. La jeune fille était parmi les « grandes » et des plus populaires : jolie, avec son teint « rose d'œillet sur blanc » — le beau teint anglais — avec ses grands yeux bleus et sa chevelure d'un brun doré (un vrai rêve de poète, disait plus tard Hellen), elle était la Vénus unanimement élue des cortèges allégoriques qui se déroulaient alors partout, — jusque dans les écoles de jeunes filles, où la mythologie était l'une des branches essentielles de l'éducation... Complaisante et bonne pour tous, elle avait une réputation de grande douceur et de grande docilité — une docilité roucouillante, dira un biographe. ²

Mais elle avait vécu parmi les Méthodistes ³ et elle était,

1. « [About 1819] the old clubs which had been coffee-houses were called subscription clubs for distinction's sake; they were run each by a single proprietor who made his profits out of the subscriptions and the hazard table. » Bateson, dans *Social England*, VI., p. 132. (2^e édition.)

2. Jeaffreson. I., 252.

3. (Lettre à Miss Hitchener). On en a conclu qu'elle avait été méthodiste elle-même (Rossetti); mais elle pensait qu'elle épouserait volontiers « un clergyman » (même lettre) et d'ailleurs Shelley accompagnera sa sœur à la communion anglicane (24 avril) — Rien de plus caractéristique, pour le dire en passant, que ces communions de Shelley : le « scepticisme indolent » de l'époque (Leslie Stephen) semble donc avoir gagné

vis-à-vis d'elle-même, d'humeur inquiète, sévère à se juger, « romanesque », mais de ce romanesque volontiers sombre qui voit le Diable en rêve, et qui joue parfois avec les idées de suicide. Elle lisait agréablement, avec un charme égal, un peu trop berceur ; son savoir d'ailleurs ne dépassait point les *Questions* de Mangnall ¹ et ce peu de français qui constituait l'extra des écoles du jour ; tout en elle, ses allures, ses toilettes, son style, son écriture même, était simple et aisé. Somme toute, les qualités moyennes de bien des « petites filles » : une certaine franchise dans la naïveté, — elle avouera, dans six mois encore, avoir été fascinée jadis par les vestes rouges des militaires ; une pointe de romantisme ; et la souplesse de persuasion, la ductilité intellectuelle des jeunesses féminines, qui devaient plaire et faire illusion à « l'ennemi personnel de l'Intolérance. »

Et elle s'appelait Harriet — comme l'autre ²... Et l'on sait quelle auréole le nom retrouvé de la petite amie d'Ecosse, Mary, mettait pour Byron au front des jeunes filles... Et l'on sait que Tristan, saluant la fille du duc Hoël « connaissant qu'elle s'appelait Iseut, sourit, et la regarda plus doucement... » ³

Y eut-il quelque petite conspiration des sœurs de Shelley à lui faire retrouver une seconde Harriet, à l'heure où la perte de la première le plongeait dans le chagrin que nous avons vu ? C'est possible. Ce fut en tous cas une lettre et un présent de sa sœur Mary qui fournirent à Percy la première occasion de voir Harriet Westbrook, en janvier 1811. Et le même mois, le jeune homme faisait envoyer à la jeune écolière son roman, tout récem-

jusqu'à un adversaire de la religion établie. Mais peut-être Shelley goûtait-il là le plaisir frissonnant du sacrilège.

1. Les *Questions* de R. Mangnall, sorte de catéchisme d'histoire et de science, furent l'un des livres scolaires les plus célèbres de l'époque : 1^{re} ed. 1800 ; 10^e, 1813 ; une nouvelle édition parut en 1860.

2. Hellen se souvenait avoir entendu dire que son frère avait épousé Harriet à cause de son nom, et parce qu'elle ressemblait à la première. Hogg, ch. 1.

3. Bédier. *Tristan et Iseut*, p. 214.

ment paru, de *St. Irvyne*. Comme tous ceux qui l'approchaient à cette époque, elle dut être soumise à l'épreuve de maintes discussions religieuses. Son esprit, plus élastique sans doute que vraiment malléable, se plia volontiers au gré du jeune « athée » comme on disait déjà, à Clapham. Et bientôt devenue suspecte à son tour, ses compagnes la montrèrent au doigt, l'évitèrent avec ostentation; cette maison où elle avait été si fêtée se changea en lieu d'humiliation et d'opprobre : dès la rentrée de ce trimestre d'été, l'école devint, dans les lettres de Shelley, « la prison »; peut-être même, pour un temps au moins, Harriet fut-elle chassée¹. Et l'on conçoit quel écho ses plaintes devaient avoir dans les souvenirs de l'ex-étudiant de University. Un même sort déjà les rapprochait.

Et l'on voit en effet, en avril, à mesure que l'abîme de l'isolement se creuse autour de lui, Shelley se tourner vers sa disciple. Hogg avait à peine quitté son ami, qu'aussitôt — c'étaient les vacances de Pâques encore — Harriet et son chaperon, la brune Eliza, une sœur aînée qui sans doute voyait d'un œil favorable, du haut de ses trente ans de vieille fille, la naissante amitié de Harriet et du fils aîné du riche *squire* de Sussex, vinrent ensemble rendre visite à Shelley. « C'était vraiment aimable à elles »². Hogg, malicieux et clairvoyant, pouvait plaisanter : Shelley ne comprenait pas : « Je l'ai vue deux heures hier... la sœur a une haute opinion d'elle-même ; mais elle est très condescendante... Tu dis que je parle bien philosophiquement de sa bienveillante visite ; mais elle est vraiment charitable et bonne ». Tout en faisant lire aux deux sœurs le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, il se demandait s'il était bien charitable à lui-

1. Southey, rappelant une conversation avec Shelley, tenue à Keswick, et donc pendant l'hiver 1811-1812, dira que le poète avait épousé Harriet parce que celle-ci avait été chassée de son école. (*Correspondence of R. Southey with C. Bowles*. Ed. by Dowden, 1881.) Cf. d'ailleurs la lettre de Southey à Shelley en août 1820.

2. 1. du 18 avril.

même « de montrer ainsi à Harriet le chemin de la perfection »¹. Il en coûtait tant d'y vouloir marcher !... Quelque affection tempérerait donc le zèle de l'apôtre. Et ce même jour, 24 avril, Shelley dînait, le père étant absent, avec les jeunes filles. Le 26, Harriet, souffrante, ne put supporter une longue conversation philosophique — sur l'amour — dans laquelle Eliza avait entraîné Shelley ; et déjà le père se montrait « poli, singulièrement poli ». Le 27, il renvoyait sa fille à l'école et c'était Shelley qui l'y conduisait.

Tout cela n'était pas de l'amour, mais c'était l'idée revenue d'un amour possible. Le 2 mai, alors même que Shelley commençait à croire que sa sœur le reniait, il avouait dans sa lettre à Hogg qu'il avait « de languissants espoirs, assez pour maintenir ensemble corps et âme ». Et il joignait à sa lettre, sans commentaire, une petite pièce de vers qui, lue dans cet esprit, est significative :

Lorsque le cœur heureux voit l'aube
Où l'étoile d'amour renaît,
Quand toutes ses forces, en leur survie
Plus vives, prennent leur essor,
N'as-tu pas senti un frisson d'extase,
Comme un souffle de juin passer en toi,
Et caresser tous tes pensers,
Tandis que les autres passions s'éteignent ?²

Oui, « Miss Westbrook était aimable ; non peut-être à un très haut degré », mais « on ne saurait vivre si l'on ne voyait chez les êtres qui nous entourent quelques

1. l. du 24 avril.

2. Tout le morceau est d'une construction logique très incertaine. Shelley, commençant « when on the blest... » (Quand « les heureux », au pluriel, voient renaître l'amour) avait l'intention de continuer « they felt a rapturous thrill ». Au lieu de cela il apostrophe l'un de ces « heureux », au singulier, c'est-à-dire au fond, lui-même. Pour le tumulte du style poétique de Shelley, v. ch. VII. Cf. pour ce pluriel, les strophes au *Lord Chancellor*, st. 8.

By all the happy see in children's growth.

traits qu'on puisse aimer ! » ¹. Aussi quand Shelley partit pour Cuckfield, chez son oncle Pilfold, qui lui était indulgent, sinon favorable, et qui avait obtenu pour lui du père récalcitrant la promesse d'une annuité de deux cents livres, il eut soin de s'assurer que la correspondance avec les Misses Westbrook continuerait ². A vrai dire il ne savait encore trop quel jugement porter sur l'aînée : il soupçonnait que « la bassesse et l'indifférence environnantes » lui donnaient seules, par contraste, tout son prix. Mais toute perfection est relative... « La plus jeune, est dans sa prison ; en elle il y a quelque chose de plus noble, quoique de moins cultivé — un plus gros diamant moins finement poli. Son insouciance, son mépris pour les préjugés qui l'entourent, sont vraiment très beaux » ³.

De Cuckfield, Shelley vint à la maison paternelle. Là, il constata, ce qu'il redoutait, que « la confiance de sa sœur jadis sans limites, était bien diminuée ». Shelley, devenu plus exigeant sous doute, ne la reconnaissait plus : « Elle, jadis sérieuse, contemplative, affectueuse, répondant avec ardeur aux projets les plus extraordinaires, pleine de mépris pour le monde — maintenant insensible à tout sauf aux mesquins amusements et aux conversations méprisables d'un commerce toujours retenu, courbée devant cette infernale idole — le monde ! en appelant à ses sentences injustes en des cas qui veulent être jugés devant le tribunal plus haut de la conscience !... » ⁴

La mélancolie du poète s'accroissait ; il aimait voir dans les pâleurs du clair de lune une moqueuse image de sa tristesse :

Tout est profondément calme sur terre :
Le corps lassé de la nature se repose ;

1. l. du 8 mai.

2. l. du 9 mai (?)

3. l. du [12] mai. « Dimanche » — ou 19 mai, comme le suppose Dowden, i., 151, après Rossetti ; mais Shelley y annonce son départ pour Field Place, et nous avons une lettre de Field Place datée du 15.

4. l. du 21 mai.

On sent, avant que le matin doré renaisse
 Et déploie ses radieuses couleurs,
 Son souffle embaumé qui s'exhale.
 Mais mon minuit à moi est un minuit de mort,
 Et le matin de la nature
 N'apporte à mon cœur désolé
 Qu'une nuit plus funèbre et de plus mortelles blessures.

Au rayon de lune, 2.

Plus il était solitaire, plus son besoin d'amour se faisait impérieux; et tout en protestant contre « la drôle conclusion » que son ami tirait déjà de ses lettres, il lui demandait : « Laquelle des Misses Westbrook préfères-tu ? » ¹

D'ailleurs, à mesure qu'approchait le mariage de celle qu'il avait perdue, les souvenirs de son amour malheureux lui revenaient, assez proches encore pour entretenir en lui son humeur de tendresse, assez lointains pour ne pas l'accaparer. L'une de ses entreprises à la fois naïves et audacieuses ², certain projet d'union libre entre son ami Hogg et sa sœur Elisabeth, lui paraissait maintenant impossible — Elisabeth était indigne de son ami, elle avait « tué la pensée, » elle aussi. Mais comme Hogg, par jeu sans doute, insistait, affirmait qu'il espérait encore, Shelley se voyait obligé de raisonner avec lui sur ce cas si semblable au sien propre; et l'on sent bien que tous ces arguments par lesquels il voulait aujourd'hui retenir son ami sur la pente d'une déception fatale, étaient restés vains lorsqu'il avait voulu se les appliquer à lui-même : « Tu aimais un être,

1. 1. du [12] mai.

2. Ici encore, l'extravagance réelle de Shelley semble basée sur l'extravagance du roman de l'époque. Shelley invitait Hogg à venir incognito admirer sa sœur, tandis qu'elle se promènerait dans le jardin, nous rappelle peut-être (comme le dit M. Dowden, p. 153) le roi Jacques I. Mais le souvenir de Shelley allait plutôt, sans doute, à ce *Don Sebastian* de Miss A. M. Porter (1809) qui sans cesse contemplait la bien-aimée « in the gardens; sometimes only at a distance, reading or playing on her guitar. » (i., p. 278.)

une idée de ton esprit, qui n'avait aucune existence réelle; tu rendais concrète cette perfection imaginée; tu adjoignais cette qualité fictive à l'idée qu'un simple nom te suggérait; mais l'être que ce nom désignait n'était nullement digne de la chose. Voilà la vérité: si tu ne veux pas volontairement t'aveugler, si tu n'es pas résolu à chercher ta ruine sans raison, et par égoïsme, tu dois la voir... A coup sûr, quand la fleur a été portée au fumier, réduite à une masse de pourriture, sa beauté cesse de plaire; à coup sûr il serait irrationnel d'attacher à cette masse inerte les propriétés que la fleur possédait en son état de beauté, propriétés qui n'existent plus, qui n'existaient alors que parce que liées à la fleur. Appelleras-tu tout ceci un froid raisonnement? — Non, tu ne le feras pas! Ce fut là l'exclamation d'un Werter sans expérience, non [entendons « ce ne serait pas »] celle de mon noble ami! Mais en vérité ce n'est pas un froid raisonnement; [tu le comprendrais,] *si tu me voyais en ce moment. Je voudrais bien pouvoir raisonner froidement!* »¹. Si Shelley éprouvait tant de peine à exposer cette idée, — l'idée très simple en somme de Pascal: « On n'aime jamais personne, mais des qualités, » — c'est qu'elle réveillait chez lui trop de souvenirs douloureux, c'est que, aujourd'hui comme plus tard, il se sentait incapable, tout en l'exposant, d'y jamais acquiescer.

Il lisait alors certain roman de Miss Owenson, intitulé *Le Missionnaire*. Il y a là une héroïne indienne, la douce et pure Luxima, petite fille d'un gourou, qui pour suivre le missionnaire européen qu'elle aime n'hésite pas à perdre caste et à s'exposer à tous les opprobres — « telle le *buchampaca*, la fleur d'aurore dont les boutons, emblèmes de virginité, ouverts aux premiers rayons du soleil levant, se flétrissent et meurent dès que l'astre darde ses feux du sommet de sa carrière, leur parfum seul survivant à leur fugitive existence »². » Shelley était

1. 1. du 2 juin.

2. Ch. vi (d'après la traduction française: *Le Missionnaire*, his-

tout épris de ce « caractère divin ». « Quel dommage, disait-il, que nous ne puissions incarner ces créations du rêve ; leur seule pensée fait déjà vibrer notre âme !... »¹ Ainsi, lui qui se reprochait d'avoir « sacrifié jadis sur l'autel du Camdeo indien — le dieu de l'amour mystique »² — lui qui conjurait son ami de ne pas l'imiter, il se sentait encore tenté.

Et en effet, il vivait alors dans une atmosphère d'incertitude où son amour trompé flottait, dépersonnalisé, mais malgré quelques accès de désespoir prêt à se reformer et à renaître. Les deux poésies qui accompagnaient cette lettre trahissent clairement ce renouveau confus d'un désir d'amour qui cherche une fois encore à qui se prendre — femme, fleur ou étoile.

LA ROSE DE L'AMOUR

Les espoirs qui germaient dans les jeunes poitrines
Ne peuvent traverser l'aride cours du temps !
La rose de l'amour est enserrée d'épines,
Et l'air est froid et malfaisant
Où ses gloires s'épanouissent...
La jeunesse se dit : « Ces fleurs pourpres sont miennes. »
— Mais elles meurent en leur éclat.

Bienfait aimé dont le rêve s'empare,
Mais repris aussitôt qu'accordé, —
Rosier suave qui fleurit au ciel,
Bien qu'il soit planté sur la terre,
Où ses gloires s'épanouissent
— Où l'esclave du monde arrache ses pétales
Qui meurent en leur éclat...

toire indienne, 3 vol. 1817) — L'Orientalisme si intimement mêlé à la renaissance romantique a donc sa place dans l'histoire de Shelley : et non seulement par les poèmes de W. Jones ou de Southey, mais encore par ce roman de Miss Owenson, vraiment très subtil et très frais. Il y a un hymne de W. Jones à ce Camdeo, dont Shelley parle ici. Cf. ch. VII, p. 158.

1. Lettre non datée mais sans doute de la fin de juin.

2. 21 juin.

Les ans ne peuvent point anéantir l'amour,
 Bien que la perfidie puisse flétrir la fleur
 A l'heure où, le plus insouciant,
 Elle s'ouvre au berceau du rêve.
 Les ans ne peuvent point anéantir l'amour
 Bien que la perfidie ruine le sanctuaire
 Où brillaient ses splendeurs vermeilles.

A UNE ÉTOILE

Douce étoile, qui luis sur la terre assombrie,
 Et parcours les nuées aux flocons argentés,
 Petit paillon de feu au voile dont le soir
 Dérobe aux yeux du jour le lac paisible; ô toi
 Qui viens éclairer l'heure du divin amour; ô toi plus douce
 Que la mourante étoile du matin aux feux si pâles.
 Douce Etoile! Quand la Nature lasse enfin s'endort,
 Et que tout se tait, tout, sauf la voix de l'Amour
 — Dont le murmure entrecoupé emplit le souffle parfumé
 Du doux Favonius qui par instants soupire
 A l'oreille du silence — ne ferais-tu
 Que bercer le repos d'égoïstes esclaves
 De ce doux regard pitoyable? Oh, que mes yeux
 Sondent ton cher rayon jusqu'à ce qu'à la fin
 Mes autres sens aussi soient tout épris d'amour! ..

Bref, Shelley, tout en pleurant la perte de son premier amour, ne croyait plus que tout bonheur fût avec lui à jamais évanoui. « J'aurais peine maintenant, avouait-il, à me voir sacrifié, alors que peut-être il existe une créature moins imparfaite, dont je pourrais ne pas être considéré comme tout à fait indigne » ¹.

A qui Shelley pensait-il? — Il est moins aisé de le deviner qu'on ne croirait d'abord. Car s'il entretenait avec les Westbrook une correspondance (d'ailleurs perdue), il avait à cette date commencé depuis un mois à adresser à Miss Hitchener ces lettres, — les plus extraordinaires sans doute qu'un jeune homme de dix-huit ans ait

1. 1. du 4 juillet.

jamais écrites, — où sous l'argumentation pressante et surchargée, malgré une aversion maintes fois exprimée pour « la science aristocratique des compliments, » perce si souvent une admiration mêlée de sympathie¹.

Miss Elisabeth Hitchener, que Shelley avait rencontrée chez son oncle Pilfold, était maîtresse d'une petite école d'un village de Sussex. Grande, maigre, brune de teint, noire de cheveux, douée d'une certaine ardeur d'esprit et de manières que traversaient des moments de mélancolie, capable de curiosités que contenait un fond de prudence et de conservatisme religieux, elle s'était volontiers soumise au prosélytisme du jeune homme. Et celui-ci regrettait déjà, le 25 juin, « que tout le monde ne fût pas chrétien à sa manière. » Mais il n'allait pas encore, comme il devait le faire plus tard, jusqu'à l'appeler « la sœur de son âme » et à employer pour elle le *thou* d'un culte passionné.

Était-ce pour tromper son ennui, pour fuir la scène qui avait vu s'effondrer les rêves de premier amour et d'affection fraternelle, pour effacer ces images du passé sous les aspects sauvages du pays gallois² ? Était-ce pour rejoindre, par une voie détournée, l'ami Hogg dont son père voulait le tenir éloigné ? Était-ce pour rencontrer les Westbrook, qui étaient partis à Aberystwith, passer une partie de l'été ? Était-ce simplement, comme Shelley l'écrivait à Miss Hitchener³, « pour mieux étu-

1. Ces lettres, une quarantaine en nombre, formaient, dès 1896, deux petits volumes qui ne furent pas mis dans le commerce (Ashley Library) mais qui étaient accessibles au British Museum. Elles viennent d'être publiées par B. Dobell, London, 1908, avec une excellente introduction. M. Dowden en avait déjà cité les passages de portée biographique. Essentielles pour l'étude de l'intellectualisme de Shelley, elles nous retiendront davantage dans le prochain chapitre. Les MSS. mêmes, sont aujourd'hui au British Museum.

2. Comme Coleridge, 22 juillet 1794 « j'avais erré dans les paysages sauvages et boisés d'une grâce terrible, de ce pays de Galles, pour effacer... les images du passé. » (Cité par J. Aynard. *Coleridge*, p. 71.)

3. 1. du 25 juin.

dier les mœurs et les tendances des paysans ? ¹ » Il s'en alla, au début de juillet, à Cwm Elan. Dans la propriété occupée par son cousin, et dans toute cette pittoresque vallée, il se promena sans beaucoup admirer encore rochers, prés verts et clairs torrents. Malgré leur « divine beauté, » il les trouvait — comme ce monde dont Hamlet était lassé — « ennuyeux, rassis, plats, inféconds. » C'est sa passion utilitaire et ratiocinante qui formulait ce reproche, et il sentait bien que sans elle il eût pu admirer, et être heureux; faute de quoi, il lisait, sans dessein, les menues jolieses du Delille anglais, le Dr. Erasmus Darwin, un roman de Mrs. Opie, *La mère et la fille*, que Harriet lui avait prêté, certain poème architectural de R. Burdon, et les poésies de jeunesse de Mrs. Hemans; il relisait enfin, et toujours avec le même enthousiasme, l'histoire de Luxima.

Perdu dans une solitude plus grande que jamais, auprès de ces cousins qui « chose étrange, ne pensent point », « ne voyant pas une âme, trouvant tout sombre et désolé, » Shelley était prêt à saisir la moindre apparence de bonheur, à s'ouvrir à la moindre offrande d'affection. Or voici que vers la fin de juillet des lettres étranges arrivèrent à Cwm Elan. Harriet Westbrook, revenue de la côte galloise avec les siens, ne pouvait plus supporter cette école où son père voulait la renvoyer. Affolée, elle appelait Shelley au secours; avec lui, elle braverait le courroux des siens, elle fuirait la méchanceté du monde. Shelley répondit aussitôt, conseillant la résistance, et essayant en même temps de fléchir le père. « Son bonheur personnel avait été ruiné, son seul but désormais n'était-il pas de vivre pour autrui ? Il ne croyait pas devoir éluder l'appel présent, dût-il le mener au ciel ou à l'enfer. » Et il est vrai que Shelley courait un peu à l'amour de Harriet comme Macbeth courait au meurtre de Duncan. « Ce qu'il faisait ressemblait plutôt à un coup de volonté qu'à un élan de passion » ².

1. Comme Coleridge encore. Brandl. *Life of Coleridge*, p. 68.

2. Lettre des environs du 15 août.

Pour Harriet, et, semble-t-il, sur la recommandation de Hogg qui était capable, en cas urgent, de donner un bon conseil, Shelley était même prêt à revenir sur ses théories, et puisque la femme est la grande victime d'une union libre, à accepter l'idée d'un mariage. Il vint à Londres.

Pendant quelque temps, Harriet, rassurée par sa seule présence, resta « indécise » et lui-même ne savait trop s'il aurait tout de suite à renoncer publiquement à son « anti-matrimonialisme. »¹ Puis, tout d'un coup, les enfants se décidèrent : d'un trait, en deux jours de diligence, ils atteignirent cette terre d'Ecosse propice aux unions fiévreuses, et le 28 août, à Edimbourg, Percy Bysshe Shelley, « fermier, » épousait Miss Harriet Westbrook².

Et sans doute il y a dans l'éclosion de ce second amour quelque chose de voulu, de tendu, quelque chose d'amer et de forcé comme le jeu de mots dont Shelley saluait le matin du départ, en brisant sur le pavé de Londres les écailles d'huîtres (*shells*) de son déjeuner : « *This is a Shelley business!* » Quelques semaines plus tard, il allait parler de sa femme et de lui-même comme des « héros d'un roman à la mode³ » ou encore comme « des serviles jouets des circonstances, dont il maudit la tyrannie. »

Et sans doute elle était pauvre en promesses, cette union qui si vite ignorait si l'on ne pourrait la blâmer, sachant bien en tous cas qu'on devait la plaindre, et qui comptait sur l'avenir plus que sur le passé pour se

1. *Ibid.*

2. On a découvert en 1900 (*Chambers's Journal*, April) la déclaration (fausse, bien entendue) de Shelley et de deux témoins complaisants, qui en présentant Harriet comme ayant résidé dans la paroisse de S. Andrew's depuis six semaines, rendait le mariage possible. Une publication de bans aurait dû suivre; mais la règle était mal appliquée, puisqu'on la réaffirma en 1825. Cependant on conçoit que Shelley et Harriet pussent avoir des doutes sur la validité de ce premier mariage. Cf. ch. VIII.

3. A Miss Hitchener, 8 oct. 1811.

justifier ¹. Quand Shelley écrira à son père, pour calmer son irritation, son explication sentira déjà la vague apologie : « J'ai épousé une jeune fille dont le caractère est irréprochable. Admettons mon action comme un fait — *admitting it to be done* — elle exigeait, par sa nature même, quelque dissimulation... » ²

Mais pour qui a suivi l'histoire du cœur de Shelley pendant cette année, cet amour n'a presque plus rien d'étrange, et il est inutile de supposer que la seule beauté de Harriet pût « fasciner » ³ un être qui sans doute était trop agité intérieurement pour obéir à un simple attrait physique.

Les premiers mots que Shelley eut sur les lèvres au moment de sa décision sont à retenir : « la gratitude et l'admiration exigent que je l'aime toujours ! » ⁴ L'admiration — oui, si l'un des traits de Shelley était cette facilité d'illusion qui lui faisait prendre un Hogg, une Elizabeth Hitchener, pour de puissants esprits, une Elizabeth Shelley et une Janetta Phillips pour des poètes d'avenir, un Peter Finnerty et un Leigh Hunt pour des héros. Mais gratitude ! ⁵ La reconnaissance n'était-elle pas toute entière du côté de Harriet ? N'était-ce pas elle qui l'avait appelé, qui l'avait retenu, et qui avait

1. A Miss Hitchener, 26(?) octobre : « Pity even this error if thou blamest me. If Harriet be not, at sixteen, all that you are at a more advanced age, assist me to mould a really noble soul into all that can make its nobleness useful and lovely. »

2. Lettre du 3 décembre.

3. Comme certains le suggèrent. Smith. *Shelley ; a critical Biography*, p. 29. — *Cornhill Mag.* vol. XXIX.

4. Lettre du début d'août.

5. Le mot est répété dans la lettre des environs du 15 août : « The force of the gratitude which this occasion excited... » Et c'est de gratitude encore que Shelley parlera à Harriet elle-même dans le sonnet anniversaire de 1812 :

O thou

Whose dear love gleamed upon the gloomy path
Which this lone spirit travelled

et dans la Dédicace de *Queen Mab* en 1813 :

Whose is the love that gleaming through the world
Wards off the poisonous arrow of its scorn ?

jeté son sort dans le sien ? Pourquoi Shelley donnait-il son cœur comme un merci ? Est-ce ¹ que sa vanité d'apôtre était agréablement flattée par ce rôle de défenseur qui lui était offert ? — Piètre raison, à laquelle il n'eût pas si volontiers fait allusion, et qui en tous cas ne suffisait pas à engager une existence. Shelley parlait d'une reconnaissance plus profonde, celle de ses dix-neuf ans esseulés, proscrits, mais tendres encore dans leur exil, et malgré les premiers mots d'amertume et de désillusion, encore ouverts et confiants — celle de l'amour blessé jadis et saignant encore, pour l'amour guérisseur et consolant. A vrai dire la rapidité avec laquelle Shelley passa de l'émoi tumultueux où l'appel de Harriet le jeta à la promesse, et de cette promesse à l'acte qu'il jugeait risqué malgré tout, cette rapidité ne s'explique que par le vertige d'esprit et de sentiment qui avait précédé ². C'était encore, pour beaucoup, le premier amour malheureux, c'était la hantise de la persécution récente, qui saluaient le second amour d'un renouveau d'espoir : ceci était un peu un écho de cela. Il semble parfois qu'au sortir d'un profond chagrin la pensée aille vers autrui pour se fuir elle-même, et que le cœur, en se donnant, s'oublie.

Cp. la lettre à Godwin (22 janv. 1812) : « My state was isolated and friendless. »

1. H. Richter. *P. B. Shelley*, p. 73.

2. D'où le malaise que laisse, chez Mrs Shelley (dans son roman à rappels biographiques *Lodore*) le récit de cette passion soudaine, éclore et conclue « en un mois ».

CHAPITRE V

L'INTELLECTUALISME

I scorned indifference ; but inflamed with thirst
Of a secure intelligence, and sick
Of other longing, I pursued what seemed
A more exalted nature.

Wordsworth. *Prelude*. XI. 248-251.

Comme bien on pense, cette fuite à Edimbourg, en compagnie d'une jeune fille de médiocre naissance, ne devait pas rendre à Shelley les faveurs paternelles. La rente promise fut suspendue ; et sans la complaisance d'un hôte jovial, sans l'indulgence complice de l'ami Hogg qui vint ici rejoindre le couple fugitif, et de l'oncle Pilfold qui envoya de l'argent par la poste, surtout sans l'espèce de gaieté factice et comme d'étourdissement qui soutint Shelley dans son héroïque imprudence, les jours passés dans la capitale écossaise auraient été bien tristes, et plus courts sans doute encore qu'ils ne furent.

On lut beaucoup ; tandis que Shelley s'éprenait soudain de Buffon, Harriet commença une traduction de *Claire d'Albe*, un roman où justement Madame Cottin décrit les lamentables conséquences d'une première faute, mais dont la sensiblerie prédicante, qui si souvent fait de confession plaidoyer, devait plaire à ces jeunes âmes aventureuses : « Folle... sublime... ces deux

mots sont presque synonymes [dans le monde], disait Madame Cottin (lettre 15); vous y verrez taxé de bizarre et d'esprit systématique celui dont l'âme élevée dédaigne de copier les copies qui l'entourent. » Mais le puritanisme intransigeant de la capitale écossaise n'était pas un milieu où il faisait bon étaler ses hardiesses. Shelley était tour à tour agacé par la froide sécheresse de l'accent écossais et amusé par le crescendo de gravité avec lequel se succédaient les questions du catéchisme du soir : « Qui est-ce qu'Adam?... Qui est-ce que le diable?... » Et son rire nerveux, suraigu, irrépressible, éclatant dans la paix dominicale, devant la mine navrée des pécheurs repentis qui se rendaient aux offices, lui valut un jour la réprimande de quelque passant, bienveillant et scandalisé.

Aussi, dès octobre, Shelley et Harriet accompagnèrent Hogg que ses fonctions de clerc de notaire rappelaient à York. Laissant sa femme, dans le logement assez misérable auquel leur pauvreté les condamnait, Shelley, traversant encore l'Angleterre, revint en Sussex, essayer de calmer la colère de son père.

Il n'y réussit guère; mais du moins eut-il le plaisir de revoir, chez son oncle, Miss Hitchener. Après un long silence, il l'avait informée, avec une humilité qui semblait s'attendre au blâme¹ des graves décisions qu'il venait de prendre; mais Miss Hitchener avait tout approuvé, et l'affection de Shelley, un temps inquiète, en devint plus vive : avec son élan accoutumé, il lui jura de ne plus rien lui cacher désormais, de prendre son jugement pour guide en toutes choses, de ne considérer ni la distance, ni le temps pour tenir son âme unie à la sienne; oui, il n'hésitait pas à le dire, c'est de l'amour qu'il ressentait pour elle, l'amour-amitié dont il ne concevait point qu'on pût faire quelque chose d'inextensible, et comme le monopole du mariage², l'amour éthéré dont les poètes chantaient alors si volontiers l'éloge,

1. Cf. passage cité chap. IV, p. 84.

2. Lettre du 8 nov.

l'amour dont l'exagération romantique prodiguait le nom sacré !

« Tu es tout, s'écriait Claire d'Albe (lettre 13), la feuille qui voltige, la romance que je chante, la rose que je cueille, le parfum qu'elle exhale ! Je veux vivre pour toi, et puissé-je mourir avec toi ! » C'est bien à l'amitié que s'adressait cette apostrophe, et la comparant à l'amour, l'héroïne réussissait mal à l'en distinguer : « N'a-t-elle pas ses élans, ses transports ? mais ils conservent leur physionomie, et quand on les confond avec une sensation plus passionnée, ce n'est pas la faute de celui qui les sent, mais de celui qui les juge » (lettre 12). Shelley sans doute n'eût pu mieux dire, pour empêcher ses juges — pour nous empêcher nous-mêmes — de trouver un peu étrange l'amitié de cet amoureux...

Et voici qu'un nouvel abandon allait rendre ce lien plus précieux encore : pendant l'absence de Shelley, Hogg tenta de tromper son ami ; repoussé avec indignation par Harriet, il confessa tout à Shelley. C'était encore un idéal qui s'écroulait... désillusion d'autant plus accablante que l'illusion avait été plus haute : Hogg, l'esprit hardi, qui avait pris « son essor au-dessus des préjugés » ¹, qui avait si courageusement voulu partager le sort de la « victime de l'intolérance » universitaire, le jeune homme dont « tout le caractère » paraissait, dans la force du terme, « aimable » ², dont la scrupuleuse délicatesse ³, le discernement ⁴, la sagacité ⁵, faisaient l'admiration de Shelley, « l'être noble » enfin dont « les traits seuls semblaient capables de réformer le monde » ⁶, c'était lui qui s'abaissait à ce crime — ou plutôt, disait l'intellectualisme du temps, à « cette erreur ⁷ » ; et c'est en tant qu'erreur, que la faute était

1. 1. du 28 avril 1811.

2. 23 déc. 1810.

3. 26 déc. 1810.

4. 28 déc. 1810.

5. 24 avril 1811.

6. 1^{er} octobre 1811.

7. « All vice is nothing more than error and mistake reduced into practice » Godwin, *Polit. Justice*, I, ch. iv. (1st. ed. p. 31).

pardonnable : Shelley assura qu'il « serait encore un ami pour Hogg; qu'il espérait le convaincre de la beauté de la vertu; qu'il estimait un être humain non pour ce qu'il a été, mais pour ce qu'il est. » Cependant il avait l'impression d'être « desséché » par ce nouveau coup de foudre ¹. Et comme jadis après son échec amoureux, il songeait au suicide, ou il croyait sentir la folie s'emparer de son cerveau ². Et de même que la perte de son premier amour avait rendu le second plus aveuglément prompt, la perte de cette amitié rendait une autre amitié plus passionnément chère : « Si vous aussi m'alliez être infidèle, écrivait-il à Miss Hitchener ³, je n'aurais plus rien à faire ici-bas — mon rôle serait clos. » Enfin, comme toujours, son enthousiasme exaltait le présent aux dépens du passé : « Avec l'ami [c. à. d. Hogg] jadis tant aimé, j'aurais pu supporter la pensée de la mort, de la mort éternelle; j'aurais pu écouter froidement les conclusions de la raison ⁴; j'aurais pu me soumettre!... La terre semblait suffire à notre relation; sur terre ses limites semblaient être fixées, — comme l'événement l'a terriblement prouvé... Mais avec vous, l'amitié semble avoir fait naître une passion pour laquelle cinquante existences fugitives, imparfaites comme la nôtre, ne sont qu'une goutte dans un seau d'eau, — trop mesquines pour qu'on les compte. Avec vous, je ne puis me soumettre à l'idée de périr comme la fleur des champs; je ne puis consentir à ce que le linceul qui pourrira autour de ces cadavres éphémères enlace aussi l'esprit de vie qui a produit, sanctifié — dirai-je éternisé? — une amitié comme la nôtre! » Etrange argument, à coup sûr, en faveur de l'immortalité de l'âme; mais expression curieuse, et courageusement ingénue, d'une de ces raisons du cœur auxquelles il ne résistait que trop à cette

1. « This stroke has almost withered my being. » 1. du [14] nov. 1811.

2. *Ibid.*

3. 1. du 20 nov. 1811.

4. Il faut sans doute lire « listened to the conclusions of reason » et non « reasoned to the conclusions of reason. » 23 nov. 1811.

époque : contrairement aux théories de Locke et de Hume sur la croyance auxquelles il se ralliait, quand il voulait « théoriser », il reconnaissait ici la vérité profonde qu'il faut aimer beaucoup pour beaucoup croire ¹.

Hogg, victime d'une « horrible erreur », d'un « pré-jugé » ², pouvait-il redevenir, après une séparation nécessaire, et l'oubli du passé, l'intègre ami d'autrefois ? Shelley l'espérait. Mais Hogg semble avoir répondu à ses exhortations par des menaces de suicide, ou des offres de duel, qui scandalisèrent son ami : « *think, reason, methodize,* » répéta quelque temps Shelley ; puis découragé, il laissa Hogg « à son sort » ³. Il ne devait le retrouver qu'après un an de silence ⁴.

De York, Shelley, Harriet, et la sœur aînée de celle-ci, la « condescendante Eliza » des lettres de l'été, qui, appelée sans doute par la jeune femme inexpérimentée, était venue s'installer dans leur foyer, partirent pour le pays des Lacs.

Une des raisons qui attiraient Shelley était la présence, à Keswick, sur les bords du Derwentwater, du poète qu'il admirait par-dessus tous les autres — de

1. Cp. la fine remarque de Hazlitt, *On Personal Identity* « It is not barely the apprehension of the ills that *in the sleep of death may come*, but also our ignorance [of] and indifference to the promised good, that produces our repugnance and backwardness to quit the present scene. No man, if he had his choice, would be the angel Gabriel to-morrow... » Cp. aussi la très belle page du *Roman d'un Enfant* de Loti : « Ma mère est la seule personne au monde dont je n'aie pas le sentiment que la mort me séparera pour jamais. »

2. L. du 14 nov. 1811.

3. 26 déc. 1811.

4. Hogg, en 1858, voulant sans doute donner tout ce qu'il pouvait de la prose de Shelley, sans toutefois se disqualifier lui-même, dut fondre et arranger les lettres que Shelley lui avait adressées sur ce sujet, et en fit ce prétendu fragment de roman, — « un nouveau Werther » — qui sert de début à l'un de ses derniers chapitres (*Un Werther to Charlotte*, « by a student of Lincoln's Inn », qualifié par la *Critical Review* d'essai de jeunesse, parut en 1812. Mais Hogg n'était pas à Lincoln's Inn.)

Southey. Shelley, nous dit Hogg, ne pouvait admirer un auteur sans désirer le connaître personnellement ¹. C'est dire peut-être qu'il l'admirait moins pour son art que pour ses idées. Et cela restera vrai de toute la jeunesse de Shelley. Certes, quelques détails trahissent déjà en lui un poète, voire même un poète de la nature, et des aspects les plus mouvants et évanescents de la nature : déjà, dans ses lettres à Miss Hitchener, il sait vanter la subtile beauté du pays des lacs en hiver, « les nuages aux millions de formes que teintent les couleurs changeantes d'innombrables arcs-en-ciel » ², « les vapeurs neigeuses, colorées par les plus belles nuances d'une lumière réfractée » ³. Mais ce que Shelley vient chercher en Southey, c'est bien moins le poète que le penseur supposé : le haut et fier esprit que les souvenirs de 1794 lui faisaient attendre ⁴.

Un contemporain est sans doute toujours tenté d'interpréter le présent dans le sens du passé; la postérité au contraire lit volontiers, dans les germes d'une heure, tout un avenir qu'elle connaît. Nous croyons aujourd'hui apercevoir en Southey, encore élève de Westminster School où il se passionnait pour les *Cérémonies Religieuses* de Picart, le défenseur de l'anglicanisme de 1830; nous voyons bien qu'un fond de religion traditionnelle allait se développant, au cours de son œuvre. Shelley au contraire, qui connaissait *Thalaba*, l'épopée arabe, *La Malediction de Kehama*, l'épopée hindoue, et même les *Lettres d'Espriella*, Shelley n'en avait retenu que les critiques grondeuses de la société contemporaine :

L'homme n'est plus ce qu'il était; ses crimes, ses folies,
Ont amoindri la vieille race des héros
Jusqu'à en faire ces pauvres nains que nous sommes...

Thalaba, IV.

1: Chap. ix.

2. 23 nov. 1811.

3. 14 déc. 1811.

4. Shelley pouvait connaître de Southey, outre les œuvres citées plus loin, *Joan of Arc*, 1796, et *Minor Poems*, 1797 (cf. p. 101).

les souvenirs indignés de l'historien :

Les Conquérants ont réclamé
Ces innocents comme tribut... le Prêtre
Les allait étendre sur l'autel de son Dieu...

Madoc, VI.

la foi du poète en l'amour :

Ceux-là pèchent qui croient que l'Amour peut mourir.

La Malédiction de Kehama, X.

Or le Southey qui s'était établi, pour les longues années qu'il lui restait à vivre (il ne mourut qu'en 1843) dans la vaste mais simple demeure de Greta Hall, n'était plus le Southey des jours révolutionnaires — l'auteur de *Wat Tyler*, et de *Jeanne d'Arc*, deux petits drames aussi ardemment et sententieusement démocratiques l'un que l'autre; ce n'était plus le Southey, étudiant d'Oxford et ami de Coleridge, celui qui s'élevait contre toutes les oppressions, contre la guerre « ce nom d'Enfer », contre les Rois « dont la pourpre est symbole de sang », contre les nobles qui « asservissent et abrutissent le pauvre peuple » — celui qui rêvait de conférer enfin à tous, princes, seigneurs et esclaves, la seule dignité qui fût digne d'envie, « la dignité de l'Homme »¹.

Shelley n'avait pas remarqué que le vague déisme d'antan se précisait, devenait juif et chrétien², qu'« Espriella » se moquant du méthodisme voulait moins attaquer les extravagances du sentiment religieux que défendre la modération anglicane. Sans guère admettre, si nous en croyons le rapport de Shelley (il est un peu suspect) ni l'inspiration des Evangiles, ni le dogme de la Trinité, ni la divinité du Christ, Southey s'appelait maintenant un chrétien. Sur ce point donc, comme sur d'autres, Shelley n'avait pas été « au courant » : il avait vécu vingt ans en arrière, comme naturellement reporté aux beaux jours de la Révolution naissante. De son côté,

1. « King, slave and lord ennobled into Man ». *Wat Tyler*, III, publié en 1794, puis supprimé.

2. Très sensible dans *Madoc*, VIII.

Southey, homme rassis maintenant, qui avait trop vu le monde pour n'en pas accepter les inégalités profondes et pour ne pas croire à un opportunisme nécessaire, même en matière de vérité, Southey croyait voir en Shelley « le revenant » de sa vingtième année; sceptique et bienveillant, il se croyait le médecin tout indiqué de ce genre d'enthousiasme; il se flattait de convertir en une semaine, le panthéisme de Shelley en un idéalisme à la Berkeley, de faire accepter bientôt au jeune homme l'idée qu'on peut faire beaucoup de bien avec 150.000 francs par an, et il lui disait tout franc qu'à trente-sept ans il jugerait bien autrement qu'aujourd'hui, à dix-neuf... Mais Shelley ne fut que scandalisé; il jugea Southey perverti par son entourage, empoisonné par l'accoutumance : « mon cœur se fend quand je songe à ce que cet homme eût pu être ! » ¹.

La lassitude inévitable à ceux qui suivent une idée ou un sentiment sans les vivre, avait donc encore fait une proie. Shelley se reploya sur lui-même, vécut plus solitaire ². Capable déjà d'admirer « la routine de changement » — comme il dit en son style bizarre, des ciels d'hiver au pays des lacs, heureux de voir « se rectifier » les opinions de sa belle-sœur Eliza, expliquant à sa jeune femme la nature de l'air, et faisant à cette fin des expériences nocturnes qui inquiétaient ses voisins, « courant » parfois avec elle, si l'on en croit le naïf propos de Harriet ³, dans son jardin, il mûrissait d'autres projets, il s'adressait à d'autres maîtres.

1. 7 janvier 1812. C'est le cri que Coleridge avait poussé, quand Southey avait renoncé au rêve de la *Pantisocratie*, cf. l. du 15 nov. 1795.

2. De Wordsworth — qu'il espérait rencontrer, ainsi que Coleridge (l. à Miss Hitchener, 10 déc. 1811), — Shelley se faisait la même opinion erronée, disant « qu'il conservait encore toute l'intégrité de son indépendance. » 15 déc. 1811. Le mois suivant, il cite, avec éloge, l'*Épithaphe du Poète*. Cf. plus loin p. 135.

3. Rapporté par de Quincey, qui regrettera de n'avoir pas eu l'occasion d'accueillir le jeune ménage, et d'ouvrir à Shelley sa bibliothèque. Coleridge aussi (lettre citée par Hogg, chap. xiv) pensera qu'il aurait vite vu clair au pseudo Athéisme du jeune poète. Mais il était alors absent de Greta Hall.

Godwin, en effet, que Shelley avait mis déjà « au rang des morts illustres », était vivant — Godwin, le chef incontesté de ces années où l'écho révolutionnaire avait retenti dans les cœurs anglais, et où l'âme de Shelley semblait se complaire; Godwin, l'auteur de cette *Justice Politique* et de cet *Enquêteur* dont il se nourrissait encore, comme avaient fait ses prédécesseurs en poésie, Southey, Coleridge et Wordsworth. Dans une lettre où le lyrisme de l'enthousiasme le dispute victorieusement à la réserve du respect, Shelley demanda qu'il lui fût donné « accès, sur un pied d'intimité, à cette intelligence dont les émanations l'avaient ravi »¹. Godwin, avec la sagesse grave qui donnait à ses moindres gestes quelque chose d'austère², accepta l'offrande de cette ardente jeunesse, priant seulement son correspondant de lui tracer une image plus nette de lui-même. Ce que Shelley fit, dans une lettre beaucoup plus contenue que la première, mais dont la fièvre se trahit encore par maintes inexactitudes.

« Voici plus de deux ans que j'ai vu pour la première fois votre livre inestimable sur la *Justice Politique*. Il découvrit à mon esprit des aperçus nouveaux et plus étendus; il eut une profonde influence sur mon caractère, et je sortis de cette lecture plus sage et meilleur. Je ne fus plus après cela un adepte du roman; jusqu'alors j'avais vécu dans un monde irréel — je trouvai maintenant qu'il y avait dans notre univers de quoi exciter l'intérêt du cœur, de quoi occuper les discussions de la raison. Bref je vis que j'avais des devoirs à remplir. Imaginez l'effet que la *Justice Politique* peut avoir sur un esprit déjà jaloux de son indépendance, et qui a sa part — une part assez exceptionnelle — d'une sensibilité toute particulière... »³

Godwin répondit, plus affectueusement, donnant au

1. 3 janv. 1812.

2. Cf. p. 149, d'autres exemples des directions spirituelles données par le sage Godwin.

3. 10 janv.

jeune homme des conseils de modération et d'humilité : « l'enivrement » de Shelley (c'est son mot) ne connut plus de bornes et dans un amphigourique mélange de lyrisme et de ratiocination, il s'écria :

« Voir que celui qui, comme auteur, avait déjà mon affection et ma confiance, celui dont j'avais pris plaisir à deviner les vues et les habitudes d'après ses ouvrages, celui dont j'avais adopté les principes, celui dont l'existence m'est maintenant rendue sacrée, jusqu'en ses moindres détails, et j'espère, me restera éternellement sacrée, grâce aux associations qui revêtent les déductions de la raison du charme des sentiments, — voir que celui-là, comme homme, devient mon ami, mon conseiller, le modérateur de mon enthousiasme, l'aide et le soutien personnels de mes habitudes de vertu — c'est là plus que je n'osais espérer ¹, c'est pour moi comme un rayon d'existence nouvelle... »

On le voit, le mariage de Shelley n'avait en rien changé l'esprit de sa vingtième année : l'amour d'Edith ou de Sarah avait pu jadis, chez un Southey, chez un Coleridge, concentrer autour du foyer de famille des ardeurs qui s'étaient jusque-là éparpillées dans les rêves de « pantisocratie », grandioses et lointains; pour Shelley, tous ses enthousiasmes, qu'ils fussent déçus déjà, ou triomphants encore, toutes ses amitiés, tous ses amours, étaient inspirés et contrôlés par ce culte de l'idée, de la raison, auquel, par révolte plus que par goût, il s'était voué.

Tout ce qu'il écrivait était orienté dans ce sens, — et les lettres familières, et les petits essais de prose ou de poésie, dont trop souvent il ne reste que des titres. Le

1. Plus exactement, — et l'on voit bien ici quel sentiment de fragilité l'enthousiasme de Shelley entraînait avec lui : « plus que je n'osais me laisser aller à espérer — more than I dared to trust myself to hope. » Et la fin de la phrase est tout à fait incorrecte, dans son ardeur : « All this was more than etc... and which now comes to me almost like a ray of second existence. » Cf. chap. VII. La lettre est du 16 janvier.

10 décembre 1811¹ il avait déjà, sur cet Age d'Or, qu'avec Godwin et Condorcet il voyait dans l'Avenir, un projet de poème, dont sans doute le dernier chant de *La Reine Mab* devait être la réalisation. Le 2 janvier 1812, il avait écrit cent cinquante pages d'essais philosophiques, et deux cents d'un roman, *Hubert Cauvin*, où il voulait étudier « les causes de l'échec de la Révolution Française. »² C'est évidemment la lecture du Southey d'autrefois qui inspirait ce conte poétique, *La Société telle qu'elle est*, où pour la centième fois sont décrits l'infortune du soldat qu'on arrache à son foyer, et le malheur des siens³. La fantaisie satirique était de même inspiration sans doute, qui narre *La promenade du diable* dans sa bonne ville de Londres⁴. Les appels à l'Irlande succédaient aux éloges des républicains du Mexique; car partout Shelley rêvait de voir « sur le champ de la liberté, flotter l'étendard de la Raison ». (*Salut à toi, Cambrie...*) Tantôt, avec Rousseau, il rêvait à l'égalité de deux petits Ro-

1.-1. à Miss Hitchener.

2. Sans doute le même ouvrage que le 10 janvier Shelley annonçait à Godwin, comme une « Enquête sur les causes qui ont empêché la Révolution Française de rendre service à l'Humanité. » L'œuvre est perdue, mais on devine dans quel sens elle était conçue : Shelley partageait l'opinion moyenne anglaise, sur le complet avortement de la Révolution Française : non moins que Southey, Wordsworth et Coleridge, il attribuait cet échec à des causes morales, à « l'opportunisme, le manque de franchise, l'amour du mystère — expediency, insincerity, mystery » (7 janvier.) Il reprochait à Voltaire d'avoir été le « flatteur des rois », à Rousseau « d'avoir lâché la bride à ces passions qui ne font que paralyser et rétrécir le cœur humain. » (*Address to the Irish People*). Cf. ch. XII.

3. 7 janvier. Il faut lui comparer, de Southey, *The Soldier's Funeral*, *The Soldier's Wife*, *A Soldier's Epitaph* (1795); déjà l'antimilitarisme est moins évident dans *The Sailor's Mother* de Wordsworth, composé en 1802, publié en 1807.

4. 20 janvier. Il faut se rappeler quelle résonnance particulière le mot a pour des oreilles anglaises, pour comprendre le succès extraordinaire qu'eut la ballade de Southey et Coleridge longtemps attribuée (cf. l'édition Campbell des œuvres de Coleridge, note, p. 621) au Prof. Porson. Shelley lui a pris des strophes entières. Et Byron écrivit aussi un *Devil's Drive*.

binsons, jetés pauvres et nus sur la même île déserte¹ ; tantôt avec Godwin, il démêlait les influences du milieu, des « circonstances » toute-puissantes, qu'elles fussent dues au hasard, *casualty*², ou qu'elles fussent décrétées par les lois ou par l'éducation³. Utilitaire, il déplorait la vanité des énergies dépensées à l'érection de monuments d'orgueil ou de superstition, telle la cathédrale de York⁴. Perfectibiliste, il était persuadé que « la puissance actuelle de l'homme, historiquement prouvée, allait devenir la toute-puissance de l'Âge d'Or et du règne définitif de l'Esprit sur la matière »⁵. « Oh, ma bien chère amie, s'écriait-il⁶, quand je songe à l'incertitude et à la brièveté de la vie humaine et de ses occupations, quand je considère ses éphémères perspectives et ses principes instables, combien je me sens désireux d'entasser dans sa sphère autant d'utiles services qu'il m'est possible de rendre ! Nous n'avons qu'un certain temps à nous alloué pour y faire l'œuvre de cette vie ; combien il convient que nous tirions parti de ce temps, que nous le multiplions, que nous regardions chacune des heures que nous aurons négligées, mal employées ou inutilisées, comme autant de perdu pour la cause de la vertu, de la liberté, du bonheur ! »

On pourrait sourire de cette ardeur shelleyenne si l'on ne savait qu'elle passait vite à l'acte, et que très sincèrement ce jeune homme voulait faire de sa vie une propagande, un apostolat perpétuels. L'Irlande justement, plus frémissante que la passive Angleterre, illustrée tout récemment par les grands dévouements de R. Emmet et de Lord Fitzgerald, l'Irlande qui s'irritait de l'Acte d'Union avec la Grande Bretagne comme d'un joug humiliant, et qui réclamait pour ses sujets catholiques, des libertés auxquelles les catholiques anglais n'avaient long-

1. 20 juillet.

2. 19 août.

3. 10 décembre.

4. 16 octobre.

5. 19 octobre.

6. 29 janvier 1812.

temps osé prétendre, l'Irlande qui était alors comme « le gond de toute la politique intérieure du royaume »¹ paraissait être une terre favorable à l'éclosion des vertus républicaines. Shelley y courut aussitôt : « Je vais me dévouer, disait-il à Godwin, avec un zèle infatigable², et autant que l'état incertain de ma santé le permettra, à l'avancement des grandes causes de la vertu et du bonheur en Irlande ; je considère l'état présent de ce pays comme une occasion dont ne pas profiter, alors que je suis libre d'autres obligations, serait me rendre indigne du rôle que je veux jouer ! »

Ces motifs paraîtront vagues ; et de fait rien ne montre que Shelley en allant ainsi en Irlande, eût une vue un peu nette des multiples questions économiques, religieuses, et politiques, qui agitaient la contrée. Les problèmes qui se présentaient tout d'abord, ceux de l'Émancipation des Catholiques, et du rappel de l'acte d'Union, ne semblent même pas avoir été étudiés par lui dans le moindre détail. Dublin retentissait alors du bruit des procès où le gouvernement, avec une ténacité maladroite, poursuivait les irréconciliables irlandais ; mais à quoi bon s'embarrasser de ces vétilles d'un jour ? Comment s'unir à l'un quelconque des deux partis, qui, ayant « l'esprit aussi étroit » l'un que l'autre, se disputaient le pouvoir ? Le principe de l'*expediency* avait été la cause de la perversion du principe de moralité absolue, auquel il fallait revenir : en bon doctrinaire, Shelley méprisait les petites contingences concrètes, les menus accidents des opportunismes politiques : c'est de haut, c'est de loin, qu'il croyait devoir parler.

Avant même qu'il eût quitté Keswick, il avait rédigé son *Appel au Peuple irlandais*. Ses quinze premiers jours à Dublin furent consacrés à l'élaboration d'un second pamphlet — un *Projet de Société de Philanthropes*. Puis il fallut distribuer ces œuvres dans les rues, du haut d'un balcon, dans les tavernes publiques ; il y eut une

1. *Edinb. Rev.*, Nov. 1812.

2. 28 janvier 1812.

réunion où Shelley parla, en « aphorismes disconnexes » sur la tolérance et l'égalité religieuse, — et se fit siffler par les catholiques irlandais ; enfin un journal rappela que ce jeune fils d'un membre du parlement avait déjà, l'an passé, secouru le pauvre Finnerty, victime d'un procès de presse, — et les misères de la grande ville d'accourir aussitôt, de frapper à sa porte, si pressées que bientôt « son cœur eut à peine le temps de consulter sa tête »¹. Et cependant l'association des philanthropes ne se formait point. D'ailleurs les avis de Godwin arrivaient, de plus en plus défavorables à cet essai d'union, où le philosophe de l'individualisme craignait encore quelque'une de ces « unanimités factices », si rarement utiles, si souvent tyranniques. Et Shelley avait beau songer « avec impatience » aux vingt années qui déjà s'étaient écoulées depuis la publication de la *Justice Politique* sans avoir amené avec elles de progrès bien sensible... Godwin répliquait en mettant son opposant au sommet de la pyramide des siècles, et en lui demandant où étaient ces vingt années, — et son impatience ? « La Raison parlait évidemment par la bouche de Godwin ». Shelley retira ses pamphlets de la circulation² ; convaincu par les cupidités, les misères, les préjugés, les incompréhensions, les soupçons qu'il avait rencontrés à Dublin, il se résigna enfin « à jeter ses regards plus loin — sur des événements auxquels il ne pourrait prendre part. »

Au début d'avril, lui et les siens quittèrent l'Irlande.

Le besoin de l'intellectualisme.

A toute cette agitation extérieure correspondait un conflit intérieur dont il est intéressant d'examiner les éléments et la genèse. Avec sa fièvre et son ardeur coutumières, mises au service d'un dessein nouveau, de toutes les forces d'une volonté que l'obstacle excitait, Shelley voulait s'affranchir du romantisme du début, des

1. A Miss Hitchener, 10 mars.

2. 1. du 18 mars.

enthousiasmes étranges dont il se sentait le jouet et la victime ; il voulait se donner à la raison, à la critique, à l'analyse. Pour employer un mot commode, et dont le sens se précisera par la suite, on peut dire qu'il faisait effort vers l'intellectualisme.

Car il ne s'agit pas ici d'un esprit tout fait, de doctrines définies, qui auraient eu pour effets tous les événements que nous avons passés en revue : la rupture avec l'université et avec le foyer paternel, l'échec du premier amour, la hâte du second, les amitiés intellectuelles et les propagandes de Shelley. Nous l'avons vu, tout cela s'explique — autant qu'on peut expliquer simplement des gestes humains — par l'opposition que devait fatalement trouver dans son milieu le futur poète. Dans la lutte inévitable, sa frémissante sensibilité voulut se cuirasser dans un système ; c'est parce qu'elle était frappée, c'est parce qu'elle était blessée déjà, qu'elle cherchait une armure. Et s'il est vrai pour tous les hommes qu'on devient « intellectuel », et qu'on ne le naît pas, l'exemple de Shelley qui malgré tous ses efforts ne le devint jamais est particulièrement suggestif.

Shelley était au début tout le contraire d'un « intellectuel ». Il avouait à Hogg qu'il était « un jouet d'impressions irréfléchies, entraîné par les enthousiasmes les moins raisonnés ¹ », ou encore « le plus vil de ceux qui se laissent tromper par leur ardeur ». Il sentait combien ce tumulte intérieur jetait de trouble dans les calmes régions du jugement. C'était un trait chez lui — dont il lui restera toujours la marque, et qui se révèle jusque dans son style — que le bouillonnement de la pensée : « Je pense à dix millions de choses à la fois ! » se plaignait-il, et il se lançait à corps perdu dans une mêlée de considérations plus fantasques que profondes, où il lui fallait tout à coup s'arrêter, se reprendre : « Où en suis-je ? Encore un argument ridicule sans doute !... » Incapable de débrouiller, de clarifier, d'organiser ses idées, il répétait aux autres, parce qu'il en sentait le

. 1. 24 juin 1814, Cf. p. 69.

besoin pour lui-même : « Pensez, raisonnez, faites de la théorie, faites de la méthode — *Think, reason, theorise, methodize* ¹. »

1. Deux mots qu'il employait alors volontiers. Il y a même un *hypothesize*, dans une lettre à Miss Hitchener, portant timbre du 20 janvier 1812. Ces mots sont peut-être à relever. On s'accorde assez aujourd'hui à voir dans le culte du mot, dans un verbalisme abstrait, l'une des marques de l'intellectualisme. C'est l'intellectualisme de Southey et de Coleridge qui qualifie de *Pantisocratie* la société idéale qu'ils voulaient aller fonder en Amérique. C'est l'intellectualisme aussi qui dicte à Shelley le jargon philosophique de maint passage de ses lettres et de ses pamphlets, les *methodize*, *theorize*, *hypothesize*; les *philautian*, *matrimonialism*, *democratifiable*, *incoincident*, *suppositionary*. Et c'est encore lui qui donne à toute sa prose de jeunesse, qui conservera à toute sa prose raisonnable, cette surabondance de latinismes et de francismes qui la distinguent, qui lui donnent, auprès de sa poésie, ou de sa prose descriptive, l'air vieillot des lettres de Junius ou de l'histoire de Gibbon, ou des essais de Godwin. Ex. : *to agonize* (actif « agonizes the death-bed », *Propos. for an Association*), « the animative intellect » (24 nov. 1811 — cp. Johnson's *Dictionary*, 1755), « capacitate us for the solution of this important question » (*A Vindication of Natural Diet*), « conceive hopes of... » (17 mars 1816), « conformable to justice » (*Letter to Lord Ellenborough*, début), « I should consider myself culpable to excite any expectation », *cosmopolity* (c. à-d. « cosmopolitan, international feelings » 7 fév. 1813), « dissipated shades of night » (*Zastr.* ch. vi), « mentally ejaculated Matilda » (*ibid.*, ch. v), « I am tired and ennuied » (fin juin 1811), « equivocal politeness » (7 mars 1816), « instantaneously eradicate predispositions » (*A Vindic. of Nat. Diet*), « I will excuse the remainder of my requisition » (14 mai 1812), « all (enthusiasms) inextricably fatuous » (4 juillet 1811), *to festinate* (actif — 2 exemples, tous deux de Shelley, 1812, dans N. E. D.), *indocile* (*A Vindic. of Nat. Diet*) « to induce Quakerish or Socinian principles » 20 janv. 1812), *in fine* (3 janv. 1812), *informality* (18 mars 1812), « they knew not to conceive any happiness » (*The Assassins*, II; cette tournure, modelée sur notre « ils ne savaient concevoir... » est courante dans le roman du temps), *liberalize* (14 mai 1812), *mortification* (cité plus haut, p. 10 ennuï), *nakedize* (l'une des recettes du *Retour à la Nature* de M. Newton, ami de Godwin et bientôt de Shelley), *obviate* (2 déc. 1812), « participating somewhat singularly in a peculiar susceptibility » (10 janv. 1812), *pedestrianize* (fin juin 1811), « you have reason » (8 mai 1811), « to recourse to laudanum (inutile de supposer « to have recourse » avec Dowden, I, 226; autre ex. de 1804 dans le N. E. D.), *sentiments* (« ideas »; 16 jan-

Or où pouvait-il trouver un secours pour cette entreprise, si ce n'est justement dans cette philosophie analytique anglaise, qui tirée au sensualisme¹ par les français avait eu une telle fortune pendant toute la fin du dernier siècle, et qui restait encore au début du dix-neuvième, malgré les premières attaques de l'école écossaise, le seul corps de doctrine embrassant dans une forte unité une théorie des idées, une théorie de la croyance, une théorie (toute négative) de la liberté, une métaphysique (ou plutôt une critique de la métaphysique), et enfin, grâce à l'appoint fourni par l'utilitarisme, une morale simple et précise comme une opération arithmétique ? Où Shelley pouvait-il trouver un programme plus solide et plus complet de réforme que celui que les Mackintosh, les Paine, les Godwin surtout, avaient greffé sur cette philosophie ?

Il soupirait après le règne de la raison la plus froide ?

— Il avait là, sous la main, le système philosophique et politique le plus exclusivement « raisonnable » peut-être que le monde ait vu. — Il cherchait une dialectique irréfragable contre les prétentions du sentiment et du préjugé ? — Hume l'avait agencée cinquante ans plus tôt, et elle avait si bien triomphé que les Déistes n'en usaient pas plus habituellement que leurs adversaires mêmes.

Justement, ces doctrines trouvaient dans le souffle nouveau de révolution qui commençait à passer sur l'Angleterre une atmosphère favorable. Le Jacobinisme anglais avait pu ne paraître d'abord qu'une sorte de faible écho de son aîné français ; souvent il s'était borné à ap-

vier 1812, 28 janv., etc...), *Symbolise with* (20 juin 1811), *unisonize* (= « to agree » ; 16 oct. 1811), *unisonous* (29 janv. 1812), *unsusceptible* (*Letter to Lord E.* milieu), *vulgarize* (*Address to the Irish People*), etc.

On n'est guère surpris, lorsqu'on a lu la prose de Shelley, d'apprendre avec quelle facilité un Français pouvait arriver à faire « d'excellent Chesterfield » (Dibdin, *Reminiscences*, i., p. 96, à propos d'un abbé émigré, Le Barrière).

1. Le nom plus juste que lui donnent les anglais « sensationnalisme » serait peut-être à adopter chez nous.

plaudir la Révolution Française en tant que réforme; tout au plus la considérait-il, en tant que révolte, comme une menace dont on pouvait se servir pour effrayer le gouvernement anglais, sans en souhaiter la réalisation; même il avait dû, devant la déviation qu'avaient subie les destinées de la France, baisser la tête, et constater son échec. Mais voici que la réaction anti-révolutionnaire dépassait toute mesure; voici que les procès de presse se multipliaient sous des ministères conservateurs; voici surtout que les effets de la Révolution industrielle faisaient des victimes plus intéressantes que celles de la Bastille. La Réforme devenait une question anglaise ¹. Le parti de la Réforme voyait se préciser son rôle intérieur et immédiat. L'héritage de la génération précédente, apanage de quelques esprits forts, se popularisait et se systématisait: la Philosophie était devenue le Philosophisme, les Philanthropes étaient maintenant des Philanthropistes ².

C'est là que Shelley à son tour trouvait naturellement l'impression de délivrance, de lumière et de force que d'autres, vingt ans plus tôt avaient connue ³. A Godwin,

1. Voir sur cette anglicisation des thèses révolutionnaires, Leslie Stephen, *The English Utilitarians*, 1900.

2. Cf. Tabaraud, *Histoire critique du Philosophisme anglais depuis son origine jusqu'à son introduction en France*, 1806. (C'est en réalité une histoire du Déisme) — *The Philanthropist*, a quarterly periodical; fondé en 1811, dirigé par W. Allen et James Mill. — A vrai dire, le premier de ces mots se prenait toujours, et le second parfois, en mauvaise part. Cf. Murray's N. E. D. — Wordsworth, en 1794, avait espéré fonder déjà une revue mensuelle appelée *The Philanthropist*.

3. Et ceci a une signification très large: le Romantisme anglais naissant ne s'est tant épris de l'Intellectualisme godwinien que parce qu'il était, précisément, le Romantisme. Tous les disciples de Godwin avaient été touchés par la grâce romantique; tous ceux qui avaient connu le tumulte des pensées, éprouvé l'extraordinaire et le confus de la vie, acceptaient avec enthousiasme la solution claire et rigide. Les esprits traditionalistes pour qui la vie avait été déjà chose assez simple, ne furent point attirés. On sait les vers de Coleridge — sonnet à Godwin, de 1795 :

qu'il lisait sans doute dès 1810, il écrira le 7 juillet 1812 : « Vous m'avez frayé un sentier dans les vagues régions de la vie ! » Et ce qu'il aimait dans Hume, nous dira Hogg (avec quelque chose de plus que sa pénétration habituelle), c'est la valeur logomachique de son scepticisme analytique. « Quand un homme de vrai talent et de sentiments généreux condescend à se battre sous ce drapeau, il est coupable d'une dissimulation, mais d'une dissimulation qu'il estime innocente et peut-être louable ; il ne cherche que la victoire dans l'argumentation. Il n'était pas peu curieux d'observer un Shelley, dont le tempérament ardent l'entraînait à croire implicitement toute assertion, pourvu qu'elle fût improbable ou incroyable, prendre un tel plaisir au succès de ses doutes philosophiques. » Et Shelley sentait parfois, avec une précision merveilleuse, tout ce qu'un tel jeu avait de factice : déjà, dans une lettre du 5 juin 1814, se trouve en germe cette idée profonde que l'expression et notamment l'expression écrite, exige le rationalisme, avec son système mensonger d'abréviations : « *I fear*, dit-il à Miss Hitchener, *our arguments are too long and too candidly carried on to make any figure on paper. Feelings do not look so well as reasonings on black and white* ». Plus tard il dira, plus nettement encore, que ce qui « attire les esprits jeunes et superficiels au matérialisme », c'est que ce système se prête au langage plus qu'à la pensée : « *It allows its disciples to talk and dispenses them from thinking* »¹. Mais pour l'instant, Shelley le jugeait très pensable.

Thy voice, in *Passion's stormy day*,
When wild I roamed the black heath of Distress,
Bade the bright form of Justice meet my way.

C'est l'image, presque les termes de la lettre de Shelley : « The path which you first cleared through the wilderness of life ».

Le solide milieu whig de l'*Edinburgh Review* n'a point connu ces enthousiasmes, — ni ces revirements. Cf. Chevrillon, *Sydney Smith*, p. 24 et Shelley lui-même : Préface de *Laon and Cythna*, (Citée chap. XIII.)

1. *Essay on Life*.

L'intellectualisme dans l'idéal politique et social.

« En théologie, avouait un jour Shelley, j'avance avec précaution ; mais en politique, là je suis enthousiaste ! J'ai raisonné et ma raison m'a conduit, en ces matières, au terme de mes recherches » ¹.

Il y avait sans doute quelque illusion à présenter ainsi comme le résultat d'une étude systématique ce qui était surtout l'adoption instinctive d'une position, d'ailleurs nullement originale, qui satisfaisait également les exigences de l'imagination et du cœur. Pourtant les premiers jugements assurés de Shelley semblent bien avoir porté non sur les ténébreux problèmes de la métaphysique, mais sur les questions d'histoire et d'idéal social. Il n'avait pas eu de peine, lui, le souffre-douleur des écoles, à accepter cette vue simpliste — et courante alors — qui donnait pour origine unique aux Etats et aux Eglises, un désir d'exploiter et d'opprimer l'humanité :

L'ambition, le pouvoir, l'avarice ont jeté
Dans un monde sanglant la mort, le sort ², la ruine !

Premiers vers des *Fragments posthumes*...

Le poète naissant appréciait la force de cette transposition imaginative des thèses qui faisaient des Rois les Ennemis de l'humanité, de leurs Ministres les suppôts de leurs vices, des Religions mêmes les hypocrites complices de leur tyrannie. Toute l'histoire devenait une monotone série de tragédies trop bien jouées, dont jusqu'ici jamais le juste et le bien n'étaient sortis triomphants. Spectacle décourageant ! Shelley à qui Godwin conseillait sans grand succès de se mettre à l'étude du passé, souhaitait sans doute avec d'Alembert que tous les souvenirs historiques fussent évanouis ³. Et le présent

1. A Miss Hitchener, 25 juin 1811.

2. *Fate* a toujours un sens péjoratif dans la bouche des grondeurs romantiques. Voir un autre exemple p. 122.

3. S. Mill. « Coleridge » dans *Dissertations*. Southey avait aussi connu, mais il avait surmonté, cette horreur de l'histoire : Cf. le poème de 1798. « Thou chronicle of crimes ! I read no more ».

lui-même n'apparaissait à ces yeux hantés que comme une vaste mascarade où défilaient les abstractions, legs du XVIII^e siècle, à qui l'imagination romantique donnait un regain de vie : le Vice, le Mensonge ¹, la Richesse, le Meurtre, la Guerre, la Famine, la Crainte, la Superstition, la Vengeance, etc...

Bien des vertus déchoyaient aux yeux de cette morale, qui se croyait d'autant plus grande qu'elle était plus simple. Comme Helvetius, Shelley faisait fi des vertus inactives : il condamnait la Chasteté : « *that virtue of the cheaply virtuous* » ². Avec Godwin il réprouvait la miséricorde — cette vertu des tyrans, comme la reconnaissance — cette vertu de l'esclave :

La pitié convient au puissant : toi, sois juste ! ³

Ses thèses sociales et politiques venaient des mêmes sources. Avec Godwin il n'admettait de richesse que celle qui vient du travail ; il voyait dans l'argent l'instrument de la ruse infernale qui permet à un fol avare d'acaparer, sans qu'il en puisse profiter, les produits du travail d'autrui, ou à un prodigue de diriger vers des fins inutiles ou nuisibles les efforts de l'humanité. Après Rousseau, il critiquait le Luxe et chantait les bienfaits de la vie simple : il rappelait le calcul de Godwin qui fixe à deux heures de travail quotidien le résultat d'une répartition égale des tâches nécessaires au maintien de la vie ⁴. Avec Godwin et Paine il déplorait « le despotisme des institutions positives ». Tout le rôle du gouvernement devrait être réduit à réprimer les torts mutuels que les sujets se font : c'est un mal rendu nécessaire par l'imperfection actuelle de la race humaine. Il

1. Voir le Dialogue, évidemment une pièce de jeunesse, inséré dans la 4^e note de *Queen Mab* : « Falsehood and Vice. »

2. *Queen Mab*, IX, 85. Pour la vogue d'Helvetius en Angleterre, cf. Keim, *Helvetius*, 1907. L'auteur n'a pas cité le passage, contemporain des propagandes de Shelley, où Crabb Robinson raconte qu'il eut, avec Bentham, la pensée d'aller s'offrir au philosophe français comme domestique. *Diary*, 15 mars 1812.

3. *Queen Mab*, VII, 133. Cp. *Pol. Just.*, II, 444.

4. En réalité Godwin avait dit une demi-heure. *Pol. Just.*, VIII, ch. IV (ch. VI dans les autres éditions).

aimait rêver avec Laplace et Condorcet qu'à mesure que l'axe des pôles devient perpendiculaire au plan de l'écliptique, l'homme s'approche du sublime âge d'or, où il sera vraiment libre et heureux. L'amour alors ne sera plus restreint par les règles stupides de superstitions séculaires : déjà nous ne punissons plus les amours illégitimes et leurs fruits comme le faisaient les premiers empereurs chrétiens ; déjà le Divorce est reconnu par de nombreuses nations. Et l'homme alors ne croira plus devoir soutenir son existence au prix de mille cruautés inutiles et nuisibles : il rejettera ces « aliments contre nature », *unnatural diet*, qu'il tire des chairs des animaux, et dont l'horreur n'est qu'imparfaitement déguisée par la cuisson ; « tout crime est folie, et toute folie est maladie » ; quels emportements, quelles brutalités nous devons à l'usage de mets impurs ! quelle maîtrise de soi, quelle souplesse d'esprit, quelle sagesse d'humeur, suivront l'emploi d'une nourriture saine et fraîche¹ !

Bref, sous toutes ses formes, l'erreur peu à peu va mourir, mourir naturellement, sans qu'il soit besoin pour la combattre de faire appel à la violence ou à l'autorité, mais, comme ferait un scorpion, tuée par elle-même, dans le cercle de flamme que sans cesse le vrai resserre autour d'elle.

Et Shelley se faisait ainsi, lui aussi, l'héritier de la grande idée de Turgot, l'avocat de cette perfectibilité indéfinie qui pour le siècle sceptique était devenue l'espoir forcené, la foi, dont sous une forme ou une autre tous les cœurs ardents ont besoin.

Si l'on cherchait, dans cet amas d'opinions emprun-

1. Sur l'histoire des débuts du végétarianisme en Angleterre, à laquelle Shelley se trouve si curieusement mêlé, cf. un article de W. A. Axon, dans le *Vegetarian Messenger*, July 1907 — et notre Appendice. Aussi plus haut chap. III, note sur T. Taylor, p. 69.

Le végétarianisme, avec son postulat de la bonté première de l'homme, ne trouvait pas de place chez Godwin. Sur ce point, Shelley, plus sentimental, ne se sentait pas tenu par son maître.

tées, à dégager ce qui peut être plus spécial à Shelley, sans doute trouverait-on qu'il rompt avec ses prédécesseurs, et notamment avec son maître Godwin en attribuant déjà, quoi qu'il en dise, et presque malgré lui, un rôle social important à la culture du sentiment.

Déjà chez Godwin il y avait eu évolution dans ce sens. Godwin s'était demandé au début de son grand ouvrage, si après tout l'influence nuisible du milieu, de la société, du gouvernement, n'était pas elle-même le signe et le produit d'une perversion de l'individu. Il avait répondu : « Sans doute, mais cette perversion individuelle n'étant qu'un fruit de l'erreur, et l'erreur se détruisant elle-même peu à peu, dans son conflit avec la vérité, le mal disparaîtrait, si justement les gouvernements n'arrêtaient ce conflit naturel, ne fixaient la situation ». Et cette idée du rôle du gouvernement n'avait fait, disait-il dans sa préface, que « prendre force au cours de son enquête ».

Cependant, dès sa seconde édition, il reconnaissait que « si, par voie d'institution positive, la propriété de tous les hommes était égalisée aujourd'hui sans un changement simultanément dans les *dispositions* et les *sentiments* de l'homme, elle deviendrait inégale demain »¹. Que fallait-il donc réformer d'abord ? les sentiments particuliers ou la loi générale ?

Sans doute Shelley reconnaissait qu'il était « immédiatement nécessaire de réformer le gouvernement »². Mais il venait de dire : « Sans progrès personnel il est vain et insensé d'espérer l'amélioration d'un état ou d'un gouvernement », et encore : « Un homme ne peut être vraiment sage, s'il n'est vraiment vertueux »³.

Sans doute il répétait aux pauvres Irlandais ignorants :

1. *Polit. Just.*, VIII, ch. II. Ce progrès de Godwin avait été s'accroissant : C. Robinson notait, le 30 mars 1811, « the infinite superiority of Godwin over the French writers in moral feeling and tendency. »

2. *Address to the Irish People*.

3. Godwin transposait les termes de ces affirmations : cf. IV, ch. v. App. 1 « Connexion between understanding and virtue ». Cf. *Enquireur*, p. 2 : « To make a man virtuous we must make him wise ».

« Pensez ! Lisez ! Conversez ! » Mais plus que ces exercices d'esprit, il recommandait déjà le dévouement, l'amour de ses semblables : « Faire vibrer les cœurs, non seulement pour soi-même, mais pour la famille, les amis, la postérité, pour un peuple tout entier ! »¹ — voilà ce qui importe à présent ; il convient d'insister sur les sujets d'espérance ou de crainte publiques, ceux qui éloignent des individus le souci égoïste ; il faut faire des dévots, *votaries*, de la Philanthropie. « La plus pure religion est celle de la Charité » et le plus bel idéal est cette lointaine perspective « où l'on voit le lion couché près de l'agneau et l'enfant qui joue avec le basilic. »

Ainsi Shelley se détache de ces Utilitarismes à base d'amour-propre qui fleurissent autour de lui². Il dénonce avec horreur la thèse de Mandeville, que « les vices privés sont des avantages sociaux »³. Il flétrit comme un sophisme, inventé pour endormir les consciences, le principe de la population de Malthus ; si, sous prétexte de ne point surpeupler la terre, on veut « refuser les restes de la table du riche à la Famine agonisante », Shelley réplique, sans guère discuter : « (Cette disproportion) est un mal, et je ne puis m'empêcher de tâcher, par les plus sûrs moyens que je puis trouver, à le pallier pour l'instant, et à le déraciner enfin »⁴. Tout intellectualiste qu'il est, il ne conçoit point qu'on puisse avoir jamais

1. Début des *Proposals for an Association...*

2. Car sur ce point, Bentham était d'accord avec Paley. « Man is never recognised by him, » disait Mill, « as a being capable of pursuing spiritual perfection as an end, of desiring for its own sake the conformity of his own character to his standard of excellence, without hope of good or fear of evil from other source than his own inward consciousness. » Il est curieux de noter que c'est sur ce point qu'un long processus de dissocia-tion (pour lequel voir A. Seth Pringle-Pattison, *The Philosophical Radicals and other Essays*, 1907) sépara l'utilitarisme de l'hédonisme d'antan. Pour Prof. Sidgwick, comme jadis pour Shelley, « la bienveillance » sera « la plus sûre et la plus compréhensive des intuitions. »

3. Fin de l'*Address to the Irish People*.

4. *Proposals... s. f.*

à prouver la bonté : « L'essence de la vertu est le désintéressement... On dira que c'est là une affirmation seulement. — Soit ! Mais je ne crois pas que les cœurs des philanthropes soient disposés à en dénier la vérité ! »¹

C'est évidemment « le cœur du philanthrope » qui, malgré la forte critique de son maître Godwin, attache encore Shélley à la théorie des *Droits de l'Homme*. On sait que Godwin avait prouvé que la seule idée des devoirs suffisait à assurer le jeu normal des relations humaines ; son idéalisme pacifique et généreux s'offusquait des brutalités possibles de l'assertion d'un droit. Cependant lui-même avait tacitement reconnu la force de levier moral que l'idée apporte avec elle, et sans qu'une théorie expresse en fût donnée, il en réintroduisait la notion dans la seconde édition de sa *Justice Politique*. Shélley sur ce point suivait plutôt Paine que Godwin, et le petit pamphlet intitulé *Déclaration des Droits* qu'il distribua en Irlande, répète volontiers : « pour avoir le devoir il faut avoir le droit, *you may before you ought* » (articles 10 et 29)².

Même une question aussi sèchement médicale en apparence que celle du Végétarisme, devient pour Shélley un véritable exercice de sentimentalisme. Certes dans l'abondante note de *La Reine Mab*³, il cite tous les précurseurs, tous les apôtres du végétarisme scientifique, depuis Plutarque et Pline jusqu'à Cuvier et aux livres du Docteur Lambe, ou de l'ami de Godwin, Newton. Mais il renvoie aussi à Milton, à Rousseau, et à

1. *Proposals...*

2. Mais c'est une fausse piste qui a conduit M. Rossetti (*Fortn. Rev.* 1871) à comparer dans le détail la *Déclaration* de Shélley aux fameux textes de notre Constituante. Il y a là bien plus de vieilles idées libérales anglaises, sur le rôle restreint du gouvernement central, bien plus surtout de l'anarchisme individualiste godwinien, que d'idéologie à la française. (Art. 12 = *Pol. Just.* I. IV. 3. — Art. 15 = *P. J.* V. I et III. V. — Art. 28 = *P. J.* VIII. I. — L'expression touchante « An equal participation of the *communion of nature*. » Art. 12 vient sans doute de *Pol. Just.* I. V. 3.)

3. Elle fut réimprimée, en brochure de propagande, dès 1813, sous le titre. *A Vindication of Natural Diet.*

un poème de Pratt. On voit bien que les arguments qui le touchent le plus sont ceux qui insistent sur le charme de la vie simple, sur l'amour dû aux bêtes, et enfin — raison plus curieuse — sur le tempérament poétique qu'un régime innocent et sobre entretient en nous. Si nous ne nous trompons, c'est dans les quelques lignes où le jeune homme de vingt ans regrette « les rares moments bénis où le sens même de la vie était un plaisir, » qu'il nous faut chercher la grande raison qui lia le reste de ses jours au respect des existences les plus humbles. Shelley sera végétarien pour faciliter et prolonger en lui ces moments de joie légère, pure, indéfinissable, qui seront les sources vives de sa poésie. Une fois encore, bien que confusément, c'est un art, c'est un sentiment, qu'il cherche au fond d'une théorie.

Shelley appartient donc à ces « radicaux sentimentaux » pour lesquels les utilitaires progressistes avaient autant de méfiance que leurs adversaires conservateurs. Ils revenaient en effet à une position voisine de celle de Smith¹, de Hutcheson et de Shaftesbury; leur « philanthropie » remplaçait la « sympathie » de ces derniers; ils réinstallaient, protestant contre un rationalisme envahisseur, le règne d'un élément irréductible à l'analyse et à l'explication; ils croyaient au sentiment.

Et après tout, si l'Histoire comme la Philosophie ne tiennent pas grand compte du rôle du radicalisme sentimental, n'est-ce pas un peu parce que ce rôle échappe à leurs moyens d'investigation? Les programmes politiques, les mesures précises de réforme sociale, prennent peut-être dans la mémoire historique une importance trop exclusive: les formules restent seules, alors que l'enthousiasme qui y a conduit les esprits s'est éva-

1. Shelley lut et admira, en 1811, la *Théorie des Sentiments Moraux* d'Adam Smith. On peut voir dans les huit *Lettres sur la Sympathie* que « Mademoiselle de Grouchy », la veuve de Condorcet, ajouta à sa traduction de l'ouvrage de Smith, le très curieux progrès dans le sens rationaliste, sensationnaliste, et égoïstique, qu'avait fait la thèse de Smith au sein de cette génération — dont, à cet égard encore, Shelley n'était pas.

poré. C'est l'ingrat privilège de Shelley d'appartenir à cette classe de réformateurs qui ont prêché plus qu'ils n'ont défini, qui ont entraîné des volontés plus qu'ils n'ont éclairé des intelligences, qui ont fait naître l'effort et l'action plus qu'ils ne les ont couronnés de conclusions ¹.

L'histoire du poème où Shelley allait à son retour d'Irlande reprendre et condenser sa propagande est à cet égard fort significative. *La Reine Mab*, imprimé d'abord à tirage restreint et distribué seulement dans un cercle d'amis, *La Reine Mab* où une pensée sans nuances trahit encore tant de jeunesse, allait précisément devenir le plus répandu des ouvrages de Shelley. Une tradition ² veut qu'il ait été une manière d'Évangile pour les petites sociétés obscures d'Owenites, — les disciples de ce socialiste sentimental, Robert Owen, qui d'ailleurs fréquentait chez Godwin. De fait, de 1821, date de la première publication, la publication subreptice de W. Clark, contre laquelle Shelley protestera — à 1852, date d'une édition américaine, parue à New York aux bureaux du « Citoyen du monde, » on ne compte pas moins de seize éditions, ou réimpressions spéciales ³ (distinctes des réimpressions des éditions complètes de Mrs. Shelley). Et leur histoire est intéressante, pathétique parfois : ces éditeurs étaient d'humbles avocats de la cause du peuple ; ils payaient, à l'occasion, de lourdes amendes ou de longs mois de prison, leur enthousiasme pour notre poète : c'est un peu l'ardeur naïvement agressive des radicaux du Chartisme qui déjà s'écrie dans l'édition de Carlile, en 1826 :

1. On sait que l'intellectualisme individualiste des Radicaux Philosophes les menait à l'inaction : c'est à eux, non aux Radicaux Sentimentaux, que s'adressera le sarcasme de Carlyle sur les « paralytic Radicals. »

2. Recueillie par Middleton, i., p. 256.

3. Entre autres celle de Brooks (1833) qui était en relations avec les disciples de R. Owen — ce qui confirme l'assertion de Middleton — et celle de la maison libre-penseuse Hetherington et Watson. Cf. B. Forman, *The Shelley Library*.

A God superior to humanity
 His philanthropic mind ne'er understood;
 The cant of priest to him was vanity,
 The heaven he sought was that of doing good.
 Could he be wrong, his « life was in the right »;
 Because in things unknown he would not trust,
 Can God spurn such a man, and with delight
 Smile on the pious knave? Then God's unjust...

Tant était grand, dans l'âme simple et sensible du peuple, le retentissement de cette œuvre que Shelley devait un jour presque désavouer ¹.

*L'intellectualisme dans la pensée philosophique
 et religieuse.*

Les notes dont Shelley fit suivre ce poème de *la Reine Mab* nous montrent à plain comment sa pensée fut conduite aux deux bases, aux deux pôles, de ce qu'on ap-

1. Si l'on feuilletait les publications populaires du temps de la Réforme parlementaire anglaise, on y trouverait maints échos de *Queen Mab*. Epigraphes et citations tirées du poème de Shelley abondent dans le livre, publié par Moxon en 1834. *Hampden in the 19th century*; « l'utilitarisme sans profondeur, shallow expediency », de Paley y est expressément dénigré, bien que triomphant encore à Oxford et à Cambridge, au profit de la « profonde philosophie » de Hudcheson.

On a signalé l'influence de *Queen Mab* dans *The Pilgrims of the Sun* de James Hogg (1815), et dans *A Midsummer Day's Dream*, d'E. Atherstone (1824).

Et sur le continent même, l'œuvre eut de bonne heure et a conservé une certaine renommée : dès 1814, Kotzebue s'étonnait de l'audace du jeune auteur-éditeur (d'après un compte rendu, signé « F. », dans *The Theological Inquirer or Polemical Magazine*, 1815); en 1820, Trelawny, de séjour à Ouchy, trouvait un libraire de Lausanne, ancien étudiant d'une Université allemande, tout épris de *Queen Mab*; deux ans après, un étudiant de Pise lui en parlait avec le même enthousiasme (*Records of Shelley, Byron, and the author*, ch. 1 et app. 1); une édition à bon marché parut en 1840, chez Kampe, à Nuremberg; et plusieurs fois traduit en allemand (notamment par C. Weiser, *Reklam's Universal Bibl.*, 1114) *Queen Mab* serait peut-être encore aujourd'hui, en Allemagne, le plus connu des poèmes de Shelley (selon Kellner, *Engl. Studien*, vol. xxii., p. 295).

pelle communément sa philosophie : à savoir son déterminisme et son athéisme.

Jamais en effet, Shelley, approchant ces redoutables problèmes, ne se place à un point de vue intérieur : ce n'est pas sur l'étude des motifs et des mobiles, ce n'est pas sur des observations de conscience, qu'il se fonde pour nier le libre arbitre : c'est sur la contemplation des opérations de la nature, de leur majestueuse régularité, c'est sur l'examen tout extérieur du jeu du monde matériel, et du monde moral traduit en termes matériels : « Pourquoi le vieil homme d'état est-il plus habile que le jeune politicien encore vert ? — Parce que, confiant en le lien nécessaire qui joint l'effet à la cause, ... il s'attache à produire les causes morales que l'expérience lui a prouvées être efficaces. » Pas un instant Shelley ne cherche à discerner ce qui se passe en réalité dans cette âme sur laquelle son homme d'état veut agir. Ce n'est pas qu'il manque d'une certaine perspicacité verbale : il aime redire, après Godwin ¹, d'ailleurs, que le problème sera résolu dans tel ou tel sens suivant qu'on comprend différemment le sens du mot *pouvoir*. Mais il examine ce sens *ab extra* : « Tel motif *peut-il* entraîner l'adhésion de tel homme ? » demande-t-il, employant toujours la troisième personne, et ne se disant jamais : « *Puis-je* faire telle ou telle chose ? » Et il ajoute : « La question est aussi banale que la suivante : pensez-vous que tel levier pourra mouvoir tel poids ? Les avocats du libre arbitre affirment que la volonté a le pouvoir de refuser d'être déterminée par le motif le plus fort ; mais le motif le plus fort est celui qui, prenant le dessus sur tous les autres, prévaut en fin de compte ; leur affirmation équivaut à nier que la volonté soit en fin de compte déterminée par le motif qui la détermine en fait — ce qui est absurde... L'homme ne peut pas plus résister au motif le plus fort qu'il ne peut surmonter une impossibilité physique. »

La même attitude, tout extérieure et postérieure à

1. *Political Justice*, 3^e éd., I., p. 387.

son sujet, amène Shelley à se scandaliser de l'anthropomorphisme des notions que l'homme s'est faites de la divinité. Ses premières notes insistent sur l'immensité de l'espace et du temps, mêlent Laplace à Homère, et Newton à Lucrèce, pour emporter la poussière des générations humaines dans le cours des astres et des siècles. « Celui qui a une juste perception du mystère et de la grandeur du monde ne court pas le danger d'être séduit par les erreurs des systèmes religieux, ou de défier le principe de l'univers. » Quel sens étroit Shelley donne au mot défier apparaît clairement dans ce qui suit : « Il est impossible de croire que l'Esprit qui pénètre cette machine infinie a engendré un fils dans le corps d'une Juive; ou qu'il s'irrite des conséquences de ce déterminisme qui est un synonyme de lui-même. » Et il ajoute, non sans quelque malice voltairienne : « Les œuvres de ses mains ont porté témoignage contre lui. »

Ainsi, ce n'est pas l'examen de conscience personnelle, ce n'est pas la vision intérieure — c'est l'histoire générale, rapidement parcourue, et où l'on sent Rousseau et Condorcet allier tant mal que bien leurs fois respectives en la bonté primitive et en l'ultime perfection de l'humanité; ce n'est pas la psychologie; c'est plutôt l'astronomie, et une sorte de cosmologie populaire, qui ont guidé Shelley sur le chemin de ses négations. Son intellectualisme (comme plus tard, nous le verrons, sa poésie) révélaient donc une attitude contemplative plutôt que méditative, l'extase plutôt que le recueillement. Il ne rentrait pas en lui-même, homme de peu de livres et de longues réflexions; il en sortait à tout instant, dévorant fiévreusement toute la science de son temps, la puisant aux sources les plus accessibles ¹, non point les plus récentes, et s'en faisant l'apôtre avant même d'en être un disciple bien avisé. Dans sa hâte d'atteindre à l'idée générale, il n'eut guère le temps d'être profond, et sa « philosophie » est plus in-

1. Les encyclopédies du temps, celles de Rees et de Nicholson sont partout mises à contribution.

téressante par ses contradictions émotionnelles, où l'on pressent l'artiste futur, que par ses positions, où le plus souvent l'on ne trouve qu'un attardé.

Car il est très évident que Shelley ne vivait pas sa pensée. Il faut ici le montrer. Et comme tout l'effort de son esprit s'est de bonne heure porté sur cette question de l'athéisme, comme sur aucune autre on ne trouverait un aussi grand nombre de documents, peut-être vaut-il mieux concentrer sur ce point notre enquête. C'est un excellent exemple de ce qu'un système intellectuel peut comporter en soi de gageure, et donc d'exagération, de trahison et de souffrance intimes.

Qu'il y eût un Dieu personnel, à qui l'on pouvait adresser ses prières, ses plaintes, et parfois — en tremblant — ses blasphèmes, c'est ce que le Shelley des romans croyait encore. Déjà pourtant à Eton, il avait été frappé par le début de l'*Histoire naturelle* de Pline, où l'auteur, avec cette « facilité de penser en grand » et cette « liberté d'esprit » que Buffon signalait, célèbre le Monde « Numen aeternum, immensum, neque genitum, neque interitum unquam » et nie le Dieu de « l'imbécillité humaine » — le Dieu ayant forme et figure, qualités, défauts et soucis humains.

Les premières lettres de Shelley à son ami Hogg (qui prenait plaisir à le pousser sur ce terrain dangereux), montrent le poète en voie de dépouiller la notion de Dieu de tout anthropomorphisme : déjà le 3 janvier 1811, il n'entend plus, dit-il, par ce mot que « l'âme de l'univers, le principe moteur, intelligent et nécessairement bienfaisant » en qui nous ne pouvons pas ne pas croire. « Je ne pourrai peut-être pas en fournir de preuves, mais je pense que la feuille d'arbre, le plus humble des insectes que nous foulons aux pieds, sont en eux-mêmes des arguments plus concluants que tout ce qu'on pourrait avancer, pour prouver que quelque vaste intelligence anime l'infinité du monde. » De même, le 11 juin, il écrit à Miss Hitchener : « Locke prouve qu'il n'y a pas d'idées innées... Il renverse ainsi tous les appels

qu'on faisait au sentiment, en faveur de l'existence de Dieu, puisque ce sentiment doit pouvoir se rapporter à quelque origine sensible... à quelque excitation des sens. » Mais il ajoute, non sans inconséquence : « A une croyance en Dieu je n'ai pas d'objection au point de vue du sentiment : j'admettrais aussi volontiers, peut-être avec plus de joie, que je ne mettrais en doute son existence. Pour l'instant je ne fais ni l'un ni l'autre : je n'ai pas l'ombre d'un doute ¹. »

Quant à savoir exactement si cette âme du monde est emblable à la nôtre, et peut avoir avec la nôtre quelques rapports, Shelley espère, désire, aspire, mais n'affirme rien non plus : « Qu'est-ce qu'un Dieu?... Le mot dans le sens où vous le prenez joue par rapport à l'univers un rôle analogue à celui de l'âme par rapport au corps — du pouvoir végétatif par rapport aux végétaux. — En ce sens je reconnais un Dieu; ce n'est là qu'un synonyme de la force d'être attachée à tout être — *the existing power of existence*. C'est donc l'essence de l'univers : ou l'univers est son essence... Vous ne reconnaissez plus là l'être unique et stable — *identical* — auquel les propriétés de vertu, de pitié, de beauté, sont applicables. C'est l'imagination qui aime personnifier ainsi... »

Mais Shelley ne fait pas fi de ces personnifications : « Je souhaite, je souhaite ardemment d'être profondément convaincu de l'existence d'un Dieu, pour qu'un Esprit si supérieur puisse ressentir quelque degré de bonheur à voir mes faibles efforts — car [citant un vers de W. Scott].

L'amour est le ciel et le ciel est l'amour. »

Et il ajoute, avec moins de vanité et plus de profondeur : « La cause première une fois admise, il reste seulement à prouver que cette Divinité a souci de nous, ou plutôt qu'elle n'agit que pour régler le bonheur présent

¹. Encore un exemple du vocabulaire romantique, à sens forcé, de Shelley : *doute* devient évidemment ici l'équivalent de *négation*.

et futur de sa créature. Nos idées d'espace infini, etc... sont à peine dignes d'être appelées des idées, car nous ne pouvons ni les embrasser ni les expliquer; il nous faut donc juger la Divinité par des attributs analogues à ceux qui nous conviennent [l'anglais de Shelley dit, avec sa bizarre concision: *analogical to our situation*]. Oh! si ce Dieu pouvait être l'Ame de l'Univers, l'Esprit d'Amour universel et impérissable! Mais vraiment oui, il l'est, je le crois! »¹ Et non seulement il nous faut donner à Dieu des attributs analogues aux nôtres, mais nous ne pouvons lui donner que les plus hauts, les meilleurs: « Je douterais de l'existence d'un Dieu qui, s'il ne pouvait par l'amour commander notre respect, pourrait encore moins l'obtenir par la terreur »².

Ainsi, un Dieu privé de sentiments humains ne pouvait satisfaire Shelley: comme Coleridge « faute de pouvoir réconcilier la personnalité avec l'infinité, sa tête allait avec Spinoza, tandis que son cœur restait avec Paul et Jean³. » Mais il voulait suivre sa tête: « Je suis passionné de doute et de discussion, s'écriait-il; *I love to doubt and to discuss.* » Et c'est parce qu'ils étaient essentiellement propres à la discussion qu'il adopta les arguments de Locke, Hume et d'Holbach, sur la nature de la croyance: « la croyance est la perception de l'accord des éléments dont une proposition se compose... l'esprit peut être actif dans la recherche qui doit rendre cette perception plus complète; mais la perception elle-même est purement passive; comme toute passion elle est plus ou moins forte suivant que l'excitation est plus ou moins grande: or il y a trois ordres d'excitations: les sens, source de toutes connaissances; les conclusions tirées de l'expérience des sens; les témoignages d'autrui, basés sur cette même expérience. »

1. 12 janvier 1811. Publiquement, dans sa *Lettre à Lord Ellenborough*, Shelley affirmera le contraire: « To attribute (moral qualities) to the Spirit of the Universe... is to degrade God into man. »

2. A Miss Hitchener, 25 juillet.

3. *Biographia Literaria*, ch. x.

C'est ainsi que Shelley ruinait, dans son pamphlet d'Oxford, les aspirations de ses lettres, car Dieu échappait trop clairement à cette « source de toute connaissance » qu'était pour lui — et pour ses adversaires aussi, d'ailleurs — la connaissance sensible. « Ceux qui réellement *sentent* l'existence d'un Dieu, ont la meilleure raison d'y croire, disait-il à Miss Hitchener; ils peuvent, certes, prendre en pitié ceux qui ne la sentent pas, ils peuvent me plaindre,... mais jusqu'à ce que je *sente*, il faut bien me contenter de la raison, comme substitut. »¹

Et toutes les questions étaient, dans ces lettres intimes de la vingtième année, traitées de la même manière; c'est dans leurs contradictions mêmes, dans l'entrecroisement de leurs aperçus tout spontanés, qu'on peut trouver le germe des enseignements plus positifs, de la compréhension plus large, de la vie intérieure plus riche, du Shelley de l'avenir; là déjà l'intransigeance de son rationalisme s'atténue au frisson avoué d'intuitions mystérieuses; là déjà, la froide passion de l'analyse se laisse traverser par les élans de ce sixième sens dont il parle quelque part², perception enthousiaste, *impas-sioned*, et active, *energic*, impliquant plus que toute autre un mouvement de l'être vers son objet.

Lui qui a commencé par déclarer à son amie qu'il est un disciple exclusif de la Raison³ et qu'il s'exposera volontiers à son prosélytisme, il met bientôt de côté les questions proprement religieuses; ou plutôt il se refuse à en parler dialectiquement; mais au hasard de l'inspiration, en de petits paragraphes qui éclatent au milieu de discussions étrangères, il donne déjà quelques formules de ce mysticisme poétique dont il doit se faire une sorte de religion. Certains intellectualismes étaient sur ce point comme tout remplis de leur propre ruine. La question de la matière et de l'esprit, de l'âme et du corps, n'avait cessé d'être agitée pendant le XVIII^e siècle;

1. 25 juillet.

2. 26 oct. cf. p. 128 et p. 159, n.

3. 11 juin 1811.

et tandis que la plupart des partisans de « l'idée claire » étaient portés au dualisme traditionnel, d'autres esprits, profitant peut-être de ce que Locke avait parlé ¹ de « matière pensante », tentaient une fusion des deux substances : les « prosateurs » inclinaient vers le matérialisme pur ; un poète comme Shelley rêvait plutôt d'une sorte d'animisme universel. Il dira bien lui-même avoir été attiré d'abord par les matérialistes français ; et telle définition de l'âme rencontrée dans une lettre, pourrait à la rigueur être attribuée à cette influence. C'est « l'appendice suprême, dit-il, le plus haut, le plus distingué[?] de toute chose ² ». Mais déjà il devait avoir lu le curieux passage où son maître avait esquissé « le mécanisme de l'esprit humain ³ ». Godwin, après avoir écarté la notion d'une conscience pur appendice, inutilement adjointe à la série de vibrations à quoi Hartley avait réduit toute la vie du monde, affirmait le rôle de véritable intermédiaire, *medium*, joué par l'esprit dans l'universel enchaînement de causes et d'effets ; il ajoutait d'ailleurs que cette pensée pouvait être involontaire, irréfléchie (ce qu'il appelait « inconsciente »), sans cesser pour cela de produire des mouvements animaux ; et il concluait qu'il n'est pas de mouvement animal, peut-être pas de mouvement du tout, dont on puisse dire qu'il n'a pas la pensée à son origine. C'est dans cet esprit que Shelley, dès 1811, avait agité avec son ami Hogg la question de la matière : « Le fluide électrique est-il chose matérielle ? La lumière l'est-elle ? Et le principe vital des végétaux ? Et celui des animaux ? Et l'âme humaine enfin ? ⁴ » Il disait encore à Miss Hitchener : « Cette fleur a une âme ; car qu'est-ce que l'âme,

1. *Essay concerning Human Understanding*. IV. 6.

2. 2 janv. 1811.

3. *Political Justice*, 3^e éd., IV, ix (les trois éditions diffèrent à peine sur ce point), pp. 417, 419. L'excellente étude de G. S. Bower, dans le *Journal of Speculative Philosophy*, vol. xiv, « the philosophical element in Shelley », aurait gagné à considérer ces sources de l'immatérialisme shelleyen.

4. 11 juin.

si ce n'est ce qui fait être un organisme ce qu'il est?... Et dans cette hypothèse, ne faut-il pas que cela, sans quoi une fleur ne peut être une fleur, existe quand la fleur terrestre a péri?... Je dirai donc que la Nature entière est animée, que la vision microscopique qui nous a découvert des millions d'êtres vivants dont les occupations et les passions sont aussi ardemment poursuivies que les nôtres, pourrait de même, si on l'étendait encore, percevoir que la Nature elle-même n'est qu'une masse de vie organisée ¹ ». Cet animisme universel était d'ailleurs, vers 1811, à l'ordre du jour : le docteur J. Abernethy², dont Shelley aurait suivi quelques cours cette année, en était un partisan notoire.

Et bien entendu cette thèse ne pouvait que profiter du regain de faveur quel' « immatérialisme » de Berkeley obtenait par instants. Le 29 juillet 1812 Shelley avouait encore ne voir en cette philosophie qu'un de ces aveux d'ignorance qui glorieusement se parent de prédicats en *non*. Mais il devait faire alors la connaissance du livre obscur, première partie d'un ouvrage inachevé, où Sir W. Drummond avait prétendu asseoir, sur une base métaphysique solide, une position assez voisine en somme de celle de Godwin³. Résolument et expressément, Drummond écartait toute notion de substance⁴; il qualifiait d'artificielle la distinction classique entre les états actifs et les états passifs de l'âme⁵; il refusait d'admettre avec Locke que la sensation nous convainc de l'existence de substances solides et étendues⁶; il déclarait infranchissable l'abîme qui sépare la notion de pensée de la notion de matière, quelque exténuation que celle-ci pût subir sous nos efforts d'imagination; il

1. 24 novembre 1811.

2. *An Enquiry into the Probability and Rationality of Mr. Hunter's Theory of Life*, London 1814. Cf. *Edinb. Review*, sept. 1814 (très sceptique).

3. *Academical Questions*, 1805.

4. P. I., ch. I.

5. ch. II.

6. ch. III.

trouvait bien pauvres les arguments qui prétendaient répondre à Berkeley¹. Bref, on le sent, et Shelley ne s'y trompa point, Drummond penchait vers une sorte d'idéalisme prudent, qui se bornerait à constater l'universel et infini mouvement des phénomènes, et à affirmer, faute de contre épreuve réelle ou possible, et leur nécessaire connexion, et leur relativité à l'esprit humain. Plus tard, Shelley, reprenant le mot de Godwin, appellera Ceci un « système intellectuel² », et il semblera s'y rallier formellement³. Mais pour l'instant la question métaphysique pure lui est indifférente — c'est une thèse morale qu'il cherche derrière elle : « Je ne puis concevoir comment le plus haut désintéressement est incompatible avec le plus strict matérialisme. En fait, la doctrine qui affirme que la matière n'existe point, et celle qui affirme que tout est matière, me paraissent tout-à-fait indifférentes dans le débat entre l'altruisme et l'égoïsme⁴ ». Et c'est une thèse religieuse aussi : l'animisme universel qui, à un certain degré de l'échelle des êtres, superpose l'organisation à la vie, ne confère-t-elle pas au stade présent de l'évolution humaine, une conscience personnelle qui pourrait ne lui point survivre ?⁵ Ou bien l'arrêt momentané que la vie de l'esprit subit pendant le sommeil permet-il de croire que la mort la suspend sans diminuer davantage sa force latente ?⁶ Il y a conflit intérieur sur ce point, Shelley se l'avoue : « La Raison me dit que la mort est la limite de la vie humaine, pourtant je sens, je crois le contraire. Les sens sont les seuls canaux de la connaissance —

1. P. II., ch. ix.

2. *Essay on Life*. L'expression se retrouve dans Medwin, 1833, p. 38.

3. *Hellas*, 195 :

... Thought

Alone and its quick elements... cannot die ;

They are what that which they regard appears.

4. 29 juillet 1842.

5. 11 juin 1841 (c'est l'idée exprimée par Abernethy en conclusion de l'ouvrage cité, p. 94 et 95).

6. 25 juin.

mais il y a *an inward sense* qui m'a persuadé de ceci ¹ ». « Peut-être l'esprit de vie qui anime tout est-il lui-même engagé en un cycle perpétuel de changement ²; peut-être l'état futur n'est-il pas autre chose qu'un mode nouveau d'existence terrestre auquel nous nous serons préparés dans cette vie... Et ainsi les âmes congénères se retrouveraient... » ³ Mais Shelley avait beau raisonner : « Chaque jour me convainc davantage du caractère futile et inadéquat de tous les raisonnements qui veulent démontrer la chose. » ⁴ Aussi n'était-ce pas une conclusion, mais bien un postulat qui s'écriait, soudain, sans qu'rien ne le fit attendre, ni ne l'expliquât, à la fin d'une lettre : « Je *veux* vivre au-delà de cette vie ! » ⁵

Il faut avoir entendu ces cris, presque ces cris d'appel, pour sentir tout ce qu'il y aura de vrai dans ce que Shelley dira un jour de sa crise : « Dès cette époque, je ne me sentais pas satisfait des conceptions des choses que les matérialistes français m'avaient données. » ⁶

Il faut avoir entendu ces aveux intimes pour comprendre tout ce qu'il y avait de réserves au fond de ce premier paragraphe de la note de *la Reine Mab* — simple réplique du pamphlet d'Oxford de 1811, — où Shelley explique son exclamation « Il n'y a pas de Dieu. » — « Cette négation, dit-il, doit être bien comprise : elle n'affecte qu'un Dieu créateur. L'hypothèse d'un Esprit omni-présent, co-éternel avec l'univers, n'en est point ébranlée. »

Et l'on conçoit que Southey, avec qui Shelley discuta familièrement à Keswick, ait protesté contre le titre d'athée qu'il se donnait à lui-même, et l'ait appelé plu-

1. 16 (?) octobre. Cp. p. 153, n.

2. Shelley, répète à ce propos son étrange expression (cf. plus haut p. 98), « routine of change. »

3. 24 novembre.

4. 10 décembre.

5. 26 déc. Cp. p. 94, l'argument tiré de l'amitié que Shelley éprouvait pour Miss Hitchener, et Spinoza lui-même : *Sentimus experimurque nos æternos esse. Eth. V, 23°.*

6. *Essay on Life.*

tôt un Panthéiste ¹. Mais malgré tout, Shelley semble avoir tenu à son premier titre. Pourquoi cela ? C'est, comme il le dira plus tard ², qu'il voulait le relever, comme on relève un gant de défi. C'est qu'il sentait trop combien son « hypothèse » d'un Esprit vivifiant répandu par le monde entier, et son « désir » d'un Amour immense qui prendrait soin de tous les êtres, s'accommodaient mal des cadres religieux contemporains, pour ne pas, au risque de forcer les mots, affirmer son détachement. Tous ceux qui essayaient de revivre à leur manière le sentiment religieux étioilé autour d'eux étaient brutalement qualifiés d'*athées* ³ : lui aussi revendiquerait hardiment l'injurieuse appellation, persuadé qu'une apparente insincérité peut être la traduction nécessaire d'une sincérité plus profonde, que certaines franchises d'attitude dominent toutes les exactitudes verbales, et que la justesse de la démarche est plus vraie que la vérité de l'expression ⁴.

Mais il faut ajouter que lorsque Shelley releva le gant, il n'avait pas même conscience de l'insincérité que comporte souvent la bravade d'un défi ⁵ : de même qu'il s'étonnait de la « rectification » que Southey lui proposait, de même quelques mois plus tôt il s'avouait

1. lettre du 2 janvier 1812 à Miss Hitchener.

2. à Trelawny, *Records of Shelley*.

3. On sait que Fichte à Iena était un athée pour les orthodoxes — à plus forte raison Robespierre l'était-il pour Wordsworth converti (*Prelude* X. 502.) — Sydney Smith l'était pour les conservateurs de Londres (Chevrillon, p. 26.)

4. Hunt disait de Shelley : « He did himself injustice with the public, in using the popular name of the Supreme Being inconsiderately. He identified it solely with the most vulgar and tyrannical notions of a God made after the worst human fashion. »

5. Très différent en cela de ceux qui à Oxford avant lui déjà, ou autour de lui, se disaient athées par genre. Cf. l'ironique recommandation de l'anonyme auteur de *A few general directions for the conduct of young gentlemen in the University of Oxford* (1795) « Lord Bolingbroke will teach you to be an Atheist, Lord Chesterfield will disencumber you of principle and Tom Paine afford you a clear and expeditious method of becoming a good politician. »

naïvement surpris qu'un « Déiste » qu'il avait rencontré, et qui refusait de voir en Dieu un être, absolument parlant, « tout-puissant, omni-présent, et personnel — *identical*, » qui lui déniait « tous ces prédicats en *non* » (in-fini, in-temporel, etc...) et le prétendait « compréhensible » pût repousser l'épithète d'athée qu'on lui donnait¹.

Si quelque chose peut faire excuser, aux juges les plus sévères, ce qu'il y avait incontestablement d'inorganique et de simpliste dans ces théories de jeunesse de Shelley, c'est bien, il nous semble, cette sorte de naïveté dans l'audace, et cette humilité qui se cache derrière cet orgueil, cette hésitation qui cherche encore derrière cette assurance, cette parfaite spontanéité dans la réponse que le poète fit, qu'il ne pouvait ne pas faire, à son milieu.

Car il n'est pas douteux que Shelley fut poussé à ses négations non seulement par le sensationnalisme de Hume et de d'Holbach, mais encore par la pitoyable orthodoxie de l'époque qui, basée sans trop se l'avouer sur les mêmes principes, remettait l'existence de Dieu aux preuves par les miracles et les prophéties, concevait Dieu comme un grand juge, sinon un grand tyran, tout extérieur au monde, tirant d'abord ce monde d'un néant préalable, puis en réglant, de très loin, le cours, et par des décisions arbitraires donnant au bien sa valeur, au mal sa vilenie. Les défis de Shelley protestaient en somme contre ces théologiens timides qui avec Paley faisaient d'un sensationnalisme restreint et comme de seconde main, et d'un utilitarisme *post mortem*, les fondements du système de pensée religieuse. Shelley ne faisait que pousser à ses dernières conséquences la morale et la psychologie du siècle finissant².

1. 1. du 8 mai 1811.

2. Cp. une lettre de Mademoiselle Girault à son ami Bernardin de Saint-Pierre, juin 1769. (F. Maury. *Bernardin de Saint-Pierre*, p. 86). « Je voudrais bien qu'il me soit possible d'admettre cette Providence que vous supposez actuellement parce que vous en avez besoin... Consultez vos sens, les seuls auteurs

Il ignorait tout de cette philosophie nouvelle qui avait déjà trouvé des formules si saisissantes chez ses frères aînés du romantisme allemand et que Coleridge tâchait, inorganiquement et difficilement, d'importer en Angleterre. Et il ignorait tout, à plus forte raison, de la philosophie moins oraculaire, mais plus humblement attachée à la méthode patiente de l'observation intérieure, qui inaugurée par les Ecossais, Stewart et Reid¹, commençait déjà en Angleterre, et en France même, à montrer l'imperfection de cette idéologie sensualiste à laquelle Shelley croyait appartenir tout entier. Il ne sentait pas que d'autres, autour de lui, étaient insatisfaits de cette philosophie analytique qui, proclamant l'absolue passivité de l'esprit, était en réalité en opposition fondamentale avec l'instinct qui dans le Romantisme proclamait partout le primat de l'action².

Ainsi, il y avait un écart considérable entre l'attitude extérieure, la pensée explicitée, de Shelley, et son atti-

et à la fois juges de vos idées. Quel témoignage vous rendent-ils de la divinité ? Quel de l'existence de votre âme ?... S'il y avait un Dieu, nous ne pourrions qu'admirer sa grandeur, mais sans l'aimer ni le craindre, ni lui plaire, ni l'offenser, enchaînés par les lois éternelles et universelles qui gouvernent l'univers. Soumis malgré vous aux impressions des objets et aux modifications produites par toutes les situations et les circonstances de la vie, quelle peine ou quel prix pouvez-vous attendre pour des actions dont la plus indifférente n'aura pas dépendu de vous ? »

1. W. Drummond ne parlait de Reid que pour le critiquer, et même le travestir (Cf. *Edinb. Rev.*, oct. 1805).

2. Hazlitt, que Shelley ne devait connaître que plus tard, dénonçait déjà (dans sa préface à l'édition abrégée d'A. Tucker, *The Light of Nature*, 1807) « ce démon de l'intellect... qui ne veut croire que ce qu'il comprend, et ce qui a déjà été expliqué, » et l'on sait le cri de Faust, méditant sur les premiers mots du quatrième Evangile :

Geschrieben steht : « Im Anfang war das Wort ! »...

Geschrieben steht : Im Anfang war der Sinn ..

Ist es der Sinn der alles wirkt und schafft?...

Mir hilft der Geist ! Auf einmal seh'ich Rath

Und schreibe getrost : *Im Anfang war die That !*

tude intérieure, sa pensée implicite ou spontanée. Apôtre de la raison, il en sentait l'insuffisance, et l'inéluctable nécessité d'un appel à d'autres sources pour calmer la soif des choses les plus hautes : seulement, il n'essaya point de dire cette insuffisance et de prêcher cette nécessité. Partisan de la doctrine de Locke sur l'origine des idées, il était hanté par la pensée et par le désir d'un sixième sens, qui lui révélerait de plus profondes réalités que les autres. Négateur d'un Dieu personnel dont les attributs seraient des reflets des pauvres attributs humains, il désirait pourtant pouvoir les supposer et les croire : mais cette obscure tendance, il ne sut ou n'osa la traduire publiquement. Persuadé de l'irréfragabilité de la thèse déterministe, et de l'irrationalité de l'idée d'une immortalité personnelle, il lui arrivait — mais dans l'intimité d'une correspondance — de contredire ces deux opinions en quelques mots ardents : « *I will live after this life!* »¹ Froid théoricien de la morale utilitaire, il identifiait plutôt la vertu au bonheur, que le bonheur à la vertu, il croyait à l'autonomie dernière de la sympathie, de l'amour, il faisait preuve à tout instant d'une foi et d'un effort altruistes si intenses et si fiévreux, qu'ils frisent parfois des allures de Don Quichottisme. Calme avocat des idées révolutionnaires sur la tyrannie du mariage, et sur la liberté essentielle de l'amour, capable, tout jeune marié, de « théoriser » sur son extension, sur sa rupture, il souffrira profondément, longuement, lorsque la réalité viendra mettre sa foi à l'épreuve².

1. 26 déc. Le libre arbitre est encore affirmé, en passant, le 24 nov. 1841 (à Miss Hitchenner) : « Free Will must give energy to this infinite mass of being, and thereby constitute Virtue ».

2. Et c'est pourquoi il est vraiment d'une facilité trompeuse de faire de Shelley un pur précurseur de la libre-pensée humanitaire, à formules rigides et à dogmes définis. « The principles which he inculcated are utterly subversive of all that orthodoxy holds most sacred, whether in ethics or religion » — dit H. S. Salt, *Shelley's Principles* [1892]. Cela est au moins aussi inexact que la thèse contraire qui veut lire un sentiment religieux mé-

Qu'est-ce à dire ? Ce perpétuel divorce était-il conscient ? Était-ce un mensonge, ou seulement une timidité ? — Ni l'un ni l'autre, croyons-nous ; mais outre le désir naturel qu'une âme romantique éprouvait, de relever un défi et de souligner son opposition, il se passait chez Shelley un phénomène curieux dont on n'a donné quelque explication que récemment. Shelley allait à l'intellectualisme — à l'intellectualisme à tendance athée, utilitaire, déterministe, et humanitaire de son époque — toutes les fois qu'il prétendait *exposer, expliquer* sa pensée ; c'est la dialectique elle-même qui l'inclinait dans ce sens ; il l'a noté lui-même¹, il y était amené par le fait même qu'il voulait « parler » ; et parlant à autrui, il ne faisait guère que répéter autrui ; prétendant ne tenir que le langage de la raison universelle, il tenait le langage que maint idéologue avait tenu avant lui. Mais lorsqu'il voulait se parler à lui-même, ou à ces autres « lui-même » qu'étaient ses amis, il échappait aux cadres tout faits de la pensée discursive, il se replongeait dans ces sentiments profonds qui, « de droit, disait hardiment déjà Coleridge, relèvent d'idées obscures, à savoir l'être, la vie, la loi de la conscience, la liberté, l'immortalité, Dieu. »²

La Souffrance de l'Intellectualisme.

Perish the lore that deadens young desire !

BEATRICE. *The Minstrel*. II.

Plus donc que les originalités de détail ou de forme, plus même que les hésitations, les élans et les retours d'une pensée qui se cherche, ce qui rend l'Intellectualisme de

ditatif et concentré dans les vagues et tentatives contemplations de Shelley. (C'est un peu le cas de Stopford Brooke, dans sa belle introduction aux Extraits de Shelley, de la *Golden Treasury Series*.)

1. Cf. plus haut, p. 109.

2. *The Friend*. I. essay 14.

Shelley vivant et presque pathétique, c'est sa souffrance. Shelley sentit très tôt que le mode nouveau d'esprit auquel il voulait s'attacher entravait toutes ces aspirations, toutes ces amours, à la fois délicieuses et vagues, que même sous leur forme grossière, chez les Radcliffe et les Lewis, il avait cultivées. Il eut bientôt conscience qu'il se mutilait et se mortifiait en vain, à vouloir ainsi faire prévaloir la pensée discursive et analytique sur la pensée synthétique, intuitive, riche d'images et frissonnante d'émoi. Peut-être n'est-ce pas seulement à cause des persécutions inévitables qu'il craignait de ne conférer à Harriet Westbrook qu'un « piètre bienfait en lui montrant le chemin de la perfection. »¹ Et quand la beauté des vallées galloises lui rendit plus amer son sacrifice poétique, il disait expressément à Miss Hitchener : « Jadis j'étais tout vibrant, — *tremulously alive*, — devant les couleurs et les traits des spectacles naturels; l'habitude d'analyser ses impressions, j'en ai peur, ne permet plus rien de tel. Car c'est là chose spontanée, et qui ne devient sujet de réflexion que pour s'évanouir. Je voudrais bien pouvoir me complaire au sentiment, lors du moins qu'il n'est pas en conflit avec la Raison. »² Et encore : « Je vous recommande la Raison. Est-ce parce que depuis que je me donne tout entier à elle, je n'éprouve plus de bonheur? J'ai rejeté toute rêverie, toute imagination; et je vois que tout plaisir pour le Moi est par là-même annihilé. »³ — « Ce que j'entends par la Raison est une habitude d'analyser ses propres pensées. C'est cette habitude, acquise par un long travail solitaire, et devenue indéracinable, qui engendre la tristesse, qui prive celui qu'elle possède de toute anticipation, comme de tout souvenir de bonheur, et qui le laisse toujours à sa recherche ardente de la vertu, sans que (paradoxe apparent) le moindre élan l'y pousse. »⁴ — « Ce Pays de Galles est extrêmement

1. 24 avril 1841.

2. 26 juillet.

3. 11 juin.

4. 20 juin.

beau; ses rochers, accumulés jusqu'à des hauteurs effrayantes, ses rivières qui tombent sur eux en cascades, ses vallées vêtues de forêts, sont un spectacle enchanteur. Mais pourquoi enchanteur? Pourquoi cela est-il plus émouvant qu'une plaine? Il n'y a rien d'inné, est-ce donc là une impression acquise?... Ainsi la connaissance perd tout le plaisir qui s'éveille spontanément, parce qu'elle essaie de fixer ce fantôme fugitif au moment où il passe... »¹

Quelques mois après, établi dans le Pays des Lacs, Shelley cite avec éloge cette *Épître du Poète* de Wordsworth (publiée en 1800) qui est en effet comme un résumé poétique de toutes les objections que Shelley a faites, dans ses lettres à Miss Hitchener, à son propre intellectualisme :

Un Moraliste vient peut-être,
Conduit, Dieu sait comment! à ce pauvre gazon;
Il n'a point d'yeux, n'a point d'oreilles,
Il est son Univers et son Dieu à soi-même;

Sur ce cœur usé rien n'a prise
Nulle forme, nul sentiment, grand ou petit;
Raisonneur et se suffisant,
Tout son être n'est qu'intellect.

[Mais le Poète] homme ou enfant,
N'a fait que flâner en ce monde;
Satisfait s'il pouvait jouir
De ce que les autres comprennent.

Tant il est vrai que ce qui protestait chez Shelley contre l'Intellectualisme envahisseur, ce n'était pas une Philosophie naissante, mais bien déjà la Poésie. « Si je pouvais prier, avait dit Frédéric Schlegel, je demanderais à Dieu non de comprendre mais d'aimer. »² Mais pour prier, ne fallait-il pas aimer déjà?

C'est ce qu'éprouvera Shelley : s'il doit arriver à une

1. 15 juillet.

2. L. du 8 nov. 1791. Cf. Rouge, *Fr. Schlegel*.

philosophie et à une foi personnelles, ce n'est qu'après le réveil de cette poésie, que l'on sent frémir d'impatience sous les formules rigides, les programmes raisonneurs, les thèses dogmatiques. Un même héroïsme de raison avait en somme fondé et le premier mariage, et les premières propagandes de Shelley. Sa critique, comme son amour, avait quelque chose de fiévreux, de tendu, de forcé. Longtemps comprimés, le sentiment et l'intuition sont à la veille déjà de briser cette enveloppe. Et bientôt ce sera une nouvelle crise; et comme la première elle fera une victime — ou plutôt elle en fera deux; mais le poète cette fois n'en sera pas la plus pitoyable.

CHAPITRE VI

LE RÉVEIL DE LA POÉSIE

This night methinks is but the daylight sick.
The Merchant of Venice, V, 1.

Le 4 avril 1812, « heureux de l'effort fait, sinon du résultat obtenu » ¹, Shelley dit donc adieu, et à l'Irlande, et à ses grands espoirs d'action immédiate. Il était attiré par la mer et aurait aimé trouver une résidence sur la côte galloise. Faute de quoi, il revint dans ses montagnes, au pied des hauteurs d'ardoises et de calcaires bleus qui enserraient les vertes prairies de l'Elan ². Pour le fougueux désir de réalisation qui accompagnait chez lui toute vision d'idéal — idéal de société humaine ou idéal de communion amoureuse — c'était là un dur sacrifice. « Travailler pour un âge lointain demande le plus complet détachement... Une telle résolution veut une âme stoïque, » écrivait-il à Godwin ; et si Shelley (il l'avoue lui-même plusieurs fois ³) n'est rien moins que stoïque, c'est qu'au fond, il n'est déjà rien plus que poète : « Je le suis, — où du moins je crois l'être un peu », ajoute-t-il humblement, parlant comme il fait au moins poète des philosophes.

1. [Timbre du] 18 avril à Miss Hitchener.

2. Transformées aujourd'hui en un vaste réservoir d'eau, qui alimente Birmingham.

3. 18 mars. Cf. p. 142.

Poète, il le devient sûrement de jour en jour davantage, et — ce qui fait le charme de cette période de sa vie — il le devient sans s'en douter, presque malgré lui-même.

Il est poète par l'exigence plus précise de son sentiment : plus il comprend qu'il se débat en vain au milieu des préjugés et des misères d'Irlande, et plus son besoin d'affection se détache de son ardeur de propagande, plus il se concentre et se fait personnel. En février et en mars, il semble que les lettres à Miss Hitchenner prennent un ton nouveau, pressant et chaleureux où la naïveté d'un cœur qui s'ignore mime étrangement la rouerie d'un cœur qui se cacherait. Ce n'est plus le « gardien du bonheur universel »¹ qui parle; ce serait plutôt déjà l'amoureux poète de l'*Epipsychidion* : « L'été viendra, et avec lui tu viendras, toi plus chère que sa bienfaitante brise, toi plus chère que le long jour de lumière »². « Nous mêlerons inséparablement nos individualités, et nous nous jetterons sur les tyrans avec l'impétuosité doublée de nos talents et de nos vœux³ ! » « N'êtes-vous point haletante du désir d'être avec nous ? — Oui certes vous l'êtes, si du moins il est vrai que les âmes vertueuses sont en sympathie. Car je sens que je désire votre présence, et non seulement pour l'inexprimable plaisir que me vaudrait une communion immédiate; mais parce que vous partageriez avec moi le grand bonheur de ceux qui réveillent un noble peuple du sommeil de son esclavage⁴ ! » « Mon cerveau n'a presque pas le temps de consulter mon cœur; ni mon cœur n'a celui de consulter mon cerveau; mais avec toi, l'autre élément de ma nature, avec toi qui parais la Trinité de mon être, je veux pouvoir converser⁵ ! »

1. 24 février (?)

2. 14 fév.

3. 24 fév. (?)

4. 27 févr. Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que Harriet terminait souvent ces lettres — Harriet dont « le cœur plus chaud, plus affectionné, moins frotté par la rudesse du monde, » que celui du poète, devait s'attacher davantage à « Portia » [1^{er} mai.]

5. 10 mars.

Et même, une fois arrivé à Nantgwillt, au sein de cette nature où il retrouve un peu de calme, Shelley est moins prompt à fonder sur des raisons générales son besoin d'amitié; il ne lui cherche plus aussi souvent de justification altruiste; il sent bien que ce qu'il désire ardemment, après son équipée chevaleresque, c'est un bonheur tout fait d'intimité, de proximité de cœurs aimants, dans le cadre doux de la vallée de l'Elan : « La joie, dit-il profondément, la joie n'apporte-t-elle pas avec elle le bien que nous voudrions faire¹? »

Il eût été étrange que dans ce renouveau des affections prochaines, Harriet n'obtint pas sa large part. Quelque pieux instinct nous pousse volontiers, aux heures plus douces, vers les lieux témoins de grands troubles passés; c'est lui sans doute qui, après quelques explorations dans les comtés voisins, ramena Shelley dans cette vallée où l'été précédent il avait souffert des souffrances si complexes. L'objet étant assez loin maintenant pour pouvoir être analysé, il se plut à ressusciter l'image de ces inquiètes semaines, et à définir le malaise qui avait précédé et suscité un peu son amour. Le poème qu'il écrivit alors, *Retour sur le Passé*, est un examen de conscience, plein déjà de fins détails de subtilité shelleyenne, solide dans sa construction², et très intelligible — mais à la lumière des événements que nous avons vus. Qu'y avait-il eu en effet, au fond de ces tristes jours où

Le clair de lune était ma plus chère lumière
Alors que loin, bien loin, je m'égarais,

1. 1^{er} mai. Cp. Godwin, *Enquirer*, p. 1 : « The first object should be to train a man to be happy; the second, to train him to be useful, that is, to be virtuous ».

2. Il faut quelque attention pour s'en apercevoir : car les dispositions adoptées par M. Dowden (qui le premier publia ce poème) et reproduites jusqu'ici par les éditeurs, sont trompeuses. Les vers 35-36, 37-42, 43-50, forment un seul paragraphe, entre trois points, développés respectivement aux vers 51-56 (mal terminés par un simple point et virgule) 57-63 et 64-97 (où il ne devrait pas y avoir de coupure après 77). La série de quatrains qui suit comporte aussi bien un intervalle après 113 qu'après 101, 105 et 109 — le dernier quatrain résumant les autres.

M'attardant où le flot sauvage se brisait,
 Afin d'en écouter le grondement sans fin,
 Et de perdre, emporté dans un courant de rêve,
 Le sens de mon accablante misère.

Ce qu'il y avait eu, et ce que Shelley décrit maintenant tour à tour, c'était l'échec de l'amour, la passion de la vérité, la détresse d'un isolé, inextricablement mêlés :

- (a) Ce n'était point l'amour demeuré sans réponse
 Qui me faisait errer ainsi, l'âme égarée;
- (b) Ce n'était point l'orgueil qui, méprisant la vie,
 Devenu l'ennemi de ce monde éphémère,
 Voulait s'abandonner au sens profond de l'âme,
 Et puis gémissait dans son humaine impuissance,
 Et pleurait de ce qu'il ne nous fût pas permis
 De goûter ici-bas la paix du ciel;
- (c) Ce n'était pas de voir que dans la sphère étroite
 Où la nature avait fixé mon sort inquiet,
 Il n'était point d'ami, point de parent aimé,
 Fait pour s'unir à moi, compagnon de cette âme
 Qui d'une aile lassée cherchait, sans rien trouver
 Partout qu'un froid et infécond refus...
- (abc) Et cependant chacun de ces chagrins donnait
 Pour moi un nouveau charme à l'étreinte des tombes ¹.
- (a') Car les vœux violés avaient éteint bien tôt
 La flamme que veillait une âme encore vestale;
 Oui c'est au moment même où l'amour soulevait
 Le sein fidèle, qu'une flèche empoisonnée
 Survint, et que l'œil fixe de l'indifférence
 Jeta son froid rayon sur ma misère.
- (b') Bien tôt aussi, j'avais appris à mépriser
 Ces liens de boue où palpite une âme captive,
 Qui voudrait s'emparer des ailes du matin
 Pour monter où ses feux de vie sont nés d'abord,
 Et laisser à ses pieds cette froide contrainte

1. « The narrow grave » — épithète intensive et active, qu'un adjectif français ne saurait traduire. Cf. préface et chap. sur *Queen Mab*.

Dont les esclaves vils de notre nuit terrestre
Enlacceraient l'effort de son envol.

(c') Certes nombreux étaient ceux qu'une vaine ¹ gloire
Pouvait unir à moi, amis du titre vide
Dont la magie avait marqué, parmi la foule
Ce corps, le pauvre ¹ écrin d'un esprit inconnu
— Cet esprit qui fuyant les vulgaires rayons
Jamais n'y voulut prendre un éclat éphémère ;
Mon âme obscure ainsi cherchait, — elle trouva,
Autour d'elle, une solitude sans amis.

Ces amis-là, Shelley ne les regrette point.

Ceux-là n'auraient point su, marchant au crépuscule,
Entre-croiser les fils d'enthousiastes discours,
Tant que l'âme est enfin saisie, sous les mystères,
De tendre adoration et d'amour éperdu,
Et qu'elle sent, même dans son étroite sphère,
Toute sa petitesse et toute sa grandeur!

Et il se tourne vers celle qui l'a sauvé du chaos de sa triple folie « *mingled madness* », et dont il célèbre l'amour submissif, tendre et chaud, en termes qui seraient tout à fait rassurants s'ils étaient moins vagues :

« O toi! dont les vertus révélées les dernières
T'ont assuré le premier trône dans mon cœur ²;
Toi dont le sceptre doux partagera toujours
Avec le bien sur moi son empire facile;
Si belle dans ton corps, dans ton âme si pure ³,
Toi dont l'amitié ardente a su fixer
Les liens fleuris qui lient nos destinées,
Et qui demeureront, incorruptibles,
Lorsque la froide et dure attache du devoir
Fondra sous l'expansion de nos âmes brûlantes ⁴;

1. Peut-être en effet faut-il ajouter quelque chose pour marquer le mépris avec lequel Shelley parle de *Fame* et de *The casket of my unknown mind*, et qui serait perdu dans l'espèce de prix qui toujours pour nous s'attache aux mots *gloire* et *écrin*.

2. V. ch. VII, sur la grammaire de ce passage.

3. V. p. 185, le sens qu'il faut donner à ce mot.

4. Je lis *has*, avec l'éd. Hutchinson, pour le *had* de M. Dowden :

Les plus noirs souvenirs, tout le passé qui ceint
 L'esprit endolori de couronnes d'épines,
 Les avenirs teintés d'incertitude
 Qui se montrent parfois au rêve frémissant,
 Tous se dorent aux feux dont, pour les rajeunir,
 Tu vas illuminer mes jours!

Poète, Shelley le devenait encore, par le rôle grandissant que la nature jouait dans sa vie. Tout absorbé par son chagrin, il n'avait pu, l'an dernier, goûter beaucoup la beauté du pays de Galles. Plus récemment encore, préoccupé de problèmes philosophiques et politiques, il avait résisté au charme des lacs de Cumberland. Mais il revenait maintenant dans la vallée de l'Elan, ayant fait le sacrifice de cette orientation intellectuelle et pratique qu'il sentait lui devenir une entrave, décidé, non sans scrupules, à vivre ici dans une atmosphère plus intime et rêveuse : « Je ne suis pas assez stoïque, disait-il à Miss Hitchener, pour ne pas sentir que les grandioses et délicieux spectacles de la Nature ajoutent encore aux joies de l'amitié. »¹

Touchant rôle de ce pays de Galles qui allait être encore pour Shelley ce qu'il avait été déjà pour ses aînés romantiques, un Coleridge et un Southey, une première initiation à la grande nature, et le lieu béni qui par sa sauvagerie, son inaccessibilité, se prêtait presque aussi bien que l'Amérique aux projets de « pantisocratie »².

D'ailleurs la grande maison de Nantgwillt, que Shelley avait en vue, pour sa clarté et sa haute situation, ne put devenir sienne. Alors, comme attiré toujours par les souvenirs de ses frères en poésie, il songea à la côte

Shelley veut sans doute dire quand la mort, libérant les âmes, mettra fin au régime d'union légale.

1. 24 fév. 1812.

2. Il y avait aussi des raisons très matérielles pour y attirer certains gens, dont Shelley était bien, pour l'instant : la région avait la réputation d'être une terre promise pour les gentlemen impécunieux. « I love Wales! s'écriait en 1800 Lady Beaconsfield, I wish one could spend a year or two there without being supposed to be ruined. » (*A House of Letters*, ed. by E. Betham, 1905.)

nord de Devonshire, à cette même Vallée des Rochers où Coleridge et Wordsworth avaient voulu situer une sorte de *Mort d'Abel*, mais supérieure à l'œuvre de Gessner, — et dont il ne reste qu'un fragment ¹. Seulement, tandis que ceux-là voulaient surtout chanter les hauteurs de l'Exmoor, « le sentier sinueux qui traverse la forêt de pins, de plus en plus dense, pour déboucher soudain sur le plateau désolé, que flanquent de chaque côté des murailles de rochers » où Southey avait vu des demeures de rois préadamites, où Coleridge et Wordsworth retrouvaient des hardiesses de cathédrales, Shelley préféra la combe verte et fraîche de Lynmouth, où murmure, sous les arbres, la Rencontre des Eaux, *Watersmeet*. C'est ici qu'il s'installa, vers la fin de juin, dans un petit cottage, en compagnie de Harriet, et de l'inévitable belle-sœur. Avec ses myrtes et ses roses croissant en plein air, avec ses hauteurs qu'exagèrent aux yeux leur propre nudité et la puissance de leurs courbes, avec sa mer, « une mer qui se brise sur une côte toute creusée de cavernes, une mer aux aspects toujours changeants » ², Lynmouth était comme un avant-goût de cette Italie à laquelle Shelley déjà songeait.

Poète, enfin, Shelley l'était par son attitude, par la manière dont il faisait les choses du monde les moins poétiques.

Miss Hitchener répondit alors, en juillet, à ses pressantes invitations. Dans « ce havre de vertu et d'amitié », où pour la première fois se trouvaient réunies auprès du poète la femme et l'amie — « en l'état présent de la société, ces noms humains, ces distinctions sont peut-être nécessaires... » — Shelley fut bien encore agité parfois par les vents du large, mais le fracas des lointaines tempêtes expirait en musique dans les mâts du port. Et par exemple, il écrivait ce mois là, à l'occasion d'un

1. Cf. *Cain*, dans l'excellente édition de M. Hutchinson. *Lyrical Ballads*, note p. 255. Cf. la description de Hazlitt, *The Liberal*, 1823.

2. 5 juillet. Remarquer, ici comme plus haut, p. 96 cette préférence, évidente déjà, pour les aspects mobiles de la nature.

procès de presse, sa *Lettre à Lord Ellenborough*; mais cette lettre est d'un calme d'argumentation, d'une possession de soi, d'une hauteur de point de vue, d'un contenu de sentiment qui sont choses nouvelles chez Shelley : l'éditeur de la troisième partie de l'*Age de la Raison* de Paine, venait en mars 1812 d'être condamné au pilori et à la prison pour « Infidélité » : Shelley releva cette accusation : « Le mot Infidèle n'a vraiment de sens que s'il s'applique à une personne qui affiche une croyance qui n'est pas la sienne. La pierre de touche de la vérité est une pleine confiance en sa force incluse; le cachet du mensonge conscient est la variété des formes qu'il revêt, et sa tendance à employer tous les moyens de coercition dont il peut disposer, pour assurer l'adhésion des esprits à ce que la raison et la persuasion ne sauraient seules défendre... Nous admirons et nous vénérons les institutions qui réfrènent ceux qui voudraient déjouer les fins pour lesquelles la société a été établie; mais, si l'on venait à exercer une répression semblable contre ceux qui disent simplement ne point adhérer à un système admis par les mandataires du pouvoir exécutif, sans d'ailleurs se servir d'autres moyens de propagande que ceux de la raison, à coup sûr cette répression serait éminemment inhumaine et immorale; supposer que quelque révélation, venue d'une puissance inconnue, peut en rien pallier une persécution aussi insensée, aussi imméritée, aussi injustifiable, c'est détruire aussitôt la barrière que la raison met entre la vertu et le vice, et laisser à un fanatisme sans principes un argument qui rendrait excusable toutes les frénésies que ses seules passions folles, non certes les inspirations de la Divinité, ont pu engendrer! » Et c'est pourquoi Shelley voulut « élever sa voix solitaire et dire sa désapprobation »; il lui arrivait de perdre espoir : « le Philosophe lui-même se demande parfois si jamais la nature humaine saura s'élever au-dessus de l'irritabilité et de l'infirmité de l'enfance », — mais il voulait croire à l'union prochaine de tous les hommes enfin liés « par la charité et par un fraternel amour. »

On sent ici l'effort que Shelley, conformément à sa récente promesse à Godwin¹, faisait désormais, pour « dompter l'impatience de sa nature », et changer son impétuosité haletante en la force ordonnée, égale, et sûre, d'une âme sage — et éloquente.

De même encore, s'il voulait répandre sa *Déclaration des Droits*, au lieu de jeter son écrit par la fenêtre de Sackville Street, ou de le glisser lui-même dans le capuchon d'une pauvre passante des rues de Dublin², il en chargeait maintenant un domestique; ou bien, aventure plus caractéristique, il le confiait à de petites flottilles de caisses et de bouteilles soigneusement closes qu'il lançait à la mer, ou à des ballons lumineux qu'il suivait longtemps du regard, et de la pensée :

Brillant globe de feu, qui dans l'ombre du soir
Silencieusement prends ta route éthérée,
Et d'un éclat vainqueur obscurcis les rayons
Qui scintillent au fond du sombre azur du ciel,
Moins heureux que le feu que tu portes, bientôt,
Ainsi qu'un météore en l'ombre enveloppante,
Tu vas mourir... Mais il luira, inextinguible,
Feu gardien du tombeau désert du patriote,
Rayon réconfortant pour le pauvre et l'esclave,
Etincelle encore vague³ aux foyers de misère,
Qui sous les dômes d'or du tyran jaillira⁴,
Signal de flamme au fond des ténèbres du monde,
Soleil resplendissant sur une terre neuve,
Comme la Vérité sur le Mensonge enfui!

A un Ballon chargé de Science.

Shelley commençait à reconnaître qu'un « poème très didactique est chose très sotte⁵ », et ne croyait plus que

1. 11 juin.

2. 1. 27 février 1812.

3. Faute de mot qui traduise exactement *gleaming*, mieux vaut sans doute en conserver l'impression *spécifique* de faiblesse que le sens *général* de luminosité.

4. Le texte donné par M. Dowden, et conservé par M. Hutchinson, lit « Through the tyrant's gilded domes shall roar ». N'est-ce pas une erreur évidente pour *soar*?

5. 16 janv. 1813, à Hookham, libraire éditeur, l'un des plus har-

« toute beauté poétique fût subordonnée à la morale inculquée par elle¹. » Son activité commençait à s'orienter différemment² : déjà elle se complaisait moins en la précision du but à atteindre qu'en la beauté de ses symboles ; l'atmosphère poétique peu à peu sublimait l'idée.

Le domestique du poète, porteur d'écrits « incendiaires », s'étant fait prendre et emprisonner, son maître prit peur, et précipitamment, avec sa femme, sa belle-sœur, et Miss Hitchener, il revint au pays de Galles. Au début de septembre il louait, près de la mer encore, Tanyralt, une villa à l'italienne, vaste et claire demeure, construite dans un cirque admirable de montagnes abruptes, et dont le propriétaire, Mr. Madocks, était alors occupé à reprendre sur l'Océan une partie de ses conquêtes : il faisait assécher la petite plaine où s'éleva depuis la ville qui porte son nom — Portmadoc ; c'était là un exemple remarquable du triomphe de l'esprit sur la matière, chanté par les maîtres de Shelley depuis Franklin jusqu'à Condorcet et Godwin ; une fois encore son ardeur allait être tentée par un débouché immédiat : essayer de rassembler l'argent nécessaire à l'achèvement de ces travaux gigantesques, c'était une œuvre à laquelle il allait se dévouer « jusqu'à son dernier souffle ! »³ De fait, il passa au bureau de l'agent de Mr. Madocks des journées entières ; il vint même à Londres, en octobre, tenter la générosité des souscripteurs. Ce lui fut d'ailleurs une occasion de faire enfin une connaissance plus intime de Godwin et de sa famille, et de se réconcilier avec Hogg. Mais toute cette agitation

dis du temps ; il fut presque un ami pour Shelley, qui lui demandait des livres.

1. Première lettre à Miss Hitchener, 5 juin 1811.

2. On devine, aux analyses qu'en a données M. Dowden, que les poèmes encore inédits du Ms. Esdaile viendront un jour mettre en pleine lumière ce que nous ne pouvons qu'indiquer ici, le conflit qui divisait Shelley en 1812, et le lent progrès de la poésie et du rêve sur le souci intellectuel.

3. 7 nov. 1812.

ne lui convenait plus ; les contrastes d'opulence et de pauvreté de la grande ville l'irritaient et le déprimaient, « torturaient ses nerfs et étouffaient son âme »¹. En retournant au pays de Galles, en novembre, Shelley sentait déjà bien que la Nature lui était un remède, et la Poésie une défense :

Viens calmer, ô Cambrie, mes pensées en révolte !
Jette ton doux rideau de rochers et de bois
Entre nous ! Que mon âme au tableau, qui l'indigne
Puisse mêler de la montagne et du vallon !
Je veux être toujours ce que toujours je fus,
Mais je ne veux plus voir sur mon seuil indigent
Se traîner le Malheur, maigre, pâle et muet ;
Les pauvres sans amis ont un ami en moi —

Je ne voudrais pas follement souiller de sang leur juste cause.

Lorsque Shelley parlait à Hogg avec enthousiasme des paysages gallois, et lui taisait au contraire son expédition d'Irlande, c'est peut-être, pour un peu, qu'il savait le scepticisme railleur de son ami, mais c'est aussi, pour beaucoup, que le poète si timidement avoué dans une lettre récente à Godwin, n'hésitait plus maintenant à s'affirmer hautement.

Et c'est ce qui explique, au fond, pourquoi cette rencontre du maître et du disciple n'amena aucun progrès dans leur amitié. Bien au contraire. L'enthousiasme à distance, dont les lettres du début de 1812 débordaient, avait été refroidi par Godwin lui-même. Et les quelques semaines passées à Londres, pendant l'automne, de 1813 durent révéler à Shelley, non seulement un intérieur assez étrange — pour l'étrange, Shelley n'avait guère d'yeux encore — mais un nouveau Godwin assez différent de celui d'autrefois.

Depuis 1807, Godwin habitait dans Skinner Street une vaste maison où sa seconde épouse, jadis Mrs. Clairmont, déployait son activité de femme d'affaires, et aussi ce que son mari appelait « les prodigalités d'un tempérament irritable ; » la Bibliothèque scolaire qu'elle

1. 27 déc. à Hogg.

dirigeait suffisait à peine aux nécessités d'une famille de cinq enfants ¹, et aux bes ins plus incompréhensibles de l'éternel impécunieux qu'était le philosophe ²; peut-être Godwin, qui dès l'abord avait salué en Shelley, — on voudrait croire que ce fut en toute inconscience — le « soutien de ses derniers jours » ³, fit-il trop tôt le qué-mandeur; sûrement Mrs. Godwin trouva le moyen d'offenser la douce Harriet.

Pouvait-il encore être son maître, d'ailleurs, celui que l'influence de Coleridge, et les leçons mêmes de sa propre vie, n'avaient arraché à son rigide intellectualisme que pour accentuer son humeur de prédicateur en chambre, et de directeur épistolier? Car s'il reconnaissait maintenant que les affections du foyer sont à cultiver avant de vagues humanitarismes, si on le trouvait « infiniment supérieur aux écrivains français » ses maîtres « en tendance et en sentiment moraux ³ », il n'avait point acquis cette délicatesse de sentiment, et cette promptitude d'imagination, qui rendent la vie morale minutieusement sincère, et riche. « Je m'aperçois que vous érigez l'état présent de votre intelligence en critère du juste et du raisonnable, et que vous n'avez pas l'idée qu'aucune chose puisse être bonne que vous ne compreniez déjà; ou en d'autres termes, que personne puisse voir, que vous-même un jour puissiez voir, ce que vous ne voyez pas maintenant. Cet esprit est un parfait niveleur, un niveleur de la pire espèce, qui abaisse jus-

1. Fruits de quatre unions différentes : Fanny, fille de la première femme de Godwin, Mary Wollstonecraft, et de son premier mari, l'infidèle Imlay (c'est la seule que Shelley semble avoir rencontrée, ou du moins remarquée, dès 1812); Mary, fille de Godwin et de M. Wollstonecraft; Jane et Charles Clairmont, enfants du premier lit de Mrs. Godwin; William, fils de Godwin et de Mrs. Clairmont.

2. Le 26 janvier 1812, Godwin et Rough se rencontrent, à dîner, chez Crabb Robinson : le lendemain Robinson reçoit la visite de l'un et de l'autre; chacun voulait savoir si « l'autre » serait disposé à une avance de quelque 50 livres sterling. (C. Robinson's *Diary*. i., 184.)

3. Cité plus haut, p. 113 n.

qu'à votre mesure tout ce qui peut être au-dessus de vous, mais qui certainement n'est pas aussi désireux d'élever jusqu'à vous ceux qui peuvent vous être inférieurs. L'esprit opposé ne saurait être plus proprement désigné que par le nom de « sentiment religieux. » C'est le sentiment que l'homme pieux cultive à l'égard de l'Auteur de l'Univers. Il consiste à reconnaître qu'il peut y avoir quelque chose de vrai que nous ne comprenions pas, quelque chose de bien que nous ne voyions pas parfaitement être tel. Il est basé sur une calme et entière conviction de notre faiblesse, de notre ignorance, et des erreurs auxquelles nous sommes perpétuellement exposés. Il entretient donc en nous des sentiments de respect, d'admiration, et d'affection pour ceux que nous croyons être en quelque façon plus sages et meilleurs que nous-mêmes. Je ne vois pas très distinctement comment l'amour peut croître dans une âme, ou comment il peut y avoir quelque chose d'exquisément aimable dans un caractère, si le sentiment religieux, au sens expliqué de ce mot, y manque¹ ». On sent dans ces avis, donnés par Godwin à un jeune disciple, peu de temps avant ses entrevues avec Shelley, tout ce que l'expérience avait mis de calme à ses hauts espoirs d'autrefois : Godwin était un homme trop peu heureux pour ne pas avoir senti le besoin de la prudence. S'il parla en ce sens à Shelley, celui-ci dut croire entendre un écho de cet « opportunisme », de cette acceptation du mystère et du relatif, qui l'avaient tant scandalisé chez Southey.

Et d'autre part, s'il ne l'était plus en ses thèses, Godwin restait intellectualiste de méthode et d'allures : c'est lui qui voulait mettre Shelley à l'étude « haïe et rebutante » de l'histoire² ; c'est lui qui soutenait contre son disciple l'utilité de la culture latine classique³ ;

1. A. Patrickson, 4^{re} avril 1812. Kegan Paul, *Life of Godwin*, ii., p. 187.

2. 17 déc. 1812. Il est vrai que le 29 juillet, Shelley vantait l'histoire comme « instrument de maturation » des esprits ; mais il en parlait à Godwin.

3. Chose curieuse, pour les mêmes raisons qui recommandent l'étude de la géométrie. *Enquirer*, I, vi.

c'est lui qui reprochait aux premiers essais poétiques de Shelley leur surabondance d'éclat¹. Bref, du rationalisme révolutionnaire d'antan, Godwin avait conservé l'humeur grave, le ton philosophique, — sans trop se soucier de la pureté de la doctrine, et de l'impeccabilité de ses applications; Shelley, au contraire, pouvait croire encore qu'il était plus fidèle aux idées, mais surtout il avait conservé et intensifié leur enthousiasme, et l'imagination plus que l'intellect devenait maîtresse de sa vie².

C'est que la Raison pour lui n'avait jamais été, elle était de moins en moins « un arbitre froid et insensible; c'était l'assemblage de tous les meilleurs sentiments de son âme »; c'était, disait-il, en somme, « la passion même, considérée sous un mode d'opération particu-

1. « A perpetual sparkle and glittering, such as are to be found in Darwin, and Southey, and Scott, and Campbell ». 10 déc. 1812.

2. Ce n'est peut-être pas l'un des moindres signes de ce progrès que nous voulons étudier ici, que la lettre toute badine, d'une construction légère, et d'une pensée toute en nuances, que Shelley adressa à Fanny Godwin à la fin de novembre 1812. « Ainsi donc, vous ne savez s'il est convenable de m'écrire ? Eh bien, l'une des plus évidentes considérations qu'une telle question soulève est celle-ci : Que suis-je ? Je suis l'un de ces animaux formidables, pourvus de longues griffes, qu'on appelle hommes, et ce n'est point avant de vous avoir assuré que je suis l'un des plus inoffensifs de l'espèce, que je vis de légumes et n'ai jamais mordu de ma vie, — que j'ose m'imposer à votre attention... Si tous mes rires n'étaient d'affreux grimacements sardoniques, qui feraient honte au plus hideux des chats de Cheshire (ils passent proverbialement pour rire en montrant les dents), je rirais sûrement de deux choses dans votre dernière lettre. L'une est votre « Ignorant s'il est convenable » de m'écrire — car il pourrait arriver... Dieu sait quoi ! et l'autre est votre comparaison de nos allées et venues à celles d'un roman moderne. Or un roman, ancien ou moderne, ne va et vient qu'autant qu'il entraîne son lecteur ; et moi, lecteur, si je prends l'une de ces images de notre mouvement, je ne puis jamais dépasser la troisième ligne de la seconde page ; vous auriez donc dû comparer un roman à un escargot, bien plutôt qu'à nous ».

Si l'on songe aux lettres que Shelley écrivait, six mois auparavant, à Miss Hitchener, on trouvera à ces plaisanteries un charme tout nouveau d'humanité.

lier¹. » Le paradoxe est curieux, et nouveau dans l'histoire de la pensée de Shelley : il n'y a pas si longtemps qu'il s'écriait : « Quel tourment de voir la raison toujours souillée de sentiment ! »² Mais maintenant il ne voyait plus en elle la calme souveraine à laquelle il faut soumettre la vie affective ; elle était l'expression naturelle et ardente de ce que cette vie même a de plus noble. C'est en termes de sentiment que le poète désormais l'appréciait. Et même ainsi glorifiée, elle n'obtenait plus tous ses hommages : ses préoccupations multiples, ses dévouements chevaleresques, ses soucis altruistes, tout cela avait un grave défaut : tout cela « le chassait de la Poésie *They have teased me out of all Poetry!* »³ »

Il pensait alors aux digues de Mr. Madocks ; et en janvier, l'exécution de quatorze briseurs de machines, en février, la condamnation des frères Hunt, pour délit de presse, vinrent le secouer davantage encore : « il était bouillant d'indignation. Ah ! que ne pouvait-il (pour réparer tant d'injustices) se plonger dans l'or de la Banque !⁴ »

Mais un étrange événement vint mettre une brusque fin à tous ces embarras. Le 26 février 1843, par une nuit de tempête, un individu se serait introduit dans la maison du poète ; surpris, il aurait fait feu sur Shelley, qui à son tour déchargea ses deux pistolets sur son agresseur ; le second coup seul l'aurait atteint, et il se serait enfui en jurant de se venger. Quelques heures après, Shelley qui était resté en observation, et qui venait d'envoyer son domestique s'enquérir de l'heure, aurait vu un bras casser la vitre et faire feu sur lui ; cette fois, la balle aurait traversé la chemise de flanelle qu'il portait ; il voulut riposter, mais le coup ne partit pas, et l'étranger allait lui arracher un vieux sabre dont il s'était emparé pour se défendre, quand le domestique revint. L'étranger prit la fuite. Des souvenirs consi-

1. à Hogg, février.

2. à Miss Hitchener, 20 juin 1841.

3. 7 févr.

4. 19 février.

gnés plus tard représentent Shelley comme étant sorti de chez lui et en étant venu aux mains avec son adversaire sur la pelouse du jardin. Dans l'excitation nerveuse dont plusieurs jours il souffrit, il dessina sur un écran la silhouette effrayante du « démon » — comme il appelait l'agresseur ; et certes, ces bras amincis, ces hanches exagérées, cette tête triangulaire, n'ont rien d'humain...

Le fait que Shelley avait, le soir qui précéda l'attentat, chargé ses pistolets, s'attendant (dit ingénument Harriet) à en avoir besoin, — le fait que la seconde attaque aurait eu lieu précisément pendant le temps que Shelley resta seul, — le fait que personne que lui n'avait vu le mystérieux intrus, — le fait enfin que ce domestique, à peine sorti de sa prison de Barnstaple, venait justement d'arriver à Tanyralt, et sans doute avait redoublé par ses racontars la crainte de l'espionnage et de la persécution politiques dont (non sans quelque raison) le poète était hanté, — tout cela rendait jusqu'à présent les lecteurs fort incrédules sur la réalité de l'attentat.

Des renseignements récents ¹ nous apprennent pourtant qu'un berger du voisinage, irrité de voir le poète mettre une fin prématurée, encore que charitable, à l'existence de ses bêtes malades, et d'ailleurs averti des inquiétudes qui poursuivaient Shelley, avait juré de l'effrayer assez pour qu'il quittât le pays. C'est en effet ce qui arriva. A peine rétabli, Shelley partit pour l'Irlande.

Mais jusque dans cette fuite se marquait le renouveau poétique auquel nous avons assisté : au lieu de s'arrêter à Dublin, où il eût repris contact avec toutes les misères, et tous les problèmes de la vie irlandaise, Shelley alla s'installer avec ses livres et ses papiers — il écrivait alors les notes de son grand poème de *la Reine Mab* — dans l'une des petites îles, couvertes d'arbousiers, du lac de Killarney.

1. Cf. *The Century Illustrated Mag.* Oct. 1905. On y trouvera aussi une reproduction du « Diable de Shelley. » C'est une copie de l'original, vu jadis à Boscombe par le Dr Garnett, mais qui semble avoir disparu depuis.

CHAPITRE VII

L'IMPARFAITE ALLIANCE : LA REINE MAB, 1813

But ever and anon, in its swift sweetness
The voice was heard to lisp and hesitate
Or quiver absently from its completeness,..
A voice of rapid rapture so intense
That in its musical intoxication
The truth arrayed with such an affluence
Of Beauty half escaped the ravished sense,
A sun scarce visible in its own shine
A god forgotten in his gorgeous shrine.

J. Thomson. *Shelley*. 1874.

La Reine Mab est le résumé fidèle de cette vie inquiète et ardente, agitée, tiraillée par les aspirations multiples et mal accordées encore de ces deux dernières années.

C'est un « tableau du Passé, du Présent et de l'Avenir ¹, » une vaste synthèse de philosophie religieuse et de philosophie de l'histoire, où toute la critique du dix-huitième siècle déiste et humanitaire est transposée dans un mélange d'épopée et de lyrisme. Image troublante de cet esprit révolutionnaire qui atteint le faux à force de simplifier le vrai, et qui se fait cruel tant il veut être généreux, couronnement de l'âge qui plus que tout autre sans doute fit de raison passion, et à ce titre monument chéri de tous ceux, peuple ou jeunesse, dont l'âme écolière prend plaisir au jeu nouveau de ses fa-

1. Lettre à T. Hookham, 18 août 1812.

cultés, *La Reine Mab* a d'abord l'attrait un peu irritant des solutions nettes et franches.

Ainsi s'expliquent également et l'exagération du succès qui en certains milieux a pu l'accueillir, et l'exagération des reproches qu'un penseur mûr ou un pur artiste peuvent lui adresser.

Mais c'est comme expression d'un tempérament poétique qui lutte contre des préoccupations chères, quoique dangereuses pour lui, et qui peu à peu, presque malgré soi-même, s'en dégage, c'est comme éclosion, éclosion difficile encore, de la poésie d'intuition dans la poésie de programme et d'étude, de l'impression directe à travers l'impression réfléchie, que cette première grande œuvre de Shelley paraît vivante et belle.

On sait aujourd'hui¹, voire avec une précision qui fait

1. Depuis peu, l'une des sources les plus importantes (les *Ruines* de Volney), déjà indiquée par Rabbe, n'ayant été explorée que récemment : L. Kellner, *Engl. Studien*, vol. **xxi**, (1896) et Hancock, *The French Revolution and English Poets* (1899). — Une pièce inédite, qui date de 1812, vue par M. Dowden, *A Retrospect of Times of Old*, semble toute pleine aussi du souvenir des premiers chapitres de Volney : la contemplation des empires disparus. Cf. Dowden, i., p. 285.

Je crois qu'on n'a point remarqué tout ce que Shelley doit aux *Pleasures of Hope* que Thomas Campbell, lui aussi « an emancipated lover of truth » (*Life and Letters*, i., 209), publia à vingt ans, en 1799. Le Génie est conduit par l'Espoir, comme Ianthé par *Queen Mab*, sur des hauteurs d'où il peut contempler de loin le monde, ses héros, ses sages, ses tyrans. Les idées et les expressions, certaines images même, seront celles de Shelley (cf. p. 44).

What potent spirit guides the raptured eye
To pierce the shades of dim futurity?...
I watch the wheels of Nature's mazy plan,
And learn the future by the past of Man.
Come, bright Improvement! on the car of time,
And rule the spacious world from clime to clime!

La guerre est déjà le « meurtre tumultueux » dont la voix fait trembler la nature :

And conscious Nature shuddered at the cry

La Tyrannie, la Religion, la Richesse, ont fait de l'homme « la seule tache que porte le front de la nature » :

tort à l'appréciation d'ensemble, de quel prodigieux effort d'assimilation *La Reine Mab* est le produit : toutes les lectures, toutes les révoltes, tous les enthousiasmes, toutes les visions des années de jeunesse se retrouvent ici, et il n'y a pas grande exagération sans doute à prétendre, avec Medwin ¹, que le poète commença son œuvre dès l'automne de 1809. C'est déjà comme un embryon, presque une analyse de *La Reine Mab* que ce début de l'une des pseudo « poésies posthumes de Margaret Nicholson » que Shelley publia dès novembre 1810.

C'est minuit maintenant : traversant l'air fumeux,
Fuit le livide éclat d'humides météores ;
L'horrible éclair qui sort des nuées orageuses
Montre l'arbre qui plie et le torrent qui gronde —
Je rêvais aux malheurs de notre pauvre monde,
Je rêvais à la rage incessante des rois ;
Et mon âme songeait, ravie, aux liens qui [seuls] ²

Still must thou live a blot on Nature's brow ?
Mais les temps vont changer ; l'homme cessera de prononcer
Unhallowed vows to guilt, the child of Woe,
et ses maîtres ne pourront plus supporter
The curse of Kingdoms peopled with despair.
Cp. encore *Pl. of Hope*, II, vers le milieu
On bickering wheels and adamantine car
et *Queen Mab*. IX. 154.

The restless wheels...
Whose flashing spokes, instinct with infinite life
Bicker and burn to gain their destined goal.

La dédicace à Harriet rappelle singulièrement les dédicaces à Edith des premières œuvres de Southey.

1. Medwin, I., 153 « (After his expulsion) he reverted to his *Queen Mab* commenced a year and a half before and converted what was a mere imaginative poem into a systematic attack on the institutions of society. »

2. Le passage serait extrêmement obscur, si nous ne savions que Shelley, alors sous le coup immédiat de la perte de son amour, entendait par ces *liens* les attaches du sentiment, par la *fureur des tyrans*, la haine et les soupçons des « bigots », et par le *chaos du monde*, « the mazy volume of commingling things » l'ensemble déconcertant de mal et de bien, de beauté et de laid, que le monde lui offrait déjà.

Retiennent le chaos des choses confondues
 Dans le sombre chagrin que nous cause la rage folle des tyrans.

Quand je perçus un cri — non pas le glas qui flotte
 (Quand l'aquilon s'est endormi qui faisait rage sur le lac) ¹
 Dans le repos de la brise d'été montante,
 Sur le sein de l'abîme immobile,
 Mais je crus que c'était l'accent froid de la mort
 Qui m'ordonnait de m'étendre sur le rivage;
 Le sol battu du flot reçut ma tête en feu,
 Et je crus que j'allais rendre le dernier souffle.

Mais un divin sommeil
 Qui soudain pénétra
 De son baume la douleur de mon sein,
 Remplit alors mon âme,
 Et libre de ses chaînes
 Mon esprit put reprendre enfin sa course.

Il me sembla que sur un nuage d'argent
 Qui flottait dans l'éclat d'une étrange lumière,
 Mon être soulevé dans l'invisible éther,
 Laissait, diminué, l'empire de nos nuits...
 Quelles notes de ciel à mon oreille éprise!
 Quels esprits de beauté à mes yeux éblouis!
 Ah! voici que s'accroît la musique des sphères!
 Et les formes des bienheureux passent plus claires!
 Et des gestes divins scandent leurs chants légers!

Plus beaux que les esprits de l'air,
 Plus gracieux que la forme harmonieuse des Sylphes,
 Plus charmants que l'amour rêvé par le poète,
 Les êtres lumineux voguaient au ciel d'azur.
 Trônant dans sa rose lumière, un chœur céleste
 Semaît des fleurs de joie qui ne se fanent point.

La Reine Mab offre le même mélange de poésie et de

1. Cette proposition relative, introduisant une idée étrangère à l'idée principale — une rafale d'hiver, dans une brise d'été — est caractéristique du Shelley des premières années, et même du Shelley de maint moment de sa vie, chez qui les appels de souvenirs sont si nombreux et pressants qu'il a peine à respecter l'unité d'impression essentielle.

pensée discursive et disputante : mais celle-là déborde celle-ci de toutes parts. On le sent jusque dans le titre. N'est-il pas significatif, en effet, que dans un poème d'intention didactique, Shelley ait donné la première place à cette reine des fées, cette princesse des rêves qui disent vrai, cette *Reine Mab* qui déjà pour Shakespeare promettait les belles révérences aux genoux des courtisans, et les doux baisers aux lèvres des dames ¹, comme elle chante aujourd'hui la liberté et l'amour universels à l'enthousiasme d'un fils attardé de la Révolution française ? C'est bien le rêve, le rêve hardi, fécond et beau, c'est bien la divination poétique prompte en constructions grandioses et en vues lointaines qui se définit ainsi, sous le vocable de la petite fée du *Mercutio* de jadis :

Je suis la Reine Mab. C'est à moi qu'est donné
Le pouvoir de garder les grands secrets du monde :
L'Espace, et la Matière, et le Temps, et l'Esprit.

VIII, 48-50.

Mémoire infinie et confiance obstinée, la Fée est devenue le reposoir de tous les souvenirs du passé, le nid de tous les espoirs de glorieux avenir : science immédiate, ardente et claire, elle peut seule déchirer

Ce voile de faiblesse humaine, afin que l'âme
Seulement revêtue d'immuable innocence
Apprenne à s'acquitter au plus tôt de la fin
Pour laquelle elle avait reçu l'être.

I, 181-4.

C'est la Fée encore

Qui donne aux minces créations du rêve
Leur substance, leur forme, leur réalité.

VII, 62-3.

Aussi est-ce le seul côté poétique de cette œuvre qui

1. *Romeo and Juliet*, I. sc. 4.

mérite ici de nous retenir. Il n'est pas un des aperçus historiques ou philosophiques, sur le rôle des Rois, des Guerres et des Religions qui assurent leur tyrannie, tandis que le Luxe et le Commerce fixent leurs sujets dans la servilité et la haine mutuelle; il n'est pas un éloge de l'homme libre, aimant, juste, stoïque, dont on ne trouverait mainte réplique, ou maint modèle, dans la littérature révolutionnaire. Il n'est pas jusqu'aux grandes lignes du cadre imaginatif, adopté pour le poème — cette fuite, dans quelque planète de rêve, du génie contemplateur — dont on ne pourrait signaler plusieurs originaux ¹.

Mais ce qui est curieux, touchant, et gros de promesses, c'est le besoin, évident partout, qui pousse le poète à laisser les explications acquises pour songer aux mystères encore irrésolus, à abandonner l'analyse classificatrice pour l'analyse spontanée, le coup de filet pour le coup de sonde; ce qui est notoire, c'est la fréquence des passages où déjà paraît le Shelley définitif et original : c'est son émerveillement, si sensible sous l'encombrement de descriptions un peu mignardes, devant le Sommeil et la Mort (début du poème).

Combien étrange est la Mort,
La Mort et le Sommeil son frère !
L'une, pâle comme là-bas la lune décroissante
Aux lèvres d'un bleu livide ;
L'autre rosé comme un matin
Qui trônant sur la mer
Rougit, empourprant l'univers ;
Tous deux pourtant si merveilleusement étranges !...

Ainsi donc le Pouvoir ténébreux
Qui règne dans la corruption des tombes
Aurait saisi son âme pure ?

1. Depuis Chaucer (*Troilus*, 1807 etc.) jusqu'à Sir W. Jones (*The Palace of Fortune*. Cf. Koepfel. *Engl. Studien*. vol. xxviii.) en passant par Erasmus Darwin — que Shelley lisait en 1811 (*Botanic Garden*. 1. 60-66; il y a là un char tout semblable à celui de la Reine Mab.) — et Chatterton (*Story of W. Canynge*, signalé par H. Richter. *Chatterton*. p. 120.)

Et cette forme sans rivale
 Que l'admiration de l'amour ne voit point
 Sans sentir son cœur battre, et ces veines d'azur —
 Lents ruisseaux qui coulent parmi des champs de neige —
 Et ce dessin charmant,
 Beau comme un marbre palpitant de vie, devraient périr ?
 Le souffle de la corruption [dernière]
 Ne laisserait donc rien de ce divin spectacle,
 Que l'horreur et la ruine ?
 Rien n'en serait sauvé que le lugubre thème
 Où le plus vain des cœurs aurait à méditer ?
 Ou bien n'est-ce qu'un doux repos
 Qui lentement gagne les sens
 Et que le souffle du matin rosé
 Fera fuir au fond de la nuit ?

Partout se devine le triomphe du poète sur le philosophe ; Shelley essaie encore assez gauchement, de rattacher aux formules sensualistes du dix-huitième siècle l'aveu de ces moments indiciblement doux, instants de joie légère inexplicable, qu'avaient chantés déjà Wordsworth et Coleridge :

C'est la pulsation
 Que le rêve suscite, au fond des cœurs qui battent,
 Et qui s'unit à la sensation... V, 87-89.

Les vives sensations au fond des cœurs humains,
 Vibrent, mêlées avec une impulsion plus noble,
 Qui donne leur pouvoir à la peine, à la joie,
 Par elles devenues plus hautes, fines, pures...

VIII, 136-139 ¹.

Mais on sent là les frissons annonciateurs de cette extase dont Shelley fera plus tard le centre et le sommet de l'inspiration poétique.

1. C'est l'un des passages les plus obscurs de *Queen Mab*. Voici le texte : (Man)

Whose keen sensations thrill within his breast
 To mingle with a loftier instinct there,
 Lending their power to pleasure and to pain,
 Yet raising, sharpening and refining each.

Connaissant l'involution de la pensée shelleyenne, on est tenté

Et une théorie comme celle de « l'animation universelle, » n'est vraiment shelleyenne que par l'intensité et par la minutie de la foi qu'elle éveillait chez le poète — nullement par la précision systématique qu'elle re-
gut de lui.

Etrange est notre orgueil humain !
 Oui, te dis-je, ces tout petits vivants,
 Pour qui la tige d'herbe frêle,
 Qui surgit le matin
 Pour se faner avant midi,
 Est un monde infini ;
 Même ces tout petits imperceptibles
 Dont la demeure n'est qu'une infime poussière,
 Flottant dans un air insensible,
 Ainsi que l'homme, éprouvent, pensent, vivent ;
 Attraites et répulsions, chez eux
 Comme chez lui, ont fait ces lois
 Qui régissent leurs âmes ;
 Et l'infime palpitation,
 Qui répand dans leur être
 L'ébranlement le plus léger et le plus frêle,
 Est fixée à jamais, aussi indispensable
 Que les grandioses destinées
 Qui règlent le roulement des étoiles.

II, s. f.

d'attribuer *lending* à *instinct* plutôt qu'à *sensations*, aussi bien que les participes qui suivent et qui s'appliquent sûrement mieux à ce « noble instinct » qu'aux « sensations » ; *their* doit sans doute s'entendre « la force de la peine et de la joie. »

On dirait que Shelley était sur le bord de la curieuse théorie de Novalis : « il y a deux systèmes de sens, l'un, le corps, est soumis à des excitants externes, l'autre, l'âme, est primitivement soumis à des excitants internes et, si différents qu'ils paraissent, ils sont cependant intimement liés et confondus. » Ed. Heilborn n. 1. 396. Cf. le commentaire de M. Spenlé. *Novalis*. 1904.

L'idée était dans l'air : une lettre de Miss Hitchener, citée par M. Dobell (éd. des lettres de Shelley à Miss Hitchener, p. 334), dit aussi : « Exquisite happiness and acute misery must have their abode in a sense beyond the ordinary five : and the sense or senses beyond, I think, belong distinctly to the soul ; and on the side of reason the only evidence of a soul is this imagination ».

Ame du plus petit des êtres
 Dont la vie a reçu pour asile
 Un seul faible rayon de nos soleils d'avril!

III, 230-2.

Et ce n'est point dans *La Reine Mab* que le déterminisme doit venir chercher des arguments nouveaux en faveur de la nécessité universelle, mais il y trouvera son hymne, superbe déjà par la largeur de pensée, qui embrasse les tous sans négliger les détails, et par une certaine ardeur de méditation, un enthousiasme contenu, qui rappelle Lucrèce.

Parmi ces sphères infinies aux feux mêlés,
 Dont notre terre est l'une seulement, partout,
 Est diffus un Esprit d'activité, de vie,
 Qui ignore l'arrêt, le déclin, et la mort,
 Qui ne s'étirole point quand notre vie terrestre,
 Lampe qui vient s'éteindre en l'humide tombeau,
 Sommeille pour un temps ; non plus que quand l'enfant
 Dans l'indécision de son être nouveau
 Reçoit les impressions des choses sublunaires,
 Et que tout est merveille à ses sens inappris.
 C'est lui, actif, égal, éternel, qui seul guide
 L'ouragan forcené, rugit dans la tempête,
 S'égaie avec le jour, respire en l'air des bois,
 Donne sa force à la santé, à la maladie son poison ;
 Qui, dans le tourbillon des évolutions
 Dont les flots, assiégeant l'éternel Univers,
 Ebranlent ses remparts sans cesse renaissants,
 Préside, et d'un décret intransgressible assigne
 A chacun des ressorts du vaste engin sa place.
 Ainsi, quand flots sur flots, tumultueux, amassent
 Leur confusion jusques aux nues, quand pourchassés par tout le ciel
 Les éclairs vont brûler les hauts fonds mis à jour
 De l'Océan, tandis qu'aux yeux du naufragé
 Assis là, seul, sur un roc dénudé qui tremble,
 Tout semble contingence, et hasard, et désordre,
 Pas un atome ne remplit en ce chaos
 Une tâche incertaine et non déterminée,
 Ou n'agit autrement qu'il ne faut, qu'il n'est dû ;
 La plus infime molécule de lumière,
 Dans le fuyant rayon d'un doux soleil d'avril,

Fait invisiblement son œuvre destinée ;
 L'Esprit de l'Univers la dirige ; et de même
 Quand l'ambition cruelle ou le zèle dément
 Mène au champ de combat deux cohortes de dupes,
 Qui vont là se creuser l'une à l'autre leurs tombes,
 Nommant gloire leur triste ouvrage, l'Esprit règne
 Encor sur ces passions. Pensers, vœux, actions,
 Le plus petit effet de l'humeur d'un tyran,
 La moindre appréhension d'un esclave qui vante
 Sa servitude afin de déguiser sa honte,
 Tous les événements, maîtres des volontés,
 Qui dans les profondeurs d'un passé sans histoire,
 Ont mûri les vertus dont partout vit l'exemple,
 Tout n'existe qu'avec ton aveu, ta prescience,
 Ame de l'Univers ! O toi, source éternelle
 De vie, de mort, de félicité, de douleur,
 De tout ce qui varie cette scène de rêve
 Qui flotte sous nos yeux, dans le jour inconstant
 Dont s'éclaire parfois la nuit de ces prisons,
 Où nous sentons, mais sans les voir,
 Nos chaînes et nos murs massifs.

VI.

Ces mots enflammés le disent assez : de même que le panthéisme Shelleyen n'est pas du tout le terme, l'avagissement tout intellectuel et inanimé d'une religion qui se meurt ¹, mais bien le germe vivant, non épanoui, non organisé, resté tout individuel et sentimental, d'une religion qui naît ; de même aussi le déterminisme de Shelley n'est en rien la doctrine d'abstention et d'abandon qu'il devient volontiers chez les purs intellectuels, qu'il avait été chez les Français plus peut-être que chez les Anglais ², mais c'est l'élément de forte certitude, le « nécessitarisme », la foi en l'indissoluble connexion des choses, qui seule permet de croire en la loi du progrès ³.

Et les choses vues, bien plus que les choses pensées,

1. Comme c'était sans doute le cas pour la plupart des fils des Déistes. Cf. Leslie Stephen.

2. Cf. le livre fameux de Jonathan Edwards : *A careful and strict Enquiry into the... Freedom of the Will*.

3. Voir, pour Shelley, l'aboutissant de la doctrine dans *Laon et Cythna*. VIII, 22, IX, 27-30. (Cf. chap. XIII.)

révèlent déjà partout Shelley. Ianthé, la jeune fille que la fée va entraîner dans son domaine aérien, Ianthé endormie a peut-être quelques touches mièvres qui annonceraient plutôt Keats :

Ses yeux pleins de rosée, ses yeux sont clos;
Couché sur leurs paupières dont le fin tissu
Cache à peine le bleu des orbes qu'il recouvre,
L'Enfant Sommeil repose :
Elle a voilé l'orgueil sans tache de son sein
Des tresses d'or de ses cheveux
Bouclés comme des vrilles parasites
Grimpant autour d'un fût de marbre.

I. 37-44.

Mais la fée est l'une de ces femmes aériennes, aux chairs glorieuses, aux contours tremblants, comme d'un excès de beauté, *with excess of loveliness*, que nous avons entrevues dans les romans, et que nous rencontrerons tout le long des poèmes de Shelley.

La lune jaune et large
Luisait confusément au travers de son corps,
Ce corps d'une parfaite symétrie;
Le char aux tons de perle translucides
N'en faisait point vaciller le rayon.

I. 79-83.

Sa forme était gracile; et le tissu des nues
Qui reçoivent du soir les teintes les plus pâles,
Et que l'effort des yeux peut à peine saisir,
Quand elles vont se fondre à l'est crépusculaire,
N'est pas aussi léger, aussi fin; mais l'étoile
Qui met sa gemme à la couronne du matin
Ne verse point d'éclat aussi puissant et doux
Que celui qui sortait des membres de la Fée,
Pour épandre autour d'elle une gloire empourprée,
Et pour accompagner d'un long mouvement d'onde,
Le balancement gracieux de son corps.

I. 94-104.

Partout déjà éclate, comme un entre-croisement de reflets de fantasmagorie, cette richesse un peu confuse des images shelleyennes.

Toute sensation, tout regard, toute ouïe,
 L'Esprit reçut les mots ardents dits par la Fée;
 La trame fine de son être reflétait
 En changeantes couleurs les changeantes périodes;
 — Ainsi, aux soirs d'été,
 Où de flottantes mélodies enlacent l'âme ¹,
 Le lac en son miroir immaculé
 Reflète l'est enténébré,
 Et mêle par accès ses teintes violettes
 A l'or resplendissant du coucher de soleil.

VI. 4-10.

Enfin, dans ses dernières parties surtout, celles que Shelley craignait d'aborder, tant la contemplation de l'Age d'Or rêvé par lui le secouait de désir et d'amour, passe déjà cette éloquence caractéristique — ce souffle fervide, à la fois entrecoupé par l'allure de la pensée, et rendu puissant, continu, presque forcené, par la longueur de l'enthousiasme.

O Terre heureuse, ô Ciel enfin réalisé!
 Auquel aspirent tous ces cœurs tumultueux
 Dont l'essaim sans arrêt fend l'univers humain;
 O Consommation des rêves d'ici-bas!
 Prix glorieux des vœux qui cherchaient à l'aveugle!
 Flamme dont les rayons, dans l'espace et le temps
 Eparpillés, enfin convergent et se mêlent!
 O toi pur paradis de tous esprits très purs!
 Où douleurs et soucis, crimes et impuissances,
 Ignorances, langueurs, maladies ne sont plus!
 O Terre heureuse, ô Ciel enfin réalisé!

C'est toi que le Génie en ses rêves ardents
 Contempla; ta beauté vaguement entrevue
 Hanta le cœur humain; par elle enraciné,
 Maint espoir s'y noua de quelque lieu béni
 Où amis et amants ne se quitteraient plus!
 Fin de tous les désirs, But de tous les vœux,
 Et OEuvre de tous les efforts! en Toi les âmes,
 Dont les vœux, traversant tant de vicissitudes,

1. Noter la portée purement impressionniste de ce détail qui gêne, en soi, la rigueur de la comparaison. C'est encore une fois une pensée intercalée. Cf. plus haut.

Sont arrivés au port de ta paix infinie,
Se reposent, après l'éternité de peine
Qui érigea le monument de ta beauté!

IX. 1-22.

Et les paroles finales de ce qui avait voulu être une sorte de grand hymne à la gloire de l'Intellectualisme, se trouvent toute pleines encore — comme avaient été les premières — de ce sens et presque de ce désir du mystère, qui se plaît à dépasser les bornes de l'expérience vulgaire et de la vérité scientifique, pour se jouer dans cette lumière réfléchie — la lumière préférée du poète — que semblent émettre les hypothèses sur les au-delà.

Poursuis ta route bravement,
Guidé par la Vertu, sois ferme, va, poursuis,
Et gravis le sentier du progrès souhaité.
Naissance, Vie et Mort, et cet étrange état ¹
Où l'âme nue attend le lieu de son destin,
Tout tend au bonheur achevé, tout accélère
Au vrai chemin le mouvement des roues de l'Etre,
Dont les rayons de feu, pleins d'une vie divine
Flamboient dans leur ardeur d'atteindre au but prescrit.
La Naissance ne fait qu'offrir à notre esprit
Des semblants extérieurs, dont la forme nouvelle
De nouvelles passions fera vibrer sa trame.

La Vie est son stage d'action; en elle
Est rassemblé l'amas de tous les accidents
Dont se diversifie l'éternel univers.
La Mort est le passage obscur et désolé
Qui mène aux îles azurées, aux cieux brillants,
Aux domaines heureux d'un espoir infini.

Va donc, Esprit! Poursuis sans crainte!
Si l'orage a brisé la frêle primevère
Si le froid a flétri la fraîcheur de son teint,
La caresse d'avril obtiendra de la terre
Les plus douces rosées pour sa fleur la plus chère,
— La fleur des fonds ombreux et des rives moussues,
Qui jette aux verts sous-bois son soleil souriant.

IX. 146-170.

1. L'état prénatal qui inquiétait déjà Shelley à Oxford. Cf. plus haut, p. 70 et plus bas, p. 168.

* * *

L'œuvre même trahit donc déjà à quel point le poète gagne sur le théoricien. Mais par une singulière bonne fortune, on peut voir plus nettement encore le sens et l'aboutissement de ce progrès poétique dans ces deux parties du *Génie de l'Univers* dont la première au moins, publiée dès mars 1816, ne peut guère être postérieure à 1815, et qui représentent respectivement, tels que Shelley les concevait au bout de deux ans, les deux premiers et les deux derniers chants de *La Reine Mab*.

Il n'est presque pas une addition, presque pas une suppression, qui ne montre le prix plus haut encore attaché à l'impression, à la sensation, tantôt précise et tantôt vague, mais toujours plus pure, plus dégagée des raisonnements, ou des formes du raisonnement.

Les abstractions incolores sont supprimées :

Le ténébreux Pouvoir
Qui règne dans la corruption des tombes ¹.

devient

Le Squelette au sceptre de fer
Avec les chiens d'enfer qui gisent sous son trône ².

Au lieu d'une sorte de définition médicale du sommeil d'Ianthe,

un assoupissement
Qui gagne toute sensation ³

nous avons une vision d'une grâce un peu précieuse :

1. The gloomy Power
 Whose reign is in the tainted sepulchres
2. The iron sceptred Skeleton
 (With) the hell-dogs that couch beneath his throne .
3. Stealing o'er sensation
 A sweet slumber

Le charme des Sommeils aux ailes duveteuses
 A mandé le Silence craintif, leur nourrice,
 A veiller leur repos auprès de ses paupières ¹...

Les épithètes s'allègent, s'affinent, se volatilisent : un doux rayon « d'argent » devient un « clair rayon doux » ; « rosé comme le matin » devient « rougeoyant comme le matin plein de vie » ² ; « un marbre qui respire » ³ devient « un marbre revêtu de la lumière de quelque sublime esprit » ⁴ ; les « nuages d'or » deviennent des « nuages d'or aérien ».

Les images s'enrichissent, se multiplient, vibrent mieux de contour : « les lyres invisibles des vals et des bois » remplacent « cette lyre étrange dont les génies des brises ébranlent les cordes » ; et les « coursiers » qui « piétinaient l'air qui les soutenait », et « reployaient leurs ailes membraneuses », et « respiraient avec dégoût l'air grossier de cette terre », sont transformés en « quatre ombres informes, lumineuses ⁵ et belles, qui repleoient des ailes d'air tissé. »

Le procédé tout raisonneur de description, par élimination de « ce qui n'est pas » ou de « ce qui ne se peut comparer » ⁶, est abandonné : on ne retrouve plus, dans *Le Génie de l'Univers*, ces « teintes qui ne trouvent pas leur analogue sur terre », ni cette forme « que ja-

1. Downy-winged slumbers

Have charmed their nurse, coy silence, near her lids.
 To watch their own repose.

2. Glowing like the vital morn.

3. Breathing marble.

4. Marble clothed in light of some sublimest mind.

5. Une « ombre », *Shadow*, » pour Shelley, sera toujours un phénomène chargé de couleur, et donc lumineux ; l'Esprit de Beauté visitera le poète sous cette forme « Thy shadow fell on me ! » (*Hymn to Intellectual Beauty*) ; et si Shelley adopte définitivement, dans ses *Stanzas written in Dejection*, « a splendour among shadows, a bright blot », ce n'est point par lapsus qu'il écrit d'abord « a shadow among shadows, etc... » (Cf. *Athenaeum*. 10 August. 1907.)

6. Si constant, chez Wordsworth — dont il semble sans cesse entraver l'expression.

mais n'a contemplée le poète, dans les visions de ses rêves où, des nuages d'argent flottant dans son cerveau halluciné, tous les spectacles de beauté, de grandeur sauvage, viennent l'étonner, le ravir, l'élever... » La demeure « surnaturelle », *unearthly*, devient un « sanctuaire luisant de perles et plein de vastes colonnes. » Le curieux et obscur passage où le poète de *La Reine Mab* voulait expliquer que « pour se sentir heureuse, l'âme d'Ianthe n'avait plus à revendiquer le bonheur toujours dû à la sagesse et à la vertu, » mais que simplement elle se laissait envahir par la joie, ce passage est supprimé.

Shelley en 1815 s'arrête, avec une complaisance plus grande, à considérer

l'étrange état

Où l'âme encore nue attend son habitacle.

La Reine Mab, IX. 149-150.

Il lui enlève alors toute conscience de soi : c'est

l'étrange état

Où les forces jusque là nues, qui par le monde

Errent comme des vents, trouvent leur habitacle.

Le Génie de l'Univers, II, 539-541.

Peut-être enfin un sens poétique plus exigeant fit alors introduire dans cette sorte de vers blanc élastique que Shelley avait emprunté à Southey, et pour lequel il était bien aise en 1815 de trouver des modèles plus anciens, « dans le *Samson Agoniste* (de Milton) et dans le drame pastoral italien ² », des mesures plus rigoureusement musicales, les strophes rimées des paroles mystérieuses du « Génie du Monde » à l'âme d'Ianthe :

1. (The Spirit) for the varied bliss that pressed around
Used not the glorious privilege
Of virtue and of wisdom,

2. Préface du volume de 1816.

Maiden, the world's supremest spirit
Beneath the shadow of her wings
Folds all thy memory doth inherit
From ruin of divinest things,
Feelings that lure thee to betray,
And light of thoughts that pass away.

Ainsi Shelley marchait vers la poésie — non pas encore vers la sérénité, comme son style le prouve presque trop.

Style de fièvre.

A l'âge où Shelley était, lorsqu'il écrivit *la Reine Mab*, et pour une nature spontanée comme la sienne, il est possible que plus encore que les idées de son système philosophique et social, plus même que les rêves de son imagination, l'expression donnée aux unes et aux autres soit la manifestation claire, sûre, et quasi ingénue, de sa personnalité naissante, que le style — dans un sens d'autant plus profond qu'il exclut la réflexion, soit « de l'homme même. » Il peut donc être d'un propos juste et neuf de relever dès à présent, puisque précisément ils sont moins contrôlés par un souci d'écrivain, les traits les plus saillants de la composition et du style poétiques de Shelley, tels qu'ils apparaissent dans *la Reine Mab*.

Nous avons vu combien, dans ses lettres comme dans ses premiers pamphlets, Shelley avait de peine à réduire en l'agencement discursif propre à l'argumentation le tumulte de son esprit; les notes ajoutées à *la Reine Mab*, et qui sans doute reproduisent les Essais philosophiques qu'il avait espéré publier à Dublin l'année précédente, ont souvent encore la même allure, à la fois rapide et incertaine. Quant au poème, que Shelley se refusait à rendre didactique, ce n'est pas la rigueur sobre, la claire solidité organique qu'il faut lui demander, mais la richesse et presque le foisonnement de la pensée; l'enchevêtrement, les retours et les répercussions de la phrase y trahissent à tout instant l'entremêlement, les chocs multiples, le tourbillon de l'esprit; on dirait des ondes

excentriques et entre-croisées d'une surface fluide frappée simultanément en maints endroits. La composition est entrecoupée : le cadre général est souvent rompu par les retours de la plus forte hantise : et par exemple, le souvenir des maux passés revient à plusieurs reprises, non sans nuire à l'effet du tableau, dans le grand hymne à l'avenir qui clôt le poème ¹.

La grammaire de Shelley a déjà dans *La Reine Mab*, — elle conservera toujours, — quelque chose de fiévreux. Les règles de la construction normale sont à tout instant assouplies d'une main plus impérieuse que sûre :

the tales
Of this barbarian nation, which Imposture
Recites till Terror credits, are pursuing
Itself into forgetfulness ².

II. 158-161.

Et de même pour l'accord : il y a des mots qui en impliquent d'autres dans la pensée ; et ce sera avec ces autres, non avec les mots exprimés, que l'accord grammatical se fera : ainsi, dans une curieuse variante d'un passage du début du chant V ³, le mot *decay* traduit l'idée non seulement du dépérissement de la plante, mais de la plante elle-même qui meurt, et ainsi Shelley écrivit d'abord : « Avec le printemps, les vers rongeurs perdent de leur force »,

1. Shelley s'en rendit compte : l'un de ces passages 15-56 fut laissé de côté dans *The Daemon of the World* — comme aussi les cinq vers 109-113 qui ont presque l'air d'une interpolation. Nous avons signalé déjà les notations descriptives que Shelley glisse souvent en parenthèse, cf. pp. 156 et 164.

2. Grammaticalement, *itself* est une hardiesse ; une simple hardiesse si l'on veut en faire un rappel non du sujet lui-même, qui est pluriel (*tales*) mais du complément du sujet (*nation*) — une double hardiesse si l'on croit plutôt que l'idée favorite à Shelley comme à Godwin de l'auto-destruction de l'erreur, lui rappelle dans *itself, imposture* — le sujet d'une proposition relative : « Les vieux contes de cette nation barbare (les Juifs) les contes que l'Imposture a si souvent répétés qu'enfin la peur y a ajouté foi, s'en vont avec elle (l'imposture) à l'oubli. »

3. Ed. H. Buxton Forman.

The canker stains more faint, from each *decay*
Its buds unfold more brightly till no more
 Of frost, or shower or change of seasons mar
 The lustre of *its* cup of healing dew,
 The freshnes of *its* amaranthine leaves.

Quatre vers entiers gravitaient donc autour de ce substantif *non exprimé*. Et sans doute ceci est un cas extrême, et Shelley s'en aperçut, puisqu'il supprima le passage; mais il montre sur le vif le processus de sa composition poétique ¹.

C'est un trait de la critique textuelle en matières shelleyennes qu'elle ait trouvé tant de cas où des erreurs de désinences se soupçonnent ², sans qu'on en puisse être bien sûr, précisément parce que la pensée du poète est assez touffue pour qu'on puisse indifféremment mettre ici ou là les liens grammaticaux. Ainsi a-t-on cru pouvoir lire (IV, 112-115)

Specious names

Serve as the sophisms with which manhood dims
 Bright reason's ray and *sanctify* the sword...

au lieu de *sanctifies*; car on sent bien que le vrai sujet du verbe, dans la pensée complexe du poète, comprenait *specious names* autant que *manhood*, et plus peut-être. De même l'apostrophe à l'Esprit humain (VIII, 53-56).

O human Spirit! Spur thee to the goal
 Where virtue fixes universal peace,
 And midst the ebb and flow of human things,
 Show somewhat stable, somewhat certain still.

Show peut fort bien avoir été écrit parce que *virtue* et *universal peace* étaient à la fois présents à l'esprit du poète; grammaticalement, il ne pourrait être qu'un impératif comme *spur* (chose bien improbable) et donc on

1. Cf. des exemples semblables, à la fin de ce chapitre, et chap. VIII, p. 188.

2. W. M. Rossetti, dont l'hypercritique a pu être blâmée, aura du moins bien mis en lumière cette possibilité d'indécision que nous relevons ici.

l'a corrigé en *shows* ; mais peut-être la vraie pensée de Shelley est-elle ainsi restreinte ¹.

C'est la même involution de pensée qui explique ces emplois, très particuliers à Shelley, du pronom relatif « à double fin, » jouant un double rôle, remplissant une double fonction logique :

O thou! *Whose* virtues latest known
First in this heart yet claim'st a throne! ²
The Retrospect.

Whose implique un *who* sujet de *claim'st*.

Yes! she [liberty] will waft ye to some freeborn soul
Whose eye-beam kindling as it meets your freight
Her heaven-born flame in suffering Earth will light
Sonnet on launching some bottles...

Whose implique peut-être un *who* (« *some freeborn soul who will light Liberty's flame in Earth* ») qui rend plus facile le rappel de *soul* dans le lointain possessif *her*.

On peut encore relever dans *La Reine Mab* de nombreux indices ³ de cette étrange et fascinante qualité que seuls sans doute ont les grands poètes : ce mélange de profusion et de condensation qu'on peut appeler la concision poétique. Car il y a une concision toute différente,

1. Et je ne parle point des cas, où, soit par inattention, soit par souci de l'euphonie, l'entrave des désinences régulières est encore brisée :

And all their causes to an abstract point
Converging, thou didst bend and *called* it — God.

VI. 101-2.

2. Il y a un exemple semblable un peu plus haut, v. 132, 133.
— Un cas qui n'est point emprunté à des poésies posthumes, mais au roman de jeunesse (*Zastrozzi*, ch. xv) publié par Shelley, trahit cette même tendance : devant le cadavre de son amant, qui s'est suicidé, Matilda crie à sa rivale : « Behold that pale corpse, in *whose* now cold breast thy accursed image revelling impelled to commit the deed which deprives me of happiness for ever! » Le *whose* retentit assez pour que Shelley se passe de complément (*whom*, *him*) après *impelled*.

3. Nous en avons vu déjà dans les romans de jeunesse. Cf. chap. I.

toute de commodité intellectuelle, procédant avec méthode à la réduction la plus poussée qu'il se peut des idées indispensables, aboutissant ainsi à une formule volontiers abstraite, où rien n'est superflu — et c'est la concision des auteurs de maximes, et c'est la concision telle qu'on l'entend d'ordinaire. Mais la concision poétique respecte tout le donné de l'esprit, aussi bien, sinon plus encore, les images que les idées; elle ne procède pas par élimination progressive, mais par un ploiement impérieux de l'expression, qu'elle violente parfois au point de la rendre inanalysable — et c'est la concision shakespeareienne, et c'est déjà la concision de Shelley.

C'est ainsi que les prépositions conservent souvent le sens des verbes ou des adjectifs qui seuls pourraient expliciter leur emploi : déjà à propos des romans nous avons signalé cet usage fréquent du *of*, élastique et complexe : en voici d'autres exemples ¹ :

The heart of human love.

V, 184.

This heart of many wounds

VII, 162.

Tongues are busy of its life.

IX, 112.

Toutes les prépositions, en général, semblent se charger d'intentions exceptionnelles, jouer un rôle d'une richesse inusitée, emprunté aux verbes ou aux adjectifs non exprimés qui viendraient expliciter, mais aussi figer et vulgariser leur signification.

Gold or fame will surely reach
The price prefixed by selfishness, *to* all
But him of resolute and unchanging will.

V, 169-171.

(*To* à lui seul suggère l'idée d'offre, d'ailleurs non exprimée).

1. Les lettres, si souvent secouées elles aussi par la fièvre poétique, offrent parfois la même tournure : « The severest exile of penury » (13 déc. 1811). Dans *Alastor*, 239, Shelley parlera de « His cheek of death. » Cf. p. 27.

Parents dying on the pile that burned
To light their children to thy paths.

VI, 133-4.

C'est ainsi que les mots, les mots maniés dans un accès de fièvre, les mots brûlants encore ont parfois gardé un timbre spécial, trahissent une plastique nouvelle, assument presque un sens inédit : l'autel du Dieu de Shelley, de l'Esprit de la Nature c'est toute « l'extension sensible du monde ».

A shrine is raised to thee,
Which nor the tempest-breath of time,
Nor the interminable flood,
Over earth's slight pageant rolling,
Availeth to destroy —
The sensitive extension of the world.

VI, 226-231.

Et il y a quelque chose de shakespearien, ce nous semble, dans ce beau vers ¹.

Quant à l'*ambiguous man* de VIII, 134 ², on le prendrait pour un souvenir miltonien, si *ambiguous* n'avait chez Milton le sens d'incertain, d'hésitant, de perplexe, devant des situations ambiguës — non pas, comme chez Shelley, celui de double de nature, de tirailé entre le bien et le mal.

De même, le *consentaneous love* de VIII, 108 ³ décèle

1. *Extension* y a sûrement quelque chose de plus actif et vivant que n'auraient eu *exient* ou *appearance*, « l'étendue des manifestations sensibles du monde, » et sûrement aussi quelque chose de plus concret que n'a le même mot employé par Huxley par exemple, lorsqu'il parle de « *colours and extensions* » (c'est l'exemple que le N. E. D. juxtapose à la citation de Shelley) si bien que le sens, donné par Ellis (*Shelley Concordance*, 1892, p. 213.) de *increase* paraît soutenable et que *sensitive* a ici toute sa force, de *feeling*.

2. But chief, ambiguous Man, he that can know
More misery and dream more joy than all.

3. All things are recreated and the flame
Of consentaneous love inspires all life

une portée plus profonde, un « accord » plus intime et plus originel, que tels autres emplois du mot qu'on pourrait citer ¹.

Enfin des mots comme

The exterminable spirit it contains

VII, 23.

(= L'esprit indélimitable de l'univers ?)

sont bien entendus de purs *απαξ λεγόμενα* forgés dans le feu de la composition, et laissés là par une heureuse audace.

Et de tous côtés sont éparses ces épithètes d'impression, dont le rôle n'est pas restreint au mot qu'elles « modifient, » mais dont le retentissement dans toute la phrase fait la justesse. Tels, par exemple,

Unripe disease.

IV, 252.

(= Qui atteint un être encore « non mûr »).

Avenging hand.

V, 221

(= Non « vengeresse » puisque dans ce cas particulier, il ne saurait être question de vengeance, mais « vindicative » par humeur, par tempérament général)².

Fearlessly to turn
The keenest pangs to peacefulness.

IV, 156.

Fearless resignation.

VIII, 81.

1. Inducements consentaneous to his own feelings... a linked and consentaneous action [of several persons]... etc. (N. E. D.).

2. Comme ailleurs. « the avenging deep. » *Margaret Nicholson*. Epithal. — De même *revenge* tend au sens de haine forte et durable. VI. 112, 212, etc. Et *avenger* est presque inintelligible si on le confine au sens de vengeur dans *Laon and Cythna*, XV. « His slave and his avenger » et dans *Hellas*, 894 « Woe to the wronged and the avenger ! » (noter les oppositions.)

(= Stoïque).

Tranced upon the *charmed* soil

VII, 185.

(La magie de la léthargie où la parole du Christ a plongé le Juif Errant, s'épand sur la terre elle-même) ¹.

Its *fertile* golden islands
Floating on a silver sea.

II, 34-35.

(Il s'agit des nuages qui forment dans le ciel des îles merveilleuses ; *fertile* ne fait évidemment que traduire l'impression de bonheur, de paix, de plénitude, ressentie devant elles par le contemplateur, *comme* devant une terre féconde) ².

By the paths of an aspiring change.

IX, 19 et 148.

(C'est le chemin du progrès, semé de vicissitudes, qu'oriente une même aspiration).

Et plus encore que les épithètes simples, les composés — adjectifs, substantifs, participes — de Shelley décèlent cette valeur de pure impression, logiquement irréductible, et extrêmement riche de sens. Ces innombrables groupes de mots sans fonction grammaticale précise qu'a forgés le style romantique en général, se

1. Très fréquent dans Shelley, le mot jette simplement une teinte de magie sur la phrase : tout participe passé qu'il soit, c'est comme une épithète active que souvent il s'explique.

The *charmèd* eddies of Autumnal winds

Alastor, 52

Uplift thy *charmèd* voice

Laon and Cythna, IV. 28

When our *charmèd* name he hear

Ibid. V. Song. 6.

2. Les vers furent omis d'ailleurs dans *The Daemon of the World*.

L'idée de fécondité et celle de bonheur sont associées expressément dans *Queen Mab*. VIII, 103. (*Daemon*... II, 108.)

And fertile valleys resonant with bliss.

retrouvent chez Shelley — les *tempest-waves*, les *mountain-streams*, les *twilight-trees*, les *noonday-thoughts* etc. Mais nul n'a plus que lui été audacieux, et heureux, dans cette voie : ses composés, à chaque instant, ne sont pas décomposables ; l'insertion de copules quelconques — prépositions, adjectifs, etc... — nécessaire à leur construction logique semble solidifier, sous une forme qui n'a pas nécessairement été celle qu'aurait choisie le poète, un élément resté pour lui fluide ; ces composés sont essentiellement *impliqués* ; les expliquer c'est les détruire. Tels

Heaven-breathing trees, heaven-breathing groves.

VI, 97 et VII, 98.

(Pleins d'haleine célestes — respirant, exhalant du ciel — aucune traduction unique, ne rendra le composite de l'impression) ¹.

The transient gulph-dream of a startling sleep.

IX, 175.

(Il s'agit de la mort : le rêve éphémère d'une chute dans l'abîme, au moment où l'on se réveille de son sommeil — un vrai tour de force de condensation).

Et pour le dire en passant, c'est la gloire de la langue poétique anglaise, que d'avoir osé et su préserver au milieu du progrès analytique et discursif nécessaire à l'usage courant ou scientifique, un certain flottement dans l'emploi des mots, d'avoir pu sauvegarder à côté des corrélations verbales étroites et nettes, ces parenthèses plus larges et plus lâches favorables aux échos plus prolongés de la langue des vers. C'est ainsi que, bien loin qu'elle en soit appauvrie, elle laisse une véritable surabondance de sens jouer en elle-même, selon les besoins du poète, et aussi selon l'humeur de son lecteur.

1. *Breathe* est bien plus « expirer » que « aspirer » chez Shelley. Dédicace de *Laon and Cythna* : *breathed clouds of envy from a dungeon*. — *Laon and Cythna* XII. 18 : *flowers which to the winds breathed divine odour*. — et 22 : *breathed warmth on the cold bosom of the air*.

Car il n'est pas vrai psychologiquement que cette multitude d'expressions inanalysables soit susceptible d'une résolution facile par ces chevilles de simplification, ces liens d'éclaircissement, que nos ellipses françaises connaissent d'ordinaire ; chercher les « sous-entendus » précis qui permettraient de construire logiquement les exemples cités plus haut, ce serait (si même la chose était possible) jeter une passerelle mesquine et incertaine sur l'abîme que la pensée poétique anglaise franchit d'un bond.

Certes, nous ne jugeons pas que cet impressionnisme soit sans dangers ; et il est tel passage du V^e chant de *La Reine Mab* qui, très suffisamment clair pour quiconque le lira d'une haleine, et pour ainsi dire d'un peu haut, devient inextricable pour l'attention grammaticale d'une lecture lente :

There is a nobler glory, which survives
 Until our being fades, and solacing
 All human care, accompanies its change ;
 Deserts not virtue in the dungeon's gloom,
 And, in the precincts of the palace, guides
 Its footsteps through that labyrinth of crime ;
 Imbues his lineaments with dauntlessness
 Even when, from power's avenging hand, he takes
 Its sweetest, last and noblest title — death :
 The consciousness of good, which neither gold,
 Nor sordid fame, nor hope of heavenly bliss,
 Can purchase ; but a life of resolute good,
 Unalterable will, quenchless desire
 Of universal happiness, the heart
 That beats with it in unison, the brain
 Whose ever-wakeful wisdom toils to change
 Reason's rich stores for its eternal weal.

214-230

La stricte logique ne peut voir ici qu'une phrase trop longue, entravée d'oppositions et de compléments circonstanciels, gênée surtout par un jeu illégitime d'adjectifs et de pronoms possessifs. Une récitation fiévreuse saura, mieux qu'une lecture patiente, graduer le cres-

cendo initial, mettre en vedette l'idée essentielle à laquelle il aboutit (« *The consciousness of good* »), y rattacher le système renversé de sujets qui la suit, et justifier par le ton l'entre-croisement des « his » et des « its »¹.

Hogg touchait une note juste lorsqu'il disait des écrits de son ami qu'ils sont toujours « démoniaques »². Sur d'autres lèvres que celles de la Sibylle, l'oracle risque fort de perdre son sens. Il faut lire Shelley (comme souvent Shakespeare), non pas successivement, dans le temps, mais pour ainsi dire en bloc, dans l'espace, et d'un seul embrassement.

1. *Virtue*, du vers 217, implique *the virtuous man*, et « développe » un masculin, suivant la vision du poète : ainsi, après *its footsteps* du vers 219, trouvons-nous *his lineaments* et *he* aux vers 220-221, pour revenir à l'abstrait *its noblest title* (sa plus noble consécration) au vers 222.

De même *universal happiness* du vers 227 implique, *the happiness of mankind*, et c'est à *mankind* que sans doute a pensé le poète lorsqu'il a dit au vers 230 *its eternal weal*.

Voir IX. v. 31-33, deux *his* qui renvoient clairement à deux personnages différents qu'il faut avoir présents à l'esprit à la fois pour comprendre.

Pour d'autres constructions rompues voir ch. IV, p. 79, note. — ch. VIII, p. 187, 188, note — ch. XI, p. 295 note.

2. Ch. xxiii.

CHAPITRE VIII

L'AMOUR INSATISFAIT.

Rien n'égale le désespoir que fait éprouver la certitude d'avoir aimé un objet indigne de soi. Ce funeste trait de lumière frappe la raison avant d'avoir détaché le cœur ; poursuivi par l'ancienne opinion, à laquelle il faut renoncer, on aime encore en mésestimant ; on se conduit comme si l'on espérait, en souffrant comme s'il n'existait plus d'espérance ; on s'élance vers l'image qu'on s'était créée ; on s'adresse à ces mêmes traits qu'on avait regardé jadis comme l'emblème de la vertu ; et l'on est repoussé par ce qui est bien plus cruel que la haine, par le défaut de toutes les émotions sensibles et profondes ; on se demande si l'on est d'une autre nature, si l'on est insensé dans ses mouvements ; on voudrait croire à sa propre folie pour éviter de juger le cœur de ce qu'on aimait.

M^{me} de Staël, *De l'Amour*.

Shelley revint d'Irlande, aussi brusquement qu'il y était parti, au début d'avril 1813. Prétextes et raisons, les uns soudain grossis, les autres soudain diminués d'importance, prenaient curieusement la place les uns des autres dans sa conscience : jamais homme ne sut si mal le vrai pourquoi de ce qu'il faisait. Peut-être n'est-ce qu'un prétexte qui, dans sa correspondance, attribue ce retour au dépit amical qu'une visite manquée de Hogg à Dublin lui aurait causé ; peut-être la vraie raison, la perspective d'une première maternité pour Harriet, est-elle la raison cachée ¹.

Le désir que la jeune femme devait éprouver d'être pour la circonstance à proximité de ses parents, et peut-être déjà le plaisir que prenait le poète à la compagnie des amis qu'il s'était faits à Londres dans le cercle de

1. C'est l'idée de M. Buxton Forman. (*Memoir* en tête de son édition en cinq volumes, 1890. Bell et Co.)

Godwin, lors de sa visite d'automne, firent qu'il choisit pour résidence le quartier de Grosvenor. Hogg nous le montre là reprenant sa vie d'autrefois, aussi fantasque, mais moins solitaire : nous entendons reparler de ces sommeils léthargiques profonds, qui le séparent du reste du monde, aux dernières heures du jour, pour le rendre, débordant de rêve et de pensée, à cette vie surexcitée que la nuit lui apporte ; nous le retrouvons, avide de narrer aux enfants des contes de mystère ou d'effroi, prenant un plaisir toujours nouveau aux jeux féeriques de la lumière et de la flamme, allant au jardin, le soir, faire partir des feux d'artifice avec ses petits amis. Et ce sont, de plus en plus, des repas irréguliers et légers de pain, qu'il grignote sans cesse, de panades, de thé, de chocolat ; car sa femme et lui sont maintenant de stricts végétariens. Et ce sont, de plus en plus, les allures un peu hagardes du jeune homme qui va, sans chapeau, sans cravate, les yeux absorbés par une lecture ou par la rêverie, serpentant et glissant par les rues de Londres.

Il a la même activité d'imagination, tantôt profonde, penchée sur les secrets de la nature, et tantôt maladive, traversée d'inquiétudes puériles : on le voit longuement scruter l'abîme aux lueurs fauves qui semble s'ouvrir aux yeux de la chèvre, « messager de Hadès » ; mais le souvenir de l'attaque mystérieuse de Tanyralt vient trop souvent raviver sa crainte romantique d'une persécution aussi obstinée qu'aveugle ; et le simple aspect d'une personne atteinte d'éléphantiasis le trouble et longtemps le hante — il est vrai qu'il suffira d'une citation de Lucrèce pour le tranquilliser...

Est elephas morbus qui propter flumina Nili
Gignitur Ægypto in media, neque præterea usquam.

Il passe des journées entières, les yeux brillants, le geste vif, à lire, derrière la fenêtre en encorbellement de son logement de Half Moon Street — un peu, dira son amie Mrs. Newton, comme une alouette dont on met la cage à l'air, pour la faire chanter.

Mais l'air de Shelley c'est de plus en plus, et à mesure même qu'il s'humanise, la société de ceux qui partagent ses élans de poète, et son zèle de réformateur.

Or il n'est pas possible d'ignorer l'écart grandissant qui laissait, bien loin derrière le mouvement de sa pensée, son amour d'exaltation romantique, de dévouement hâtif, et comme de destin forcé. Harriet était restée la fillette naïve d'autrefois : « Venez, écrivait-elle d'Irlande à Miss Hitchener ¹, vos arguments renforceront les nôtres, et l'on ne trouvera pas si sot ce que je pourrai dire. » Il est vrai qu'elle savait mimer avec une exactitude maladroite et touchante les gestes de Shelley : après avoir expliqué, avec toutes les héroïnes des romans — écrits ou vécus — d'alors, comment « on peut être trop sensible pour être heureux », ² elle savait s'indigner, avec le végétarien de *La Reine Mab*, en songeant aux « volailles massacrées au service de nos gourmandises ». Ainsi, nature passive et pliable, elle fit quelque temps illusion à Shelley. Son enthousiasme ne s'aperçut pas d'abord que cet écho fidèle qu'il rencontrait toujours chez sa femme-enfant, prouvait non une harmonie d'âmes originales, un accord spontané, ce *consentaneous love* qu'il chantait volontiers, mais une facilité un peu molle d'adaptation, un don de répétition,

1. 1. du 29 janvier 1812.

2. C'est l'un des lieux communs les plus caractéristiques de l'époque : la célèbre « Perdita », Mary Robinson, avait déploré « my sensitive and perpetually aching heart » (*Memoirs*) ; Charlotte Corday avant de monter sur l'échafaud se consolait en pensant que la vie est fatalement orageuse pour quiconque a le cœur sensible et l'imagination vive ; Thomas Moore, en pleine jeunesse, proclamait (lettre du 26 mai 1807) « The softest hearts meet with the hardest cases in this world. » Transposée dans le domaine de l'art, ce sera la grande idée romantique que la plus grande beauté, comme la plus grande bonté, implique la souffrance. Shelley dira d'une feuille d'automne (*Julian et Maddalo*, 28.) « In hue too beautiful for health. » Et le vers célèbre de Musset sera un écho inconscient du vers de *Skylark* : « Our sweetest songs are those that tell of saddest thought. »

et somme toute un vide personnel, sonnait bien, mais sonnait creux, à l'appel d'autrui.

Les démarches de la raison se laissent imiter mieux que les élans de la foi ; il n'était rien de redire une proposition, il eût fallu en rendre le ton et l'allure. Déjà il arrivait à Harriet de rire de ce qui paraissait sacré au jeune apôtre du Vrai et du Bien : c'est en se jouant qu'elle distribuait auprès de Shelley « lui si sérieux ! » les pamphlets de Dublin ; c'est avec le même entrain amusé qu'elle allait avec lui lancer à la mer les flottilles de bouteilles ou de coffrets « chargés de science ». Et c'est maintenant avec quelques moqueries, qu'elle accueille les élucubrations des jeunes « bouchers sentimentaux ou ferblantiers philosophes » qui, si nous en croyons Hogg, railleur, lui aussi, forment en 1813-1814 la société préférée du poète ¹.

Shelley malgré tout veut croire à la réalité, et à la durée du zèle montré d'abord par sa jeune femme. Il le veut d'autant plus que sans doute l'attachement passionnel se fait un peu complice de son désir d'époux éducateur, et rend son illusion plus facile. Mais qu'il sent bien, au fond, qu'il caresse en effet une illusion, c'est ce que de bonne heure on peut entrevoir. Qu'on remarque seulement comme il parle de Harriet, au maître, au confident de sa pensée, à Godwin. C'est, au début de 1812 ², dans la seconde, non pas même la première, des lettres auto-biographiques, un sec post-scriptum : « Je suis marié à une femme dont les idées sont semblables aux miennes ». Lorsque, — dans sa quatrième lettre seulement, — il revient sur ce sujet, c'est sur un ton apologétique : « Ma femme partage mes pensées et mes sentiments. Quand je fis sa connaissance, j'étais seul et sans amis ; sa vie, à elle, était rendue amère par des discordes de famille et par un

1. C'était aussi l'impression des contemporains. Voir à l'appendice un article du *London Liberal* imaginant une fête philosophique présidée par Shelley.

2. 10 janvier.

véritable système d'oppression domestique. Nous déci-
dâmes d'unir nos destinées... » ¹. Quelques mois plus
tard, Shelley écrit à Sir J. Lawrence, qui vient de faire
dans son *Empire des Nairs* un procès du mariage dont
le poète est très frappé : « Je suis depuis un an marié
à une femme plus jeune que moi — qui ne suis pas
encore majeur. L'amour semble incliné à rester dans
sa prison. » L'expression est d'une incertitude qui in-
quiète, et qui empêche d'y voir une gracieuse façon
d'affirmer son bonheur ².

Et l'empressement même avec lequel Shelley avait
pris à son compte, de si bonne heure, les thèses du phi-
losophisme romantique sur l'inaliénable liberté de l'a-
mour, n'est pas fait pour dissiper cette inquiétude; il nous
y préparait plutôt. Ici encore, il semble que Shelley ait
été, avant toute expérience, hanté par la pensée, par le
pressentiment de son instabilité sentimentale ³.

Sans doute, il dit, il répète — trop peut-être pour
qu'il ne paraisse pas vouloir s'en persuader lui-même,
qu'il est heureux avec Harriet. Et de même il vante la
« pureté » — il faut entendre l'intégrité et la hardiesse
intellectuelles — de sa jeune compagne; mais il le fait
avec trop d'insistance pour qu'il ne semble pas vouloir
l'assurer, la confirmer dans cette qualité, et faire de
l'éloge même une prédication.

Il y a une pièce qui résume assez bien tout ceci, qui
montre assez clairement ce qu'un an à peine après son
mariage ⁴, vers l'été de 1812, l'amour de Shelley était

1. 28 janvier.

2. Comme dit, avec trop d'indulgence, M. Dowden, p. 286.

3. Cf. *St. Irv.* (Marriage) « an human institution, and incapable
of furnishing that bond of union by which alone can intellect be
conjoined. » — l. à Hogg, 9 [May] 1811 : « I could not endure the
bare idea of marriage, even if I had no arguments in favour of
my dislike... » (toute la lettre) et 21 juin 1811 : « (Marriage is)
the most horrible of all the means which the world has had re-
course to, to bind the noble to itself. »

4 La pièce précède un sonnet anniversaire, dans le MS. Es-
daile.

devenu : un « emprisonnement, » en effet, un emprisonnement physique d'autant plus rigoureux que la vingtième année rendait sans doute ses sens plus exigeants, et un espoir inquiet que l'union des corps ne serait jamais avilie par le divorce des âmes. Le luth amoureux, qui dans un an sera visiblement fendu, nous paraît déjà laisser entendre sa fêlure.

Ce n'est point blasphémer que d'espérer du Ciel
Un don plus excellent de ces joies indicibles
Qui palpitent au fond des battements du cœur,
Et adoucissent l'amertume dont le monde
Abreuve les âmes filles du ciel...

Ne tourneras-tu pas
Vers mes yeux tes yeux pleins d'immatériels rayons
Jusqu'à ce que pour moi, Terre et Ciel, Ciel et Terre,
Ne soient plus qu'un ? Ta joue ne viendra-t-elle point,
Chaude du doux sang qui y coule, sur la mienne
Reposer, exhalant comme un flux de douceur
Dans cette forme humaine, et jusqu'au fond de l'âme
Pour un temps attachée à ces fibres menues ?
Je donnerais le plus heureux et le plus long
Des jours dont le destin marqua ma vie,
Pour un de ces baisers où je me sens revivre...
C'est le plus haut effort de l'espoir et du rêve
Que de peindre l'amour continuant ainsi
Paisible, chaud, et guérisseur ; et lorsque l'âge
Aura su tempérer les extases présentes,
Donner un ton plus doux à ce feu luxuriant
Qui flamboie sur l'autel de mon amour esclave,
Et cède à la Passion vertueuse l'empire
De la Raison ; lorsque l'été de cette vie
M'aura rendu plus mûr, plus profondément homme ;
Lorsque quelques années auront joint la sagesse
A toute ta douceur féminine, à la flamme
Qui palpite en ton cœur enthousiaste — alors même,
Notre sainte amitié (car est-il d'autre nom
Pour un amour comme le nôtre ?) [survivra] : ¹

1. L'expression est brisée en deux endroits :

not then

Shall holy friendship (for what other name
May love like ours assume ?) not even then

Coutume qui corrompt, froides formalités
 Qui endureissent tout dans ce monde navrant ¹,
 A nous qui songerons au cher amour qui lie
 Nos cœurs en une douce communion, à nous.
 Qui saurons émotions et pensées l'un de l'autre,
 Jamais n'arracheront flatterie insincère,
 Eloge, haine, amour, comme aux fous de ce monde,
 Jamais ne trancheront l'attache indéfectible
 De notre amour à la Vertu. Ah! pourraient-ils,
 Ces yeux dont le doux feu, irradiant mon cœur,
 Vient purifier sa pureté, d'un seul regard
 Flatter jamais son vice, ou consacrer ses craintes?
 Oh non! Autre moi-même! Ai-je une foi si vaine
 En la vertu que j'apprenne à douter
 Du pur miroir du vrai?

L'amour pleinement satisfait parlerait-il ainsi? Formuleraient-il, fût-ce pour les condamner immédiatement, ces pressentiments injurieux? Et ces ombres de soupçon, chassées ici avec indignation, ne sont-elles pas de mauvais augure?

Qui sait même si l'appel physique du début, cette soif d'amour, qui semble craindre de ne pouvoir s'étancher ici-bas, n'impliquent pas ou bien que Harriet, consciente elle aussi de son éloignement intellectuel, commence déjà cette maladroite tactique du reploiement, qui, nous le verrons, consommera la rupture, et refuse de se donner, sentant que Shelley ne se donne plus tout entier — ou bien que Shelley, souffrant de voir la « sainte amitié » imparfaite, commence à trouver insuffisante la pitance même qui le retenait captif?

Shall custom so corrupt, or the cold forms
 Of this desolate world so harden us,
 As, when we think of the dear love that binds
 Our souls in soft communion while we know
 Each other's thoughts and feelings, can we say
 Unblushingly a heartless compliment...

Il manque un verbe après « Shall holy friendship... » et la construction « so corrupt us, so harden us » fait attendre « as to make us say a heartless compliment... », au lieu de l'exclamation indignée « [How] can we say a heartless compliment... »

1. *Desolate world*, à coup sûr l'épithète est active.

Si Harriet avait pu partager ses enthousiasmes d'un mouvement libre et vrai, il est incroyable qu'il eût de si bonne heure cherché auprès d'autres l'échange spirituel et les hautes amitiés d' « âmes sœurs ».

A peine marié cependant, nous l'avons vu reprendre avec Miss Hitchener, cette correspondance où il « rationalisait » avec tant de passion; il ne lui cachait pas la joie qu'il éprouvait à « tremper son propre esprit dans les énergies de celui de son amie »¹ « Combien je serais heureux de vous voir! Je n'ai pas besoin de vous le dire, et mon bonheur n'est pas si grand, qu'il convienne à une amie d'être avare de cette société qui en (*sic*)² constitue le charme unique ». Il oubliait Harriet; mais ses souvenirs étaient aussi désobligeants que ses oublis; il suppliait Miss Hitchener de l'aider à « façonner la noble intelligence de sa femme »; et il ne voyait guère de plus haut idéal pour celle-ci que de pouvoir un jour « partager la lumière du soleil de son âme! »³ Mais ce soleil devait peu luire.

Lorsque Shelley écrivit les vers que nous venons de citer, Miss Hitchener était venue à Lynmouth; elle avait dû, pour ce faire, abandonner ses élèves, négliger les conseils de prudence, sinon les ordres de son père, et braver les bruits fâcheux que ces relations avec le fils du *squire* de Field Place avaient fait courir. Elle accompagna les Shelley au pays de Galles. Mais quand de Tanyraît le poète vint à Londres, en octobre 1812, il était déjà revenu sur l'opinion qu'il s'était faite de la grave et sentencieuse « Portia ». Harriet dira avoir été bles-

• 1. 28 novembre 1811.

2. 18 octobre. C'est encore un cas — ils sont nombreux dans ces lettres à Miss Hitchener — de *mots impliqués* : « My happiness is not so great that it becomes a friend to be sparing in that society which constitutes *its* only charm, » — cela ne traduit pas logiquement la pensée de Shelley, il finissait sa phrase comme s'il avait commencé non « My happiness » mais « My life is not so happy... » « *Its* only charm » sonne en lui comme « the only charm of my life. »

3. 23 novembre.

sée par des paroles au moins imprudentes de Miss Hitchener, impliquant la supériorité intellectuelle de celle-ci, et abaissant le rôle de la femme selon la chair auprès du rôle de la sœur selon l'esprit. Shelley lui-même, comme pour compenser l'extravagance de son enthousiasme premier par l'exagération de ses griefs, la présentera comme « une femme à l'esprit sans scrupules, *desperate views*, et aux passions effrayantes, capable de vengeance froide et acharnée¹. » Il dira avec un curieux mélange de plaisanterie et de judicieuse confession : « C'est un animal féminin, rusé, superficiel, laid, hermaphrodite, et jamais mon étonnement en face de ma propre fatuité, de ma déraison, de mon mauvais goût, ne fut plus grand qu'après avoir vécu quatre mois dans la même maison qu'elle »². C'est en effet le 8 novembre qu'après lui avoir promis un secours pécuniaire auquel, il le reconnaissait, la pauvre institutrice avait bien droit, Shelley put se séparer de son « Diable brun ».

Elle partit ; mais Hogg nous raconte que le jour même du départ, Shelley l'écoutait encore, avec un ravissement dont son entourage s'inquiétait, discourir sur les droits de la Femme. La facilité d'enthousiasme du poète restait la même — incorrigible ; il était toujours prêt à l'illusion ; et l'ancienne était à peine perdue qu'une autre, dont les conséquences allaient être plus graves, naissait déjà. Quand Miss Hitchener quitta les Shelley, il y avait quelques jours que de nouvelles connaissances étaient faites, d'autres amitiés conclues, qui vont tenir une grande place dans le cours des années qui suivent.

Les enfants qui avaient entraîné Shelley au spectacle de leurs feux d'artifice, « au jour de Guy Fawkes », avaient pour père cet apôtre du végétarianisme, J. F. Newton, que l'auteur de *La Reine Mab* allait citer avec éloges ; Mrs. Newton, et sa sœur, Mrs. de Boinville, avaient une beauté, et surtout une certaine coquetterie d'intelligence

1. 30 mars 1813.

2. 3 décembre 1812 à Hogg.

et de sentiment, qui semblent avoir bien vite attiré le poète. Leur père avait été propriétaire de riches plantations à Saint-Vincent, et la maison de Mrs. Newton, dans Chester Street, — une rue à la mode, nous dit Hogg — était toute confort, élégance et bon goût. Mrs. de Boinville surtout, élevée par ce père épris de hardiesse politique et philosophique, avait gardé l'ardeur des premiers jours révolutionnaires, l'ardeur que la vue du sang n'a pas encore enfiévrée ou refroidie : elle aimait se dire une enfant de la Révolution. Elle avait fait un mariage romanesque, auquel le père avait bientôt consenti, en épousant à Gretna Green, un ex-fermier général dont le libéralisme à la La Fayette — dont il était ami intime — était devenu suspect, et qui pendant le cours d'une mission à Londres avait été mis au nombre des « émigrés ». Revenu en France sous le Consulat, il fit avec les siens plusieurs voyages, et mourut enfin, au retour de la campagne de Russie, le 7 février 1813.

Comme souvent ceux que de grands enthousiasmes ont soutenus dans la vie, celle que Shelley trouvait veuve à son retour d'Irlande avait conservé sous des cheveux précocement blanchis, une figure jeune et des yeux lumineux encore. Elle était évidemment, elle aussi, dans une situation des plus aisées ; elle avait dans le quartier aristocratique de Pimlico, des relations distinguées, que même au début de son veuvage elle semble avoir cultivées : Hogg nous raconte une visite manquée de madame d'Arblay, et ajoute, employant les gallicismes qui donnaient un air extatique aux expressions les plus simples de ces femmes de l'« Ecole Française » : « *of course she would have been ravished by her presence, — she was desolated at her absence* »¹.

Sa fille Cornelia, de trois ans plus jeune que Shelley,

1. Hogg, ch. xxv ; le fameux journal de Madame d'Arblay signale les services que M. de Boinville lui aurait rendus, lorsqu'elle voulut quitter la France en 1810 et 1812. — C'est sans doute à ces exagérations du style à la mode plutôt qu'à quelque trait constitutionnel de la langue que Coleridge pensait lorsqu'il disait qu'on ne saurait presque parler français sans mentir.

venait d'épouser un M. Turner, dont nous ne savons rien. Comme tant d'autres enfants de la génération révolutionnaire, elle était, jeune encore, la proie d'une certaine mélancolie d'imagination qu'elle nourrissait de poésie. On ne sait qui, d'elle ou de sa mère, attira Shelley à l'Arioste et au Tasse : mais ce fut elle sûrement qui l'initia à ce Pétrarque, dont tous les jours elle apprenait une page.

C'était un monde tout nouveau, on ne l'a pas assez remarqué, dans lequel le poète entra alors : un monde un peu trouble, épris de singularité plus que d'originalité, capable de sentimentalisme plus que de passion, de paradoxe plus que de profondeur ; un monde un peu superficiel, qui s'amusait de ses propres hardiesses et de ses propres enthousiasmes, dont les acteurs aimaient s'étourdir au choc des controverses de salon, s'enivrer de reparties et de citations, et papillonner parfois autour du scabreux.

Hogg nous rend compte ¹ d'amusantes conférences faites par de charmants bas-bleus contre l'usage du corset ; il nous montre de jeunes poètes, petits « Othons » ² d'aspect maladif, venant étaler là leur passion de suicide ; il nous rapporte d'inquiétants propos de jeunes femmes, disant un jour entre elles, de Shelley : « Il est si modeste, si réservé, si pur, si vertueux ! Quels ravages il ferait s'il était tant soit peu fripon (*rakish*) ! » Un comique volontiers sensuel, un humour souvent risqué, caractérisent les souvenirs qui nous reviennent de cette période de mondanité : c'est le récit des amours inquiètes d'un ancien camarade de collège ; c'est l'histoire de la soirée passée aux jardins de Vauxhall, l'uni-

1. Ch. XIII.

2. Othon était en effet l'une des idoles de l'imagination romantique : l'impétuosité de ses passions, la douceur plus ou moins légendaire de son gouvernement, surtout la brièveté de son empire (on sait qu'il régna trois mois) et la grandeur farouche de sa fin, le désignaient également pour ce rôle. D'ailleurs le suicide était à l'ordre du jour. Madame de Staël, alors exilée à Londres, venait de publier sur ce sujet un opuscule fort remarqué. Cf. *Edinb. Rev.*, Aug. 1813.

que soirée apparemment à laquelle on ait réussi par surprise à entraîner le poète, en compagnie d'une jeune Quakeresse dont le plaisir tremblant le faisait rire; c'est l'anecdote d'une jeune amie de Shelley, remarquée par le pétulant Hogg, bientôt présentée à lui par la maîtresse de maison, et répondant à ses compliments un peu ardents : « Vos hommages sont agréés, Monsieur, et quand la perfection de la race humaine sera réalisée, on vous rendra heureux ». C'est là sans doute ce que les romans du temps célébraient, lorsqu'ils exaltaient « ce mélange inconcevable de décence et de volupté qui éloigne et attire sans cesse et qui éternise l'amour » ¹.

Celui qui se faisait galamment appeler le chevalier Lawrence, l'auteur de cet *Empire des Nairs* qui avait en 1812 obtenu les suffrages de Shelley ², est le seul personnage de ce petit cercle mi-intellectuel et mi-mondain qui nous soit un peu connu. Or c'est un bon exemple de cette légèreté sentimentale, de cette moralité aventurière, qui si souvent alors s'alliaient aux « émancipations » de l'esprit. Lawrence, sous prétexte de revendiquer les Droits de la Femme — c'est le sous-titre de son « roman utopique » — nous paraîtrait aujourd'hui friser bien souvent la polissonnerie. Il nous semble étrange que Shelley, sa femme, sa belle-sœur, — et plus tard sa seconde femme — aient pu lire sans répugnance, sans soupçon, ces sottes histoires de jeunes filles déguisées en Etoniens, ces indéliçables fantaisies de harems; certes il faut faire — et très large — la part de cette ingénuité toute spéciale aux intellectualistes sincères, qui si souvent prennent pour la hardiesse d'une théorie ce qui n'est au fond que l'extravagance d'un désir; il faut tenir compte aussi de cette « rage d'expérimentation morale » ³ qui avait sévi en Angleterre comme en France,

1 Me. Cottin. *Claire d'Albe*, 1. 29.

2. Son nom paraît dans une lettre de Mrs. Newton à Hogg, comme celui d'un ami de tous les jours — le 21 oct. 1813.

3. « The rage for experiment in moral conduct, which some years ago prevailed to a considerable extent. » *Annual Review*, 1805, p. 653. — Et encore en 1815, Hazlitt dira (*Mind and Motive*)

après les secousses de la révolution politique, et dont il devait bien rester, ici et là, quelques traces. Mais on ne peut nier qu'il dût émaner comme une dangereuse atmosphère d'instabilité, pour l'union de deux jeunes époux, de cette lecture de Lawrence. Les mots du Jacques de Diderot, répétés ici en exergue, devaient les troubler de leur éloquente ironie et de leur tendre amertume : « Le premier serment que se firent deux êtres de chair, ce fut au pied d'un rocher qui tombait en poussière; ils attestèrent de leur constance un ciel qui n'est pas un instant le même; tout passait en eux et autour d'eux, et ils croyaient leurs cœurs affranchis de vicissitudes. O enfants! toujours enfants! » Et les cas imaginés par Lawrence lui-même devaient frapper Shelley par leur plausibilité — si déjà il ne les sentait pas trop réels : « Combien malheureux est l'être qui, aveuglé par une passion de jeunesse, a fait le sacrifice de sa liberté à une femme incapable de gratitude et de tendresse; et dont le mariage seul l'empêche de s'unir à une autre qui peut-être possède toutes les qualités » ¹. Et les menues poésies que Lawrence composait à l'époque où il fréquentait la société de Shelley, n'avaient pas la grâce précieuse, et la délicatesse un peu maniérée des « Anacréontiques » de Thomas Little ² — elles allaient droit au fait, avec un voulu, presque une effronterie, qui nous choquent, mais où sans doute notre poète ne voyait qu'une forte satire ³.

que la thèse sensualiste « has crept into ladies' boudoirs, is entered in the commonplace-book of beaux, is in the mouth of the learned and ignorant, and forms a part of popular opinion. »

1. « How wretched is that person, who being blinded by youthful passion, has made a sacrifice of liberty to one who is incapable of gratitude or tenderness; and whose marriage is the only obstacle to an union with an other, who may possess every amiable quality. » *The Empire of the Nairs*. Introd.

2. Thomas Moore.

3. V. par exemple « Love and Marriage » (Galignani's Messenger) 1814 :

The monopolist at a magnificent feast
Who sat without picking a bone,

Les quelques lettres des amies de Shelley que Hogg nous a conservées ne sont pas beaucoup plus rassurantes : leur pédantisme même n'est pas toujours parfaitement sain : « Dans votre appréciation du caractère de Grandison, écrit à Hogg Mrs. Newton¹, il vous faut souvenir que Richardson voulait peindre un être tout à fait civilisé, et dont les passions sont toujours soumises à la Raison. C'est elle, cette Raison, qui semble toujours être à la barre — et c'est un assez répugnant spectacle, je l'avoue, comparé à ces sauvages et superbes élans de passion qui se font tant remarquer chez sa belle maîtresse... » Un peu plus loin : « Jamais je n'ai rencontré dans la campagne de cette île fameuse (la Grande-Bretagne) de personnes de l'un ou l'autre sexe qui fussent vraiment éclairées et agréables; elles y sont trop éparses pour qu'on les trouve ainsi, par hasard. La capitale même n'est rien moins que riche en penseurs libres de préjugés; et sur ceux-là, la société avec tous ses mensonges met une griffe si ferme que la moitié de leur mérite reste dans l'ombre. » Dans une autre lettre² Mrs. de Boinville à son tour explique comment, sans soutenir que « le premier, le grand commandement est de toujours suivre ses inclinations, » elle adhérerait volontiers au précepte de Chamfort : « Jouir et faire jouir sans causer de mal à personne — voilà toute la morale. » Elle reconnaît d'ailleurs que tout plaisir se paie, « tout ce qu'il vaut la peine de posséder, s'achète au prix d'une souffrance; car l'infinie méchanceté de Dieu — comme dit un malicieux ami [nous devinons à qui elle pense] — en attache toujours une, fort sagement du reste, à chacun des bonheurs

Was a Musulman, blind to the charms of the East,

Who yawned in his harem alone.

And who were the men, who in spite of each wish,

Could obey such unnatural control,

Who suffer'd themselves to be fix'd to a dish?

They were Christians — God bless every soul!

1. 21 oct. 1813.

2. 11 mars 1814.

qu'il accorde à ses pauvres enfants souffrants, à ceux que dans son grand amour il veut bien châtier... » Et elle termine en renvoyant Hogg aux lettres de mademoiselle de Lespinasse.

Hogg n'en avait guère besoin : il venait de publier un étrange petit livre — de prétendus *Mémoires du Prince Alexy Haimatoff*¹, — qui précisément glisse maintes fois la curiosité du libertinage dans le goût de la liberté : il y a là de fines descriptions² de fronts et de regards féminins ; il y a aussi un curieux tableau de certaine société secrète d'universitaires allemands, où l'on voit les « Eleuthérarques » prouver au héros que « l'âme est matérielle, que la mort est une annihilation complète, un éternel sommeil, » et l'exhorter à « briser les liens, à secouer le joug d'un esclavage » affreux, mais mal défini ; il y a surtout des peintures de harems assez hautes en couleur, où l'on sent très vivement tout ce que les hardiesses romantiques devaient au sensualisme du dix-huitième siècle.

Tout un printemps et tout un été, dans les divers logements de Londres où l'on a peine à le suivre, aussi bien qu'à Bracknell — le petit village de Berkshire où vivait Mrs. de Boinville, et où Shelley vint s'installer en juillet, le poète fut ainsi l'Oberon, l'Ariel, le Roi des Fées, d'une cour un peu falote. Sa *Reine Mab* lui attirait d'étranges visiteurs. Il n'était pas encore le fin liseur de caractères qu'un jour il deviendra. Certaines allures, plutôt que certaines qualités, avaient pour lui

1. Chez l'éditeur ami, Hookham, 1813.

2. Shelley les relèvera dans le compte-rendu qu'il fera du roman de son ami pour le *Critical Review* (Déc. 1814.) p. 23 « Rosalie's eyes were large and full ; they appeared at a distance uniformly dark ; but upon a closer inspection the innumerable strokes of various hues of infinite fineness and endless variety drawn in concentric circles behind the pellucid crystal, filled the mind with wonder and admiration. » (Cf. un souvenir de ceci dans *Laon and Cythna*, XI, 5). Shelley protestera contre le « promiscuous intercourse » vanté par Haimatoff et son maître ; contre la *théorie* voluptueuse plutôt que contre la volupté même du roman.

un irrésistible attrait. La même facilité d'ébranlement qui l'avait jeté dans les rêveries fantastiques des romans de bas étage, puis dans les systèmes simplistes des philosophes de l'école française, le laissait aujourd'hui sans défense devant ces « filles de la Révolution, » plus éprises de liberté et d'amour que vraiment libres et profondément aimantes. Peut-être Shelley devait-il songer un jour aux sentiments qu'elles lui avaient inspirés, à la fois puissants et décevants, lorsqu'il disait dans un vers difficile de son remaniement de *La Reine Mab*¹ « qu'ils n'attirent que pour trahir bientôt. » En tous cas il n'était pas sans entrevoir dès maintenant le péril de ce besoin d'aimer, vaste et flottant, qui se réveillait en lui; nous le surprenons disant à Hogg, un jour que celui-ci avait réussi à l'entraîner loin des fadaises prétentieuses de son entourage : « Oh! que je voudrais donc être aussi difficile et exclusif que toi! » Et ce souhait, exprimé à Londres, avant la fin de juillet 1813, apparemment², était déjà un aveu, et déjà peut-être un remords.

Donc il se sentait faible, et on le savait faible; Mrs. de Boinville, dans la lettre déjà citée, disait curieusement : « Les Shelley ont adjoint à leur cercle d'amis un froid érudit, qui selon moi n'a ni goût ni sentiment. Shelley s'en apercevra tôt ou tard; car sa chaude nature semble implorer la sympathie, et je suis convaincue qu'il ne la trouvera pas chez cette nouvelle connaissance. » —

1. *The Daemon of the World* (sans doute de 1815)

Maiden, the world's supremest spirit,
Beneath the shadow of her wings,
Folds all thy memory doth inherit
From ruin of divinest things,
Feelings that lure thee to betray,
And light of thoughts that pass away.

Il faut entendre « that lure thee only to betray thee » Cp. *Prometheus Unbound*, II. s. f. où le mot est évidemment sous-entendu.

2. Hogg, ch. xxvii, s. f. où le mot semble bien plus à sa place qu'il ne l'était au ch. i.

Il s'agissait de Peacock, à qui le libraire Hookham avait fait faire la connaissance de Shelley, dès 1812, et qui allait, quoi qu'en pût dire Mrs. de Boinville, devenir un ami du poète ; Peacock, lecteur curieux et indolent, amoureux sans hâte, et observateur plus amusé que pénétrant, classique attardé, mêlant à la raison du dix-huitième siècle un sens nouveau de l'antiquité, allait à la fois stimuler Shelley par son érudition, et le choquer par sa moqueuse incompréhension de tout romantisme ; Mrs. de Boinville n'avait pas tout à fait tort en le jugeant comme elle faisait.

Mais ce n'était point seulement l'ami qu'elle condamnait ainsi : « Shelley fait avec nous l'expérience des joies du foyer » écrira-t-elle bientôt ¹. Il est difficile de voir là les paroles d'une « amie attentive et judicieuse ², » si l'on songe à tout ce que « l'attention » avait d'impertinent pour celle avec qui Shelley avait depuis plus de deux ans cherché ces « joies » mêmes, pour celle que la lettre précédente appelait, sans doute avec quelque ironie de femme « émancipée, » aux goûts démocratiques, « la dame, *the lady*... »

Harriet que Shelley avait jadis défendue ³ précisément contre l'éloge, insultant à ses yeux, que Fanny Godwin lui avait adressé, en l'appelant « une belle dame ⁴, » Harriet dont alors la « simple et naturelle suite des paroles et des pensées » le charmait, Harriet avec qui il répétait encore, du fond de sa solitude de Tanyralt ou de Killarney, qu'il était heureux ⁵ ; Harriet à qui il enseignait le latin, et qui commençait à l'écrire — était-elle donc changée ?

Non sans doute, si ce n'est qu'avec les dix-huit ans

1. à Hogg, 11 mars 1814.

2. Comme dit M. Dowden. i., 401.

3. Lettre du 10 déc. 1812.

4. Byron aussi avait cette espèce d'éloge en horreur : «... Lady Byron (sa femme) whom you will find anything but a fine lady — a species of animal which you probably do not affect more than myself. » Lettre à Leigh Hunt, 1^{er} juin 1815.

5. 8 fév. 1813.

qui lui venaient, Harriet pouvait sentir la petite passion folle de la school-girl de Clapham prendre la force concentrée et jalouse de l'amour. Surtout, maintenant qu'une fille lui était née (en juin 1813), elle devait sentir de nouveaux devoirs, les soucis tout humbles et tout étroits de la maternité, primer les anciens, et ses droits de mère soutenir ses droits d'épouse. Si sa complaisance avait pu ne point s'effaroucher de l'attitude encore ingénue de Shelley envers Miss Hitchener, il n'en était sûrement plus ainsi, maintenant que Shelley lui-même, au cours des longues soirées, des nuits parfois, de discussions ou de rêveries, passées auprès de Mrs. de Boinville et de sa fille, prenait conscience de son incertitude amoureuse. D'ailleurs combien les rôles étaient changés ! Il n'était plus question pour Harriet d'avoir une compagne d'étude et une sœur d'enthousiasme à l'école du poète : Shelley maintenant se faisait disciple, et au lieu de lui enseigner, à elle, le latin d'Horace ou d'Ovide, il apprenait, d'une autre, l'italien de l'Arioste et de Pétrarque. L'amour le moins jaloux lorsqu'il ne s'agit que de laisser partager son adoration est peut-être celui qui s'offense le plus de voir l'idole s'abaisser à son tour devant un dieu étranger...

Il est d'autant plus permis d'en parler ainsi, par figures, que selon toute apparence ces amitiés nouvelles connurent sans doute beaucoup de galanterie, raisonnable, coquette et grandiloquente, mais rien de plus. Quel qu'ait pu être le fond de sensualité² qui nourrissait, fût-ce à son insu, les hardiesses de sa pensée et les efflorescences de son imagination, on sent bien que Shelley était trop sentimental pour être vraiment sensuel ; on dirait presque qu'il était trop peu exclusif et

2. Il semble avoir été réel : Thornton Hunt (le fils de Leigh Hunt) affirmera dans un article de l'*Atlantic Monthly* (1863) que Shelley ne passa point à l'Université sans y faire certaines expériences qui d'ailleurs auraient de suite précisé sa haine d'un sensualisme grossier — haine maintes fois affirmée par Hogg. Et il y a une grossièreté cachée dans l'extravagance du volume de « Victor et Cazire ».

fidèle pour être capable ou pour être tenté de « tromper... »

Mais Harriet n'aurait pas été femme, si elle avait pu, sans tristesses, sans craintes, sans jalousies, supporter ce voisinage incessant. Elle n'aurait pas été la femme d'humeur douce et acquiescente que nous connaissons, si elle n'avait d'abord cherché à cacher ses anxiétés, aux autres et à elle-même, si ensuite, au prix parfois de pénibles concessions, elle n'avait cru pouvoir retenir l'inconstant poète. D'où la rareté des témoignages de cette époque, et les alternances qui longtemps gênent l'impression qu'ils offrent.

Au moment où Shelley s'installait à Bracknell, en juillet 1813, c'est une note alarmante qui retentit. Si, il y a un an, nous avons cru entendre parler un amour aveugle, qui se savait, qui se voulait aveugle, et qui pour un temps au moins choyait l'illusion de l'esprit dans la caresse des sens ¹, cette fois, c'est bien l'amour insatisfait qui s'exprime, juge, critique, qui ne dit plus seulement sa crainte, mais qui laisse entendre un blâme, blâme d'autant plus grave qu'il parle dans un sonnet anniversaire ².

1. On ne saurait trop noter la facilité avec laquelle Shelley semble souvent faire écho aux expressions de la sensiblerie et de la hardiesse contemporaines : une sorte de roman autobiographique, paru en 1813, et imprimé justement par l'ami de Shelley, offre de curieux traits de ressemblance avec l'histoire du poète. L'auteur aussi est un *stricken deer*, qui se trouve malheureux dans une union à laquelle il tient pourtant encore par plus d'un lien : « Her eyes beaming with sentimental softness, her interesting and negligent deportment, her air at once so modest and so noble, overwhelmed my heart with a torrent of such exquisitely delightful sensations, that even if I could have regained my freedom, I would have preferred the contemplation of her charms to the highest felicity which indifference would enable me to taste... » Le héros, déçu par la froideur et la légèreté de sa femme, se console auprès de la « sensible et accomplie Julia. » (*A Picture of Society; or the Misanthropist*, Hookham, 1813.)

L'instabilité amoureuse est un trait de l'époque : rappelons, au hasard, Bürger, qui tout à coup s'éprend de la sœur de sa fiancée — et Thomas Lawrence, devant les filles de Mrs. Siddons (Cf. O. G. Knapp, *An Artist's Love Story*, 1904).

2. 31 juillet 1813.

O toi, brillant soleil, qui sous le trait bleu sombre
De l'horizon d'ouest, si sublime descends,
Et dont l'éclat plus doux, comme tes feux déclinent,
Prête à toute vapeur ses millions de nuances,
Et sur le bois, sur le ruisseau, le pré couvert
De toiles d'araignée, épanchant la magie
De ta lumière, fait, du monde illuminé
Par ton splendide adieu, la vision d'un beau rêve —
Qui donc, te contemplant, pourrait d'un œil curieux
Froidement dénombrer les taches de ta sphère ? —
Tel serait ton amant, Harriet, s'il osait fuir
L'idée de tout ce qui lui rend sa passion chère,
Et chercher, insensible à ta chaude caresse,
Quelques défauts au lacs serré de son bonheur.

C'est en vain qu'on chercherait à retrouver, dans les menus faits que les hasards de la tradition nous ont conservés, les taches et les défauts auxquels le poète pouvait penser : qu'il s'agisse de certaine voiture désirée ou exigée par Harriet, peu avant la naissance de sa fille, ou de ses préférences pour un quartier mondain, ou de cette nourrice mercenaire à qui elle confia l'enfant, ou du caractère dominateur de cette sœur aînée « imperturbablement souriante et sereine » dont elle prenait avis en toute occasion, ou du scepticisme croissant qu'elle manifestait à l'égard des petits-maitres philosophes et des bourgeoises sentimentales dont Shelley s'entourait, peu importe, la cause profonde, incurable, — indéfinissable aussi, — de cette désunion grandissante, était la divergence de deux développements intérieurs dont les premières allures avaient coïncidé : au progrès lent d'une âme ordinaire qui se concentrait en un bon sens un peu terre-à-terre, en des vertus un peu étroitement domestiques, s'opposait l'élan un peu vagabond d'une âme exceptionnelle qui se dispersait dans les larges horizons et les jeux subtils de la poésie et du sentiment.

Lorsque, le mois suivant, en août 1813, Shelley alla en Sussex, incognito, appelé par l'affection de sa mère et de ses sœurs, l'un des maigres souvenirs qui nous

sont restés de cette visite, nous le montre jouant au piano, l'air simple et doux que la première aimée, l'*autre* Harriet, lui avait appris : l'amour présent, déçu, retournait volontiers à l'amour passé ; fauted'espoir, impossible ou coupable, le cœur insatisfait caressait un regret.

L'enfant du moins allait-il retenir les parents aux côtés du berceau ? On pouvait le croire : à la vue de sa fille, et de cette beauté maternelle qu'elle lui semblait déjà refléter, Shelley oubliait, ou plutôt voulait oublier¹ ses vagues et puissants griefs.

Je t'aime, ô mon bébé ! pour ton doux petit être :
Ces yeux d'azur, ces joues aux fossettes légères,
Ce tendre petit corps si éloquemment faible,
Pourraient mettre l'amour au cœur le plus haineux...
Mais c'est lorsque, penchée sur tes sommeils fugaces,
Ta mère, te pressant sur son cœur vigilant,
Mêlant en ses regards l'amour et la pitié,
Montre à tes yeux passifs tout ce qu'ils peuvent lire ;
C'est lorsque quelques traits faibles me la rappellent,
Elle qui sous son sein très pur t'a tant porté,
Quand, pénétré d'amour, je sonde ta figure ;
C'est alors que tu m'es, ô belle et frêle fleur,
Chère surtout ! — alors que surtout tu reflètes
En tes traits attendris la beauté de ta mère !

A Ianthe, — septembre 1813.

Après ce touchant et dernier hommage, le poète se tait. Un grand silence se fait autour de cet hiver de 1813-1814, — avant l'orage, qui dès le printemps se lamente, gronde longuement, et soudain éclate avec l'été.

On sait pourtant que Shelley qui atteignait ses vingt et un ans, ayant échoué dans ses tentatives de réconciliation avec sa famille, se vit obligé de recourir aux *post obit bonds*, dettes ruineuses, mais d'échéance lointaine puisqu'il ne devait s'en acquitter qu'après la mort de son père et de son grand-père. Or, dès que cet expé-

1. On croit lire cette nuance dans le vers :

Those azure eyes...
Love in the sternest heart of hate *might* wake.

dient l'eut mis à l'aise, on le vit partir avec sa femme, sa belle-sœur, et l'ami Peacock, pour le pays des Lacs. Bientôt, n'y trouvant point de maison, ils allèrent jusques Edimbourg¹. Ce soudain voyage est demeuré assez énigmatique : mais on peut croire qu'il n'eut pas seulement pour cause quelque fantaisie ou quelque besoin passager, qu'il ne fut pas simplement entrepris pour obliger Peacock, ou pour échapper aux instances des créanciers ; on aime supposer qu'il répondait au désir touchant de Harriet, secondé par le bon sens connu de l'ami : il devait sans doute, dans leur esprit, séparer le poète de cette société dangereuse et légère de Bracknell et lui permettre de retremper son bonheur aux scènes où, il y a deux ans, il s'était épanoui, de ressaisir aux lieux mêmes où elle s'était conclue, l'union relâchée de deux vies.

Une lettre de Harriet à une amie², témoigne assez, sinon d'un dessein aussi précis, du moins d'un état d'âme qui le rend extrêmement plausible : « Un peu plus de deux ans ont passé, dit-elle, depuis que j'ai fait à cette ville (d'Edimbourg) ma première visite, afin d'être unie à Mr. Shelley. Ces années ont été les plus heureuses, les plus longues de ma vie. » Il y a bien de la mélancolie dans ce retour vers le passé ; déjà peut-être bien des craintes pour l'avenir, dans ce superlatif ; et même quelque froideur nouvelle dans ce « Mr. Shelley, » qui remplace le « Percy » de lettres précédentes.

C'est ainsi déjà que par une de ces affirmations qui sont inutiles quand elles sont parfaitement vraies, Mrs. Newton avait écrit à Hogg, au moment de ce voyage, après avoir vu les Shelley à Bracknell : « notre belle

1. Le fait récemment découvert (cf. chap. IV) que le mariage de 1811 était d'une validité fort douteuse rend un certain intérêt au bruit que M. Rossetti avait recueilli dans son *Memoir* de 1870 : il montrait Harriet pressée de renouer ce nœud hâtivement fait, et de se remarier dans une chapelle épiscopaliennne d'Edimbourg.

2. Datée du 20 octobre 1819.

dame, *the lady*, a très bonne mine et l'air fort heureux... »¹.

Shelley était d'ailleurs à peine installé à Edimbourg qu'il parlait (dans une lettre à Hogg) d'en revenir, et d'en revenir *seul* — sous prétexte de régler un arrangement financier avec son père. Il comptait bien être reçu chez les Newton. Mais quand en effet il revint, au début de décembre, il n'était pas seul : Harriet et Eliza l'accompagnaient.

Et bientôt ils se retrouvèrent, non plus à Bracknell même, — on dirait une demi-concession du poète — mais à quelque dix kilomètres de là, à Windsor. Shelley d'ailleurs conservait sa chambre chez les de Boinville. C'est là qu'il vint, au début du printemps, faire cette « expérience des joies familiales » dont Mrs. de Boinville parlait². Il n'y avait plus à en douter : en vain la pauvre Harriet avait essayé, en vain essaiera-t-elle encore de retendre les liens flottants de leur amour ; Shelley n'en sentait, n'en sentira que davantage l'insuffisance et le mensonge.

Un grand cri éclate au seuil de cette année — un cri de passion douloureuse, — un des plus admirables que Shelley poussera, — un adieu plein d'aveux sans espoirs, que par une pudeur suprême le poète met sur les lèvres de l'amante : ce sont les strophes dont le titre est une simple date — une de ces marques banales en elles-mêmes et qui, toute brûlantes de souvenirs, s'impriment parfois au cœur, ineffaçables et éternellement douloureuses.

AVRIL 1814

Va-t'en ! la lande est sombre sous la lune,
De rapides nuées ont bu les derniers rais pâlis du soir ;
Va-t'en ! les vents plus forts bientôt vont appeler les ombres ;
Sous un minuit profond les feux sereins du ciel seront ensevelis ;
N'attends pas ! L'heure a fui ! toutes les voix te crient : « Va-
[t'en ! »

1. 21 octobre.

2. Lettre à Hogg. 11 mars.

Ne tente pas d'un dernier pleur l'amie qui te résiste :
L'œil de l'amante, fixe et froid, n'ose prier que tu demeures !
Que ton devoir, ton abandon, te rendent à ta solitude !

Va-t'en ! Va-t'en ! à ta maison triste et muette !

Verse des pleurs amers au foyer désolé !

Contemples-y les ombres incertaines — spectres qui jouent,

Emmêlant l'étrange tissu d'une gaieté mélancolique...

Les feuilles des forêts flétries flotteront autour de ta tête ;

Les fleurs sous la rosée d'avril reluiront sous tes pas ;

Mais ce monde, ou ton cœur, mourront plus tôt du froid qui lie

[les morts,

Que minuits sourcilleux et matins souriants, que ton cœur et

[la paix ne se réuniront !

Les ombres des minuits ennuagés ont leur repos —

Quand le vent las se tait, quand la lune dort sous la mer ;

L'océan à son trouble éternel fait parfois trêve

Tout ce qui se meut, peine ou souffre, a son sommeil prédes-

tiné ;

Dans le tombeau, toi-même dormiras... Mais jusqu'à ce que les

[fantômes fuient

Que cette maison, cette lande, ce jardin t'ont un temps rendus

[chers,

Ton souvenir et ton regret et tes profonds pensers sont prison-

[niers

De la musique de deux voix, de la lumière d'un sourire !

« Mon cher ami, expliquait le poète à Hogg, le 16 mars précédent, je t'ai promis de t'écrire quand je serais en humeur de le faire. Nos relations ont été trop interrompues pour mon besoin de consolation. Mon courage n'a pas suffi à me faire prendre la résolution de t'écrire. Mon estime, mon affection pour toi, n'ont subi aucune diminution ; mais je suis un être faible et incertain, qui a besoin d'une aide et d'un réconfort, que ses propres énergies sont trop épuisées pour lui fournir. J'ai passé le mois dernier chez Mrs. B[oinville] ; j'ai échappé, dans la société de tout ce que la philosophie et l'amitié peuvent unir, à l'accablante solitude de moi-même. La flamme expirante de la vie s'est réveillée dans mon cœur. Je me suis senti transporté dans un paradis qui

n'a de notre existence mortelle, que sa brièveté ; mon cœur est malade à songer aux nécessités qui vont si vite m'arracher à la délicieuse paix de cet heureux foyer — car il est devenu mon foyer. Les arbres, le pont, les moindres objets, ont déjà une place dans mes affections ¹. Mon ami, tu es plus heureux que moi. Tu as les joies aussi bien que les peines d'un cœur sensible. Moi, je suis tombé dans la vieillesse d'un épuisement prématuré, qui me rend incapable de tout sauf du pouvoir peu enviable de me complaire en de vains espoirs, et d'une terrible susceptibilité à l'égard de tous objets de dégoût et de haine... »

Il concluait, comme il concluait souvent ses lettres attristées, lors de la perte du premier amour, en joignant à sa lettre une strophe qui affirmait-il, n'avait aucun sens, « simple vision d'un rêve de délire et de folie qui s'évanouit dans la froide, claire lumière du matin », mais qui trahit une inspiration analogue, plus révoltée sous son feint stoïcisme, moins tendre et moins résignée, que celle de cet adieu d'avril, si tragiquement mêlé de déclaration amoureuse.

Tes humides regards ont pénétré mon cœur ;
Tes paroles y ont agité mon poison ;
Tu as troublé le seul repos
Qui restait encor à mon désespoir !
Soumis aux lois rigides du devoir
J'aurais pu supporter mon étrange destin ;
La chaîne qui retient mon âme désolée
Aurait pu la blesser, mais sans l'anéantir.

Ces paroles désolées étaient à peine écrites que Shelley se soumettait à ce qui maintenant devait lui paraître une indigne comédie et un vain simulacre. Le 24 mars 1814, en présence de Godwin et du père de Harriet, un nouveau mariage était célébré dans l'église anglicane de Saint-Georges. Ses besoins d'argent, les emprunts qu'il devait contracter, rendaient-ils néces-

1. La maison de Bracknell, « High Elms », et le jardin de Mrs. de Boinville, sont décrits sommairement dans le n° d'août 1904 de *Temple Bar* (M. K. Hill).

saire une consécration officielle anglaise de cette union déjà brisée ? On ne sait ; et il est certain que Shelley avait déjà pu fléchir les banquiers sans se soumettre à cette cérémonie. Il aura, d'autre part, dans des vers mystérieux¹ mais où toute la lamentable histoire de cet amour peut se lire, quelques souvenirs particulièrement cuisants pour certains actes auxquels Harriet l'aurait réduit. Qui sait si ce n'est pas à ce mariage mensonger qu'il pensait alors ? et si par quelque habileté malheureuse Harriet n'avait pas obtenu de lui ce dernier geste, ce geste hypocrite d'amour ?

De son côté elle faisait à Shelley quelques concessions : la belle-sœur qui avait fini par lui être odieuse fut écartée². Mais bientôt, voyant peut-être que cela ne suffisait point, Harriet adopta son attitude définitive : la froideur mécontente et obstinée, presque la bouderie d'une femme qui a su, et qui s'exagère, son pouvoir sur son amant, et dont l'orgueil plus que l'amour peut ainsi paraître blessé. Étonnée, stupide, devant cette passion qu'elle sent s'amoindrir, mais qu'elle croit encore pouvoir aviver en se refusant, elle se reploie sur elle-même, et cuirasse son chagrin de sévérité. Par instants, il semble qu'elle réussisse, et l'on voit Shelley, devenu humble et contrit, implorer sa pitié, sinon son amour — cet amour dont il a besoin, et qu'il blesse cependant, mais qu'il souffre de faire souffrir.

Mai 1814.

Tes yeux aimants savent calmer
Tous les tumultes de mon âme ;
Tes doux propos mettent du baume
Au vin trop amer de la vie ;
— Et je n'ai point d'autre malheur
Que d'avoir connu ces bienfaits.

Si tous ceux-là qui veulent vivre,
Sous le jour chaud de tes regards,
Doivent, pour prix, porter la peine

1. *Julian and Maddalo*, cf. chap. XII.

2. 1. de Mrs. de Boinville, 18 avril.

De mourir sous ton froid mépris,
Voici ton amant qui — trop tard —
S'avoue le plus digne de haine.

Sois donc la seule au sein du monde
Dont l'orgueil n'endurcit point l'âme ;
Toi seule vertueuse et douce,
Et bonne en un monde haineux !
Et qu'un peu de patience scelle
Le long bonheur d'un être ami.

Car pâle d'angoisse est sa joue ;
Son souffle est court ; ses yeux sont troubles ;
A grand effort il dit ton nom ;
Tous ses membres tremblants sont faibles.
Par pitié, ne le réduis pas
A l'horreur d'un fatal remède !

Ne prends plus de guide trompeur !
Bannis loin toute cruauté,
— Malice, vengeance ou orgueil —
Tout ce qui ne peut être toi ;
Essaie d'une fierté plus noble :
Plains moi, si tu ne peux m'aimer !

Bientôt cependant, sans doute au début de juin, Shelley et Harriet en furent réduits à ce « fatal remède » — ils se séparèrent, de bon gré apparemment, de part et d'autre ; Shelley conduisit peut-être à Bath la pauvre Harriet ; aussi peu capable d'oublier d'anciens espoirs qu'il était prompt à en former de nouveaux, il continua de lui écrire ; et ses lettres sans doute entretenaient chez Harriet l'attente d'une impossible réconciliation.

Shelley, cependant, était devenu l'hôte assidu de Godwin.

Dès l'automne de 1813, on le voit cherchant à emprunter de l'argent pour son maître — et parfois déjeunant chez lui. L'hiver, passé à Windsor et à Bracknell, n'était pas favorable à ces rencontres : mais elles se multiplièrent au printemps.

Or, depuis le 30 mai 1814, la fille unique de Godwin, Mary, était revenue d'Ecosse, où à plusieurs reprises

elle était allée, chez une famille amie, affermir une santé délicate. La fillette romantique qui avait jadis entendu avec délices, cachée derrière un sofa, le poète Coleridge réciter son *Vieux Marinier*, était tombée à genoux devant les montagnes et les cascades des Hautes Terres. Elle savait que sa naissance avait clos l'orageuse vie de ce cœur noble et confiant, de cette forte et curieuse intelligence, qu'était Mary Wollstonecraft, la première femme de Godwin, et elle allait volontiers lire sur sa tombe les ouvrages de cette mère qu'elle n'avait point connue ¹. C'était maintenant une jeune fille de seize ans et demi, capable de grand effort et de persévérance, vive et enthousiaste à ses heures, bien qu'ayant souvent ses moments de mélancolie et ses périodes de lassitude; de très beaux cheveux blonds, un front pâle sur des yeux singulièrement perçants, disaient ce mélange de rêverie et d'ardeur, de douceur volontiers triste et de froide décision. Sans doute Mary n'avait jamais oublié l'histoire étrange de Shelley en Irlande, telle que ses premières lettres à Godwin la racontaient, et cette autobiographie quelque peu fantaisiste qui, disait le philosophe, avait eu le don d'exciter l'enthousiasme de « la partie féminine » de sa famille; quand même, ce qui n'est que probable, elle n'aurait pas été à Londres lors de la visite du poète, en octobre 1812, elle devait savoir par sa demi-sœur, la tendre et songeuse Fanny Imlay, à qui Shelley avait écrit depuis, ce que faisait et disait le poète; Godwin lui-même s'était occupé du nouveau mariage de Shelley, en mars 1814. Et lorsqu'après le 5 mai, Shelley fréquenta chez Godwin, Mary dut vite apprendre que c'était pour parer aux difficultés financières d'un père qu'elle aimait. Des premiers mercis aux premières confidences, il n'y avait pas loin. La découverte de leur commune vénération pour Mary Wollstonecraft; le sentiment, très doux pour

1. Sur ces premières années de Mary — comme sur toute son existence, après la mort de Shelley — Cf. Mrs. J. Marshall. *Mary Wollstonecraft Shelley*, 2 vols. 1889.

l'âme un peu impérieuse de la jeune fille, que le poète trouvait auprès d'elle un bonheur, un réconfort, qu'il avait vainement cherchés ailleurs; la persuasion où celui-ci, le facile enchanté, se vit bientôt, d'avoir enfin rencontré l'âme sœur qui le fuyait — tout cela fit rapidement éclore un amour qui ne tarda pas à s'avouer, sinon à se justifier encore : le 8 juin, les jeunes gens étaient évidemment confidents et familiers : « Shelley ! » appelait une voix tremblante et aiguë — « Mary ! » répondait une autre voix également aiguë et tremblante, et l'ami Hogg apercevait, pour la première fois, dans l'entrebâillement d'une porte de la maison de Skinner Street, une robe de tartan écossais et cette pâle et calme figure qui allait luire sur toute la vie du poète. Quelle agitation, quel dessein arrêté peut-être, se voilaient sous cette tranquillité, c'est ce qu'une petite poésie de Shelley, datée de ce mois, laisse deviner : il semblerait que ce soit la pitié de la jeune fille qui ait parlé la première, et lui ait dicté le premier aveu.

Mes yeux s'obscurcissaient de pleurs trop retenus —
 Je voulais résister — mais toi, tu ne le pus —
 Mes regards hésitants cherchaient et redoutaient
 La rencontre des tiens. — Je ne pouvais savoir
 De quel désir anxieux ils auraient voulu luire
 De toute leur pitié calmante sur mes yeux...

Lassé ¹, toujours luttant contre l'obscur courroux
 D'un cœur qui ne cherchait qu'à se ronger lui-même,
 Maudissant une vie qui n'était que la cage
 D'un chagrin enchaîné qui n'osait point gémir,
 Et déroband à tant de regards insoucians
 Le fardeau détesté d'une longue agonie,

1. *To sit, and curb... The scorned load...* Ce sont encore de ces mots où l'impression, l'atmosphère sublime l'idée précise : ce que Shelley ressent le plus, dans le *mépris*, c'est l'air de *haine* dont le mépris semble vivre, et dans l'attitude du désespéré il lit une sorte de repliement intérieur.

Godwin — Godwin n'avait guère varié sur ce point¹ — la raison nécessaire et suffisante à la rupture d'une union essentiellement libre. Et sans doute, Shelley n'était pas assez pur théoricien pour qu'une doctrine quelconque lui adoucît l'anxiété et la douleur d'une aussi grave action. Mais comme nul ne fut plus apte que lui à prendre ses désirs pour des réalités, il ne tarda point à se justifier sa conduite à lui-même. Sur le même exemplaire de *La Reine Mab* où Mary devait inscrire un secret aveu, Shelley avait mis ces mots dont l'allusion est transparente — comme aussi l'inconsciente injustice : « Le comte Slobrendorf allait épouser une femme qui, attirée uniquement par sa fortune, prouva son égoïsme en l'abandonnant dans sa prison. » Aussi est-on presque heureux d'apprendre, par Peacock, que sous cette froideur hautaine se cachait « une soudaine, violente, irrésistible passion », que partagé entre ses anciens sentiments pour Harriet et son nouvel amour pour Mary, Shelley montrait dans ses yeux, dans ses allures, dans ses paroles, un état d'âme qui subissait, « tel un petit royaume, une sorte d'insurrection »².

Dès le début de juillet, Shelley était résolu à quelque chose de plus grave qu'une séparation. Il prit les mesures nécessaires pour qu'une rente de 200 livres fût assurée à Harriet; il la manda de Bath; elle vint à Londres le 14; il lui apprit tout; après quelques jours d'un désespoir violent, au cours duquel, comme elle le dira elle-même³, Shelley dut « la supplier de vivre », elle semble avoir assisté, anéantie et encore incrédule, à la consécration de son malheur⁴.

1. La troisième édition de *Political Justice* avait ajouté à la première un paragraphe extraordinaire où les infidélités conjugales sont excusées, pourvu qu'elles s'avouent et presque s'af-
fichent.

2. *Othello*.

3. A son amie de Dublin.

4. Il est impossible, croyons-nous avec J. A. Symonds. (*Fortnightly Rev* 1887.) de penser, avec Dowden et Rabbe, que Shelley pût, même à tort, s'imaginer en 1814 avoir été trompé par Harriet. La lettre de Charles Clairmont que nous donnons en appendice

Le 28 juillet, Shelley et Mary quittaient Londres, à l'insu des Godwin.

« Il n'était guère possible à une personne d'esprit et de sentiment extrêmement subtils et délicats, d'être tout à fait sincère et tout à fait constante ». C'est de Mrs. Boinville que Shelley écrira plus tard ce jugement curieux et profond ¹; on croirait volontiers qu'il pensait alors à lui-même, tant les mots peignent exactement son propre cas; et ce simple passage en dit plus long sur la question de la sincérité de Shelley que tous les arguments apportés, pour ou contre, par ses critiques. Oui, peut-on accorder, Shelley voulait sincèrement être sincère; mais, faut-il ajouter, il ne pouvait pas l'être tout à fait : il était trop mobile, ses sincérités devaient se contredire, et il devait devenir insincère en tentant de les concilier. Car elles ne se contredisaient plus ingénument, comme au premier temps de sa jeunesse, en se heurtant dans ces juxtapositions malhabiles où nous avons vu l'amour de Harriet côtoyer l'amitié d'Elisabeth Hitchener, et l'aspiration religieuse de maintes lettres coïncider avec l'irrégion violente des écrits publics. Shelley en était maintenant à l'heure ingrate où il prenait conscience de lui-même, de son humeur exigeante et inquiète : sa complexité, sa versatilité, cherchant à se résoudre ou à se fixer, faisaient planer un air de fausseté sur tout ce qu'il disait ². ou faisait à

montre qu'un défenseur du poète écartait résolument cette pensée le 14 janvier 1816. C'est une raison de plus ajoutée à toutes celles de M. Symonds.

1. A Peacock, Rome, 1819. Cp. *Agathon*, trad. fr. de 1768, iv., p. 254 : « Cette même vivacité de sentiments, cette même imagination fanatique considérée d'un autre côté, paroissait tenir à une inconstance naturelle ».

2. Même en matière d'idées, où l'on s'imagine trop aisément que Shelley ne se départait point d'un dogmatisme rigide et franc, cela est très sensible : au début de 1814 paraissait, sans nom d'auteur, dédiée aux initiés, *sovereigns*, une *Refutation of Deism* dont le titre seul est déjà un demi-mensonge. Shelley s'y donnait le malicieux plaisir de faire s'entrechoquer les opi-

cette époque. De là l'entre-croisement déconcertant des actes et des paroles : de là le sonnet à sa fille Ianthé, d'un si pur accord, après le poème d'anniversaire au son déjà brisé; de là un soupçon de mensonge, après toute une année de demi-infidélités, sur ce nouveau mariage de mars 1814, comme sur les reproches exagérés qui le suivirent, comme aussi sur cette lettre invraisemblable où nous allons voir Shelley appeler l'amie près de l'aimée — l'amie, ancienne aimée.

nions d'un chrétien (Eusebes) et d'un déiste (Theosophus) au profit d'un troisième larron, à peine nommé, et qui doit profiter des coups terribles que les deux disputeurs se portent l'un à l'autre — l'athéisme.

L'œuvre, par sa forme (le dialogue) aussi bien que par son fond (elle condense, non sans vigueur, tous les arguments anti-religieux de « l'âge des lumières ») appartient tout entière au dix-huitième siècle. La prose ratiocinante de Shelley, très différente de sa prose poétique, reste ce qu'elle était, asservie à ses modèles français ou francisants.

Cette *Refutation* fut réimprimée dès 1815, dans le *Theological Inquirer*.

CHAPITRE IX

L'ENVOLÉE

Si l'Etre tout-puissant qui a jeté l'homme sur cette terre a voulu qu'il conçût l'idée d'une existence céleste, il a permis que dans quelques instants de sa jeunesse il pût aimer avec passion, il pût vivre dans un autre, il pût compléter son être en l'unissant à l'objet qui lui était cher. Pour quelque temps du moins les bornes de la destinée de l'homme, l'analyse de la pensée, la méditation de la philosophie se sont perdues dans le vague d'un sentiment délicieux ; la vie qui pèse était entraînante, et le but qui toujours paraît au-dessous des efforts, semblait les surpasser.

Madame de Staël. *De l'Amour.*

Par une aube orageuse, le 28 juillet 1814, Shelley et Mary montaient en chaise de poste, et quittaient Londres, en route pour Douvres et le continent.

Mais ils n'étaient pas seuls.

Ils avaient, au dernier moment semble-t-il, sinon tout à fait par surprise, entraîné avec eux une jeune fille dont toute la vie devait être l'une des plus représentatives de l'époque¹, et dont l'influence sur Shelley demeure aussi difficile à préciser qu'indéniable. Enfant d'un premier mariage de Mrs. Godwin, élevée aux côtés

1. Elle ne devait finir qu'en 1878. Sa pureté de type l'exposa vite à la satire : Miss Clairmont fut caricaturée, dès sa vingtième année, par Peacock — c'est la Stella de son roman de 1817 (*Nightmare Abbey*) ; caricaturée encore — mais l'âge alors la rend plus pathétique que ridicule — elle est l'héroïne de la fantaisie de Henry James (*the Aspern Papers*, 1890, où Aspern doit se lire Shelley).

de Mary dont elle avait à peu près l'âge, Jane Clairmont venait de sortir du *boarding-school*; brune de teint, noire de regard et de chevelure, elle mêlait à ses audaces, à ses impatiences, à ses mélancolies romantiques, une sorte d'enjouement malicieux et de finesse espiègle; elle chantait, d'une voix merveilleuse, mais sans aucune discipline musicale; elle savait, assez médiocrement d'ailleurs, le français, et c'est à ce titre sans doute, afin de leur servir de truchement, qu'elle accompagnait Shelley et Mary.

Au reste, il serait bien vain de chercher des explications de détail et de raison, là où tout fut élan, entraînement joyeux, vertige de fantaisie passionnée plus encore que de passion. Il faut savoir ici ne point se scandaliser, ne point s'étonner même, si l'on veut comprendre. Il faut accepter cette invraisemblable équipée avec la foi naïve, avec l'optimisme aventureux, avec

« le sens omniprésent de subtiles promesses » ¹

qui soutiennent le paradoxe de toutes les jeunes amours. Il faut essayer de partager l'exultante ivresse avec laquelle ces trois jeunes gens, l'un de vingt et un ans, les deux autres de seize, allèrent, six semaines durant, à pied, à dos d'âne ou de mulet, en carriole franc-comtoise ou en bateau rhénan, en chaise de poste ou en diligence, par ces routes de France que marquaient encore les traces toute fraîches de l'invasion, par les lacs de Suisse et par les fleuves d'Allemagne; louant des appartements à long bail et soudain les quittant, lorsqu'ils s'apercevaient que l'argent allait faire défaut; vivant au jour le jour, couchant au hasard, sur les chaises des cuisines d'auberges, quand les chambres répugnaient à leur sens anglais du confort; traînant des robes de soie noire sur les plateaux crayeux de Troyes; perdant leur voiture et leur cocher à s'aventurer dans les bois qui bordaient leur route, essayant d'entraîner avec eux une enfant

1. selon l'admirable vers de Coleridge (*Recollections of Love*)

That sense of promise everywhere...

dont la figure semblait pleine de promesses à ces disciples de Rousseau et de Lavater ¹, — sans cesse étonnés, admirants, et heureux.

Grâce au précieux journal que Shelley et Mary tinrent ensemble, nous pouvons les suivre, dès ces dernières minutes, qui précéderent le départ de la chaise de poste de Londres, les minutes d'anxiété « qui leur semblaient jouer avec tous leurs espoirs, avec toute leur vie » : les voici sur la route de Dartford; à Douvres ils s'embarquent dans un petit bateau de pêche qui les retient toute la nuit, ballottés sur les marées du détroit; à Calais après un jour d'attente ils voient arriver leur bagage — mais aussi Mrs. Godwin, qui d'ailleurs ne parvient même pas à retenir sa propre fille, cette petite entêtée de Jane Clairmont; et les voilà roulant en cabriolet vers Boulogne et Abbeville; à Paris ils s'accordent quelques jours de repos, tout remplis de promenades, de lectures de poètes, de visites aux musées et aux jardins publics. Partout, toujours, c'est le même frisson de bonheur : « Trop heureux pour pouvoir dormir », note le journal ². « Mary me lit des passages de Byron. Combien nos propres sentiments jettent encore de couleur sur les peintures les plus riches déjà! — Il paraît que c'est mon anniversaire! (4 août). Je m'imaginai que ç'avait été le 27 juin! » (Il dit juin pour juillet, sans doute, pensant au jour de l'envolée). Quelques visites aux brocanteurs et aux banquiers sont, à vrai dire, nécessaires; mais si quelque prêteur fait des difficultés, les jeunes gens les grossissent à plaisir, comme pour hausser encore leur amour de tous les obstacles qu'il leur fait surmonter; « Mary sent que notre amour seul suffirait à

1. Cf. un passage inédit de ce journal, (Appendice IV).

2. « M. R. de Savi » dont parle le journal, émigré, soldat et poète, royaliste qui aurait servi dans l'armée anglaise pendant l'Empire, et qui se targuait d'avoir été le premier à pénétrer dans Paris au retour des Bourbons, est sans doute le du Rouvede-Savy de l'*Almanach des Muses*, 1810 (« Epître en vers à M. de... qui me pressait d'aller à Paris solliciter un emploi »), et celui de *Trente Odes d'Horace*, traduites en vers (*Moniteur*, 1812, p. 293).

parer tous les coups du malheur ! Elle repose sur ma poitrine, indifférente à la nourriture nécessaire au soutien de la vie... Nous nous endormons sur le sofa. »

Bientôt, s'aidant tour à tour d'un âne, puis d'un mulet, — car l'âne était trop paresseux — et négligeant l'avis de la propriétaire de l'Hôtel de Vienne, qui jugeait que « les dames seraient certainement enlevées », ils partent pour ces plaines de Champagne que la guerre avait désolées : « point de lait, les vaches ont été prises par les Cosaques ». Et de Troyes, Shelley, qui s'est foulé la cheville, trouve le temps d'écrire, « en toute hâte », à Harriet, cette extraordinaire lettre du 13 août, dont on pourrait suspecter la sincérité, si tout ce voyage n'était pas qu'un long étourdissement, une sorte de folie de naïveté, où les choses réelles vacillent dans un air de songe qui accueille l'impossible et concilie les contradictoires :

« Troyes, à 120 milles de Paris, en route pour la Suisse. Ma très chère Harriet, je t'écris de cette ville abominable ; je t'écris pour te montrer que je ne t'oublie point ; je t'écris pour te presser de venir en Suisse où enfin tu trouveras un ami solide et constant, à qui tes intérêts seront toujours chers, par qui tes sentiments ne seront jamais volontairement blessés... Je t'écirai le détail de nos aventures si je n'apprends pas à Neuchâtel que j'aurai bientôt le plaisir de pouvoir te parler de vive voix, et de te donner la bienvenue dans quelque douce retraite que je te trouverai dans ces montagnes. »

Et ils continuent leur route — en voiture cette fois, et non sans encombres ; car les touristes sont encore rares entre Besançon et Pontarlier... Mais quelles visions de tous les jours et de tous les soirs leur sont réservées ! Sur les contreforts qui dominent la vallée du Doubs, Jane lit, jusqu'au coucher du soleil, la toute légère et irréaliste fantaisie de Shakespeare, *As you like it*, et elle songe : « Quel beau soir ! Combien perdent ceux-là qui passent leur vie dans les cités ! Jamais ils ne sont visités par ces douces émotions dont le seul souvenir est céleste ! »

Un matin, avant d'arriver en Nouaille¹, dans la haute vallée de la Loue, Mary admire « du sommet de l'une des collines, toute l'étendue de la vallée emplie d'un blanc brouillard ondulant, que les sommets couverts de pins percent ici et là comme des îles. Le soleil venait de se lever, et un rayon de sa rouge lumière était couché sur les vagues de ces vapeurs flottantes. A l'ouest, en face du soleil, elles paraissaient chassées par la lumière contre les rochers, en masses énormes de nuages écumeux, puis elles se perdaient au loin, mêlant leurs teintes au ciel laineux »².

Et les voilà à Neuchâtel, puis bientôt au sanctuaire des libertés suisses, en face de cette petite chapelle de Guillaume Tell, installés dans le vieux château délabré de Brünnen — « pour six mois » disaient-ils. Mais au bout de quelques jours, la dure vérité perce leur rêve : il leur reste tout juste assez d'argent pour revenir, de la manière la plus économique, en Angleterre. Et les enfants de repartir, par voie d'eau, cette fois, et de descendre la Reuss, puis le Rhin, et d'oublier, de leur mieux, leurs grossiers compagnons de voyage, pour ne se souvenir que des petites îles vertes du grand fleuve; ou des « cercles brillants et multicolores que ses remous entre-croisent sous le coucher de soleil »³.

Le 13 septembre, les vagabonds atterrissaient à Gravesend.

A trois ans de distance, et regardant ce premier voyage en Suisse à travers les souvenirs plus récents, et moins joyeux, de 1816, Shelley parlera de ces quelques semaines, comme de l'un de « ces étés éphémères

1. Le « Noe » du journal, comme M. Beljame l'avait deviné (Edition d'*Alastor*, p. 115, n.). Corriger en ce sens ma note de la *Modern Language Review*. Oct. 1906. Shelley a bien suivi la route d'Ornans.

2. Cp. dans *Prométhée*, II. 5., Asia et Panthea, dans un décor tout semblable.

3. Cp. *Alastor*, 338 :

Black flood on whirlpool driven
With dark obliterating course.

de joie et de beauté dont parfois se revêt notre monde visible. »

* * *

Il ne faut pas s'y tromper cependant : ce fut surtout la saison de lumière et de rêve où, son amour fleurissant, Shelley entrevit le sens de sa destinée.

Ce n'est point par une connaissance plus profonde des spectacles de la nature que ces jours marquèrent dans la vie du poète : tout différent en cela du second, ce premier séjour en Suisse n'a pas produit, directement au moins, de poésie. Peut-être, la poésie était-elle, un peu pour Shelley, comme elle l'était tout à fait pour Wordsworth, « l'émotion repassée en un souvenir tranquille — *emotion remembered in tranquillity*; » il faut à l'œuvre en vers une certaine maîtrise de soi, que dans leur ascension éperdue, loin de l'essaim, loin des ordres communs et des destinées vulgaires, ces âmes ne conquirent point. Mais Shelley entreprit un roman — c'est un trait de ses rajeunissements d'espoir et d'amour qu'ils réveillent ses premiers souvenirs et ses premiers goûts; ce roman, commencé à Brunnen, après une promenade sur le lac, et une lecture de Tacite, retouché au retour en Angleterre, fut bien vite abandonné; mais il n'en porte que plus fidèlement, dans son ébauche, l'image d'un moment très précis de la vie de Shelley : le moment où dans toute l'exaltation d'une atmosphère nouvelle, plus proche de l'idéal rêvé, dans tout le frémissement de ce bonheur présent qu'un subtil souvenir du passé douloureux traverse et rehausse encore, le poète et l'amoureux comprirent enfin la nécessité de la solitude, le prix de la vie simple, maîtresse d'elle-même, se dictant ses propres lois dans un cadre de beauté, cachant l'exemple qu'elle donne pour le rendre moins scandaleux, et, dans un avenir plus lointain, plus fécond ¹.

1. A négliger la portée psychologique de ce fragment, on risque de le comprendre à faux. Une pure critique littéraire pourra

« Les Assassins » sont une petite tribu chrétienne, « peu remarquable par le nombre comme pour la qualité : elle ne comporte ni philosophes, ni poètes. » — Notons ceci : l'idée révolutionnaire se dégage de cet élément aristocratique, de cette hantise de l'élite, qui étaient encore si sensibles dans les premiers écrits, lettres ou pamphlets, de Shelley, comme ils l'avaient été dans Godwin : le poète compte bien moins déjà, pour fonder le bonheur des hommes, sur la pensée forte, les lectures profondes, d'une minorité de sages, d'une « association de philanthropes, » que sur l'amour humble et ingénu que les plus « pauvres d'esprit » peuvent connaître, l'amour dont il chantera plus tard uniquement « la gloire suréminente ¹ ». Soumise aux lois de Dieu et du Christ, cette sorte de petite secte gnostique est pourtant habituée à en déterminer « les applications pratiques, en chaque cas de conduite, à l'aide du jugement individuel. » Pour échapper aux dangers du contact des riches et des puissants, elle s'éloigne de Jérusalem, au moment du siège; elle fuit l'empire de cette Rome dont historiens et poètes chantent à l'envi la dégradation. Heureux de se sentir enfin libres de cette servitude dont l'homme en société souffre nécessairement, les Assassins mènent une vie simple, douce et rêveuse : leurs besoins matériels, rares et exigus, sont faciles à satisfaire; leur pain n'est plus pétri du malheur de leurs frères; bien plus, la nature elle-même n'a plus à souffrir de leur empire, et les animaux, res-

(avec M. Rossetti, p. 55) lui trouver un air de « burlesque sévère », ou n'y rien relever (avec M. Sharp, p. 107) que cette description de la vallée de Bethzatanai, si irréaliste d'ailleurs. Et une critique un peu extérieure de sources (Art. de E. Sieper, *Herrig's Archiv. f. d. n. Sprachen*, cxx, pp. 323-327) pourra croire que Shelley prétendait ici faire une tentative bien hasardeuse de reconstitution historique, et expliquer les féroces exploits des *Assassins*, la secte redoutée des croisés, chantée par Guillaume de Nangis : l'histoire n'était pour Shelley qu'un instrument, - souvent maltraité.

1. *Magico Prodigioso*.

pectés et choyés par eux, comprennent leur langage et leur rendent leurs caresses.

Besoin d'une vie plus pure, plus autonome, plus rassasiée de bonheur, renouveau du désir d'une existence aimante, libre, et belle, loin de la cité humaine, et comme hors du temps, dont l'écoulement ne devient sensible que s'il est marqué par nos vices et nos misères ¹, — voilà donc ce qu'on lit, dans Shelley lui-même, à travers les lignes de ce fragment. Est-ce tout ? — Non, car cela ne suffit pas à expliquer ce qu'il y a justement de spécifique dans *les Assassins*, ce qu'il y a de curieux et d'un peu paradoxal dans la pensée qui en a dicté le titre.

Le terme n'est pas seulement, comme l'avait été, on s'en souvient, celui d'Athée, une injure jetée par le monde à ses saints, et acceptée par ceux-ci avec une fière indifférence. C'est un titre qu'ils savent bien correspondre à une tragique réalité. Leur expérience passée, au sein de la société, leur a appris que la recherche passionnée de l'idéal n'est possible et innocente que dans la solitude ; que « parmi les embarras et les complexités des civilisations modernes » elle exige de ses adeptes une sorte de vertu cruelle, qui fait, qui doit faire des victimes, par cela même qu'elle pousse avec plus de zèle la roue du Progrès, — oui, une vertu qui devient « assassine. »

« Il serait difficile à des hommes d'une foi si sincère et si simple, d'estimer les résultats derniers de leur idéal, au sein d'une multitude esclave et corrompue. Ils seraient d'ailleurs gênés quant au choix des moyens par lesquels cet idéal pourrait être réalisé. Causer une souffrance ou un désordre immédiat en vue d'un avantage ultérieur, est en vérité d'accord avec la religion et la philosophie les plus pures ; mais cela ne manque jamais

1. Ch. II. « Their future no longer existed, but in the blissful tranquillity of the present. Time was measured and created by the vices and the miseries of men. » C'est un développement, une précision, de l'idée toujours chère à Shelley. Cp. ch. I, p. 25.

d'exciter une répugnance invincible dans les sentiments de la foule. Contre ses prédilections et ses antipathies, un Assassin qui serait par accident membre d'une société civilisée, ferait par principe une guerre sans relâche. Il se trouverait forcé d'adopter des moyens qu'elle tiendrait en horreur, en vue d'un but qu'elle ne concevrait même pas qu'il pût se proposer. Sûr de soi, comme consacré par lui-même dans le temple magnifique et suréminent de ses conceptions, pur comme la lumière des cieux, il serait, parmi les hommes, victime de la calomnie et de la persécution. Incapables de discerner ses motifs, ils le mettraient au rang des plus vils et des plus abominables criminels... Aucun Assassin [d'ailleurs] n'aurait la lâcheté de temporiser avec le vice, et ne saurait par une sorte de froide charité, se faire le pourvoyeur du mensonge et de la ruine. Son sentier dans les terres incultes du monde civilisé serait marqué du sang de l'oppresseur et du devastateur. Le misérable, que des nations adorent en tremblant, expierait, étranglé sous son étreinte, mille crimes longtemps sanctionnés, et devenus vénérables... Les Assassins étaient innocents, mais ils étaient capables de plus encore que d'innocence. »

On le devine; c'est à lui-même que Shelley pense lorsqu'il parle de ces hardiesses incomprises, de ces moyens illicites, de ces demi-crimes enfin, auxquels dans une société étrangère les « purs » sont entraînés par leur pureté même. Se souvient-il qu'il y a deux ans, dans sa *Déclaration des Droits*, il a expressément condamné le principe des fins, justifiant les moyens — qu'il défend ici? ¹ Il disait alors : « Nul n'a jamais le droit de faire le mal en vue d'un bien à venir. — L'opportunisme (*Expediency*) est inadmissible en morale. » — A-t-il vraiment changé d'opinion? Ou faut-il attribuer cette con-

1. Au moins dans les cas graves; car dans ce même passage, Shelley stigmatise les esclaves « qui pour un avantage ultérieur, supportent ce qu'ils jugent être un mal transitoire, et dont la patience n'est pas troublée par la dégradation morale de l'humanité ».

tradiction à ces raisons particulières, à ces souvenirs personnels, qui s'agitent derrière son roman, et en font un plaidoyer *pro domo* ?

Quoi qu'il en soit, les *Assassins* traduisent cette impression toute nouvelle dans sa vie, mais qui se renouvellera aux époques de crise, qu'il ne pourra jamais être au sein de la cité présente, conventionnelle et arriérée — qu'un être d'exception, persécuté et malheureux, Shelley le savait déjà, mais, qui plus est — qu'un être dangereux et criminel. C'est donc un obscur regret, une excuse presque, qui se formule derrière cette thèse étrange. Et c'est, avec ce premier adieu à la société, un effort de sagesse, de sagesse poétique déjà, qui fuit le contact du monde pour se mieux cultiver et moins blesser autrui, qui se résigne à être un peu égoïste, par amour même du prochain.

Le fragment trahit donc le moment de l'existence de Shelley auquel il fut écrit ; il trahit encore, mais moins bien, le lieu où il fut commencé. Le paysage dans lequel cette vie « élémentale » s'est retirée, ce n'est point, malgré son nom, un paysage du Liban ; c'est plutôt un paysage suisse ; et surtout c'est déjà un paysage shelleyen — le premier : il mêle un art en ruine, les trésors encore mal compris des sagesse antiques, épars en fragments de marbres très purs, à cette nature un peu froide, qu'éclaire non le soleil, mais « le reflet que les hauteurs de glace jettent à travers un prisme de nuages ; » ici « l'air est rare et sans feux, » il est plein des « odeurs délicates que les sources glissent dans leurs exhalaisons de fraîcheurs ; » dans ces précipices, l'œil pris de vertige croit voir luire tout un foisonnement de richesses « toutes les pierres précieuses du monde ; » une imagination fervide, qu'alimente une vision singulièrement aiguë, transfigure ces cataractes en piliers transparents et colossaux, soutenant les hauteurs « où les flocons de neige, tombant devant l'orbe descendant d'un soleil sans rayons, font comme une pluie de soufre enflammé. »

Nous avons déjà là le mystérieux et attirant mélange d'observation et de fantaisie, le mouvant mirage à la fois si précis et si invraisemblable qu'il semble supposer d'autres sens que les nôtres, toute cette fantasmagorie éblouissante et fugace, que les tableaux de nature de Shelley vont désormais nous offrir souvent.

« Pendant des siècles, cette vallée fertile avait échappé aux aventureuses investigations de l'homme, cachée dans ses montagnes de neiges éternelles. Les fils d'âges plus reculés avaient vécu en ces lieux : des amas de marbres funéraires, des fragments de colonnes qui semblaient presque avoir été, dans leur vierge beauté, l'œuvre de quelque invention plus libre et plus fantaisiste que ne sont les grossières conceptions d'un mortel, gisaient accumulés sur les bords du lac, ou s'apercevaient sous les flots transparents. L'oranger en fleurs, le balsamier, et d'innombrables arbustes odoriférants, croissaient en toute liberté parmi les portiques ruinés. L'eau des fontaines avait coulé hors de leurs bassins, et dans la végétation luxuriante de leurs bords, le serpent jaune s'était fixé une retraite que rien ne troublait. Ici venaient l'ours et le tigre, se disputer ces animaux jadis domestiques qui avaient oublié la servile sécurité de leurs ancêtres. Quand la bête de proie, poussée par la famine, s'était de désespoir retirée loin de la terrible désolation qu'elle avait aidé à parfaire en ce lieu, on n'entendait plus rien que l'appel aigu de la cigogne, et le battement de ses lourdes ailes, sur le chapiteau de la colonne solitaire, ou encore le cri du vautour affamé à qui vient d'échapper son unique victime. Les enseignements d'une sagesse séculaire étaient gravés en caractères mystiques sur les rocs. L'esprit et la main de l'homme avaient ici travaillé à réaliser leurs plus sublimes prodiges : c'était un temple dédié au Dieu de la science et de la vérité. Les palais des Caliphes et des Césars pouvaient aisément surpasser ces ruines en grandeur et en magnificence; mais ils étaient conçus par des tyrans, et bâtis par des esclaves. Un génie pénétrant, une sagesse consommée, avaient imaginé et réalisé Bethzatanai. Il y avait un

sens profond et grave dans chaque trait de ses sculptures fantastiques. La légende aujourd'hui inexplicable, ja lis si belle et parfaite, si chargée de poésie et d'histoire, disait, même dans sa ruine, mille choses de portée mystérieuse et de signification obscure... »

Car c'est un caractère de ce fragment de roman poétique, que la recherche et presque le culte du mystère s'y trouvent pour la première fois préconisés avec insistance et hardiesse. Autant les froides argumentations, qui dans Paley inféraient le divin des mécanismes connus de la nature, semblaient à Shelley décevantes, autant ces « étranges spectacles, » cette « sublimité qui torture » (*harrowing sublimity*) des montagnes alpestres, lui imposaient l'hypothèse d'une insondable opération qui aurait animé ces chaos grandioses d'un frisson communicatif. « Nul spectateur n'aurait pu refuser de croire qu'un esprit de grande intelligence et de grande puissance, avait donné à ces sauvages et belles solitudes leur air de sainteté, de mystère solennel et profond. »

Et Shelley s'attache, comme il ne l'a fait nulle part encore, à préciser le sens de ces intuitions étranges et douces, sources de bonheur et de foi, révélations pacifiantes et régénératrices, communions ineffables, toujours rares et fugitives, hélas ! pour les humains, mais qu'il rêve de prolonger, de multiplier, en un état constant d'extase et de félicité suprême. Il esquisse ici la théorie de ce moment de joie, où semble se concentrer toute sa vie poétique, et dont plus tard, aux moments de lassitude, il implorera si passionnément le retour ¹. « Le plus froid esclave de l'habitude ne peut manquer de se rappeler quelques minutes rares, où l'haleine du printemps, les nuées qui se pressent au coucher du soleil, avec la pâle lune qui brille à travers leurs traînes moëlleuses, le chant de l'oiseau solitaire perché sur l'arbre unique d'une lande déserte, ont éveillé en lui l'instinct

1. Cf. la pièce de 1821 : « Rarely, rarely comest thou Spirit of Delight ! » et pp. 299-300.

de la nature... » C'est cette « sainte inspiration » qui est descendue sur les « âmes avides » des Assassins, et qui tourne sans cesse vers la beauté et la bonté leurs moindres gestes, leurs moindres actions. « Ils étaient déjà comme des esprits glorieux; comme des êtres de paradis. Vivre, respirer, se mouvoir, cela seul était une sensation d'indicible transport. Chaque contemplation nouvelle de sa condition apportait à l'heureux enthousiaste une nouvelle mesure de joie, et donnait à chacun des organes qui ouvrent l'âme sur les choses extérieures, une plus vive et plus exquise perception de tout ce qu'elles contiennent de beau et de divin. Aimer, être aimé, devenait soudain comme une insatiable faim de sa nature, que le cercle entier de ce monde, avec ses êtres d'une variété si inépuisable, d'une grandeur et d'une perfection si prodigieuses, semblait trop étroit, trop limité, pour assouvir jamais ».

« Hélas ! Pourquoi faut-il que ces révélations de l'esprit de vie soient si vacillantes et fugitives ? Pourquoi faut-il que les moments où l'âme humaine se sent adéquate à tout ce qu'elle peut concevoir d'excellent et de fort, ne durent pas autant qu'elle-même, et ne puissent pas survivre à sa plus grave métamorphose ? Mais la beauté d'un coucher de soleil printanier, avec son dais frangé de nuages empourprés, se dissipe bientôt — pour revenir, en un instant imprévisible, répandre sur la sombre veillée du désespoir une allégeante mélancolie ».

* * *

A tous ces titres, ce fragment marque comme une orientation nouvelle de l'âme chez Shelley.

Le premier mariage avait été la brusque et frêle floraison d'un moment d'expansivité, de dévouement, de don de soi ; il était resté associé aux allures volontiers analytiques d'une pensée éprise de système ; aussi n'avait-il guère eu de fruits poétiques que dans son propre

souvenir et déjà presque dans son deuil ; et d'autre part il avait cru pouvoir s'accommoder du commerce courant du monde ; l'amour n'avait rien soustrait aux largesses de l'amitié ; Shelley n'avait rien eu à sacrifier à Harriet. Mais ce nouvel amour était le fruit plus durable d'une passion plus concentrée qui se sent rare, unique sans doute, et donc qui s'épargne et se défend contre le dehors ; il se faisait ainsi, naturellement, l'allié du mouvement intérieur qui menait le poète aux richesses obscures du sentiment plutôt qu'aux pauvres lumières de l'idée, aux beautés indéfinissables des spectacles de la nature plutôt qu'aux sèches systématisations des sagesse humaines ; bref, l'amour avait dès lors cessé d'être pour Shelley la « coïncidence » — comme il disait, en son premier style géométrique — de deux opinions philosophiques et de deux zèles réformateurs ; il était devenu surtout l'union de deux émotions, prête à se faire à soi-même le sacrifice du monde, et capable de braver de son acte de foi le mystère de la vie. Autant dire peut-être qu'il était devenu vraiment de l'amour.

CHAPITRE X

LA RÉVÉLATION : *ALASTOR*

Action is transitory — a step, a blow,
The motion of a muscle — this way or that —
'Tis done; and in the after vacancy
We wonder at ourselves like men betrayed :
Suffering is permanent, obscure and dark,
And has the nature of infinity.

Wordsworth. *The Borderers*, 1539-1544.

L'hiver qui suivit cette « saison de joie et de beauté », de septembre 1814 à mai 1815, fut passé à Londres. Des soucis de tous genres devaient le traverser. C'étaient, d'abord, des ennuis d'argent : car la folle équipée avait coûté cher, et la généreuse insouciance de Shelley avait, auparavant déjà, accumulé les dettes ; les créanciers étaient pressants, les banquiers rapaces, et les gens de loi temporisateurs. Liée à ces embarras, c'était une instabilité perpétuelle, qui non seulement chassait les jeunes gens d'une maison à l'autre, devant les poursuites des *bailiffs*¹, mais qui même séparait souvent les deux amants, pour ne les réunir qu'en de fugitives et tremblantes entrevues, risquées en d'obscurs hôtels, ou dans les rues, les jardins publics, les cafés de la grande ville. Puis, c'étaient les rapports avec la pauvre Harriet, difficiles

1. Les agents chargés des arrestations pour dettes. Ces arrestations, d'après un Act de Charles II, ne pouvaient s'opérer qu'en semaine. Les emprisonnements pour dettes furent restreints en Angleterre en 1869. On connaît la part que Dickens prit à cette réforme.

et tendus, comme bien on pense, mais que ni lui, ni elle, ne voulaient rompre — elle surtout, car elle ne pouvait croire à son malheur : elle accusait Godwin et Mary d'avoir « corrompu son Percy » ; ses lettres se succédaient, tantôt « faibles » et plaintives ¹, tantôt « vulgaires et d'allure mondaine », tantôt indignées ², tantôt rassérénées, bienveillantes et douces — lorsqu'une nuit de souffrance lui avait valu des attentions particulières de la part de Shelley ³ ; un fils allait lui naître le 30 novembre, et Shelley allait annoncer lui-même l'heureux événement à tous ses amis. Ceux-ci, il est vrai, prenaient le parti de Harriet : les hardiesses théoriques des Boinville et des Newton ne s'accommodaient point de « la tragédie à l'allemande » que le poète, à leur sens, venait de jouer. Et Mary commençait seulement à sentir quel abîme venait de se creuser entre elle et tous les siens. Godwin, ce père qu'elle aimait tant, se refusait à la voir, et ne consentait à correspondre avec Shelley que par l'entremise d'un *attorney* ; car, — « Ô philosophie ! » pensait Mary, — il continuait à emprunter l'argent du poète... Fanny, la demi-sœur de Mary, fille du premier mariage de Mary Wollstonecraft, dont la tendresse devait toujours avoir des pudeurs, et presque des craintes malades, se cachait pour écrire aux fugitifs ; il fallut une espièglerie de Jane pour la retenir un jour, de force, près de ceux qu'elle aimait. Et même une grande amie d'enfance, cette Isabelle Baxter, près de laquelle Mary avait passé en Ecosse des jours si heureux, lui retirait son affection ⁴.

Seuls leur restaient Peacock, et (après un court éloignement) Hogg ; c'est-à-dire deux types différents d'une même espèce — celle des amis plus amusés que sympathiques, plus curieux que pénétrants. « Peacock vient nous voir ; il se moque de nous », dit le journal de Jane ⁵.

1. 16 septembre (appréciation du journal).

2. « From an injured wife », 6 décembre (*ibid.*).

3. Début d'octobre.

4. 3 novembre.

5. 14 octobre.

et vraiment, connaissant Peacock, ses nonchalances toujours occupées, son observation légère, son goût des situations extraordinaires et des opinions paradoxales, dont la hardiesse d'ailleurs lui plaît au fond moins que la bizarrerie, son scepticisme railleur, nous pouvons aisément nous le figurer fréquentant alors le cercle de Shelley bien moins en ami dévoué, qu'en futur écrivain : le maître du roman bouffe, dont il donnera en 1816 un premier exemple dans *Headlong Hall*, vient auprès de Shelley chercher un caractère et un sujet bien plutôt qu'un maître ou qu'un frère de pensée¹. Quant à Hogg c'est bien « l'enfant perdu » que Mary voit en lui : trop uniformément spirituel, et qui, sous les piquantes satires dont il égaie les soirées de ses amis, cache une âme de plus en plus traditionnelle, la sagesse tôt satisfaite de l'homme de loi, et du dilettante qui apprécie le plaisir de la chasse autant que le charme des vieux classiques.

Tout cela ne faisait que rendre plus chèrement et plus étroitement embrassé le seul vrai bonheur qui restât aux amoureux. Leurs infortunes mêmes, leurs séparations sous la poursuite des créanciers, nous ont valu quelques lettres charmantes dont il faut citer quelques passages, pour montrer combien, avec le même don d'enthousiasme, Shelley gagnait peu à peu en délicatesse et en pénétration.

« Ton intelligence est la plus subtile, s'écriait-il, la plus finement façonnée ! Aucune femme n'a un esprit égal au tien ! Et c'est moi qui possède ce trésor ! »²
« Tes pensées seules peuvent éveiller et mettre en mou-

1. *Headlong Hall*, présente, répartis entre divers personnages, — à la manière habituelle de Peacock, qui veut plutôt faire balance égale de ridicule, qu'il ne sait bâtir des caractères complets — quantité de traits tout shelleyens : la foi enthousiaste au progrès (ch. i), le souci du végétarien (ch. ii), la subordination de la vertu à la science (ch. iv), l'idée que le système solaire lui-même tend à un équilibre plus parfait (ch. vu), l'horreur du luxe, du despotisme, de l'avarice, du mariage moderne (ch. xv, s. f.).

2. 27 octobre.

vement les miennes : mon âme sans la tienne est morte et froide comme une noire rivière, à minuit, quand la lune est couchée. Il semble que toi seule puisses me préserver des souillures et des vices. Si j'étais longtemps séparé de toi, je frémirais d'horreur à mes propres yeux ; sans toi mon intelligence devient indisciplinée. Je crois qu'il me faut devenir aux mains de Mary ce que Harriet était aux miennes. Mais combien je suis différemment disposé, combien dévoué et affectueux, combien plein de respect et d'adoration pour l'intelligence qui me gouverne ! Mais je me repens de cette image ; elle est injuste ; elle est fausse. Non, je ne veux pas dire que je te considère comme de beaucoup supérieure à moi, quelque évident que soit ton avantage en spontanéité et en simplicité. Combien divinement douce est notre tâche : imiter nos qualités respectives, et devenir d'instant en instant plus sages, en cet amour suréminent, tant que, fondus en un seul être, nous voyions tout le vrai savoir compris dans la maxime *γνωθι σεαυτον*, ainsi devenue infiniment plus juste qu'elle n'est dans son application étroite et vulgaire !¹ Et Mary répondait : « Comme tu fais le philosophe et le raisonneur à propos de notre amour ! Sais-tu bien que si on m'en avait demandé, je n'aurais pu donner une seule raison en sa faveur ? Et pourtant, j'ai de son haut caractère une aussi grande idée que toi-même — et j'aime très tendrement, pour prouver ma thèse »². Et Shelley se défendait : « Peut-être Peacock m'a-t-il communiqué sa maladie ; mes disquisitions étaient froides en effet, mes subtilités sottement raffinées ; mais je suis une harpe qui répond à tous les vents — doucement mélodieuse quand la brise embaumée de l'été l'éveille, mais discordante et dure sous de rudes et froides rafales... »³

Tous deux d'ailleurs savaient maintenant parler la langue aux touchantes familiarités, aux naïvetés pro-

1. 28 octobre.

2. [3 novembre].

3. [4 novembre].

fondes, que le jeune amour, tout épris de recommencements, emprunte volontiers à l'enfance : Shelley appelle avec détresse, au sein de ses ennuis d'affaires, ces yeux de Mary, « ces yeux rédempteurs, » ces « doux yeux » qu'il veut voir « pleins de bonheur » à la prochaine réunion. Il retrouve dans l'amour le sens perdu de la beauté de l'oraison, dont la pieuse fidélité marque tous les instants du jour : « Adieu, dit-il, rappelle-toi notre amour à vêpres, avant de t'endormir. Va, je n'omets point mes prières!... »¹ Et Mary babille délicieusement : « Sois tout pour moi, mon amour, je serai gentille et ne te ferai jamais de peine. Oui, j'apprendrai le grec et puis encore... Mais quand nous reverrons-nous, quand pourrai-je te *dire* tout cela, et recevoir ma si douce récompense? Oh! que ce soit bientôt! Car cette vie est désolante; j'en suis lasse — pauvre petite femme abandonnée, veuve!... Nul ne se soucie d'elle. Mais quoi, mon amour, ceci ne suffit-il pas? — j'ai une très sincère affection pour mon Shelley! Mais bonsoir! Je suis bien fatiguée et j'ai si sommeil! Je rêverai de toi endormant, j'en parierais dix contre un! Et toi, vilain, tu m'auras oubliée! Tiens, prends-moi — un baiser! Allons, cela suffit. Oh! demain! »²

Que Shelley ait pu entendre, qu'il ait su imiter de telles paroles, cela montre à coup sûr qu'une plus grande humanité marquait ce renouveau d'amour. Pour le reste nous assistons maintenant à un rafraîchissement, à un rajeunissement de toute l'âme; et l'on se croit reporté à trois ans en arrière, tant cette période de la vie de Shelley semble fidèlement reprendre et reproduire le cours de son passé.

Lui qui, en 1812, « ne lisait plus de romans, » revient maintenant aux intrigues fantaisistes, aux imaginations outrancières du Godwin de *Caleb Williams* et de *Saint-Leon*, de C. B. Brown, voire même de M. G. Lewis et

1. 27 octobre.

2. 28 octobre.

de Mrs. Radcliffe ¹. Il aime, nous en verrons bientôt un frappant exemple, les conversations ésotériques, où, plutôt par les regards que par les mots, l'on feint d'abord, et l'on finit bientôt par éprouver, une étrange terreur; la plaisanterie même se fait volontiers macabre, *jocosely horrible*, dit le journal, au mois d'août; le poète aime une fois encore entendre parler d'apparitions ²; il reprend goût aux expériences de physique et de chimie — il va entendre Garnerin faire un cours (n'est-ce pas Adam Walker qui parle ³?) sur « l'électricité des gaz et la fantasmagorie. » En poésie, il revient à ses premières amours, au *Thalaba* de Southey, aux drames de Joanna Baillie. Surtout, comme s'il voulait racheter certaines concessions, il rend la vigueur et l'intransigeance d'autrefois à ses idées révolutionnaires : après avoir lu l'*Excursion* de Wordsworth, les deux jeunes gens soupirent : « il nous a déçus, c'est un esclave ! » Après avoir assisté aux premiers triomphes de Kean, Shelley s'écrie : « Oh ! le spectacle hideux de ces gens de théâtre, feignant des qualités, qui ne sont, et ne sauraient jamais être les leurs ! » ⁴ Wieland, dont l'*Agathon* avait été la lecture favorite du cercle des Boinville, est maintenant pour Mary « l'un de ces hommes qui changent toutes leurs opinions vers la quarantaine, croient qu'il en sera de même pour tous, et s'érigent en seuls maîtres de la jeunesse » ⁵. On reprend les discussions sur les grands sujets — sur le progrès de la société ⁶, sur la vraie vertu ⁷, sur l'amour de la sagesse, sur le libre-arbitre et le déterminisme ⁸; et on le fait

1. Le conte *The Sorcerer*, qu'il lit alors avec Mary, est une traduction par R. Huisch d'une histoire d'horreur et de volupté de l'allemand Veit Weber (London, 1795).

2. 22 décembre.

3. Cf. chap. I, p. 17.

4. 13 octobre.

5. 8 décembre.

6. Dès le mois d'août, selon le journal de Jane, amplifié d'ailleurs vers 1870.

7. 20 novembre.

8. 29 novembre.

avec les grands mots d'autrefois, d'une gravité si ingénue : « Hogg est condamné dans les parvis de la philosophie, pour son respect des coutumes établies » ¹.

Shelley retourne alors à ces étangs de Primrose Hill ou de Saint-James's Park, où plus que jamais il goûte le plaisir de lancer ses petits bateaux éclairés, et d'allumer ses feux d'artifices ². Quelque chose même des extravagantes et entreprenantes naïvetés de 1811, semble se réveiller en lui : il parle d'enlever ses deux sœurs, et de s'en aller avec elles, Jane et Mary, vivre une vie de sages et de poètes, soit dans quelque caverne obscure ³, soit tout là-bas, dans la partie de l'Irlande qui regarde l'océan. — Ainsi, Shelley aussi eut son projet de Pantisocratie; mais l'ancienne expérience sociale que Coleridge voulait tenter sur les bords du Susquehannah, et à laquelle il avait cru pouvoir héroïquement subordonner l'amour ⁴, était devenu le rêve d'un poète, adouci de tendresses féminines et embelli par son cadre de nature.

Il y a vraiment, à trois ans de distance, un parallélisme étrangement rigide entre les démarches présentes et passées de cette vie fiévreuse. L'envolée en Suisse semble reproduire, sur une échelle plus grande, la fuite à Edimbourg et au pays des lacs. Comme jadis chez les membres de sa famille, Shelley retrouve maintenant chez ses amis de la veille, « la perfidie, la méchanceté, la dureté de cœur du monde. » Mais Mary, comme jadis Harriet, « rachète amplement leurs crimes les plus noirs » ⁵.

1. 27 novembre.

2. 3 et 14 octobre.

3. C'est sans doute ainsi qu'il faut comprendre la « subterraneous community of women » dont parle le journal, — et où l'on a lu quelque temps l'inquiétant « sublime community of women. » Voir Froude, *Fortnightly Review*, 1883.

4. « Les femmes gâteront tout » disait un ami de Coleridge. *Letters*, p. 96, cité par Gestre, *La Révolution Française et les Poètes Anglais*, p. 124. C'est pour les besoins de la pantisocratie que Coleridge épousa Sara Fricker.

5. 24 octobre.

Et même, et enfin, ici encore, à côté de la figure de l'aimée, il y a une face d'aspect mystérieux et attirant. Comme, autrefois, à côté du charme ingénu de Harriet, Shelley avait admiré la haute intelligence de Miss Hitchenner, maintenant aussi, à côté du « sublime esprit » de Mary, il se sent tout près parfois d'aimer la grâce troublante de Jane Clairmont, ou plutôt, pour l'appeler désormais du nom que par mode romantique elle préfèrera, de Clara, de Clara si « sensible, » c'est-à-dire si nerveuse, si passionnée, si hardie, — la brunette dont les yeux noirs, perçants et mobiles s'ouvrent volontiers — comme ceux de Shelley — après une léthargie délicieuse et profonde, pour voir dans la nuit un jour nouveau, plus fantastique que l'autre, plus favorable aux bouleversantes émotions d'enfants hallucinés. Clara est peureuse; comme tant de petites têtes, folles et faibles, de l'époque, elle est sujette aux « horreurs, » aux frissons d'explicables et ravissants effrois que l'on caresse à la fois et que l'on appréhende : la moindre lecture a de longs échos dans cette pensée toujours frémissante. Un soir, après que Shelley a par deux fois remarqué combien « il est impressionnant de sentir ses oreilles tinter dans le silence de la nuit, » Clara croit voir dans la figure de Shelley une expression de fixité horrible dont lui-même d'ailleurs a conscience. « As-tu lu *Orra*? » lui demande-t-il avant d'aller se coucher ¹. Elle ne répond pas, mais bientôt Shelley la voit descendre, secouée de terreur, la face toute blanche, les lèvres bleues et serrées, la peau ridée de convulsions,

1. Cette pièce de Miss Baillie donne précisément un exemple typique de cette recherche du frisson, que connaissaient et Shelley, et Clara, et tous les romantiques. Cf. préface : « I have... made *Orra* a lively, cheerful, buoyant character... and even extracting from her superstitious propensity a kind of wild enjoyment, which tempts her to nourish and cultivate the enemy that destroys her » — et le mot de l'héroïne elle-même :

« to mine ears
Strange inward sounds awake, and to mine eyes
Rush stranger tears — there is a joy in Fear! »

les cheveux hérissés, les yeux fixes et proéminents : un oreiller a été mystérieusement déplacé dans sa chambre. Shelley passe la nuit à causer avec elle, de choses indifférentes, autant qu'il leur est possible; mais le sens du mystère est trop éveillé pour que Clara se calme vite. L'aube vient, et avec elle, la figure de Shelley reprend cette expression de « tristesse profonde et de pouvoir conscient sur Clara, » qui jette de nouveau la jeune fille dans une crise « d'horreur » ¹.

Sans doute, cette sensibilité un peu superficielle s'irritait et s'inquiétait vite. Shelley eût plus d'une fois l'impression que Jane était « incapable de véritable amitié » ² comme elle était incapable d'un dessein arrêté : « Que n'a-t-elle plus de résolution ! Sans fermeté, l'intelligence est impuissante, et les principes les plus vrais sont inintelligibles » ³. Aussi, parfois, était-il pour Clara un peu sévère et dur ⁴. Mais malgré tout, cette nature l'intéressait : ses hardiesses romantiques n'étaient point pour lui déplaire; ces longues veilles, et ces promenades auxquelles Mary, soucieuse déjà de la vie naissante qui dépendait de la sienne ⁵, ne pouvait prendre part, ces

1. 8 octobre. Ainsi déjà l'un des premiers héros de Shelley, Wolfstein, se sentait malgré lui « au pouvoir du mystérieux » Ginotti. *St. Irv.*, ch. III.

2. 14 octobre.

3. 14 novembre.

4. Nous avons pu vérifier à Boscombe une conjecture que nous avions formée : le passage du Journal cité par M. Dowden (i., p. 483) doit se lire : « Jane's insensibility and incapacity for the slightest degree of friendship. The feelings occasioned by this discovery prevent me from maintaining any measure in *security*. » (non *security* : Shelley se recommande ensuite « a subduing of all angry feelings ».)

5. L'enfant, qui naquit avant terme, mourut au bout de quelques jours, le 6 mars. La formule, inscrite par Mary sur la dernière page du journal d'alors, « a table-spoonful of spirit of aniseed with a small quantity of spermaceti », est celle d'un remède pour les convulsions des enfants : elle semble prise aux *Memoirs* de Mary Robinson (ed. 1894, p. 106) — un livre que Shelley dut parcourir, bien qu'il ne paraisse point dans les relevés de ses lectures qui nous sont parvenus.

La parodie de Shelley montre qu'il savait maintenant s'amuser.

lectures du *Pastor Fido* et du *Roland Furieux* avec Clara, à qui plus qu'à Mary les langues étrangères étaient faciles, — tout cela créait, presque mécaniquement, une intimité dont les dangers furent vite entrevus. Dès octobre on cherche une situation qui occupe, et qui éloigne Clara; et comme elle se fera attendre, Mary se plaindra souvent : « l'avenir paraît bien sombre »¹. Elle notera les jours où « Shelley et son amie, » ou bien « Shelley et la dame » seront sortis ensemble. Si, quelque jour, « on est très tranquille et très heureux », c'est que « Clara ne s'est pas levée avant quatre heures. »

Shelley lui-même, d'ailleurs, dans une note admirable de pénétration, avait déjà écrit dans son journal, le 14 octobre : « N'aie pas la faiblesse de céder aux sympathies vulgaires. Contente-toi d'une grande affection, d'un seul puissant espoir; envers le reste des hommes, exerce ta bienveillance, ta justice, et pour autant qu'ils sont tes frères, ta sensibilité; mais si tu mets quelque prix à une paix durable, ne souffre jamais que plus d'un cœur ose même approcher de l'enceinte sacrée... »

Shelley ne fut guère fidèle à ces sages résolutions. Lorsqu'au début de janvier, son grand-père mourut, ce fut Clara qui l'accompagna en Sussex; pendant tout le printemps, Clara, hésitante, rebelle aux invites maternelles, qui peut-être ne la rappelaient au bercail que pour l'y emprisonner, bien trop jeune d'ailleurs pour pouvoir se faire une vie indépendante, resta avec Shelley et Mary, présence agréable et irritante à la fois; le 19 avril, Shelley recevait encore « de sa chère Clara Clairmont » une vieille édition de Sénèque³, dans la lec-

ser parfois de l'« horrible » romantique : « nine drops of human blood, 7 grains of gun-powder, 1/2 oz. of putrified brains, etc... »

1. 14 mars.

2. 12 mars.

3. Celle de 1615; il y est fait allusion par M. Dowden, p. 473. La date et l'inscription sont de la main de Shelley. Cf. B. Dobell. *Catalogue of second-hand books*. No. 141. 1906. p. 4.

ture duquel il s'absorba plusieurs jours; ce ne fut pas avant le 13 mai, que Clara enfin partit, à Lynmouth, en qualité de dame de compagnie, auprès d'une veuve qui s'était retirée dans un *cottage* tout fleuri de jasmin et de chèvre-feuille — le cottage romantique par excellence¹.

Ce jour-là, Mary annonce triomphalement qu'elle commence un nouveau journal qui datera « de notre régénération. »

Or ce journal nous manque : le carnet qui devait renfermer les pages heureuses de l'ère de libération est justement le seul qui ait disparu. Même lacune dans le *journal* de Clara...

Non seulement cette fâcheuse coïncidence nous prive de toute connaissance un peu précise de la vie de Shelley et de Mary pendant les quinze mois qui vont suivre; mais elle suggère déjà, par elle-même, une hypothèse — une hypothèse qu'on devine chez les biographes qui la taisent, mais qu'on est obligé d'exprimer, si l'on veut faire comprendre le profond caractère de toute l'éclosion poétique à laquelle nous allons assister : car la curiosité plus ou moins importune du narrateur de vie est ici soutenue par les légitimes exigences du lecteur d'œuvre.

Voyons d'abord les faits : ils ne sont que trop rares et trop maigres. Une lettre du 28 mai, nous montre Clara faisant dans sa solitude un effort de concentration et de sagesse : cette petite dissipée de dix-sept ans, impressionnable et changeante, s'essayait à la vertu qui lui manquait le plus, la sérénité : « Tu m'as dit, écrit-elle à Fanny, tu m'as dit que tu ne me croyais pas capable de jamais vivre seule. Si tu savais combien constamment paisible je suis maintenant, de quelle bonne et joyeuse humeur, peut-être changerais-tu d'avis. Oui, je suis ici tout à fait heureuse. Après tant de mécomptes, après tant de scènes violentes, après un tel tumulte de passion et de haine, tu ne saurais croire com-

1. Cf. Jane Austen. *Sense and Sensibility*. ch. vi.

bien je suis ravie de ce cher petit coin paisible. Je suis aussi heureuse quand je vais me coucher que lorsque je me lève; jamais je ne suis désappointée, car je sais toujours la limite de mes plaisirs; qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, rien ne trouble mon égalité d'âme. J'ai vraiment trouvé le bonheur; j'ai trouvé ce repos serein et ininterrompu que j'ai longtemps désiré. C'est dans la solitude que les facultés se concentrent autour du cœur, et lui apprennent la calme décision qui mène à la vertu et à la sagesse....»

De son côté Shelley que des arrangements avec son père semblaient devoir bientôt affranchir des soucis d'argent, se préoccupait de trouver une retraite où son rêve poétique pourrait se cultiver à loisir; il se mit à la recherche; il le fit, en partie du moins, sans Mary, et justement dans ce comté de Devonshire, où Clara s'était réfugiée. La seule parole qui émerge pour nous du long silence de cet été de 1815, c'est un appel de l'épouse, un appel mi-plaintif et mi-soupçonneux, une demande de retour, d'autant plus instante et caressante, qu'elle venait après d'autres — qui n'avaient pas été entendues :

« Mon bien aimé Shelley, ce que je vais dire n'est pas une chose folle dictée par un accès de mélancolie, c'est une chose à quoi je te supplie instamment de réfléchir et de te conformer.

Nous ne devons pas rester séparés plus longtemps; non vraiment nous ne le devons pas. Je n'en suis pas heureuse. Quand je me retire dans ma chambre, je ne trouve plus mon doux amour; après dîner, pas de Shelley; bien que j'aie quantité de choses *très importantes* à dire; bref, il faut ou bien que tu reviennes, ou bien que j'aille à toi, tout de suite. Tu me diras : allons-nous négliger le choix d'une maison, d'une chère maison? Non, mon amour, je ne voudrais point pour un monde renoncer à cela; mais je sais bien ce que c'est que de chercher une maison, et crois-moi, c'est une longue, longue affaire, bien trop longue pour qu'un seul « amour » l'entreprenne en l'absence de l'autre. Mon chéri, je sais

ce qu'il en sera; nous serons tous deux renvoyés de jour en jour, sans autre chose que l'espérance du succès pour la recherche du lendemain, et ainsi pendant je ne sais combien de temps. Ne vois-tu pas cela comme moi, mon amour? Nous avons été séparés longtemps déjà, et nulle maison n'est en vue; et quand même tu te déciderais, ce que je ne puis espérer avant une semaine, il y aurait à régler les conditions, etc... Non vraiment, mon amour, je ne puis supporter d'être si longtemps sans toi; donc, si tu ne veux pas me donner la permission, attends-toi à me voir venir un jour sans elle; en vérité ceci est bien probable, car je suis tout à fait malade de passer ainsi sans espoir les jours après les jours.

Et, je te prie, est-ce que Clara est avec toi? Car je l'ai demandé plusieurs fois — et point de lettres; sérieusement, cela ne me surprendrait point du tout; si tu lui as écrit de Londres, et si tu lui as laissé entendre que tu étais sans moi, elle a fort bien pu se passer cette fantaisie.

La Marmotte ¹ a caché la broche; et, je te prie, pourquoi me refuser toujours la vue de mon porte-crayon ²? Est-il en ta possession? si non, où est-il? Tu me ferais grand plaisir en me l'envoyant. J'espère que tu ne te l'es pas déjà approprié; ce serait bien « *unpecksie* » ³ de ta part, puisque Marie voulait te le donner de ses propres mains, pour ton anniversaire; mais peu importe, puisque je n'ai aucun espoir de te voir ce jour-là...

Et demain est le 28 juillet. Mon bien-aimé, ne devrions-nous pas être ensemble ce jour-là? Oh oui, mon amour, et je pleurerai un peu à penser que nous ne le serons pas. Ne te fâche pas, cher amour; ta *Pecksie* est une bonne fille et se porte bien maintenant, sauf lorsque d'attendre si anxieusement des nouvelles de son amour lui donne mal à la tête.

1. Clara la dormeuse.

2. « My case » — sans doute ce « pencil case » que Mary avait acheté le 8 mai, et mentionné dans le journal de ce jour.

3. Mary signait parfois ses lettres « Pecksie ». Ne serait-ce pas justement, faite et reçue gaiement, une allusion à ses petites piques de jalousie (peckish)?

Mon cher, mon bon Shelley, viens donc, je t'en prie; je t'en prie, je t'en prie, ne reste point parti! Il fait un temps délicieux et, si tu allais mieux, nous pourrions faire une charmante excursion à Tintern Abbey. Mon cher, cher amour, je te supplie très instamment, les larmes aux yeux, de me permettre de venir auprès de de toi, si tu n'aimes pas abandonner cette recherche d'une maison... »

Toutes les menues irritations, toutes les inquiétudes à peine avouées, dont nous avons relevé les traces dans le journal du dernier hiver, et dont l'expression ne pouvait être là que tempérée par la pensée qu'elle tomberait certainement sous les yeux de Shelley; nous les retrouvons donc ici, tremblantes, presque éplorées, dans cette lettre anniversaire. Il est difficile de ne pas soupçonner que le « Chevalier des Elfes », comme Mary appelait familièrement son poète, s'était laissé attirer une fois de plus par le feu follet d'une amitié romantique, une de ces amitiés qui confinent tant à l'amour.

* *

Or voici que, lorsque Shelley se remet à chanter, vers la fin de 1815, plus rien ne semble survivre dans son chant, de l'allégresse et du triomphe et de la foi des lettres, du journal, du roman commencé de l'an dernier. Mais au contraire, partout se fait entendre la plainte pénétrante d'une mélancolie qui se sait éternelle, quelque chose comme cette « indicible expression de tristesse tragique » que Clara découvrait parfois sur la face du poète.

Comment expliquer un contraste aussi saisissant? Les raisons qu'on en a données semblent bien insuffisantes : on a répété, après Mary ¹, que Shelley avait souffert, au printemps de 1815, de « spasmes » mystérieux, et qu'un médecin avait déclaré qu'il était en danger de mourir de consomption; mais ces spasmes l'avaient déjà torturé

1. Préface de son édition de 1839.

auparavant, et les prétendus symptômes de tuberculose disparurent justement, nous dit Mary, « comme par enchantement, » au début de cet été dont l'inspiration sera pourtant si triste; on a cherché des causes plus lointaines, plus générales, l'insuccès de ses premières tentatives littéraires, politiques, et philosophiques ¹; mais nulle part encore on ne le voit se plaindre d'une obscurité qu'il n'avait rien fait pour éviter, dont l'humilité de son génie — l'un de ses traits les plus accusés — ne savait être surprise ², et dont sa philosophie savait très bien s'accommoder; on a rappelé aussi la faillite de ses premières amours ³; mais justement cette faillite ancienne n'aurait fait que rendre plus éclatant le triomphe du nouvel amour, elle n'aurait fait que le rendre plus heureux et plus léger, si cet amour lui-même ne s'était senti, déjà, pour une part, un échec. Oui, Shelley venait de refaire, auprès de Mary et de Clara, l'expérience des années antérieures; il ne pouvait plus désormais ignorer son âme — son âme si délicieusement, si dangereusement aussi, esclave de ces « attraits de sentiments qui bientôt trahissent, de ces lumières de pensées qui bientôt passent », comme il le dit, précisément à cette époque ⁴.

Et certes les incertitudes de son émoi n'autorisent pas plus les soupçons banals qui exagèreraient, que les pruderles apologétiques qui voileraient cet épisode de sa vie. Il est bien entendu que ce ne fut point auprès de Clara que Shelley connut, s'il connut jamais, le don complet de l'être, l'élan qui concentre, rassemble et totalise une vie dans son amour, la passion unifiante et absorbante « sans qui tout deviendrait chaos » ⁵. Mais bien qu'il ne puisse s'agir d'un de ces transferts d'aff-

1. Dowden, i., p. 430.

2. Cf. sa critique du roman de Hogg, retrouvée dans la *Critical Review* de déc. 1814 par M. Dowden (réimprimée pour la *Shelley Society*, 1887; cf. *Contemp. Rev.* sept. 1884.)

3. Dowden, p. 530.

4. Passage du *Daemon of the World*. Cf. chap. VIII, p. 196.

5. *Othello*, III.

fection vulgaires, qui, fût-ce pour une minute d'aveuglement, aurait vraiment pris Shelley à l'amour de Mary, il faut bien croire que très tôt après ce recommencement de vie, où Shelley avait résolu de lier ses enthousiasmes en un faisceau plus étroit et plus fort, très tôt après cette consécration nouvelle de toutes ses tendresses dans le sanctuaire isolé qu'il s'était promis de défendre contre toute approche, il prit définitivement conscience de son insatisfaction et de son instabilité sentimentales. L'attraction de Clara, qu'il devait sentir toute sa vie, — d'autant plus tenace peut-être que jamais il ne lui céda tout à fait¹ — cette attraction suffisait à lui prouver qu'il était voué à la mobilité et à la dispersion du cœur. Il y a de ces demi-infiléités de rêve, qui dans l'imagination du poète, peuvent avoir un retentissement et une signification que le monde ne connaît pas.

Et c'est pourquoi Shelley chantait, avec une tristesse résignée, l'obscurité, l'incertitude des destinées humaines, l'inconstance, la « mutabilité » universelle.

Nous sommes pareils à des nues, dont la lune à minuit se voile —
Comme inlassablement elles se hâtent, luisent, tremblent,
Barrant de leur éclat les ténèbres! Bientôt pourtant
Sur tout la nuit se clot... elles sont à jamais perdues!.

Pareils à des luths oubliés, dont les notes désaccordées
Rendent des sons divers à toutes les brises changeantes,
Et dont, sous des ébranlements nouveaux, le cadre frêle
N'a point un chant, point même un ton, semblables aux derniers.

Nous reposons — un rêve empoisonne notre sommeil...
Nous nous levons — un seul penser errant souille le jour...
Nous pouvons concevoir, sentir, juger, pleurer ou rire,
Etreindre une chère douleur, jeter au loin nos peines —

Il n'importe! Car qu'il s'agisse d'une peine ou d'une joie,
La route restera large ouverte à sa fuite :

1. Une lettre de Clara à Byron, citée p. 279, est fort suggestive sur tous ces points : Clara, au début de 1816, y appelle Shelley « un homme que j'ai aimé », et « qui m'aime trop pour n'être pas indulgent ».

Jamais l'homme n'aura d'hier semblable au lendemain :
Rien ne dure ici-bas que l'Instabilité !

L'Instabilité, publ. 1816 ¹.

C'est encore une sorte d'acquiescement mélancolique, d'acceptation de sa propre nature, que Shelley se prêche à lui-même, dans la petite pièce, également publiée en 1816, et que Mary croira plus tard « adressée en esprit à Coleridge » ².

Il y a des esprits de l'air,
Il y a des génies de la brise du soir,
De doux fantômes, dont les yeux sont aussi beaux
Que des rayons d'étoile en des arbres crépusculaires !
Afin de rencontrer ces messagers charmants
Loin des hommes souvent tu t'enfuis solitaire ;
Avec les vents des monts et les sources bavardes
Et les mers éclairées par la lune — qui sont
La voix de tous ces êtres insondables, —
Tu as communiqué, et tu t'es réjoui
Lorsqu'ils te répondaient ; mais ils ont rejeté
Bien loin d'eux ton amour, comme une vile offrande ..
Alors tu as cherché dans des yeux étoilés
Des rayons qui jamais ne furent faits pour toi,
La richesse d'un autre — esclave sacrifiant
A une foi trop chère ! Et encor tu désires !
Tu espères encor que des mains accueillantes
Une voix, des regards, des lèvres sauront te répondre !
Ah ! pourquoi donc bâtir ton espérance
Sur ce monde trompeur et changeant ?
Ton âme seule ne pouvait donc pas offrir
Carrière à ton amour, à tes touchants pensers, —
Qu'un aspect de nature ou qu'un humain sourire
Sont ainsi parvenus à te prendre en leurs ruses ?
Ils ne sont plus ! tous les sourires infidèles,

1. On pourrait comparer au poème de 1816 le très beau sonnet de Wordsworth, qui porte le même titre et qui est très différent : il chante la calme acquiescence d'une âme vertueuse à cette universelle fuite des choses sous « la touche imperceptible du temps. » (1822).

1. (Préface de 1829). MM. Dobell, Rossetti, Dowden, sont d'accord pour reconnaître la réalité personnelle qui se cache ici

Dont le mensonge t'a laissé le cœur brisé...
 La splendeur de la lune est morte...
 Fantômes, rêves de la nuit, tout s'est enfui...
 Ton âme seule t'est fidèle encore,
 Mais changée en hideux démon par le malheur !
 Ce démon, dont toujours la hideuse présence,
 Est suspendue à tes côtés comme ton ombre —
 Ne songe pas à le chasser ; ce fol effort
 T'infligerait encor de plus dures souffrances.
 Reste ce que tu es. Ton destin est prescrit.
 Et tout sombre qu'il est, il ne peut en changeant que s'aggraver
[encore...]

(Publié en 1816).

Shelley pouvait alors lire l'*Excursion* de Wordsworth sans y trouver autre chose, avec l'apostasie dont nous l'avons entendu se plaindre, que cette idée de l'universelle inconstance des vies humaines :

O Poète de la Nature, tu pleuras
 De voir tant de choses s'en aller sans retour !
 L'enfance, la jeunesse, l'amitié, l'amour
 Ont fui comme de doux songes, l'abandonnant
 A tes regrets ! Et j'ai aussi connu ces maux !

A Wordsworth (publié en 1816).

Qu'était-il besoin après cela des pronostics, intéressés peut-être, et sûrement erronés, du docteur, pour inspirer à Shelley la hantise de la mort ? Rien ne mène à l'idée pénétrante du néant, comme l'expérience maintes fois renouvelée des heurts, et donc des arrêts, des changements, des recommencements intérieurs. « Partir, c'est mourir un peu », dit notre fine chanson. C'est de l'unité, non de la variété de l'action que se nourrit une forte conscience de la vie ; c'est d'un élan simple et droit que cette conscience déborde, et remplit le vide de l'au-delà. Aux menues négations qu'une existence morcelée suppose toujours, succède naturellement la grande négation du tout. C'est en 1813, non du tout en 1815, que Shelley, déjà souffrant de ses incertitudes,

a chanté avec le plus de terreur l'insondable néant de la mort¹.

Le très pâle et très froid, le lunaire sourire,
Qu'un feu de météore en une nuit sans astres
Verse à l'ilot perdu dans la mer qui le ceint,
Avant que l'aube ait lui d'une sûre lumière,
C'est la flamme de vie, incertaine et blafarde,
Qui vacille autour de nos pas, tant que leur force n'a point fui.

O homme ! va, poursuis d'une âme courageuse,
Ton chemin d'ici-bas, dans ces ombres d'orage !
Et la houleuse mer qui roule autour de toi
S'endormira dans le soleil d'un magnifique jour,
Où l'Enfer et le Ciel laisseront ton cœur libre
Au seul empire de l'Universel Destin.

La terre est la nourrice de tous nos savoirs,
Elle est la mère de tout ce que nous sentons ;
La venue de la mort est un terrible coup
Pour une pensée non munie de nerfs d'acier —
De la mort où tout ce qu'on sent, tout ce qu'on voit,
Tout ce qu'on sait, doit fuir comme un mystère vain.

Oui, les profonds secrets² de la tombe sont là
Où tout, sauf notre corps, peut avoir place sûre ;
Pourtant, joyau de l'œil, merveille de l'oreille,
Rien ne restera plus, pour voir et pour entendre
Tout ce qu'il est de grand, tout ce qu'il est d'étrange,
Dans le règne infini du changement perpétuel.
Qui donc peut nous parler de cette mort muette ?
Qui veut lever le voile de cet avenir ?
Qui veut donner couleur à ces ombres qui hantent
Les replis des cavernes du tombeau nombreux ?
Qui prétend associer l'espoir de l'au-delà,
A la crainte, à l'amour, que le présent inspire ?

Sur la Mort.

D'ailleurs, après le cours inquiet de cette vie, après

1. Notre traduction suit le texte de 1846, publié avec *Alastor*.
Mais une forme, très peu différente, dit M. Dowden, se trouve
dans le manuscrit Esdaile.

l'incessante agitation de cette âme mobile, après l'inconstance inéluctable de toutes choses, la mort n'était-elle pas, bien plus encore que l'effrayant inconnu de l'au-delà, le grand repos compensateur ? C'était déjà dans cet esprit de bon accueil à la mort que se terminaient les strophes passionnées d'avril 1814 ¹. C'est lui encore qui inspire les deux œuvres, très inégales comme étendue, mais non peut-être comme valeur, qu'on peut sûrement dater de cette fin de l'année 1815 : le *Soir d'été dans un cimetière*, et l'*Alastor*.

*
* * *

Au début du mois d'août, Shelley avait enfin fait choix d'une résidence, non en Devonshire, mais sur les confins immédiats du beau Parc de Windsor, au bord du plateau qui domine Egham et la vallée de la Tamise, dans la paroisse de Bishopsgate. De là le poète, sa femme, Peacock — qui habitait à quelque dix milles en amont, à Marlow, et le frère de Clara — un jeune homme aussi « sensible », aussi rêveur, et moins énergique encore que sa sœur — voulurent faire l'excursion, peu connue encore, de la Tamise supérieure. Ils la remontèrent en barque, par delà Oxford, jusque dans cette haute vallée, où coule paresseusement la petite rivière qu'aimeront tant plus tard Matthew Arnold et William Morris.

Shelley, dit-on, fit alors quelques infractions à son régime végétarien ; et il donna à ses compagnons de voyage une impression de santé, de vigueur, de joie exceptionnelles. Et cependant, seule, sous ces apparences trompeuses, la mélancolie vivait d'une vie profonde.

Il trouvait, au terme de son voyage, dans le petit bourg de Lechlade, un cimetière admirable. Ce n'était plus le cimetière ombreux, débordant d'herbe et de lierre, caché dans les grands arbres avec son humble et basse

1. Cf. plus haut, ch. VIII.

église, tout pénétré d'une douceur de verdure et d'humidité, qu'il avait connu jadis à Stoke Poges ¹. Celui-ci était clair, haut placé, sur le bord d'un léger plateau qui domine la vallée de la Tamise, tout entouré de maisons qui familièrement le regardent et s'ouvrent sur lui; et son église, avec ses hautes fenêtres, ses pinacles très ornés, ses créneaux ouvragés, sa flèche élégante et pure, s'élevait d'une fière aspiration dans l'atmosphère ambrée des beaux jours finissants, où un soleil humide semble vraiment, comme Shelley le disait, volatiliser les sommets des choses.

Ici, dans la tiède lourdeur d'un soir d'été, Shelley se sentit — comme Keats, écoutant le rossignol —

A demi amoureux de la Mort reposante ²

et pour la première fois, il semble avoir associé l'idée de la mort à sa notion favorite d'une vie élémentaire, humble comme le foisonnement de graminées que caressent les méandres de la haute Tamise, vaguement satisfaite et confiante, et résignée — pour éviter les dé-sillusions — à ne point préciser ses espoirs.

1. Cf. chap. I, p. 16.

2. I have been half in love with easeful Death

La comparaison littéraire est un procédé infécond, et souvent faux, dans ses précisions trompeuses. Si on pouvait le défendre, ce serait peut-être à condition de le faire porter sur des moments psychiques analogues, plutôt que sur des sujets ou des formes d'art semblables. A ce point de vue il y a vraiment une parenté frappante entre la pièce écrite par Shelley à Lechlade, et l'Ode au Rossignol de Keats. Celle-ci, écrite dans la « tiédeur parfumée » d'un soir de mai (1819) est pleine aussi de la pensée de la mort, que le poète ne sait s'il redoute ou désire, comme il ne sait trop, bercé par cette voix d'oiseau si dissolvante dans la plénitude de sa joie, s'il veille ou sommeille; peut-être la perte de son pauvre frère Tom cause-t-elle chez lui, comme chez Shelley la perte de ses illusions d'amour; « cette langueur et comme cet épuisement des sources de vie », qu'on a finement signalés dans l'Ode (Mrs. Owen. *Keats*, 1880, p. 162.) Et la pièce de Shelley aussi doit se lire, — comme Keats lisait la sienne, « en traversant un soir les prairies de Kilburn, — d'un ton bas et tremblant » (B. R. Haydon. *Correspondence*. ii., p. 73.)

Le vent a balayé, des espaces de l'air,
 Les vapeurs qui voilaient le coucher du soleil,
 Et le soir pâle enlace en tresses plus obscures
 Ses cheveux rayonnants sur les yeux las du jour ;
 Le silence et le crépuscule, haïs de l'homme,
 Du fond du val obscur, côte à côte, s'avancent ;

Leur magie exhalée vers ce jour qui s'enfuit
 Enveloppe la mer, l'air, la terre et les astres ;
 Tout ce qui luit, parle, ou se meut, la reconnaît ;
 A ses charmes chacun répond par son mystère ;
 Les vents dorment, ou bien sur la tour l'herbe sèche
 Ignore leurs faibles mouvements, quand ils passent...

Et toi aussi, œuvre aérien ! dont les pinacles
 Montent comme des feux pointant d'un même autel,
 Tu obéis, muet, à leurs doux sortilèges :
 Tu vêts de tons de ciel ta flèche obscure et pâle
 Dont le sommet s'effile invisible, et paraît
 Attrouper les nuées du soir auprès des astres !

Et cependant les morts dorment dans leurs sépulcres ;
 Et dormant, peu à peu ils tombent en poussière ;
 Mais un émoi — sens ou pensée ? — tremble dans l'ombre,
 Des tombeaux corrompus gagne toute la vie...
 Et mêlé à la nuit paisible, au ciel muet,
 On perçoit, sans l'ouïr, son calme solennel...

Ainsi magnifiée et adoucie, la Mort
 Est bonne et sans terreurs, comme la nuit sereine.
 Je pourrais croire ici, comme un enfant curieux
 Qui joue sur un tombeau, que la Mort nous dérobe
 De doux secrets, que sur son sommeil sans haleine
 Les rêves les plus beaux veilleront à jamais.

A Summer Evening Churchyard.

Enfin c'est bien parce que, dans une épreuve cruciale, Shelley a pu voir le fond même de sa destinée ; c'est parce que la vie a définitivement révélé à ses vingt trois ans l'insatiabilité de sa nature, qu'il devient prophète en même temps que poète, qu'il s'affirme à l'avenir en s'affirmant à lui-même, et qu'*Alastor* est déjà, sous les

voiles imaginatifs où sa pudeur s'ésotérise, une complète et sûre autobiographie.

Ce poème de sept cent vers, écrit pendant l'hiver qui suivit l'excursion à Lechlade, et publié en mars 1816 semble bien la première œuvre sur laquelle Shelley ose fonder des espoirs littéraires : c'est le premier effort qu'il signe, « le premier essai sérieux » qu'il fait « d'intéresser les meilleurs sentiments du cœur humain » ; à ce titre, il l'envoie, à peine paru,¹ au poète Southey, qu'il sait pourtant être sur certains points un critique prévenu et irréductible ; on ne voit point que Southey ait été frappé par ses qualités même les plus extérieures — par la richesse de son rêve, par la grâce de ses visions. D'ailleurs l'œuvre n'est point remarquée ; aucune revue ne lui adresse les moindres éloges ; les amis mêmes n'en semblent point grands admirateurs : Peacock en dira simplement qu'il y est « traité de la solitude, comme d'un Esprit du mal. » Qu'est-ce à dire, sinon que l'*Alastor* est l'un de ces poèmes si chargés de souvenirs personnels et d'émotions secrètes qu'il n'est guère accessible qu'à travers l'auteur lui-même ?

Mary elle-même, lorsqu'à vingt ans d'intervalle, elle voudra présenter l'œuvre, emploiera des termes plus exacts sans doute, mais singulièrement vagues : « *Alastor* n'offre [comparé à *La Reine Mab*] qu'un intérêt personnel. Un très petit nombre d'années, avec les événements qui les avaient accompagnées [?], avaient refréné l'ardeur des espoirs de Shelley, bien qu'il les jugeât encore fondés, et que d'en hâter la réalisation lui parût encore la plus noble tâche qu'un homme pût accomplir... Aucun des poèmes de Shelley n'est plus ca-

1. 7 mars 1816.

2. La *Monthly Review* déclara que « ces poèmes passaient sa compréhension » et supplia l'auteur de joindre à ses publications à venir « de copieuses notes expliquant ses allusions et ses intentions. » Pour de Quincey encore, *Alastor* sera « le moins intelligible » des œuvres de Shelley.

Ce n'est que le 1^{er} décembre que parut l'article sympathique de Leigh Hunt, dans son *Examiner*.

ractéristique : la solennité qui règne partout, le culte de la majesté de la nature, les méditations du cœur d'un poète dans la solitude, le mélange des exultantes joies que les aspects variés du monde visible inspirent, avec les tristes angoisses et les révoltes que cause la passion humaine [?], tout cela donne à l'ensemble un touchant intérêt ¹ ».

Et peut-être les jugements qu'on a portés depuis sont-ils souvent incomplets et incohérents, pour n'avoir pas cherché ce point de vue intérieur auquel nous voulons ici nous tenir. L'un ² y voit un pessimisme un peu malsain, l'autre au contraire un plaidoyer pour cet amour humain qu'il aurait enfin trouvé; ici l'on rappelle une solitude qui l'avait étreint deux ans plus tôt, lorsque l'amour de Harriet s'émietta autour de lui, mais d'où Mary l'aurait tiré ³; là on systématise *Alastor* en une théorie platonicienne de l'amour, et on le rattache au *Banquet* ⁴.

Et certes cette dernière impression est juste en son fond : mais elle perd la moitié de son charme, si elle fait croire qu'*Alastor* fut une construction philosophique, « la chose la plus grave, la plus chargée d'enseignements, » que Shelley ait écrite ⁵, et non l'expression spontanée d'une croyance encore flottante, imposée au poète par la vie, et qui ne rejoindra que plus tard, dans la sérénité d'un art plus voulu, l'immortelle tradition de Platon. Ce n'est ni la crainte de la maladie, ni un souvenir lointain, ni un système encore informé, qui ins-

1. Note de l'édition de 1839.

2. H. B. Forman, *Memoir* de son Aldine edition (1890).

3. « A pleading on behalf of human love. This which had now been found by Shelley, he might have sought for ever and in vain, and then his fate would have been that of the solitary dreamer in *Alastor* » Dowden, p. 531. Ainsi Shelley s'appesantit sur un sort qui *aurait pu* être le sien !

4. H. Richter, p. 207, où l'on voit encore Shelley décrire artificiellement cette solitude qui l'aurait « presque atteint, *fast ereilt*. »

5. Stopford Brooke « the gravest thing Shelley ever wrote. », *Introd.* à l'édition de Macmillan (Golden Treasury Series).

pirent *Alastor*. C'est une expérience tout intime, tout immédiate et toute présente. Shelley pourra, en 1819¹, rendre à Mary ce triste hommage que « si quelqu'un avait le droit de se plaindre de n'être pas arrivé à éteindre en lui jusqu'au pouvoir d'exprimer la tristesse, c'était bien elle. » Il n'en est pas moins vrai que dès 1815, il savait l'insatisfaction perpétuelle à laquelle son cœur était voué. Mary et Clara lui avaient confirmé ce que Harriet, Miss Hitchener, et les de Boinville lui avaient fait soupçonner. C'est par l'amour maintes fois déçu que Shelley a atteint sa philosophie de poète².

Alastor est avant tout un poème d'amour : la plainte de Saint Augustin, que Shelley prit pour épigraphe, sonne dès le début la note dominante de son chant : « Nōndum amabam et amare amabam, quærebam quid amarem, amans amare. » L'amour universel, l'amour qui s'épanche en toute la nature, c'est le sentiment délicieux où Shelley repose toute cette histoire troublée de sa vie ; à lui va l'hymne dont il l'annonce, à lui ira le refrain consolateur dont il scandera ses retours de douleur.

Terre, Ciel, Océan, fraternité chérie !
 Si notre grande Mère a imprégné mon âme
 D'un peu de naturelle piété ; si je sens
 Votre amour, et vous rends en amour votre don ;
 Si matins emperlés de rosée, et midis odorants,
 Soirs de soleils couchants aux somptueux cortèges,

1. Préface de *Rosalind and Helen*.

2. Peut-être, — si l'on ose interpréter ce qui n'est qu'un embryon de symbole, — verra-t-on, dans le mystérieux poème *The Sunset*, une redite, au printemps de 1816 (date donnée en 1824 par Mrs. Shelley), de l'aveu déjà fait en l'été et en l'automne de 1815.

Deux jeunes amants se promènent, au soleil couché, et l'amant dit à l'amante : « N'est-ce pas étrange, Isabelle, je n'ai jamais vu le soleil?... Nous viendrons ici demain : tu le regarderas avec moi ». Or, cette nuit même, l'amant meurt — n'ayant donc point vu, ne devant jamais voir, en compagnie de la femme aimée, le soleil (c'est-à-dire, apparemment, son idéal d'amour).

Et minuits solennels aux silences vibrants,
 Automnes soupirants au fond des bois séchés,
 Hivers sur l'herbe grise et sur les rameaux nus
 Mettant manteaux de neige et couronnes de glace,
 Printemps tout palpitants de volupté, qui livrent
 Leurs premiers, doux baisers, — si tous me furent chers :
 Si l'insecte, l'oiseau brillant, la bête aimante,
 Par moi n'auront jamais souffert, et si toujours
 Je les aimai tendrement comme une famille,
 Souffrez, frères chéris, que je m'enorgueillisse,
 Et ne me privez point de vos dons coutumiers ;

1-17.

La même sympathie universelle, dont Shelley s'enorgueillit ainsi, au prélude de son poème, il la met aussi au cœur de son héros : elle est l'élément mystérieux dont dépendront toutes ses joies, tous ses enthousiasmes, mais aussi toutes ses déceptions ; c'est elle qui marquera l'Elu du signe douloureux de l'inévitable solitude ; il aime, il est aimé, mais il se sent incompris,

Ses mots ardents firent pleurer des étrangers ;
 Il passait inconnu, et des vierges languirent
 Consumées de l'amour de ses grands yeux farouches...

61-63.

et bientôt il se sent insatiable ; car son amour, soudain concentré, et comme incarné dans une femme de rêve, l'agite, le trouble, et le chasse enfin, à la poursuite inlassable et infructueuse de cet idéal adoré et trompeur :

Il eut en son sommeil
 Un rêve, une vision d'espoirs qui n'avaient point
 Encor rougi sa joue. Une vierge voilée
 Assise auprès de lui, d'une voix grave et basse,
 Parlait. C'était comme la voix de son cœur même,
 Mais dans le calme des pensées ; cette musique,
 Comme des sons mêlés de ruisseaux et de brises,
 Tint longtemps suspendues ses sensations profondes,
 Dans un réseau changeant de multiples couleurs.
 Elle disait la vérité et la vertu
 Et le sublime espoir de Liberté divine,

(Tous pensers à lui chers) et, poète elle-même,
 La Poésie ! Et bientôt la ferveur sublime
 De son âme très pure alluma dans son être
 Un feu envahisseur ; et un chant éperdu
 S'éleva ; de tremblants sanglots coupaient sa voix
 Contenus par leur propre ardeur ;¹ ses belles mains,
 Seules nues, ébranlaient sur une harpe étrange
 D'étranges symphonies ; en leur réseau de veines
 Le sang disait éloquemment tout l'indicible.
 On entendait les battements de son cœur même
 Dans les pauses de sa musique, et son haleine
 Tumultueuse s'alliait à ces élans
 D'un hymne entrecoupé. Soudain elle surgit ;
 Il semblait que son cœur portât impatiemment
 Un poids qui le brisait ; tournant la tête au bruit
 Il vit, à la chaude lumière de leur être,
 Ces membres, glorieux sous les plis de leurs voiles
 De vent tissé, ces bras ouverts maintenant nus,
 Ces noirs cheveux flottants dans l'haleine de nuit,
 Ces clairs yeux abaissés, ces lèvres entrouvertes,
 Tendues vers lui, pâles, tremblantes de désir...
 Son cœur puissant sombra, pâmé, sous son excès
 D'amour ; il souleva ses membres frémissants,
 Contint son souffle entrecoupé, tendit les bras
 Vers ce sein palpitant... Elle se recula,
 Puis soudain, cédant à l'irrésistible joie,
 Avec un geste fou, un court appel brisé,
 Enlaça le poète au néant de ses bras²...
 Il sentit ses regards troubles se voiler d'ombre ;
 La nuit enveloppa et engloutit son rêve ;
 Le sommeil, comme une eau suspendue dans son cours,
 Revint d'un noir reflux couvrir sa tête vide...

151-191.

1. L'involution de la pensée, si fréquente chez Shelley, est encore plus sensible dans l'entrecroisement des possessifs anglais :

« With voice stifled in tremulous sobs
 Subdued by its (the voice's) own pathos. »

2. « In her dissolving arms » ; cp. 453, « a soul-dissolving odour ». C'est un mot caractéristique de Shelley ; la dissolution du moi, dans l'extase amoureuse ou dans le sentiment de la nature, commence à être affirmée avec précision.

C'est de ce rêve, c'est de cette crise d'amour, que dépend tout l'avenir du poète — et sa vie et sa mort. C'est afin de poursuivre

Par delà les régions du rêve l'ombre vaine,

206.

qu'il ne se contente plus, dans la solitude, de

Contempler, contempler

Toujours, jusqu'à ce que dans le néant du songe
Flamboyaient, révélés soudain, le sens des choses,
Et les puissants secrets de la source du Temps !

125-128.

C'est pour cela qu'il entreprend ce vertigineux voyage, où Shelley a mêlé les souvenirs de ses lectures et les visions de ses propres séjours en Devonshire et au pays de Galles, et accouplé les montagnes d'Asie aux vallons d'Angleterre. C'est parce qu'il est hanté par son idéal premier que partout le poète ne rencontre que froideur et incompréhension — non du tout qu'il accuse ses semblables ; rien n'est plus touchant, dans *Alastor*, que l'aveu maintes fois répété de la bonté de ces humbles paysans, de ces étrangers lointains, de ces vierges timides, qui essaient, mais en vain, de le servir et de le consoler :

De jeunes filles, que la nature
Seule instruisait, parfois devinaient à demi
Le mal qui l'épuisait, lui donnaient de faux noms
Ou de frère, ou d'ami, et pressaient sa main pâle
Au départ, et fixaient, obscurcie par leurs larmes,
La route où, loin du seuil du père, il s'en allait...

266-271.

Mais ces accueils jamais ne retiennent le poète ; c'est un trait curieux de cette œuvre qu'on prétend écrite à une époque où Shelley aurait enfin trouvé, près de Mary, le havre longtemps cherché, que justement il n'a point même ici, comme il le fera plus tard dans *Epipsychidion*, accordé à son héros le moindre instant de repos, la moindre rencontre — éphémère et trompeuse — de bonheur.

Dès le début, c'est à la mort que le Poète pense, toutes les fois qu'il essaie de se représenter le domaine définitif de cette vision du Rêve :

Hélas ! l'enlacement
De nos corps, de nos souffles, de toute notre âme,
Nous a trompés ! Perdu, perdu à tout jamais,
Egaré au désert de l'incertain sommeil,
L'être si beau ! L'obscur porte de la mort
Conduirait-elle en ton mystérieux paradis,
O sommeil ? Quoi ! ces nues, colorées d'arc-en-ciel,
Et ces monts inclinés, vus dans le lac paisible,
Ne conduiraient qu'au sombre fond des eaux ? Et l'arche
Bleuâtre de la mort, cernée d'affreux nuages,
Où toute ombre émanée des caveaux corrompus
Cache ses yeux sans vie loin du jour détesté,
Conduirait-elle, ô Rêve, à tes charmants royaumes ?...
Ce doute tout à coup, reflua sur mon cœur,
Eveillant un espoir insatiable — et poignant
Ainsi qu'un désespoir...

207-222

Il y a pour nous, qui savons la catastrophe de 1822, le charme atroce d'une prophétie, dans ces vers d'*Alastor* où le Poète parle d'aller affronter.

Sur le morne Océan une mort solitaire,

305.

et se montre en effet, seul sur une frêle barque, livré à la tourmente des éléments ¹ :

Calme et heureux, devant cette guerre effroyable
Des vagues s'écroulant sur les vagues, des vents
Fondant contre les vents, et des noirs tourbillons
Qui s'entremêlent et s'effacent tour à tour,
Comme si leurs génies n'étaient que des esclaves
Chargés de le conduire au phare de ces yeux
Bien aimés, le Poète était assis tenant
Ferme le gouvernail. Et le soir descendit ;

1. Voir encore les vers 469-474 ; et cf. l'anecdote de Shelley « regardant son cadavre » dans la Tamise, p. 349.

Le soleil couchant mit ses teintes d'arc-en-ciel
 Dans les dômes fuyants de ces nappes d'embruns
 Qui couvraient son chemin sur l'abîme désert ;
 Le crépuscule, lentement montant dans l'est,
 Tressa sa chevelure en guirlandes plus sombres
 Sur le beau front et sur les yeux brillants du jour :
 La nuit suivit, d'astres vêtue. De toutes parts,
 Chargés de plus d'horreur, les courants innombrables
 Des étendues montagneuses de l'Océan
 Se ruaient au combat, tonnant dans leur tumulte,
 Comme pour se moquer du calme ciel d'étoiles.
 La barque encor fuyait devant l'orage — écume
 Emportée en son cours par un torrent d'hiver,
 Qui s'arrête un instant au bord du flot brisé,
 Et bientôt laisse loin derrière elle la masse
 Dont la ruine ébranlait l'Océan. Elle allait
 Sûre d'elle... On eût dit que ce frère être humain
 Était un dieu des éléments.

326-351.

Mais il faut remarquer que ce qui soutient le Poète dans ce qu'il sait, dans ce qu'il veut être une course à l'abîme, c'est précisément cet amour toujours présent, jamais réalisable. Si arrivé sur une rive fleurie, il s'abs-
 tient de se tresser des couronnes de fleurs, c'est que

le fort instinct caché

Dans ces joues enflammées ¹, ces yeux baissés, ce corps
 De fantôme, n'avait pas encor fait son œuvre :
 Il planait sur sa vie, comme en la nue l'éclair
 Tremble et luit avant qu'il s'efface, et que l'abîme
 De la nuit se referme sur lui.

415-420.

Si, ramené dans cette luxuriante vallée fraîche et boisée qui lui plaît tant, il se sent repris de son ancien désir de communion exclusive avec l'Esprit de la Nature, ce

1. Je ne crois point du tout qu'il faille comprendre, avec M. Beljame (p. 41) « les joues empourprées, naguère aperçues » de la Vision. Cet *impulse* secret du poète, est mentionné à plusieurs reprises, v. 276 et v. 304 ; c'est à vrai dire le ressort même de l'œuvre de Shelley.

sont encore les yeux lointains de son Amour qui l'appellent et le tirent de son enchantement :

Un Esprit paraissait
Se tenir près de lui. Il n'avait point ces robes
De vaporeux argent où de sainte lumière
Empruntées à ce qui, dans le monde visible,
Est fait de grâce, de mystère, ou de grandeur ;
Mais les bois ondulants, les muettes fontaines,
Les ruisseaux bondissants, les soirs obscurs qui rendent
Les ombres plus profondes, étaient son langage ;
Et le Poète ainsi communiait avec lui :
Rien n'existait plus qu'eux... Cependant, quand ses yeux
Se levaient dans l'effort du songé, deux regards,
Deux regards étoilés, dans l'ombre des pensées
Suspendus, lui semblaient d'un sourire d'azur
Doucement l'appeler.

479-492.

Et lorsque enfin le Poète aura atteint le terme de son voyage, dans la dernière nuit qui va descendre sur lui, la lune en cachant son croissant peu à peu derrière les collines, va lui rappeler une fois encore les deux yeux de l'Amour :

Sur les collines hérissées,
Elle se pose ; et le croissant du météore
S'enfonce, divisé ; et le sang du Poète
Qui toujours a battu en sympathie mystique
Avec le pouls de la Nature, s'affaiblit ;
Et lorsque deux seuls points décroissants de lumière
Luirent dans les ténèbres, le rôle alterné
De sa vague respiration émut à peine
La nuit stagnante ; enfin le plus mince rayon
S'éteignit ; dans son cœur la vie battit encore,..
S'arrêta... s'envola...

649-659.

Si le poème lui-même, sous l'extrême profusion de ses richesses, semble parfois cacher ses intentions, la Préface qui les révèle est là pour nous éclairer. Shelley y déclare d'abord qu'il a voulu « symboliser l'un des plus intéressants états de l'esprit humain », celui d'un jeune homme, épris de Vérité et de Beauté, à qui longtemps les

spectacles du monde suffisent, et qui trouve en eux « joie, tranquillité, maîtrise de soi-même ». Mais cette paix ne saurait durer : le rêve de la Femme aimée se dévoile soudain, d'autant plus attirant que le jeune homme y met plus de ses enthousiasmes d'antan. Fatalement, « il cherche le prototype réel de ce rêve, et il le cherche en vain. Flétri par sa désillusion, il descend dans une tombe prématurée ». Mais cette solitude, la solitude de l'insuccès, est aussi la solitude de la tentative; et à ce titre elle est glorieuse, elle est même la seule gloire possible, car tous ceux qui ne s'y résignent pas, tombent dans l'autre solitude, la solitude de ceux qui n'ont pas d'enthousiasmes, qui ne sont « ni amis, ni amants, ni pères, ni citoyens du monde, ni bienfaiteurs de leur pays. » Et cette philosophie amère se résume dans les vers que Wordsworth venait alors de publier :

Les bons meurent d'abord,
Et ceux dont les cœurs sont secs comme la poussière,
Brûlent jusqu'au bout.

L'*Excursion*, (1814).

Shelley donc, non sans fierté, était résigné à trop aimer.

Et dans cette noble résignation il trouvait, par surcroît, le don de sentir la nature comme il ne l'avait point fait encore.

Car non seulement « la puissance de l'imagination pénétrative est mesurable au degré de la tendresse d'émotion qui l'accompagne toujours »¹; mais il est même comme un débordement du besoin d'aimer qui seul explique la vive intelligence des beautés étrangères, extra-humaines, si l'on peut dire, du monde extérieur. Shelley devait le dire un jour² : « L'amour est le puissant

1. Ruskin. *Modern Painters*, III, II, 3.

2. *On Love* — un fragment de prose que nous croyons, avec M. Dowden, de date plus tardive qu'on n'a fait : M. Buxton Forman (vol. vi., pp. 268-269) a lui-même noté que nombre d'expressions y rappellent l'*Epipsychidion* plus encore que l'*Alastor*.

attrait qui mène à tout ce que nous concevons, espérons, redoutons, qui dépasse notre être, alors que nous trouvons en nos propres pensées le vide d'une profonde insatisfaction, et que nous cherchons à éveiller en tout ce qui existe une communion avec ce que nous éprouvons au fond de nous... C'est donc dans la solitude, ou dans l'abandon, quand nous sommes entourés d'êtres humains qui ne sympathisent point avec nous, que nous aimons les fleurs, l'herbe, les eaux et le ciel ».

On retrouve ici l'un des éléments les plus saillants dans l'histoire du sentiment de la nature au XVIII^e siècle, et chez Rousseau en particulier¹ : cette expansivité nouvelle, qui ne pouvant s'exercer parmi les hommes cherche ailleurs, force chez d'autres êtres, une sympathie. Et d'un même fond procèdent deux mouvements qui ne sont pas corrélatifs : cet amour des choses n'est guère possible que si l'humaine tendresse n'a pas accaparé le don du cœur ; peut-être les obscurs harmoniques d'amertume et de tristesse qui vibrent au fond des chants les plus passionnés du sentiment nouveau, sont-ils comme la trouble résonnance de timbres mal assortis, la protestation d'une âme qui n'a point trouvé, dans une âme sœur, sa vraie réponse ; très sûrement, l'amour de la nature devient d'autant plus raisonnable, d'autant moins

1. Cf. la septième promenade des *Réveries* — que Shelley va lire ou relire en 1816, « Plus un contemplateur a l'âme sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord... Mon âme expansive cherche, malgré que j'en aie, à étendre ses sentiments et son existence sur d'autres êtres... Me réfugiant chez la mère commune, j'ai cherché dans ses bras à me soustraire aux atteintes de ses enfants ».

C'est aussi là l'esprit du *Minstrel* de Beattie (1771-1774) où l'on peut signaler sinon une source de l'*Alastor* de Shelley, du moins une sorte de préfiguration.

Le poète idéal de Beattie est déjà un jeune amoureux de la nature, qui méprise la vanité sensuelle et sotte du monde, comme il en est méprisé ; qui se sent un peu étranger ici-bas : « Some deemed him wondrous wise, and some believed him mad » qui erre, à la recherche des solitudes paisibles, des paysages d'aurore et de crépuscule, ayant, lui aussi, ses extases et ses visions ; et laissant derrière lui les jeunes filles rêveuses...

enivrant et absorbant, que les amours humaines s'achèvent et se satisfont mieux; ce sont les soifs naïves de l'adolescence qui lui rendent les caresses de l'univers si incomparablement fraîches et comme désaltérantes; ce sont les désenchantements d'une jeunesse plus mûre qui lui font le monde si enchanteur; et l'amour de la nature n'est jamais plus intense que lorsqu'il appelle encore, ou lorsque déjà il pleure, l'Amour...

Et voilà pourquoi *Alastor*, poème d'un amour nubile encore et déjà déçu, est dans l'œuvre de Shelley le premier grand poème qui chante la Nature, — non le plus grand, non le plus pénétrant, quoi qu'on en pense souvent, mais le plus touchant peut-être par ce dépit même qui fait dire à la Grande Mère

Je t'ai aimée toujours,
Je t'ai aimée toi seule!

19-20.

— un cri dont la préface et le poème tout entier disent assez clairement l'inexactitude.

Alastor n'est encore, à vrai dire, que le plus parfait et légitime exemple de ce « mensonge pathétique » dont l'analyse célèbre de Ruskin a signalé des traces dans la plupart des interprétations poétiques de la nature. On l'a dit¹ : associer la nature à notre vie, la plier à notre humeur, et nous lire en elle, c'est là l'effet plus ou moins accepté d'un « anthropomorphisme inévitable ». Mais on devine que l'illusion sera surtout choyée là où, la pensée allant à la nature, l'arrière-pensée ne quitte point l'homme. Et c'est ici comme la définition même de l'état d'âme qui produisit *Alastor*.

Aucun de ses paysages célèbres n'y vaut par sa vérité toute pure, par sa réalité toute nue. Voici, par exemple, un matin qui se lève :

Le jour frigide et blanc, la lune bleue et basse
A l'ouest, les collines claires et blafardes,
La vallée trop distincte et les larges bois vides...

193-195.

1. Angellier. *Robert Burns*, ii., p. 374.

La dernière épithète le dit presque trop hardiment : le spectacle n'a toute son intelligibilité que si nous y voyons comme un vaste reflet du « vide » d'âme du héros, à l'heure de son réveil déçu, lorsque s'est enfuie la vision bien-aimée¹.

Plus loin, s'il s'en va,

Sous la froide lueur de la nuit désolée,

234.

le trait ne garderait toute sa beauté que si le français avait un vocable capable de suggérer, comme le *glare* anglais, le regard fixe et glacé d'un ciel indifférent².

Et voici un midi de splendeur :

C'était un beau jour soleilleux ; la mer, le ciel,
Buvaient l'inspiration de sa lumière ; un vent
Soufflait de vers la côte et noircissait les vagues.

308-310.

Combien ne perdrait-il pas de puissance de pénétration, si l'on n'y pressentait point le triomphant départ du héros, « inspiré », lui aussi, au début de cette glorieuse recherche de l'idéal perdu, que couperont pourtant de noires traverses !

Et cette forêt merveilleuse, qui étale sa « brune³ magnificence » au cœur du poème, est moins un tableau qu'une évocation magique où les gestes des arbres reproduisent des mouvements humains, où l'ensemble même reste incomposé, informe un peu, au profit des individualités de ce monde végétal à qui le poète fait jouer quelque morceau de sa vie.

Le chêne

Etendant ses rameaux immenses et noueux
Embrasse le hêtre léger. Les pyramides
Des grands cèdres accumulant leurs arcatures

1. Cf. au vers 191 « vacant brain » — aux vers 200-201 « His wan eyes Gaze on the empty scene as vacantly » ; l'idée de vide baigne tout le passage.

2. De même, plus loin, la rougeur de l'aurore ajoutera une moquerie à cette indifférence, v. 237-239.

3. L'épithète est classique, d'un coloris tout miltonien.

Forment sous eux¹ des dômes *solennels*. Plus bas,
 Comme des nues bercées dans un ciel d'émeraude.
 Le frêne et l'acacia flottants sont suspendus
Tremblants et pâles. Et, serpents toujours mouvants,
 Vêtues d'arc-en-ciel et de feu, les parasites
 Etoilées de milliers de fleurs, coulent autour
 Des troncs gris, et — comme des yeux d'enfants joueurs
 Avec leur doux langage et leurs ruses très pures
*Emprisonnent de leurs rayons les cœurs aimants*² —
 Enroulent leurs vrilles aux rameaux *mariés*,
 Resserrant encore une étroite union...

431-445.

En vérité, dans toutes ces étreintes, dans tous ces gestes graves, émus, ou caressants, n'est-ce pas l'amour humain que l'on pressent, n'est-ce pas l'amour humain que l'on aime ?

Parfois cette hantise ne va pas sans enlever un peu à la valeur d'une notation de nature. Tout le Shelley de l'avenir, si subtilement épris des existences élémentaires, semble s'annoncer déjà dans les beaux vers qui décrivent

Le mouvement des feuilles, l'herbe qui se dresse,
 Tressaille, luit soudain et frissonne...

Mais ce n'est point là un trait essentiel à l'humble vie de la graminée : elle s'émeut ainsi parce que l'homme est près :

à sentir...

Une présence inaccoutumée.

475-477³.

D'ailleurs le parallélisme est souvent très avoué, très

1. Ne pas comprendre « within [the forest] » — ce qui méconnaîtrait la valeur toute individuelle de ces notations, et d'ailleurs ce qui ne serait pas vrai d'un ensemble : le cèdre ne cherchant point le cœur des forêts.

2. Non pas « those that love [the infants] », mais ceux qui s'aiment l'un l'autre, comme les branches mariées du vers suivant.

3. La mousse fait de même, 516-517.

conscient : écoutons le poète parler au petit ruisseau, dont il découvre la source en cette forêt, et qui le mènera à l'abîme au bord duquel tous deux doivent mourir :

« O ruisseau,
Dont la source est inaccessiblement profonde,
Où se dirigent donc tes eaux mystérieuses ?
Tu es l'image de ma vie. Ton calme sombre,
Tes flots brillants, tes gouffres caves ¹ et sonores,
Ta fontaine insondable et ton cours invisible
Ont tous leur ressemblance en moi ; et le grand ciel
Et l'immense océan pourraient aussi bien dire
Quelle caverne humide ou quel nuage errant
Contient tes eaux, que l'univers révéler où
Mes vivantes pensées résideront, tandis
Qu'étendus sur tes fleurs mes membres desséchés
Se dissoudront au vent qui passe ! »

502-514.

C'est ainsi que le bas de la vallée que suit le héros sera plus triste et nu, très évidemment, pour symboliser l'arrivée de la vieillesse et de la mort ² ; et c'est encore ainsi que pour mieux s'accorder avec sa fin prochaine, le grandiose coucher de soleil sera contemplé entre les bras tragiquement tendus d'un vieux pin, dans le tonnerre des cascades d'abord, et bientôt (le poète semble se reprendre) dans le calme absolu d'une solitude aérienne.

Et voici que la gorge écarte
Ses mâchoires de rocs ; les monts abrupts se brisent
Et semblent, de tous leurs rochers accumulés,
Surplomber l'univers ; on voit s'étendre au loin,
Sous les astres blafards et la lune tombante,
Des mers, des îles, des monts bleus, de puissants fleuves,
De grands espaces troubles, vêtus des ténèbres
Lustrées d'un soir de plomb, les collines en feu
Mêlant leur flamme au crépuscule, à la limite

1. « Hollow » n'est point une épithète de bruit, comme « loud », mais elle explique cette dernière en ajoutant un trait visuel à la description.

2. 533-839.

De l'horizon lointain. Mais la scène prochaine,
 En sa simplicité toute sévère et nue,
 Contrastait avec le reste du monde. Un pin,
 Pris dans le roc, étendait au travers du vide
 Ses rameaux balancés, aux brises inconstantes
 Donnait toujours même réponse, et dans leurs pauses,
 D'un rythme très familier, au hurlement,
 Au tonnerre, au sifflement de ruisseaux perdus,
 Mêlait sa grande voix, tandis que la rivière
 Ecumante et lancée sur son chemin rugueux.
 Tombait enfin dans cet immesurable vide,
 Eparpillant ses eaux au gré des vents qui passent !
 Pourtant ce gris abîme et ce pin solennel
 Et ce torrent n'étaient pas tout : un coin paisible
 S'y cachait : au bord même du mont, soutenu
 Par des rocs écroulés, des racines noueuses,
 Il dominait en sa sérénité la terre
 Obscure et la tombée¹ de la voûte d'étoiles ;
 C'était un lieu tranquille et qui semblait sourire
 Dans le sein même de l'Horreur.

550-578.

On le voit : il y a, ici encore, un manque de composition, et une contradiction entre les bruits de brises et de cours d'eau, et le silence inviolé de la retraite du poète : c'est que Shelley domine encore son paysage : c'est qu'il le découpe et le recompose un peu arbitrairement, pour mieux dégager la valeur morale qu'il attache à chacun de ses éléments². C'était l'été dans la forêt, c'est l'automne sur ce rocher perdu :

1. « Bending vault », presque « la retombée » de la voûte — la seule partie qu'un pic puisse vraisemblablement dominer.

2. Cette paix centrale, dans le tumulte et dans la splendeur de l'univers, a été préfigurée, semble-t-il, aux vers 386 et 392.

« I'the midst was left,
 Reflecting, yet distorting every cloud,
 A pool of treacherous and tremendous calm ».

« A smooth spot
 Of glassy quiet amid those battling tides
 Is left ».

Les fils des ouragans d'automne avaient ici porté,
 En leurs ébats, ces feuilles claires dont la ruine
 Rouge, jaunâtre, ou éthérée en sa pâleur,
 Rivalise avec l'orgueil de l'été.

582-586.

Et si cette fin du poème est plus belle encore que le reste, c'est qu'ici du moins, à mesure même qu'il approche du terme de sa vie, le héros trouve plus aisément dans la nature les correspondances aimées :

Le croissant indistinct de la lune était bas,
 Versant à l'horizon un océan lustré
 Qui débordait sur ses hauteurs. Un brouillard jaune
 Emplissait l'atmosphère immense, s'imbibant
 Tout entier du blème clair de lune.

603-606.

Le « mensonge pathétique » semble bien approcher ici du mensonge nécessaire à toute construction humaine de choses étrangères à l'homme.

Mais alors même que les motifs de nature étaient individuellement forcés, et mêlés en des juxtapositions inconnues à la nature même, ils savaient dire encore — et c'est l'excuse du poète — l'humeur, les désirs, les pressentiments du héros. Qu'on se souvienne de cette tombe couverte de « feuilles mortes », au sein d'un « désert désolé »¹ — de ces « lacs de bitume dont la houle paresseuse vient battre de noirâtres îlots pointus et dénudés »² — de ces « cavernes secrètes, âpres et sombres, tortueuses, creusées près des sources de poison et de flamme », avec leurs « dômes étoilés d'or et de diamant », leurs « colonnes de cristal », leurs « claires chasses de nacre », leurs « trônes resplendissants de chrysolithe »³. Surtout qu'on se rappelle cet étrange

1. 53-55.

2. 85-86. M. Beljame a exagéré, ce me semble, le réalisme de ces passages : qu'on n'en oublie pas le caractère tout livresque : ceci est pris à *Thalaba*, de Southey, v, 22.

3. Ceci sent bien le style « chimique » du Delille anglais, E. Darwin. Ce style régnait dans les récits de voyages : cf. ceux

Caucase « plongeant une base caverneuse dans des tourbillons et des remous éternels »¹, et l'impossible voyage du héros : son départ, sur une frêle barque à la coque fendue, que le vent pousse dans l'une de ces cavernes, qui en sort, tournoie sur un abîme et « degré par degré » en gagne le bord, et qui enfin s'engage (est-ce pour le remonter ou le descendre ?) sur un fleuve aux rives boisées.

Dans tout ceci, depuis sa jeunesse curieuse jusqu'à l'épuisement final, le héros se fait suivre de la nature bien plutôt qu'il ne la suit. Mystérieuse, bizarre et comme rêvée, lorsqu'il est hanté par le goût de l'occulte ; riche et odorante comme une vallée de Cachemire, pour encadrer sa vision de la femme idéale ; froidement lumineuse à l'heure de sa désillusion ; tumultueuse et presque folle pendant sa quête passionnée ; calmement vespérale autour de sa langueur dernière ; c'est elle dont « toujours les marées ont battu, en sympathie mystique, avec son pouls de poète »².

Ainsi le paysage admirablement apparié à la scène humaine qui s'y déroule, reste un accessoire ; et il est trop décoratif, souvent trop stylisé, pour être très vrai. Un tel sentiment de la nature est comme trop actif : il comporte une sorte d'expansion du moi, une surabondance, presque une hypertrophie du sentiment humain, qui plie un peu impérieusement la nature à son besoin de communion.

Et l'on voit ici la raison intérieure de cette influence de Wordsworth que tous les lecteurs ont notée dans *Alastor*, et dont des rapprochements de détail et de surface ne donnent qu'une idée à la fois imparfaite et exagérée³.

de Clarke, auxquels il faut renvoyer. — et non à Rawlinson — pour éclairer l'allusion faite aux cruautés de Caracalla à Arbela ; vv. 242-243.

1. 355-357.

2. Au contraire de ce qu'il dit :

« The Poet's blood,
That ever beat in mystic sympathy
With Nature's ebb and flow... »

651-653.

3. A mesure qu'on avance dans l'œuvre d'un grand poète, l'étude des sources devient à la fois plus riche (quel est l'homme

Qu'était en effet Wordsworth pour le jeune poète qui l'avait approché, sans le voir, en 1811, et qui allait, peu connu de lui, mourant longtemps avant lui, pousser cependant plus loin que son aîné le progrès de la poésie dans le domaine nouvellement retrouvé de la nature ?

Tout ce que Shelley a cité de Wordsworth jusqu'à présent¹, tout ce qu'il en a dit², montre assez qu'il ne voyait guère en lui que le grand poète du sentiment, du sentiment volontiers subtil et mélancolique ; celui qui le premier dans l'âge nouveau avait essayé de dresser sur les ruines de l'intellectualisme une grande théorie de la souveraineté du cœur, de la prédominance de l'amour ; celui qui, avec une patience ingénieuse, sans trop se redire encore, et tout au plus un peu tourmenté par son propre effort d'universelle sympathie, prêchait sa foi sous mille formes, s'écriait, en 1800 :³

Il est un réconfort en la force d'aimer,
Qui fera supporter les choses qui, sans lui,
Renverseraient l'esprit ou briseraient le cœur ;

et définissait encore ainsi son idéal, en 1814⁴ :

Vivre d'admiration, d'espérance et d'amour.

dont les souvenirs ne doivent tous les jours davantage au contact des livres ?) et moins adéquate à son intelligence (quel est celui qui ne domine point ses souvenirs tous les jours davantage ?) Très précis sans doute, mais, ce nous semble, très peu éclairants, sont les échos de Wordsworth qu'on relève le plus aisément dans *Alastor*, dans le vocabulaire (« natural piety, vacant, vacancy, the calm of thought, the deep heart of man »), dans la tournure (volontiers négative : « incommunicable, more than man, fled not, that are not as they were »), dans les citations (« too deep for tears » et celle de la préface).

Il serait plus profond de trouver ce que le vers blanc de Shelley, remarquablement libre et hardi, dès ce premier essai, doit à celui de Wordsworth. Mais les études de métrique semblent encore dotées d'instruments trop grossiers pour une tentative de ce genre : cf. les notes de l'édition Beljame, et la dissertation de H. Till, Rostock, 1902.

1. *The Poet's Epitaph*, cf. p. 135 ; et encore *the Celandine*, cf. p. 310.

2. Voir plus haut, p. 246.

3. *Michael*, 448-450.

4. *Excursion*, IV, 763-764.

De là son souci de la portée morale, du rôle humain et social, d'un sentiment qui l'avait sauvé du scepticisme. Or jamais Shelley ne fera un plus heureux essai de généralisation de son expérience intime que dans ce poème « allégorique de l'un des plus intéressants états de l'âme humaine », où il proclame le devoir de l'amour, la noblesse du destin de ceux qui « trop vivement sensibles à ses influences », sont voués à une mort rapide, la honte des existences sans enthousiasme, sans confiance et sans affection ¹.

De là encore, chez Wordsworth, l'habitude et presque la règle de toujours voir la nature en l'homme et en fonction de l'homme, plutôt qu'il ne voit l'homme perdu en elle et expliqué par elle, de montrer dans ses êtres des messagers ², soit de la Providence au poète, soit du poète lui-même à l'homme. Or jamais Shelley ne s'est davantage approché de cette conception : pour lui, comme pour son aîné, la nature est ici la bonne mère qui parlant son langage et comprenant ses maux accueille le prodigue, non plus tant, il est vrai, le prodigue de l'intellect que celui du cœur.

Ainsi tout l'acquis de la vie de Wordsworth s'accordait, comme il ne fera jamais, avec le besoin du Shelley de 1815. Le fond des deux sentiments était le même : d'une puissante faculté d'aimer venait ce don d'interpréter en termes humains les manifestations du monde ;

1. Préface d'*Alastor*.

2. Ainsi Shelley :

« The shapes... who have to thee
Been purest ministers ».

696-698.

Cf. plus haut, p. 245.

Pour Wordsworth, voir notamment la fin du IV^e livre de l'*Excursion* :

« Living things, and things inanimate
Do speak, at Heaven's command, to eye and ear,
And speak to social reason's inner sense. »

« all things speak of man. »

« sense is made

Subservient still to moral purposes,
Auxiliar to divine. »

d'une plus riche humanité, en Shelley comme en Wordsworth, comme en tout le Romantisme, naissait le nouvel amour de la nature.

Mais à cette riche humanité, le nouvel amour restait subordonné. Shelley devait bientôt — ce sera sa tâche propre — corriger ce qu'il y avait d'orgueilleux dans cet « anthropomorphisme inévitable ». Il allait dégager des qualificatifs ainsi appliqués à l'univers, dans l'hypothèse d'une « inconcevable relation avec quelque chose au fond de l'âme humaine »¹, les traits les plus spécifiques.

Si l'amour de la nature n'est jamais plus intense que lorsqu'il appelle ou pleure l'amour humain, il ne devient guère profond que lorsqu'il tâche à l'oublier.

1. *On Love.*

CHAPITRE XI

LA GRANDE NATURE

Ce sont de ces moments d'ineffables délices
Dont Dieu ne laisse pas épuiser les calices.
Des éclairs de lumière et de félicité
Qui confondent la vie avec l'éternité :
Notre âme s'en souvient comme d'une pensée
Rapide, dont en songe elle fut traversée.

LAMARTINE, *Jocelyn*.

Au début de 1816, des difficultés d'argent surgirent à nouveau; non de celles qui intéressaient Shelley directement — mais il avait des générosités aussi pressantes que ses besoins : il avait espéré pouvoir vendre à son père son droit¹ à la possession future de la partie du

1. Peut-être faut-il préciser la question de droit ainsi soulevée par Shelley; c'est un beau cas, et la lettre du 26 février ne demande qu'un court commentaire : « I possessed in January 1815 a reversion expectant on the death of the survivor of my grandfather and father, (plutôt : du survivant de mon grand-père ou de mon père), approaching so nearly to the nature of an absolute reversion, that by a few ceremonies I could on these contingencies falling, possess myself of the fee simple and alienate the whole. (C'est la fameuse coutume des *perpétuités* : Shelley, quoi qu'on pût faire, était, de par les arrangements conclus entre son grand-père et son père, notamment lors du mariage de ce dernier, héritier, en toute propriété, *in fee simple*, de domaines représentant de 6 à 8.000 livres sterling de revenu annuel). My grand father had exerted the utmost power with which the law invested him to prevent this ultimate alienation, but his power terminated in my person, and was exercised only to the restraint of my father. (C'est la règle même du système. La loi n'autorise que la perpétuité définie à la seconde génération : le

domaine qui lui était assurée par les contrats de « perpétuité » antérieurs, et voilà que cette opération était jugée dangereuse pour les intérêts généraux de la famille. Une fois de plus, son confort et celui des siens

grand-père avait pu, lors du mariage de son fils, en 1792, obtenir de lui en échange d'intérêts à vie qu'il lui offrait, la promesse de ne pas aliéner la partie du domaine en *reversion*, de la transmettre entière à son fils aîné. Mais la transmission intégrale de Shelley à son fils aîné à lui ne pouvait être assurée que par une convention semblable entre le poète et son père. Le grand-père fit ce qu'il put, dans un testament « extraordinaire », dit le journal, pour tenter son petit-fils.) My grandfather's will was dictated by the same spirit which had produced the settlement (la convention de 1792), the desire to perpetuate a large mass of property (mobile de toutes ces coutumes). He therefore left the moiety of about 240.000 (livres sterling) to be disposed of in the following manner. My father was to enjoy the interest of it *during his life. After my father's death* I was to enjoy the interest alone (de ces 120.000 livres; dans la lettre du 7 janvier, Shelley croyait qu'il s'agissait bien de 140.000) in like manner, conditionally on my having previously deprived myself of the absolute power which I now possess over the settled estates of 1792 (c.-à.-d. des domaines *perpétués* par la convention de 1792), and so, accept of the *reversion* of a life annuity of 12.000 or 14.000 per an. in exchange for a *reversion* of landed property of 6, 7 or 8.000 per an. (Rien donc n'était assuré à Shelley, avant la mort de son père; mais à ce moment-là, s'il consentait maintenant à *perpétuer* ses domaines, il aurait 12 ou 14.000 livres au lieu de 6 à 8.000). All was *reversion*. I was entitled in no view of the case, to any *immediate* advantage... (Shelley, sûr de ses principes, refusa tout de suite; mais, comme son refus ne faisait que transmettre à son frère cadet les 12 ou 14.000 livres promises par le grand-père, Mr. Timothy Shelley s'en réjouissait plutôt. Ce que voyant, Shelley voulut faire l'hésitant et le difficile, et tenta de faire acheter son refus par son père.) I allowed Longdill (son avoué) to manage these affairs in his own way; and he agreed with Whitton (l'avoué de son père) that I should refuse to accept my grandfather's legacy, and that my father should purchase of me my interest in the settled estates at a fair price (plus explicitement, comme Shelley l'avait dit le 7 janvier, « and that my father in exchange for this concession should give me the full price of my *reversion* »). The project of this arrangement was very satisfactory to me, as I saw myself about to realise the very scheme best suited to the uncertainty of my health and the peculiarity of my views and situation, by the sacrifice of that which I never intended to ac-

dépendaient de l'indulgence, sinon, comme il disait, de la charité paternelles ¹.

Et Godwin était toujours un obstiné, parfois un impérieux quémandeur. Le hasard qui nous a privés de tant de choses d'un intérêt plus profond, nous a laissé de nombreuses lettres où revit avec une lamentable précision, la triste comédie du vieux philosophe besogneux, acceptant imperturbablement tous les sacrifices que le jeune poète fait et veut faire pour lui, protestant néanmoins de l'inaltérable désapprobation « dont les principes de conduite morale » exigent qu'il accable le ravisseur de sa fille, refusant de toucher un chèque où leurs deux noms paraîtraient côte à côte, et expliquant avec flegme à son disciple d'autrefois que plus il lui a d'obligations, plus aussi il doit se montrer intransigeant dans l'appréciation de ses actes. De fait, les mauvaises langues avaient vite colporté le bruit que Godwin avait « vendu ses filles » au poète révolutionnaire ².

Quelle que fût la patience de Shelley, et l'admirable bonne grâce avec laquelle il cherchait à relever la situation du père de sa femme, de ce maître « qu'il aimait et respectait » malgré tout ³, il avait ses moments d'indignation. Un fils venait justement de lui naître, le 24 janvier, et les opprobres que venant d'autres que Godwin et n'atteignant que lui, il eût affrontés sans peur, lui paraissaient intolérables lorsqu'ils atteignaient l'avenir de sa famille, et qu'ils venaient de ce beau-père

cept ». (Seulement les légistes opinèrent que la participation de Sir Timothy à une transaction de ce genre pourrait bien l'empêcher de profiter des 12 ou 14.000 livres à lui affectées par le testament du grand-père. Les négociations furent arrêtées du coup.)

Les 1.000 livres sterling de rente, que Shelley s'était crues assurées, étaient le fruit d'une vente, à son père, d'une portion des *settled estates*. Mais le principe d'une vente semblable étant mis en doute, la situation même du poète redevenait précaire.

1. l. du 3 mai 1816.

2. Voir à l'appendice la lettre de Charles Clairmont à Francis Place — un radical, qui avait été de l'entourage de Godwin, et dont on sent la méfiance à l'égard de Shelley.

3. 16 février 1816.

prétendu philosophe. Chez Shelley, toujours une souffrance vive s'universalisait, et son imagination multipliait le nombre des ennemis ou seulement des indifférents qu'il rencontrait ; avec une amère éloquence il criait alors sa plainte et sa protestation.

Dès le 16 février, sous le coup de l'échec de ses négociations, il disait son désir de se réfugier en Italie ; puis, sur les instances de Godwin, et pour ne pas se séparer de ses enfants ¹ ; il se résignait ² à porter ses regards moins loin, sur l'Ecosse ou le pays des Lacs : « Peut-être savez-vous, précisait-il, que l'un des principaux motifs qui me pressent fortement d'abandonner mon pays natal, si cher à tant d'égards, ou du moins de fuir dans ses régions les plus lointaines et solitaires, est cette insouciance et cette hostilité dont je fais perpétuellement l'expérience, de la part de presque tous ceux qui ne vivent point à mes dépens. » — « A mon avis, ni moi, ni votre fille, ni son enfant, nous ne méritons d'être traités comme nous le sommes de toutes parts. Il m'a toujours semblé que le devoir vous incombait, à vous particulièrement, de veiller à ce que le monde, pour autant qu'il a égard à votre opinion personnelle, fût juste envers nous, et ne confondît point une jeune famille innocente, bonne et unie, avec des prostituées et des séducteurs. Mon étonnement, et je l'avoue, aux heures où j'ai été le plus durement et cruellement traité par vous, mon indignation ont été extrêmes, à voir que connaissant mon caractère comme vous le connaissez, vous pouviez vous laisser entraîner par des motifs quelconques à être si dur et si cruel. Et j'ai pleuré aussi sur la ruine de tant d'espérances, qu'instruit par votre génie j'avais conçues de votre vertu, lorsque je découvris que pour vous-même, pour votre famille, pour vos créanciers, vous vous soumettiez à ces relations avec moi que jadis vous rejetiez avec horreur, et

1. Il en parle en effet au pluriel, songeant aussi bien à ceux de Harriet, qu'à son petit William, fils de Mary.

2. le 21 février.

que nulle pitié pour cette pauvreté et cette souffrance que nous supportons volontiers pour vous être utiles, n'avait pu vous faire accepter. Ne me parlez jamais plus de pardon, car mon sang bout dans mes veines, et mon fiel se soulève contre tout ce qui a forme humaine, quand je songe à ce que j'ai enduré d'inimitié et de mépris, moi leur bienfaiteur et leur ardent ami, de votre part, et de celle de tous les hommes ¹ ! »

Le lendemain il est vrai, Shelley s'excusait, et toujours dans le style si curieusement guindé, si plein de gallicismes académiques, de constructions savantes, de ratiocinations verbales, auquel ce romantique revenait si souvent, en prose : « Pardonnez-moi, je vous en supplie, si, poursuivi par la conviction que là où mon caractère est le plus complètement connu, là aussi je rencontre la plus systématique injustice, je me suis exprimé avec violence ². »

Du dehors, pour un ami qui le voyait aller sans cesse de Bishopsgate à Londres, le poète pouvait sembler en proie à un vague « esprit d'instabilité et de mouvement, *a spirit of restlessness* » — dira Peacock. Mais ces lettres à Godwin précisent les causes de tant d'agitation ; on y saisit sur le vif ce que Hogg disait en général des mouvements de son ami : ils semblaient toujours naître « plutôt d'un besoin de fuir que d'un désir de poursuite » ³.

C'est l'amie, retrouvée, c'est l'espiègle Clara, qui sans paraître y tâcher, allait diriger ce besoin d'exil, pousser le poète et sa femme vers les lieux qui l'attiraient elle-même, pour de graves et romanesques raisons.

Clara était en effet revenue auprès de Shelley et de

1. 6 mars.

2. 7 march, « Pardon me, I do intreat you, if pursued by the conviction that where my true character is most entirely known I there meet with the most systematic injustice, I have expressed myself with violence. »

3. Hogg, ch. xxiii.

Mary dès la fin de 1815, après moins de six mois d'absence. Pourquoi et comment ? C'est ce qu'on ignore encore. Mais on sait mieux maintenant¹ dans quelle aventure cette jeune fille de dix-huit ans se lança au cours de cet hiver. On peut refaire avec une certaine sûreté d'analyse, sinon avec une précision satisfaisante de dates, l'invraisemblable histoire de cette intrigue, si folle qu'elle n'en paraît plus perverse, si exactement calquée sur le romanesque à la mode du temps qu'elle prend une valeur d'indice de premier ordre.

Clara, instruite sans doute par la rumeur publique de la rupture du foyer de Byron, à la fin de janvier 1816, se mit en tête de conquérir, elle aussi, un poète — et le plus grand, le plus célèbre de l'époque, l'homme qu'avaient adulé les salons, celui qui faisait sentir tant de fierté dans ses plus humbles hommages, tant de mâle vigueur dans ses vers les plus caressants, tant de rudesse fougueuse dans ses lettres d'amour, celui qui commençait à braver sa gloire, à surmener l'enthousiasme de ses contemporains, — s'attaquant, non plus seulement à la morale éternelle, mais à son Altesse le Prince Régent, et torturant de froideur sarcastique, comme pour jouer avec une destinée qu'il voulait cruelle à lui-même autant qu'à autrui, la jeune femme qui enfin, après un an de mariage, venait de le quitter avec éclat. C'est à ce héros du jour que prétendait l'obscur petite Clara. A coup de lettres et de visites mystérieuses, avec un mélange bizarre de hardiesse raisonnable, et d'humble flatterie, avec une passion feinte d'abord et qui peu à peu devint sincère, avec toutes sortes de petites habiletés féminines, qui dans un autre domaine que celui de l'amour eussent lamentablement échoué, elle voulut jouer pour de bon ce rôle de femme séductrice dont le roman vulgaire de l'époque est rempli.

Et elle réussit.

1. Cf. Appendice du 3^e volume des *Byron's Letters and Journals*. Ed. Prothero. (1899).

Byron ne crut pas devoir « faire le stoïque » avec « cette petite folle »¹. Il ne vit d'ailleurs qu'une offre de plaisir éphémère, là où la pauvre Clara espérait lui faire accepter un amour profond et durable. « Vous m'appellez, lui disait-elle dans sa dernière lettre de conquête « un petit démon ». Je jugeais si criminel de douter d'une chose dite par vous que ce mot me fit une grande impression. Dans le courant de la soirée, j'ai demandé à Shelley s'il me trouvait d'une nature tendre. Je vous donne ses paroles mêmes : « Mon doux enfant, il y a deux Clare — l'une, je la dirais irritable, n'étaient ces troubles nerveux dont elle ressent encore les effets ; cette Clare nerveuse est renfermée et mélancolique, et plus amère qu'emportée ; l'autre, la bonne Clare, est d'humeur tendre et gaie — selon moi, la plus charmante des créatures humaines. Je puis dire une chose de vous : c'est que vous êtes aussi facilement dirigée par la personne que vous aimez qu'un roseau l'est par le vent — c'est votre côté faible. » Je ne vous raconte point ceci par vanité ; je sais que Shelley m'aime trop pour ne pas être indulgent ; et pourtant je vois un témoignage favorable à cette partie de mon caractère que vous avez accusée, en ce fait que l'homme que j'ai aimé, et pour qui j'ai beaucoup souffert, parle ainsi de moi. Dans quelque temps vous direz la même chose... » Mais non : Byron jamais ne parla de sa maîtresse d'un jour, comme Shelley le faisait de son amie de mainte année.

Childe Harold allait reprendre son existence magnifiquement insouciant. Il partit pour la Suisse, dans le grand et lent équipage qui étonna le monde, par la route de Bruxelles. Plus humblement, mais plus rapidement aussi, Clara résolut d'aller le rejoindre, de faire 800 milles comme dira son héros² pour achever « de ruiner sa philosophie. » Elle décida Shelley et Mary, encore igno-

1. Lettre à Aug. Leigh 8 septembre 1816.

2. 1. citée.

rants de ses raisons secrètes et simplement désireux de partir, à prendre, par Paris, le chemin de Genève ¹.

Ce voyage n'eut pas le charme d'aventureux loisirs qu'avait connu l'équipée de 1814 : « les considérations de sagesse qui naissent de la nécessité d'éviter les dé-lais, et la perpétuelle attention que demandent les débours pécuniers, diminuent terriblement le plaisir des voyages », disait plaintivement le poète à Peacock ². Déjà pourtant il s'émerveillait des grands aspects de sapins et de neige qu'offraient encore en cette saison les cols du Jura — « cette branche des Alpes », comme l'appelait sa géographie imaginative. Il était à peine installé depuis dix jours à l'hôtel Dejean à Sécheron que Byron y arrivait.

Quelques jours furent passés là, de compagnie. Mais bientôt les deux poètes, ayant lié amitié, allèrent s'établir de l'autre côté du lac, sur la rive plus fraîche et plus verte de Coligny : Byron occupa cette villa Diodati, où le théologien calviniste avait en 1639 donné l'hospitalité à Milton; Shelley, plus humble, moins soucieux des souvenirs du passé, plus épris de solitude et de nature, loua, « dans un petit jardin, tout rempli d'arbres, qui seul le séparait du lac, un cottage auquel on n'avait point accès en voiture, et d'où un petit sentier, à travers des vignes, montait vers la villa de Byron » ³.

1. Du moins aucun argument sérieux n'a été apporté pour prouver qu'il en fut autrement, et que Shelley et Byron se connurent avant de se rencontrer à l'Hôtel d'Angleterre à Sécheron. Les articles de W. Graham dans le *Nineteenth Century* de 1893, qui nous montrent Byron et Shelley dinant ensemble à l'auberge de Marlow, et conversant avec des prisonniers français, semblent peu dignes de foi. Les prétendus souvenirs que M. Graham aurait recueillis des lèvres mêmes de Clara Clairmont se contredisent d'ailleurs en plus d'un détail. Le livre où l'auteur promettait de s'expliquer, et de se justifier, avant 1901, n'a jamais paru. (Cf. W. M. Rossetti. *Recollections*, 1906.) Une des lettres de Clara (o. c. n° 4) mentionne cet envoi de *Queen Mab* à Byron, fait par Shelley, dont Moore a parlé dans sa biographie : l'envoi paraît récent.

2. 15 mai.

3. Medwin 1833, p. 30.

C'est toute une saison de délicieuse et fervente admiration, d'observation minutieuse et aimante, et de frisson perpétuel, qui commençait pour Mary et Shelley. Pour la première fois le sentiment de la nature va s'exprimer, chez notre poète, sans être contrarié par des soucis de réforme ou de prosélytisme philanthropique, sans être dominé par l'enthousiasme d'un amour naissant ou par le chagrin des désillusions définitives. Il n'est rien dans les œuvres — romans ou poèmes, lettres ou fragments — des années précédentes, qui pour la richesse et la précision du détail, pour la pureté et la continuité de l'impression, approche seulement des deux pièces de vers et des quelques pages de correspondances que ces deux mois nous ont laissées. Les coins de nature entrevus par échappées, ou les petits tableaux offerts par manière de contraste, dans *La Reine Mab*; les paysages de rêve, impossibles souvent et toujours fuyants, de l'*Alastor*; le cadre de montagnes et de ruines des *Assassins*; tout cela paraît irréel, incertain et froid, auprès des descriptions des lettres à Peacock, et des méditations si absorbées, si éperdues, de l'*Hymne à la Beauté Spirituelle*, et des vers sur le *Mont Blanc*.

Le lac et la montagne; une excursion en bateau, avec Byron, aux lieux que Rousseau avait chantés, et une visite plus solitaire à Chamouni, ce sont là les deux centres d'impressions de ce trop court séjour, c'est là que Shelley puisa les deux leçons qui, rendant sa vision plus juste, et son sentiment plus extatique, devaient faire de lui, sinon le plus complet, du moins le plus profond des poètes modernes de la nature.

Ce fut un véritable éblouissement pour Shelley et Mary, lorsque descendant des hauteurs des Rousses par la route de Gex, à peine sortis de l'hiver neigeux qui y régnait encore, ils virent soudain s'étaler cette nappe « toute scintillante de rayons dorés », avec ses rives claires où la lumière, comme deux fois réfléchie, par le ciel et par l'eau, fait « luire » les couleurs sur les fonds estompés

par de légers brouillards. Les insectes épris de soleil, les lézards sur les murs du jardin bien exposé de l'hôtel de Sécheron, les hannetons qui tombent étourdis de chaleur, — et qu'on relève avec amour; les beaux be-solets « semblables à des mouettes, mais plus petits, avec un peu de pourpre sur le dos »; et les multiples orages, plus retentissants dans ces vasques montagneuses, et qui s'entrechoquent en « faisant jouer leurs éclairs dans différentes parties du ciel »; « le chaos d'écume » qui couvre alors les vagues; « l'exquise, l'inconcevable verdure » des prairies; les horizons de montagnes, et ces sommets « où la neige et la glace se confondent avec les pointes de rochers nus, perçant l'air bleuté »; et les mouvants arcs-en-ciel, qui font « luire dans leur feu jaune » les blanches maisons de Meillerie — tant de traits admirablement choisis et notés nous montrent un Shelley plus maître de ses yeux qu'autrefois, un Shelley dont les sens plus calmes, non moins aigus, transposent moins leur objet, s'affranchissent de cette « pulsation que le rêve suscitait au fond du cœur palpitant, et mêlait à la sensation » pure ¹. Qu'est-ce à dire si ce n'est que l'émoi obéit mieux au besoin d'art, et que le poète marche peu à peu vers la sérénité?

On le voit bien à la manière dont il juge Byron : « extrêmement intéressant, dit-il, mais fou comme les vents ² ». Byron d'ailleurs prend plaisir à heurter rudement les rêves de son cadet; il lui promet un chant sentimental Albanien, et au lieu de quelque « mélodie mélancolique à l'Orientale » il pousse un hurlement sauvage; il se vante de trois choses : il peut traverser le Rhône à la nage, il touche à vingt pas, d'un coup de pistolet, la mèche d'une bougie ou le trou d'une serrure, et il a écrit un poème dont quatorze mille exemplaires se sont vendus en un jour ³. Et Shelley qui ne goûtait guère, si même il commençait à comprendre l'humour, trouvait

1. *Queen Mab*. Cf. Ch. VII, p. 159.

2. A. Peacock, 17 juillet.

3. *The Corsair*.

qu'en cela comme en tout le reste Byron était l'esclave des plus misérables préjugés. Aussi, bien différents sont les souvenirs que ces deux poètes ont rapportés de ce même séjour en Suisse, et consignés dans leur correspondance : ceux de Byron ont tous ce caractère de témérité cavalière, d'insouciance moqueuse, et de joie physique, où l'on pressent le futur capitaine de révoltés grecs ; ceux de Shelley sont tous des impressions d'un pur poète, qui s'éprend trop peut-être de « la divine beauté de l'imagination de Rousseau », mais qu'il faut cependant laisser parler sur l'excursion faite avec Byron autour du Léman ¹.

Partis de Montalègre le 23 juin, les voyageurs allèrent visiter les ruines d'Hermance, et arrivèrent au coucher du soleil à Nernier ; là, Shelley admira « les rochers qui, près de la pente rapide d'une rive pierreuse, perçaient les eaux vaporeuses et empourprées » ; il y vit même « les poissons assemblés près des rocs, pour y happer les mouches qui les hantaient » ; ici encore, comme à Oxford, comme au cours du premier voyage — oh, les retours de l'émerveillement shelleyen ! — il rencontra un enfant, un petit garçon dont l'expression de visage le ravit : « un mélange d'orgueil et de douceur sur les lèvres et dans les yeux, note-t-il, l'exercice habituel des sentiments tendres ayant comme apprivoisé la sauvagerie originelle de la fierté, ce sont les marques sûres d'une âme sensible que l'éducation va sans doute pervertir et rendre malheureuse et criminelle... » Il avouait aussitôt d'ailleurs, avec une charmante franchise, que « ce

1. Sur ce voyage autour du lac, nous n'avons de Byron qu'une lettre à son éditeur Murray (27 juin 1816) toute insignifiante. Mais en septembre il repartit, avec son ami Hobhouse, en voiture et à cheval, à Ouchy, Vevay, Clarens etc. Son journal est d'un simple anecdotier : « Went to bed at nine, sheets damp : swore and stripped them off and flung them — Heaven knows where : wrapt myself up in the blanket, and slept like a child of a month's existence... Went to Chillon through scenery worth of I know not whom... on our return met an English party in a carriage ; a lady in it fast asleep ! — fast asleep in the most anti-narcotic spot in the world — excellent ! »

rêve ne pouvait guère avoir de fondement réel; mais vraiment, par un soir si serein, si lumineux, dans ce village perdu, si romantique, près de ce lac qui nous avait portés ici, l'imagination ne pouvait s'empêcher de faire passer quelque reflet de ses propres visions dans les formes même les plus inanimées... »

Après qu'ils eurent passé le promontoire de Nernier, le lac s'ouvrit devant les voyageurs : l'horizon de montagnes se fit plus grandiose, mais aussi le vent et la température devinrent dangereusement fantasques : « le matin fut froid et humide ; un vent d'est suivit, avec des nuages drus et hauts ; puis des averses d'orage, et un vent qui passa par tous les points du ciel ; puis un souffle chaud du midi, avec des nuages d'été suspendus sur les pics et des intervalles d'un azur brillant ; et une demi-heure après notre arrivée à Evian, quelques éclairs sortirent d'un noir nuage, juste au-dessus de nos têtes, et apparurent encore après que le nuage se fut dispersé. »

A Meillerie, Shelley, touché d'apprendre que l'impératrice Marie-Louise avait voulu y coucher en souvenir de St. Preux, s'écrie, dans le pur style sentimental d'un Marmontel : « Comme il est beau de voir que les sentiments communs à toute nature humaine peuvent s'attacher à ceux-là mêmes qui par leurs devoirs et leurs plaisirs s'en éloignent le plus — du moins quand c'est le Génie lui-même qui vient demander pour eux audience à la porte du Pouvoir. »

Avant l'arrivée à St. Gingoux, une formidable tempête accueille le petit bateau : le gouvernail est à moitié brisé. et pendant quelque temps la voile est folle ; Byron et Shelley déjà se dépouillent de leurs vêtements, s'attendant au naufrage : le poète d'*Alastor* avait d'ailleurs trop aspiré au repos de la mort pour qu'il en fût effrayé maintenant ¹ : « J'éprouvai, dit-il, un mélange de sensations où la terreur entraînait bien, mais à un degré secondaire. J'aurais été moins douloureusement impressionné si j'a-

1. Peut-être notre Lamartine fut-il témoin de la scène. Mais ses souvenirs, malgré leurs airs de précision (il renvoie expres-

vais été seul ; mais je savais que mon compagnon aurait essayé de me sauver, et j'étais accablé d'humiliation à songer que sa vie pouvait être risquée pour la mienne ».

De St. Gingoux aux bouches du Rhône, au pied des sommets aériens qui « choient » de grandes profondeurs de neige dans leurs ravins et dans « les sentiers de leurs torrents invisibles » ; de St. Gingoux au château de Chillon — Shelley va, lisant « Julie tout le jour », si pénétré de Rousseau que « l'éclat puissant de cet esprit lui paraît avoir jeté comme une ombre de mensonge sur les témoignages que nous appelons réalité ». — Les habitants de Clarens ne montrent-ils pas le bosquet de Julie comme s'il avait eu une existence réelle ? — Shelley se reproche « d'avoir, par respect pour les froids préjugés du monde, réprimé les pleurs de son transport mélancolique ». Il cueille des roses — « les descendantes peut-être des fleurs que planta Julie. » Il se lamente sur les ruines de la petite chapelle que les moines du St. Bernard ont fait abattre, et à ce sujet, il médite tristement : « l'homme isolé a parfois une pudeur qui l'empêche d'outrager les sentiments vénérables que fait naître le souvenir du génie.... mais l'homme en société semble consacrer son union avec ses semblables, en renonçant à toute délicatesse, à toute bonté, à tout ce qui est vrai, tendre ou sublime ». Au près des « tendres » souvenirs de Rousseau, la mémoire plus sévère de Gibbon pâlit : Shelley à Lausanne se refuse à cueillir des feuilles d'acacia sur la terrasse où l'historien avait pris congé de son œuvre ; « Gibbon avait une âme froide, dit maintenant le poète, sans ardeur — *unimpassioned*. Jamais je ne me suis senti plus enclin à railler les préjugés qui s'attachent à cet état d'esprit que maintenant, après le contraste que m'ont offert *Julie* et Clarens d'une part, Lausanne et l'*Empire Romain* de l'autre ».

sément au *Journal de Genève*, qui ne semble pas avoir existé à la date dont il parle) étaient souvent reconstruits par cette sorte de *self-deception* qui chez lui comme chez Shelley insinue souvent le désirable dans le réel. Cf. Estève. *Byron et le Romanisme français*, p. 318.

L'intellectualisme de Shelley est bien mort ; à sa place est instauré le culte des émotions intimes, de toutes les menues superstitions d'une âme sans cesse en émoi. Il y a des moments où il semble simplement rejoindre son romantisme d'autrefois : quelque temps avant son retour en Angleterre, M. G. Lewis passe à Genève, et ce sont, chez Byron, des conversations horribles où les revenants jouent le plus grand rôle¹ : Shelley note curieusement dans son journal : « Byron et M. G. Lewis n'ont pas l'air d'y croire et sont d'accord pour penser — contre l'évidence même de la raison — que nul ne peut croire aux revenants qui ne croit à Dieu. » Pour lui il n'y croit que trop, et un soir, à force de rêver à ces visions hideuses, il s' imagine voir paraître devant lui une femme effrayante ayant au bout des seins des yeux qui le regardent² ! Mais déjà des mots nouveaux, des mots charmants de quiétude, et qui annoncent les meilleurs moments de la période italienne, éclairent d'une lumière toute classique certains passages de ces lettres à Peacock : il aura fallu à Shelley ce renouveau de son culte de la sensibilité, il lui aura fallu surtout cet éloignement des mesquins soucis de sa vie en Angleterre, pour parler comme il le fait maintenant des joies du foyer : « Les sanctuaires des Pénates sont de bons feux de bois, et des fenêtres où s'enlacent des plantes grimpan-
tantes ; leurs hymnes sont le ronronnement des petits chats, le sifflement des bouilloires, les longs entretiens sur le passé ou sur les morts, les rires des enfants, les

1. Cf. pp. 13 et 19.

2. Apparemment, une interprétation du mystérieux *Christabel* de Coleridge qu'on venait de lire.

C'est alors aussi que Mary Shelley songea à ce *Frankenstein* qui est bien le chef-d'œuvre du roman à horreurs. Il y a une curieuse lettre de Mrs. Piozzi à M^{me} d'Arblay, datée d'octobre 1820 : « How changed is the taste of verse, prose and painting since *le bon vieux temps*. Nothing attracts us but what terrifies, and is within — if within — a hair's breadth of positive disgust... » Elle y parle du « wild and hideous tale called *Frankenstein*. » La critique du numéro de mars 1818 de *Blackwood's Edinburgh Magazine* attribue l'œuvre à Shelley lui-même ; il en écrivit la préface, et un compte-rendu (ce dernier dans B. Forman, vii.)

chaudes brises d'été, qui emplissent la paisible demeure, et l'orage d'hiver qui se déverse et s'efforce en vain d'y pénétrer. Mais si je parle des Pénates » ajoute l'éternel voyageur, « ne me comparerez-vous pas à Jules César, dédiant un Temple à la Liberté ¹ » ?

A la fin de juillet 1816, Shelley, Mary et Clara entreprirent une seconde excursion; ils remontèrent la vallée de l'Arvè, cette route royale qui s'élève du lac à la montagne, de Genève au Mont Blanc, et qui laissant les vergers et les champs voit peu à peu les pentes couvertes de sapins et de châtaigniers se raidir, et comme se refermer derrière le voyageur, tandis que les Alpes blanches se dressent toujours, inaccessibles, devant lui. Ici encore nos documents sont riches et précis; car Shelley observe tout : les saules pleureurs des environs de Bonneville; les sapins qui « descendent » peu à peu, atteignant à partir de Cluses, les bords mêmes de l'Arve, et qui semblent, par une subtile harmonie, « imiter de leurs flèches irrégulières les rocs pyramidaux qui s'élancent là-haut, par-dessus la région des forêts, dans l'azur profond du ciel ou dans l'éblouissante blancheur des nuages »²; voici les deux cascades de Maglans, l'une encadrant la partie supérieure du rocher d'où elle tombe, « tel, autour du front de quelque divinité, un voile d'un tissu infiniment délicat, déroulant ses plis d'écume, plus semblables à une vapeur qu'à de l'eau », et l'autre, plus violente et continue, plus distante aussi du rocher plus noir, et pareille à « quelque monstrueuse exhalaison » qui laisse entrevoir derrière elle la montagne sombre; voici la cascade de Sallenches, et « les petits arcs soleilleux qui jouent dans son écume, effacés ou s'éclairant tour à tour, suivant que le soleil inconstant brille plus ou moins à travers les nuages »; Shelley n'oublie ni les traces du torrent qui a ravagé la route, ni les cornes de bouquetin qu'on voit au petit musée de Servoz.

1. 17 juillet.

2. Même remarque dans Chateaubriand, *Voyage au Mont-Blanc*, 1805.

Mais surtout, surtout, cette montée perpétuelle, et qui semble inutile, à dos de mules lentes, entre des montagnes « dont l'immensité donne le vertige à l'imagination », produit en lui un « sentiment d'extatique émerveillement qui a quelque chose de la folie » : il est pris par l'espèce d'étourdissement que causent les plus grandes des voix de la nature, notes trop profondes ou trop aiguës, peut-être, pour notre ouïe, que ce soit ce grondement de l'Arve, au fond de son ravin, que l'on « ne semble plus entendre si on s'écarte du bord », ou que ce soient les longues vibrations des brises dans ces prodigieux cratères, « pareilles à des bruissements d'haléines surhumaines », ou que ce soit enfin « le tonnerre étouffé » des lointaines avalanches. « Il y a ici, dit Shelley, plus que de la grandeur dans les proportions. Il y a de la majesté dans les contours, et une grâce terrible jusque dans les couleurs que revêtent ces formes admirables ».

Les voyageurs s'arrêtent à Chamonix; de là ils explorent la source de l'Arveyron « ce portique de glace d'où la rivière sort, impétueuse »; ils notent l'horreur de ces grands « troncs ébranlés qui tout près des fentes du glacier demeurent encore debout dans un sol ravagé », et l'élan de « ces pinacles de glace, semblables à des flèches rayonnantes de cristal, que recouvrirait un réseau d'argent glacé », ou de ces « pointes de rocher, striées par la neige éblouissante de leurs fentes perpendiculaires, qui percent les nuages, comme des choses qui ne seraient pas de ce monde ».

Shelley croit assister à une phase initiale de ce progrès des glaciers dont il a vu la théorie¹; voici venir « le règne d'Ahriman, trônant parmi ces neiges dévas-

1. L'idée de ce principe de mal et de destruction, luttant toujours contre Oromazes (Ormuzd) le principe du bien et de la conservation, avait été favorablement accueillie par Newton, l'ami de Shelley et de Peacock, qui la rappelle aussi dans son roman de *Nightmare Abbey*, ch. iv. (Cf. Peacock's *Memoirs*, iii., pp. 405-406. Ed. Cole.)

tatrices, dans ce palais de Froid et de Mort, qu'a sculpté, avec une terrible magnificence, la main de diamant de la Nécessité; déjà il s'essaye à l'œuvre d'usurpation finale, jetant partout ses avalanches, ses torrents, ses rochers, ses tonnerres, sur une population déprimée et amoindrie déjà ». Le Mont Blanc, n'est-ce pas « quelque chose comme le Dieu des Stoïciens, un énorme animal dont le sang glacé circule à jamais dans des veines de pierre » ?

* *

C'est ici, à la fois profonde et fantaisiste, réaliste et imaginative, hardie dans une gangue volontiers traditionnelle, la nouvelle prose de Shelley : elle pourra devenir plus fluide encore, et d'une grâce moins sévère, plus enjouée; elle pourra aussi lorsque le poète reviendra, par instants, à la politique, à la morale, à la philosophie systématiques, retrouver même sa méticuleuse rigidité d'autrefois¹; et rien même ne prouvera mieux que ce retard de sa prose ratiocinante sur sa prose sentimentale, l'irréconciliable inimitié des deux attitudes qui s'étaient disputé sa vie; mais dans cette expression, subtile sans mensonge, fraîche sans crudité, libre sans désordre, qui, pour la première fois, nous semble-t-il, donnait à la poésie la part qui peut lui revenir en prose², le Shelley définitif s'est trouvé.

Et de même, les deux poèmes qu'il rapportait de ces deux excursions, quelque courts qu'ils soient, disent définitivement ce qu'il éprouvera jamais de plus fort, en face des spectacles de cette plus grande nature qu'il ve-

1. Cf. notre édition de *Shelley's Prose in the Bodleian Manuscripts*.

2. Une part exagérée lui avait été faite — par une réaction naturelle contre la lourde froideur de la prose de l'âge précédent. Voir les cris d'alarme dans les revues contemporaines : *The Projector*, June 1804 : « The Prose men... began to run into Poetry in quest of flowers and metaphors... » — *The Edinb. Rev.* Jan. 1808 (sur l'influence allemande).

nait de découvrir, et dont le souvenir, et dont bientôt la réalité, ne le quitteront plus.

Premières manifestations de l'esprit nouveau qui va subordonner toutes choses en sa vie, à l'émotion esthétique, et qui ne craindra pas de cultiver en cette émotion ce qu'elle a de plus fugitif et de plus insondable, ces deux petites œuvres valent d'être scrutées : jamais, peut-on croire, ni auparavant, ni depuis, on n'entendit de cri plus distinct de ce mysticisme naturaliste qui fait la gloire essentielle et le génie de Shelley.

A vrai dire les mots que Shelley lui-même emploie encore sont trompeurs : les mots vivent toujours plus longtemps que les idées. Et par exemple l'*Hymne à la Beauté Intellectuelle*, que Shelley conçut pendant ce voyage autour du lac¹, n'est pas, comme le seul titre le ferait croire, un chant nouveau à la gloire de l'Intellect ; quand Shelley parle d'*Intellectual Beauty* c'est plutôt « spirituelle » qu'il faudrait dire en français, car il l'oppose à la beauté purement sensible, qu'une joie mystérieuse et puissante ne vient pas affiner et vivifier². Cette joie, nous en avons perçu les premiers faibles frissons dans les romans de jeunesse, nous en avons lu dans *La Reine Mab* un essai de définition sensationnaliste, nous l'avons retrouvée, plus purement avouée, dans les *Assassins* : la voici maintenant, chantée, proclamée, glorifiée, adorée, suppliée, dans l'*Hymne* qu'elle mérite, l'*Hymne* qui se déploie avec toute la franchise d'une sorte d'intimité dévêtue, dans la complexe harmonie³ d'une musique

1. Mrs. Shelley, 1824.

2. C'est vers ce sens qu'*intellectual* tendait déjà, chez Godwin et chez W. Drummond. Cf. chap. V, p. 127. C'est en ce sens encore que Peacock, dans un poème admiré de Shelley, appellera Pan « the life, the intellectual soul of vale, and grove, and stream » (*Rhododaphne*, III).

3. Il y a un contraste déconcertant, — comme celui de la grandeur de la foudre, et de la minutie de ses jeux, — qui est pour beaucoup dans le charme de l'original, et que notre traduction perd tout à fait, entre le caractère indicible du fond de l'œuvre, et la forme si élaborée de ses strophes, due peut-être aux modèles de Coleridge. Cf. p. 384.

enthousiaste et rêveuse, l'*Hymne* qui n'a point peur d'être compris des seuls disciples de l'Esprit dont les moments légers, imprévisibles, apportant avec eux tant de force, tant de confiance, tant de générosité, tant d'amour, viennent ponctuer le cours des jeunes années de minutes inoubliables, éclairer inexplicablement tel objet familier ou futile d'une lumière délicieuse, à jamais aimée, à jamais perdue.

L'ombre redoutable d'un Pouvoir invisible
Flotte, invisible, parmi nous ; elle visite
Notre monde divers de cette aile inconstante
Qu'ont les brises d'été glissant de fleur en fleur ;
Comme une pluie de clair de lune au dos des monts couverts de pins,
Elle vient visiter d'un reflet éphémère
Toute âme et toute face humaines ;
Pareille aux teintes et aux harmonies du soir,
Aux nues spacieusement tendues sous les étoiles,
Pareille aux souvenirs de musiques enfuies,
Pareille à tout ce qu'on peut aimer pour sa grâce,
Et plus aimer encor pour son mystère.

O Esprit de Beauté, ô toi qui divinises
De tes propres couleurs tout ce sur quoi tu brilles,
Forme ou pensée humaine, où t'es-tu en allé ?
Pourquoi passer ainsi, et laisser notre vie,
Sombre et vaste vallée de pleurs, si vide et désolée !
Ah ! demandons pourquoi le soleil ne peut point
Tisser toujours ses arcs-en-ciel sur le torrent dans la montagne,
Pourquoi tout ce qu'on voit doit pâlir et mourir,
Pourquoi craintes et rêves, naissances et morts,
Viennent jeter, sur le grand jour de cette terre,
De telles ombres ; pourquoi l'homme en sa carrière
Tant de fois aime et hait, perd et reprend espoir !

Mais nulle voix, venue d'un monde plus sublime
N'a jamais répondu au sage ou au poète ;
Et c'est pourquoi les mots de Démons, Spectres, Ciel,
Demeurent — les témoins d'infructueux efforts,
Frère magie dont on put répéter les charmes sans jamais
Rendre ce qui s'entend, rendre ce qui se voit,
Moins incertain, moins hasardeux, et moins changeant.

Et seule ta lueur — vapeur chassée par dessus monts —
 Harmonie apportée par la brise de nuit
 Dans les cordes de quelque immobile instrument —
 Clair de lune dormant à minuit sur un fleuve —
 Confère grâce et vérité au songe agité de la vie...

Amours, Espoirs, Fiertés, comme des nues s'en vont,
 Et reviennent, prêtés quelques instants douteux.
 Mais l'homme deviendrait immortel, tout-puissant,
 Si tu restais, même tout inconnu, même mystérieux,
 Avec ton glorieux cortège établi dans son cœur.
 O messager des sympathies
 Qui croissent et décroissent aux yeux des amants ;
 O toi qui viens nourrir notre pensée humaine,
 Comme l'ombre nourrit un feu mourant ;
 Ne t'en va point — comme ton ombre¹ m'est venue...
 Ne t'en va point ! car le tombeau serait alors,
 Comme la vie, comme la crainte, une noire réalité !

Encore enfant, j'aimais chercher des Esprits ; je courais,
 Me sentant écouté, par maintes chambres, cavernes ou ruines,
 Ou forêts, sous le clair d'étoiles, poursuivant à pas furtifs
 L'espoir d'un entretien sublime avec les morts.
 Je dis les mots empoisonnés dont on nourrit notre jeunesse ;
 Jamais je ne fus exaucé — je ne les vis jamais...
 Mais voici que rêvant profondément à notre sort,
 Au doux temps où les vents semblent, par leurs caresses,
 Faire dire aux forces de vie qui se réveillent
 Des nouvelles d'oiseaux et de fleurs entr'ouvertes,
 Tout à coup je sentis tomber sur moi ton ombre !¹
 Je criai, je joignis les mains en mon extase !

Et je jurai alors que je vouerais mes forces
 A toi, à tous les tiens — n'ai-je pas bien rempli mon vœu ?
 Le cœur battant, les yeux en pleurs, je les évoque :
 Les voilà ! spectres d'un millier d'heures, venus
 Chacun de son muet tombeau ; en des chambres pleines de rêves²,
 Dans le zèle studieux, dans l'amoureux délice,
 Ensemble nous avons vaincu les nuits envieuses ;

1. Voir déjà plus haut, p. 167, cette surprenante image, ici répétée.

2. « Visioned bowers », plus hardi que les « visionary hours » de Wordsworth. (*The Cuckoo*.)

Ils savent bien que si la joie illumina jamais mon front,
 Ce fut liée à l'espérance que ce Monde
 Par toi s'affranchirait de son noir esclavage,
 Que tu nous donnerais, ô Beauté redoutable,
 Tout ce que je ne puis exprimer en ces mots...

Le jour se fait plus solennel et plus serein
 Quand son midi n'est plus; il est une harmonie
 Dans l'automne, il est un doux éclat dans son ciel,
 Que jamais en été on n'entend ou ne voit,
 Qui semblent ne pouvoir être, n'avoir été jamais...
 Veuille ainsi ta puissance, elle qui descendit
 Sur mes dociles jours comme la vérité
 Même de la Nature, à mes jours à venir
 Donner leur calme, — aux jours de celui qui t'adore
 Et avec toi toute forme qui te contient,
 De celui que ton charme, Esprit de Beauté, fit
 Se redouter lui-même, aimant toute l'Humanité.

Mais peut-être cet Hymne est-il encore une expression systématisée, presque une théorie : le rôle de la révélation de beauté, dans la vie du poète, et dans la vie humaine en général, y est décrit d'un peu loin, à l'aide de souvenirs, du fond de l'absence. Peut-être ceux qui préfèrent en art la valeur peu accessible d'un moment unique, présenté dans le superbe isolement de son originalité, au prix plus courant d'une heure plus facile à revivre, admireront davantage la prodigieuse méditation que Shelley conçut, sur l'un des ponts de l'Arvè, en présence du Blanc Géant des Alpes. Certes ce n'est pas ici l'une des choses parfaites de Shelley; mais aucune ne traduit plus directement l'aspect que revêtait pour lui une grande émotion de nature; aucune ne livre, avec autant d'audace et presque d'impudeur, l'impression toute vierge, le trouble vertigineux d'une âme rare.

I

L'éternel univers des choses
 Coule dans notre esprit, roulant ses flots rapides,
 Ténébreux ou brillant, reflétant nos tristesses
 Ou prêtant sa splendeur — là où, de ses secrets abîmes,
 La source des pensers humains apporte son tribut

D'ondes, avec un bruit qui n'est qu'à moitié sa voix propre ;
 Comme le bruit qu'un doux ruisseau souvent emprunte,
 Dans la forêt sauvage et les monts solitaires,
 Là où autour de lui des cascades toujours bondissent,
 Où les bois et les vents luttent entre eux, où un grand fleuve
 Sur ses rocs à jamais bouillonne et fait furie.

II

Ainsi fais-tu, ô Ravin d'Arve, ô noir Ravin profond !
 Dans ton val aux maintes couleurs, aux maintes voix,
 Dont les sapins, les rocs, les cavernes voient fuir au-dessus d'eux
 Nuages, ombres et rayons ! Spectacle redoutable,
 Où la Force descend sous la forme de l'Arve,
 De son trône secret, ceint de gouffres de glace,
 Et fait irruption dans ces monts noirs, comme la flamme
 De l'éclair au travers des tempêtes ! Tu gis,
 Avec les grands sapins tes fils attachés à tes flancs,
 Enfants de jours lointains ¹, au service de qui,
 Les libres vents toujours sont venus et viendront
 Aspirer leurs parfums, écouter leur puissant
 Balancement — antique et sublime harmonie ! —
 Avec tes arcs-en-ciel tendus près de nous ² sur l'élan
 De ces cascades éthérées, voilant l'image
 Que nul n'a sculptée, — avec ce sommeil étrange
 Qui, quand les voix des solitudes meurent,
 Enlace tout dans sa profonde éternité ; —
 Avec tes grottes pour répondre aux commotions de l'Arve,
 Enorme et solitaire voix qu'aucune voix ne dompte...
 Tu es donc tout rempli du mouvement sans fin
 Tu es donc le chemin du tumulte inlassable !
 Ravin vertigineux ! Lorsque je te contemple,
 Je crois dans une étrange, une sublime extase,
 Méditer sur mon rêve à moi, distinct des choses,
 Sur mon âme humaine, mon âme qui passive
 Reçoit, renvoie, en ce moment tant de rapides influences,
 Et qui se sent comme en perpétuel échange
 Avec le clair univers qui l'entoure —
 Mon âme, une légion de pensers égarés dont les ailes errantes
 Tantôt flottent sur ta nuit, tantôt se reposent

1. Cf. « the men of elder days » *The Assassins*, ch. I.

2. « Thy earthly rainbows » — des arcs-en-ciel descendus sur terre.

(Car elle en est, ou tu en es l'hôte agréé)
 Dans l'autre silencieux de la sorcière Poésie,
 Et là cherchent toujours dans les ombres passantes,
 Reflets de toutes les réalités, ton ombre à toi,
 Ton fantôme, ta faible image; et si le sein
 D'où ils ont fui ne les rappelle, auprès d'eux tu demeures !

III

Certains disent que des reflets d'un monde plus lointain
 Visitent l'âme quand on dort, et que la mort est un sommeil
 Qui voit plus de choses que les pensées fiévreuses
 De l'éveil des vivants. — Je regarde plus haut :
 Quelque Toute Puissance inconnue aurait-elle
 Levé² le voile de la vie et de la mort ?
 Ou rêvé-je et le monde plus grand du sommeil
 Etend-il à l'entour, lointains, inaccessibles,
 Ses horizons ? Car mon esprit même défaille
 Chassé comme une nue, de sommet en sommet,
 Qui finit par se perdre aux invisibles brises !
 Loin, loin là-haut, perçant l'infini firmament,

1. Le passage est extrêmement emmêlé dans sa construction, et rendu obscur, comme si souvent chez Shelley, par l'incertitude qui peut planer sur le *fond* des pronoms.

One legion of wild thoughts whose wandering wings
 Now float above thy darkness, and now rest,
 Where *that* or thou art no unbidden guest,
 In the still cave of the witch. Poesy, —
 Seeking among the shadows that pass by
 Ghosts of all things that are, some shade of thee,
 Some phantom, some faint image; till the breast
 From which *they* fled recalls *them*, thou art there.

Tout le passage gravitant autour d'un exposé de l'état d'âme du poète, « my own, my human mind », *that* rappelle cette âme, comme *they* et *them* en rappellent le contenu; les pensers vagabonds. Et le « that or thou » suggère fort modestement que c'est par la grâce de la Nature, de cet Arve avec lequel il est confondu, que Shelley est admis auprès de la Poésie.

2. Ne faut-il pas conjecturer *upfurlled* pour *unfurled*? Plus tard, du moins, la mort sera pour Shelley un voile qui se lève, non un voile qui tombe :

The veil which those who live call life.

Le Mont Blanc apparaît, muet, neigeux, serein ;
 D'autres monts, ses sujets, autour de lui érigent
 Neiges et rocs de forme immatérielle ; entre eux
 Sont des vallées de flots gelés, d'insondables abîmes,
 Bleus comme la voûte du ciel, qui s'élargissent
 Et ondulent parmi les précipices entassés ;
 Désert que seulement habitent les tempêtes
 Sauf lorsqu'un aigle y porte un ossement humain
 Et que le loup l'y dépiste. — Qu'affreusement
 Ces aspects s'amoncellent, grossiers, nus et hauts,
 Spectraux, fendus, cicatrisés ! Est-ce le lieu
 Où le démon des tremblements de terre apprit
 La ruine à ses enfants ? Sont-ce ici leurs jouets ?¹
 Ou bien un océan de feu enlaça-t-il jadis cette neige muette ?
 — Nul n'en sait rien — tout semble éternel maintenant.
 Cette solitude a un mystérieux langage
 Qui dit un doute auguste, ou une foi si douce,
 Si grandiose, sereine, qu'on se sent, —
 N'était cette foi-même ?² — apaisé envers la nature ;
 Oui, tu as une voix, ô grand Mont, qui dénonce
 Des codes tout entiers de mensonge et de mal ;³
 Tous ne l'entendent point, mais les sages, les grands, les bons,
 L'interprètent, la font sentir, ou du moins fortement la sentent.

IV

Les champs, les lacs, les forêts et les fleuves
 L'Océan, tous les êtres vivants qui demeurent

1. L'idée du génie de la ruine et du refroidissement progressifs du monde (Ahriman), déjà rencontrée dans une lettre à Peacock (cf. p. 292) se retrouve encore dans le 3^e chant de *Childe Harold*, st. 93, que Byron dut écrire à cette époque.

2. Peut-être ici encore pourrait-on comprendre, en tirant *but* dans le sens de *only*, plus simplement : « si sereine qu'on peut être, rien que pour cette foi, par cette foi seule, réconcilié avec la nature. » Mais outre la dislocation qu'il faudrait faire subir à l'expression *but for*, il semble que le repli de la pensée sur elle-même, et l'implicité de l'idée, soient assez shelleyens pour faire incliner vers notre sens. (La vue de telles grandeurs inspire une religion qui nous réconcilierait tout à fait avec la nature, malgré le mal que nous y voyons d'autre part, n'était précisément le reste de doute, de terreur et d'angoisse qui vibre au fond de notre foi.)

3. Cp. *To Cambria*

Blots out unholiest rede of worldly witnessing.

Dans le dédale de ce monde, éclairs et pluies,
 Sols qui tremblent, laves qui roulent, ouragans,
 Torpeur des jours où de faibles songes visitent
 Les bourgeons encor clos, où un sommeil sans rêves
 Emprisonne les fleurs et les feuilles futures;
 Elan qui les secoue de leur transé abhorrée;
 Faits et gestes humains, qui meurent ou qui naissent,
 Comme l'homme lui-même et tout ce qui est sien;
 Tout ce qui vit, se meut, avec peine, avec bruit,
 Tout naît, tout meurt, tout fait le tour, tout s'affaisse et remonte —
 En sa tranquillité, solitaire, lointaine,
 Sereine, inaccessible, la Force demeure!
 Voilà bien ce que la face nue de la Terre,
 Que je contemple ici, et ces montagnes primitives,
 Disent à l'esprit attentif. Les glaciers rampent
 Comme des serpents fixant leur proie; lentement
 De leurs berceaux lointains, ils roulent; maints abîmes
 Là-bas bravent la force humaine, accumulés
 Par le soleil et par le froid — dômes, pinacles, pyramides, .
 — Une cité de mort, où maintes tours se voient,
 Maints imprenables murs de glace scintillante —
 Et non pourtant une cité, mais un fleuve de ruine
 Est là, qui des confins du ciel
 Roule ses flots perpétuels; d'immenses pins parsèment
 Son cours prédestiné, ou, sur la terre ravagée,
 Se dressent ébranchés, brisés; les rochers, entraînés
 De ces lointains déserts de glace ont renversé
 Les frontières du monde de mort, que la vie
 Ne doit jamais reconquérir. L'asile familial
 Des bêtes, des oiseaux, des insectes, est devenu sa proie;
 Leur pâture, leur gîte, à jamais sont perdus;
 Et c'est autant de vie et de joie qui n'est plus.
 L'homme fuit terrifié; ses œuvres, ses demeures
 S'effacent comme une vapeur, dans le torrent de la tempête;
 Nul n'en saura le lieu. Plus bas d'énormes cavités
 Luisent dans les reflets mouvants des eaux rapides
 Qui sourdent en tumulte en ces secrets abîmes,
 Et, s'unissant dans la vallée, font un fleuve majestueux,
 Ame et sang de terres lointaines, qui toujours
 Roule ses flots bruyants vers les vagues des mers,
 Et jette en l'air ambiant ses rapides vapeurs.

V

Le Mont Blanc luit encor là-haut — là-haut est le Pouvoir,
 Le paisible et sublime pouvoir qui produit
 Ces spectacles, ces bruits, tant de vie, tant de mort!
 Dans les ténèbres tranquilles des nuits sans lune,
 Et dans la grande clarté nue du jour, les neiges tombent
 Sur la Montagne; et personne ne les y voit,
 Ni quand dans le soleil couchant les flocons brûlent,¹
 Ni quand les étoiles y brillent; les vents luttent
 En silence, amassant la neige sous leur souffle
 Vite et fort, mais toujours en silence; et l'éclair
 Dans ces solitudes reste sans voix,
 Et innocent, ainsi qu'une vapeur, il flotte
 Sur cette neige. Le pouvoir secret des choses
 Qui règle la pensée, et qui jusques au dôme
 Infini du ciel fait la loi, t'habite!
 Et que seriez-vous donc, toi, la terre, la mer, les astres,
 Si pour les imaginations de l'âme humaine,
 Le silence et la solitude étaient tout vides?

Nous avons vu, à propos d'*Alastor*, sur quelles bases, assez communes pour être un trait d'une époque, le sentiment de la nature chez Shelley s'était édifié d'abord. Mais de cette psychologie toute générale, les poèmes qui précèdent nous attirent à l'examen d'un esprit très particulier, d'une interprétation très personnelle, qui relève mieux de la biographie que de l'histoire.

L'esprit d'abord.

A y regarder de près, on reconnaîtra vite dans ces deux poèmes, des récits étonnamment complets de véritables expériences mystiques, au sens précis que l'on peut aujourd'hui attacher à ce mot. On y trouvera en effet tous les caractères d'ineffabilité, d'éphémérité, d'illumination intérieure et de passivité, voire même de dépersonnalisation, qui s'attachent au moment mystique². Ici le moi, fortement agrégé dans la vie courante,

1. Cp. le passage des *Assassins*, cité p. 224.

2. Cf. W. James. *Varieties of Religious Experience*, ch. x.

se désorganise : les ondes de la nature éternelle et celles de l'être d'un jour, comme si leurs amplitudes primitives retrouvées coïncidaient, fraternellement, amoureusement se confondent et se renforcent ¹. L'attitude requise pour la consommation de cette union mystérieuse est chez l'homme la docilité ², le calme obéissant d'une harpe qui se livre à la brise ³. L'impression alors ressentie échappe aux prises du langage ⁴ : on parle de vision, mais cette vision est une « ombre » ⁵, ou plutôt toute une série, toute une vertigineuse envolée d'ombres, comme si tous les aspects familiers des hommes et des choses réapparaissaient soudain, obscurément illuminés d'un sens nouveau ⁶. Car cette ombre éclaire; elle éclaire d'abord en exaltant les idées déjà chères, les amours favorites ⁷, en résumant, semble-t-il, toutes les espérances, toutes les sympathies, toutes les beautés éprouvées encore; surtout elle éclaire par une sorte de grâce incluse ⁸, par on ne sait quelle mystérieuse conviction auprès de laquelle les solutions des philosophies et des religions s'évanouissent comme de « vains sortilèges » ⁹; cette impression d'indiscutable réalité amène avec elle une joie indicible, une joie qui fait crier ¹⁰, et, si l'extase se prolonge, un sentiment prodigieux de calme, de force, de pérennité ¹¹, comme si en ces instants divins, l'homme était vraiment parvenu à sonder l'essentielle vérité de la nature ¹². Mais hélas !

1. C'est le sens du difficile début du poème sur le Mont Blanc.

2. « On my passive youth » *Hymn*, st. 7. — « My human mind which passively Now renders and receives fast influencings. » *Mont Blanc*, 2.

3. « Strings of some still instrument. » *Hymn*, st. 3.

4. *Hymn*, st. 4. « Unknown as thou art ».

5. *Hymn*, st. 4 et 5.

6. « Among the shadows that pass by, ghosts of all things that are, some shade of thee... » *Mont Blanc*, 2.

7. *Hymn*, st. 6 et 7, s. f. *Mont Blanc*, 3, s. f.

8. *Hymn*, st. 3. « Gives grace and truth to life's unquiet dream. »

9. *Hymn*, st. 3.

10. *Hymn*, st. 5. « I shrieked and clasped my hands in ecstasy! »

11. *Hymn*, st. 4.

12. *Hymn*, st. 7. — *Mont Blanc*, 4.

cette initiation aux œuvres profondes de l'univers, cette communion avec la force intime qui soutient la vie en ses multiples formes, est chose inconstante, atrocement fugace, et qui vient quand on ne l'attend pas, et qui s'en va de même, et qui ramène toujours avec elle son impression de nouveauté absolue, d'originalité suprême, et comme d'impossibilité réalisée —

As if it could not be, as if it had not been !...¹

1. C'est peut-être là le sens du « Non ! non ! » crié par les extasiés. Cf. James, *o. c.*

L'histoire de ces révélations poétiques semble encore à faire : on les attribue peut-être trop exclusivement aux Romantiques, qui, il faut l'avouer, leur ont donné leur plus parfaite expression.

Peut-être cette « extase » est-elle bien un peu une laïcisation de l'extase religieuse. L'usage même du mot l'indique, et l'on croit découvrir un processus de ce genre dans l'emploi de certaines images. Comparer à cet égard les trois passages suivants (cités dans Chambers's Cyclopædia, vol. ii.)

How fading are the joys we dote upon ;
Like apparitions seen and gone ;
But those who soonest take their flight
Are the most exquisite and strong,
Like angels' visits short and bright —
Mortality's too weak to bear them long.

The Parting.

(de Norris of Bemerton, un obscur poète religieux).

The good he scorned
Stalked off reluctant, like an ill-used ghost,
Not to return ; or if it did, in visits,
Like those of angels, short and far between.

The Grave.

(du moraliste un temps fameux, Dr. Blair.)

What though my winged hours of bliss have been,
Like angels' visits, short and far between.

The Pleasures of Hope.

(du poète Th. Campbell.)

On verrait d'ailleurs l'idée religieuse encore liée à la théorie de l'inspiration du génie chez tous les « Transcendantalistes » américains : Cf. Channing, lettre à Shaw, 1800 ; Th. Parker, lettre à W. Silsbee, 1838 ; Emerson, *The Poet*.

D'autre part, le déisme du dix-huitième siècle, en rendant la faveur aux systèmes panthéistes, donnait une certaine base au renouveau du sentiment mystique de la nature. Cela est sensi-

Incontestablement, l'esprit mystique est là. Mais le plus merveilleux est peut-être qu'il y soit si pur, si peu défiguré par la trahison du langage et de l'interprétation nécessaire.

Il semble en effet que les plus puissants des sentiments éveillés par la vue de la nature soient d'une étreinte si angoissante dans leur ravissement, que l'on cherche à leur échapper, ou du moins à paraphraser leurs cris en quelque langage plus réservé, plus normal, et pourtant fidèle, autant qu'il est possible. C'est par faiblesse sans doute, pour faire diversion, pour ne pas affronter l'écrasante tâche d'une expression directe, que le sentiment de la nature adopte presque toujours les termes humains, depuis les banalités de la mélodie populaire en passant par les subtiles trouvailles du « mensonge pathétique » dénoncé par Ruskin, jusqu'au langage religieux ou moral le plus ardent et le plus grave.

Le renouveau romantique, avec tout ce qu'il portait en lui de tendances religieuses, avait donné à cette dernière forme un regain de faveur. Un contemporain ¹ ne pouvait manquer de comparer les vers de Shelley à l'*Hymne avant le lever du soleil*, à *Chamouni*, que Coleridge avait écrit récemment sur le modèle des stances allemandes de Frederika Brun ². Les premiers vers de Coleridge se maintiennent dans le pur domaine psychologique, et à ce titre ils sont un document précis où l'on trouve admirablement décrit l'un des moments de l'extase :

Et je t'ai contemplé
Jusqu'à ce que présent encore aux sens charnels
Tu échappas à ma pensée...

ble dans Thomson. Et cette base allait être précisée et fortifiée par les travaux de Hunter et Abernethy, que Shelley n'ignora point (cf. p. 126) et dont Coleridge vit admirablement la portée (cf. sa *Theory of Life*, publiée seulement en 1848.)

1. Compte-rendu du *Blackwood's Magazine*, July, 1818. On signale dans le poème « some darkness and confusion as if the writer were grappling with objects above his strength ».

2. L'imitation ne fut connue que plus tard. (ed. Campbell, p. 629.)

Mais bientôt l'interprétation théologique se fait jour :

En pleine extase.

Je n'adorai plus rien que le seul invisible...

Et bientôt l'hymne s'élève, exultant comme un *Laudate*, faisant crier Dieu aux torrents et aux vallées, adjurant les montagnes de s'élever, avec le soleil et les mille voix de l'aube, pour chanter le Créateur.

C'est avec quelque chose de moins processionnel et de plus fougueux, une admirable reprise de l'*Hymne* célèbre qui terminait les *Saisons* de Thomson. Au reste, il y avait peut-être chez Thomson une interprétation moins lointaine, un sentiment plus panthéiste, une moins grande aptitude à concevoir Dieu comme séparé du monde, et en décrétant, plutôt qu'il n'en revêt, la beauté. Thomson, s'adressant au Père Tout-Puissant, avait une étrange façon de soutenir que la Nature est Dieu même¹. Ou bien ses termes se faisaient vagues : il parlait de « Source de tout Etre, d'Ame universelle, de Présence essentielle². » Mais avec quelque chose de plus contenu, de moins orgueilleusement énoncé, c'était toujours une définition, un exposé de doctrine, une explication « par autre chose » que par le sentiment lui-même : Thomson et Coleridge recourent en somme aux formes traditionnelles, au déisme ou au panthéisme théoriques, fortement teintés d'optimisme³, dont comme d'un beau vitrail, ils tempèrent l'insoutenable éclat de la révélation.

Ainsi le rapprochement des deux œuvres de Coleridge et de Shelley est l'un de ceux qui, malgré une parenté extérieure, s'évanouissent aussitôt qu'ils sont entrepris.

1. These, as they change, Almighty Father,
Are but the varied God, The rolling year
Is full of thee, etc.

2. Hall, Source of Being! Universal Soul
Of Heaven and Earth! Essential Presence, hail!

3. On sait le jugement de Coleridge : « The love of nature seems to have led Thomson to a cheerful religion. »

Le théisme judaïque de l'un est très éloigné de ce qu'on a bien appelé le « panthéisme spontané, tout intuitif » de l'autre ¹.

Et peut-être même faut-il protester contre l'emploi d'un terme qui attribue encore trop au sentiment de Shelley une construction philosophique. On se le rappelle : Shelley avait, dès janvier 1812, répugné à accepter ce titre de Panthéiste que Southey jugeait traduire le plus fidèlement ses opinions ; or jamais il ne le revendiqua plus tard. S'il lui fallait définir sa position, choisir un système, il préférerait toujours le retranchement négatif de son titre de défi : athée. C'est qu'en effet, qu'il s'agisse d'un Dieu-Personne ou d'un Dieu-Nature, tout théisme implique à l'égard de Dieu la possibilité, le devoir même, d'un amour de forme humaine, d'un amour fixe, concentré, supérieur à tous les autres, mais de même nature — l'amour religieux. De cela, Shelley depuis longtemps se savait incapable ².

D'ailleurs son amour de la nature n'est pas quelque chose de constant : il l'aime parfois, comme dans l'*A-lastor*, où, insatisfait, lassé des amours humaines, il s'est rejeté, mélancoliquement d'ailleurs, vers la « Trinité divine de l'Air, de la Terre, et de l'Océan » ; mais il y a longtemps qu'il a reconnu l'inaccessible fierté de cette nature :

Avec les vents des monts et les sources bavardes
Et les mers éclairées par la lune — qui sont
La voix de tous ces êtres insondables,
Tu as communiqué ; et tu t'es réjoui
Lorsqu'ils t'ont répondu ; mais ils ont rejeté
Bien loin d'eux ton amour comme une vile offrande !

Et maintenant encore, au sein de cette plus grande nature, il sent dans la sérénité qu'elle lui inspire un

1. Schuré. *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} fév. 1877.

2. « Love God, if thou wilt — I do not think you ever feared Him. » à Miss Hitchener, 2 janv. 1812. Cp. p. 134, n.

« doute écrasant » qui l'empêche d'être avec elle pleinement « réconcilié ».

Ainsi son amour, sa foi, restent diffus, morcelés, ondonants selon l'heure. Et ceci n'est pas à proprement parler un Panthéisme, mais un Mysticisme ¹.

Enfin l'on ne s'étonnera point de voir chez Shelley les plus claires manifestations de son mysticisme coïncider avec une exceptionnelle sûreté de l'observation sensible, et le sens de la vie du tout marcher de pair avec l'extrême précision du détail. On sait que ce qui s'oppose à la perception juste du concret ce n'est nullement l'esprit mystique, c'est la théorie, la théorie qui dépouille, qui dissèque, qui schématise ; l'esprit mystique, lui, ne travaille pas par appauvrissement simplificateur, mais par enrichissement : il accumule les menues observations sans en être gêné, comme si le moi, qui semble s'y dissoudre, adoptait ainsi plus aisément l'attitude humble et réceptive qui convient à la notation du concret.

Très éloigné donc, de l'interprétation théologique du sentiment de la nature, Shelley n'est guère moins éloigné de son interprétation morale.

C'est dire qu'il s'éloignait de Wordsworth. Wordsworth aussi essayait pourtant de fixer directement ces minutes exquises où l'on se sent envahi tout à coup, sans violence d'un côté, sans résistance de l'autre, par la joie paisible, ou par la force terrifiante d'une vision de nature. Il a même noté avec une insistance et un bonheur particuliers l'un des caractères de ces extases : l'impres-sion de l'absorption dans le moi des choses extérieures :

On sait les beaux vers du *Prélude* :

1. Et il y a une si grande différence entre ces deux attitudes apparemment voisines, que la contre épreuve est faite, et que, si un mystique pouvait répudier le titre de panthéiste, un panthéiste s'était déjà formellement prononcé contre cette mystique de la nature : Spinoza dit dans son *Ethique* IV. Cap. 26 :

Praeter homines nihil singulare in natura novimus cujus Mente gaudere et quod nobis amicitia, aut aliquo consuetudinis genere jun-gere possumus.

Souvent dans ces moments un calme si sacré
 Se répandait sur mon âme que l'œil du corps
 Était tout oublié, et ce que je voyais
 Me semblait être une chose en moi-même — un rêve —
 Une perspective au fond de l'esprit.

II. 348-352.

Il a de plus, ayant vécu plus longtemps que Shelley, senti avec une émotion presque tragique, l'étrange lien qui attache ces moments délicieux à l'enfance et à la jeunesse, et qui les refuse à la personnalité plus forte, mieux tranchée, de l'âge mûr ¹.

Surtout il a, bien plus fortement que Shelley, su relier ces moments de rare ivresse à la teneur générale de sa vie et unifier ainsi le cours de son émotion et le contenu de sa pensée.

Et ne croyez pas vains ces états fugitifs
 D'allégresse mystérieuse : ce n'est point
 Qu'ils sont apparentés au plus pur de l'esprit,
 Et de la vie de l'intellect ; mais c'est que l'âme
 Qui se rappelle encor comment elle a senti,
 Non ce qu'elle a senti, conserve un sens obscur
 D'une sublimité possible, où elle aspire
 De tout l'effort de ses facultés grandissantes,
 Grandissantes toujours, et toujours plus conscientes
 Que, quel que soit le point qu'elles puissent atteindre,
 Elles doivent encore aller plus haut.

Prelude. II, 312-322.

Et il a le défaut de sa qualité. Trop aisément, la pure notation psychologique devient chez lui construction intellectuelle, à tournure moralisatrice. Trop vite les mots, la traduction verbale, viennent défigurer le sentiment, en faire une leçon de conduite ou de pensée :

O présences de la nature, dans le ciel
 Et sur la terre ! O visions de collines !
 Ames des lieux solitaires ! *Pourrais-je croire*
Qu'un dessein vulgaire était vôtre, lorsqu'ainsi
M'apportant votre ministère, mainte année

1. Voir, outre les passages cités ci-après, *The Cuckoo*, *Prelude*, II, 302-310, et l'*Ode* sur les présages d'immortalité puisés dans les souvenirs d'enfance.

Wordsworth sont plus accessibles à une humanité moyenne; leurs visions sortent moins du plan ordinaire de la vie; les systèmes des philosophies et des religions trouvent chez eux plus d'aide, plus de prise. Shelley est voué à plus de solitude, d'incompréhension, et d'infécondité ¹, par cela même que son art est plus hardi et plus rare. Si les attaches avec les idées dont l'homme peut vivre sont chez lui trop frêles, c'est qu'il se tient délibérément à la source vive dont ces idées ne sont que des dérivations plus ou moins lointaines. Comme pour ne pas prostituer ces expériences de communions mystiques avec la nature au service des thèmes théologiques ou moraux de tous les jours, et sentant bien que l'intuition de ses extases s'accommode de tout, sauf de la pensée discursive, il cultivera de pair l'observation la plus minutieuse et l'imagination la plus hardie. Si bien qu'à tout prix, sauf au prix de la poésie, il conservera intact, dans son mysticisme naturaliste, son agnosticisme intellectuel.

1. Le mot de M. Arnold sur Shelley « an ineffectual angel » serait, en ce sens, très juste.

CHAPITRE XII

L'ANNÉE TUMULTUEUSE
(SEPTEMBRE 1816-MARS 1818)

Poésie ! O trésor ! Perle de la pensée !
Les tumultes du cœur, comme ceux de la mer,
Ne sauraient empêcher ta robe nuancée
D'amasser les couleurs qui doivent te former...

A. DE VIGNY, *Eloa*.

Shelley était parti sans grand espoir, et même sans grand désir de retour : « J'emmène Mary à Genève, disait-il à Godwin ; là, je ferai un plan d'installation quelconque, et je ne laisserai Mary que pour venir à Londres me consacrer exclusivement à nos questions d'intérêts. Je quitte l'Angleterre... qui sait ? — pour toujours peut-être... ¹ »

Mais plus il s'avancait en terre étrangère, et plus il sentait se tendre tous les liens qui le rattachaient au pays natal. Quinze jours après avoir affirmé sa résolution de se fixer en exil, il écrivait à Peacock ² : « Vous vivez près des rives d'un tranquille cours d'eau, au sein d'humbles collines boisées ; vous habitez un pays libre, où vous pouvez agir sans qu'on vous fasse obstacle, et posséder en sécurité ce que vous possédez. Aussi longtemps que le nom de patrie, et les idées égoïstes qu'il recèle doivent subsister, l'Angleterre, j'en suis sûr, reste de toutes les patries la plus libre et la plus civilisée. » Shelley sentait qu'il ne lui avait pas dit un adieu définitif : il n'était allé sur le continent que pour

1. 3 mai.

2. 15 mai.

faire une moisson de bons « souvenirs », dont il « embellirait » la maison, voisine encore de ce beau parc de Windsor, qu'il chargeait Peacock de lui choisir, et dont il rêvait de faire son « durable asile, *my perpetual resting-place* », au sein de « la plus excellente des nations » ¹. S'il achetait des semences de fleurs alpines, à Chamonix, c'était en vue de les importer dans son jardin d'Angleterre, pour les y voir aux côtés de la chélidoine, la fleur chantée par Wordsworth, « à qui elles diront des choses aussi touchantes et sublimes que le regard émerveillé du poète au printemps » ².

Un temps les exilés pensèrent à un grand voyage sur les fleuves d'Europe, sur le Danube, le Pô, le Rhin, la Garonne, ces fleuves aimés du poète, qui « semblables à l'esprit humain errent par des déserts inexplorés, et vont couler dans les plus charmantes retraites de la nature, inaccessibles par tout autre moyen » ³. Mais à la fin du mois d'août, Shelley, Mary et Claire reprenant le chemin qu'ils avaient suivi, revinrent en Angleterre. Si Shelley était appelé à Londres par des soucis d'affaires, Claire avait tout lieu d'éviter la grande ville ou son voisinage immédiat pendant le temps qui allait précéder la naissance de son enfant, — l'enfant de Byron ; et Mary avec « sa toute puissante bienveillance » ⁴ voulait bien tenir compagnie à celle dont elle avait pu jadis se sentir jalouse. Ainsi, tandis que Shelley partageait son temps entre Londres et Marlow, Mary et Claire, Mrs. Shelley et « Mrs. » Clairmont, vivaient ensemble à Bath ; à Bath, que choisissaient naturellement les victimes de situations équivoques — la ville d'eaux où les allées et venues perpétuelles rendent les souvenirs éphémères, et font d'autant mieux l'obscurité sur ceux qui la cherchent que tous les regards se portent sur ceux qui la fuient ⁵.

1. 17 et 22 juillet.

2. 28 juillet.

3. 17 juillet.

4. journal, 14 déc. 1814. cité par Mrs. Marshall, *Mary W. Shelley*, i., 102.

5. L'exemple de Claire montre comment la réalité a pu fonder

Mais de plus graves soucis, toute une série de malheurs, attendaient le poète de retour dans sa patrie. La mort allait, à deux reprises, frapper autour de lui, auprès de lui, et réveiller, comme elle seule sait le faire, tous les souvenirs, tous les regrets du passé. Puis le soupçon, la réprobation, la haine, publiquement avérés, allaient s'attaquer à lui, à ses idées, et rejaillir sur ceux qu'il aimait, le forçant ainsi à dresser, plus forte et plus fière, cette défense intérieure que l'accoutumance risquait de négliger. Et cette exaspération même de son idéal le rendant moins aimable, Shelley devait passer incompris, et sans les comprendre, auprès des hommes qui auraient pu être ses amis. Enfin l'inquiétude même de l'Angleterre, qui se trouvait justement être alors aussi près qu'elle le fut jamais d'une Révolution, allait accroître ce trouble et comme lui donner plus ample carrière.

Ainsi toutes ses amours, toute sa foi, allaient être agitées en des conflits plus âpres, où son chant devait retentir plus agressif et plus trépidant que jamais, et d'où seule devait le tirer la grave solution déjà entrevue — l'exil, l'exil libérateur et définitif qui allait enfin donner à son activité d'artiste le recul nécessaire à la sérénité.

Les Morts.

They die ; the dead return not ; Misery
Sits near an open grave, and calls them over...

Shelley et Mary étaient à peine revenus à Bath, d'une visite à Londres et à Marlow, qu'une terrible nouvelle leur arrivait — le 9 octobre 1816 : Fanny Godwin s'était suicidée.

Fanny était l'enfant de Mary Wollstonecraft et du capitaine Imlay, le tendre fruit d'une union orageuse, conclue en terre française, dans l'entraînement des premiers

l'usage de la langue, et comment « aller à Bath » est devenu synonyme de « se retirer de la circulation. » — Cf. *Pickwick*, ch. xxxv (1837) — et Barbeau, *Une ville d'eaux anglaise...* p. 213, n.

jours révolutionnaires, et qui avait failli amener le suicide de la mère, abandonnée par l'aventurier américain. Lorsque Godwin épousa la jeune femme, il recueillit son enfant, et bien qu'il s'entendit peu, avouait-il, à l'éducation des filles, il la conserva près de lui lorsque Mary mourut, lui laissant une seconde enfant — la Mary de cette histoire. Fanny semble avoir été, au second foyer du philosophe, souvent sombre, et bruyant de voix grondeuses, un petit rayon de raison conciliante et d'affection mélancolique, mal servies par un visage fort ordinaire¹.

C'est Fanny que Shelley avait rencontrée chez son maître, lorsqu'il lui fit en octobre 1812 sa première visite; il nous reste de cette époque une lettre toute plaisante et gracieuse, où Shelley reproche en riant à la jeune fille certains compliments mondains adressés par elle à Harriet², et — chose plus caractéristique — une certaine gêne que ses dix-neuf ans avaient avoué ressentir, en s'adressant par lettre aux vingt ans du poète marié. Nature sage, retirée et silencieusement aimante, elle était absente en 1814 quand Mary plus hardie, plus « en dehors », s'était donnée à Shelley. Depuis, elle était restée l'intermédiaire timide entre les enfants rebelles et les parents indignés : elle ne condamnait personne; elle rendait service aux uns comme aux autres. C'est elle qui à la fin d'octobre 1814 avait fait savoir à Shelley qu'il était menacé de prison pour dettes; mais elle n'était pas venue elle-même prévenir sa sœur — car elle voulait obéir aux Godwin qui lui avaient interdit de la voir; et lorsque Shelley et Clara avertis par son messager, étaient sortis dans la rue où elle attendait la réponse, et avaient voulu la retenir, elle s'était sauvée en criant³. Peu après cependant, elle acceptait quelques cheveux de Mary; et de ce fait elle se voyait aussitôt exclue par les Godwin du dîner en famille; si bien que quand naquit le premier enfant de Mary, Fanny dut pro-

1. Voir des souvenirs curieux dans Mrs. Marshall. *op. cit.*, ch. 1.

2. Cf. plus haut, p. 150.

3. Cf. plus haut, p. 230.

fiter d'une absence de Godwin pour venir passer une nuit près de sa sœur aimée ¹. Cependant, plus la situation de son père adoptif devenait précaire, et plus elle craignait de lui être à charge — sans doute Mrs. Godwin dans ses heures d'irritation plaintive entretenait ces craintes : elle cherchait donc quelque situation qui la rendit indépendante. Certaines tantes de Dublin espéraient pouvoir l'accueillir comme auxiliaire dans l'école secondaire qu'elles y dirigeaient. Elle voulait se rendre digne de cette mère inconnue dont elle entendait parler avec tant d'enthousiasme, mais elle ne savait trop comment s'y prendre : elle remettait toujours à plus tard de voir clair à son avenir. Non plus qu'elle ne savait comment prouver à Shelley et à Mary son affection ; elle affirmait qu'ils lui étaient chers, non parce qu'ils étaient obligeants pour Godwin, comme peut-être quelques mots de Mary l'avaient suggéré, mais « pour leurs propres qualités, pour leur valeur personnelle » ; et aussi, ajoutait-elle, c'est un peu « parce que tout le monde les abandonnait, qu'elle les aimait tant ² ». Dans ses instants de courage, elle osait dire que « si elle s'efforçait de corriger ses défauts, elle était sûre de rencontrer des gens qui l'estimeraient et l'aimeraient ». Mais le plus souvent elle se sentait prise par une sorte de « torpeur » mélancolique — « état d'âme affreux, dont elle essayait en vain de se débarrasser ³ ». C'était avec le même étonnement douloureux et inactif qu'elle voyait Godwin assailli de tracas d'argent, auxquels elle comprenait si peu de chose qu'elle osait à peine en parler ⁴, et ce pays, cette ville, plongés après la paix de 1815 dans une affreuse misère : elle écoutait avec une admiration un peu incrédule les beaux projets de R. Owen, le père du socialisme anglais — elle n'était, disait-elle, non sans finesse, « ni assez philosophe, ni assez historien, pour dire ce qui pourrait jamais rendre l'homme simple et modeste dans ses ma-

1. 23-24 février 1815.

2. 29 mai.

3. 29 mai et 29 juillet.

4. 29 mai.

nières et dans son mode d'existence, sans rendre du même coup impossibles dans le monde le poète, le peintre, et le philosophe¹ ». Elle aimait Byron « qui souvent savait éclairer ses heures sombres » et aimant le poète, elle voulait pouvoir aimer l'homme : elle demandait à Shelley « ces détails de vie et d'allures familières qui peignent le mieux le caractère ». Elle incitait Shelley à écrire : « On ne saurait dire quel bien les poètes font à leurs frères humains, — du moins à ceux qui *sentent*. Quand je les lis, je suis poète moi-même ; je suis inspirée par de bons sentiments, des sentiments, qui peut-être créent en moi une vertu plus permanente que tous les sermons quotidiens du monde ; là est le contre poison des banalités qu'on nous sert, touchant le train commun de la vie ; là nous voyons qu'il est encore ici-bas quelque chose qui soit digne de nos aspirations, quelque chose qui puisse rendre les âges à venir heureux et peut-être meilleurs. Les poètes sont les seuls éternels bienfaiteurs de leurs frères² ».

Tandis que Shelley était heureux et libre dans les montagnes de Suisse et de Savoie, elle souffrait à Londres de se sentir toujours « dépendante en toutes choses, et particulièrement en matière d'argent ». Sa tante allait bientôt venir discuter ce projet qu'elle « ne comprenait guère encore » ; et bientôt elle espérait pouvoir dire à ses amis « ce que serait sa malheureuse vie ». Elle était déjà fort inquiète au sujet d'une dette de 300 livres que Shelley avait promis de payer pour Godwin. Or voici qu'après maints délais, il fut obligé d'avouer, le 2 octobre, que la parcimonie de son père le forçait à ne remplir que bien imparfaitement sa promesse. Fanny, que Shelley avait vue à Londres, soupçonna que le poète eût pu la prévenir, rendre le coup moins subit pour le pauvre Godwin, que ces ennuis atterraient, et qui du coup abandonnait le roman commencé de *Mandeville*.

1. 29 juillet.

2. 26 sept. 1815 ; on dirait un germe de la fière assertion de Shelley lui-même, dans sa *Defence of Poetry* : « Les poètes sont les législateurs méconnus du monde ».

Elle s'affligea aussi de voir que l'imagination de Shelley exagérait quelques paroles dures que Mrs. Godwin avait eues pour lui, transformait à son habitude « ce qui était purement accidentel, ce qui n'était arrivé qu'une fois, en une histoire semblable à celle de *Caleb Williams*, où maman paraîtrait poursuivre ses enfants comme un chien poursuit des renards. »

Il faut peu de chose à ces natures foncièrement tristes, irrévocablement désolées, pour les pousser aux derniers désespoirs. Quelques jours après avoir fait ces demi-reproches au poète, Fanny quittait Londres, et allait, par Bath, à Bristol et à Swansea où elle s'empoisonnait, « voulant mettre fin à une existence dont le début fut infortuné, et dont la suite ne fut qu'une série de peines pour tous ceux qui avaient usé leur santé en essayant de la rendre plus heureuse ».

Petite âme incertaine et pâle, ayant comme une pudeur de ses affections, extrêmement sensible aux plus petites offenses, aux apparences d'injustice et d'oubli, frêle par manque de ressort intime, par une sorte de découragement de naissance que la détresse maternelle avait versé en elle, — elle le rappelait en mourant — elle passait, laissant derrière elle l'étrange et amère douceur de ces vies qui se sentent vouées au malheur, et qui faiblement se débattent, qui cherchent à faire un peu de bien, secrètement, humblement, avant de s'éteindre, minimisant leurs qualités, leurs talents et leurs bonheurs, comme elles exagèrent leurs hésitations, leurs maladresses, leurs craintes et leurs déboires ¹.

Shelley ne nous a laissé, sur ce tragique événement qu'un simple cri, mais où l'on sent l'horreur inséparable de ce genre de mort s'aviver d'un regret — le regret

1. Nous ne voyons, pas plus que M. Dowden (ii., 50 n), de raison péremptoire pour accepter l'hypothèse de l'amour de Fanny pour Shelley. Mais encore faut-il reconnaître que les vers cités ci-dessous suggèrent plutôt un aveu d'amour qu'un reproche d'amitié. Et nous avons l'affirmation, tardive il est vrai, de Clara pour soutenir la vérité du propos de Godwin — que « ses trois filles étaient amoureuses du poète. »

de n'avoir pas su deviner la fragilité de cette tendresse toujours inquiète :

C'est vrai, sa voix trembla lorsque nous nous quittâmes ;
Et je ne vis point que ce cœur était brisé
D'où elle m'arrivait... Et je m'en suis allé
Sans prêter attention aux mots qu'elle avait dits...

O Infortune ! O Infortune !

Ce monde est trop vaste, trop large ouvert pour toi !¹

Fragment « On F. G. 1817 » dit la première édition : Mrs. Shelley (1829).

Deux mois après la mort de Fanny, la nouvelle d'un autre suicide parvenait à Shelley : le 13 décembre 1816, l'imprimeur Hookham lui écrivait qu'on venait de retirer de la rivière Serpentine, dans ce parc de St. James, où les enfants de Londres venaient gaiement s'ébattre, boire du lait, et admirer les soldats², le corps de Harriet. Elle était dans un état de grossesse avancée.

Toute cette fin de vie reste pour nous, elle fut sans doute déjà pour Shelley, pleine d'obscurité. Harriet fut-elle « blessée d'abord par les calomnies que sa situation même provoquait, et enfin accablée par sa solitude »³ ? Shelley qui s'était inquiété, au début de l'année, de faire paraître son fils en Chancery, où se discutait la possibilité de l'arrangement financier avec son père, — mais qui d'ailleurs dira lui-même ne pas avoir vu ce fils de sa première femme — Shelley avait-il négligé de s'enquérir d'elle et de ses enfants ? Tout espoir étant désormais perdu de reconquérir son poète la pauvre abandonnée s'abandonna-t-elle ? Perdit-elle « le droit qu'elle avait, aux yeux de la loi, d'exiger le retour de son mari »⁴ ? Eut-elle des raisons peu honorables pour éloigner ses enfants, que l'on trouve, si jeunes, à la fin de sa vie confiés à un

1. « This world is all too wide for thee », c'est-à-dire sans doute : « nous te donnons trop de pâture ». L'expression est curieusement inexplicite.

2. Voir le charmant chap. de L. Hunt, *The Town*, ch. XII.

3. De Quincey, *Tait's Mag.*, 1846.

4. Thornton Hunt, art. de l'*Atlantic Monthly*.

maître d'école de Warwick? Fut-elle enfin chassée de sa famille, sa sœur aînée profitant de ce que les facultés du père s'affaiblissaient pour l'endurcir contre l'enfant prodigue? Était-ce poussée par ses propres besoins ou seulement par l'avarice paternelle qu'en juin elle cherchait à augmenter ses revenus ¹ — déjà suffisants puisque Shelley et M. Westbrook lui avaient assuré chacun 5.000 fr.? Y avait-il longtemps qu'elle habitait cette maison de Queen street, Brompton, d'où le 9 novembre, elle sortit, pour la dernière fois — quelques jours avant que Shelley, inquiet enfin, écrivit à Hookham, et provoqua les recherches qui amenèrent l'horrible découverte? Quels désespoirs, quels regrets — quels remords enfin, firent renaître chez cette jeune femme la pensée du suicide en laquelle autrefois, par jeu d'âme romanesque, elle se complaisait? ²

On ne sait. Et l'effet que cette mort eut sur l'esprit de Shelley a pu être discuté. Les traces en sont rares et imprécises. Le journal — que nous retrouvons depuis le printemps de cette année — n'en dit rien; mais sans doute, Mary qui surtout le tenait, ne pouvait guère parler de la chose avec franchise et impartialité: la mort de Harriet ne lui permettait-elle pas et de régulariser sa situation, et de rentrer dans les bonnes grâces de son père? Peacock nous montre Shelley calme et maître de lui, bien que plus tard souffrant à ce souvenir d'autant plus vivement qu'il avait plus longtemps contenu son chagrin. Quelques mois après, il aurait encore pu, devant un docteur de Marlow, parler de Harriet en termes cinglants de mépris (*a frantic idiot* l'aurait-il appelée)³; mais l'exagération de la dureté trahit souvent l'acuité de la souffrance. Si rien ne prouve que la mort de Harriet jeta le poète

1. Peacock; lettre citée par Dowden, ii., 64.

2. Cf. ch. IV. Voir à l'appendice une lettre inédite, simple et mélancolique, de Harriet à l'ancien ami de Shelley, M. Newton; et le curieux témoignage de Charles Clairmont (également inédit.)

3. M. Furnivall, dont le fils (Dr Furnivall) rapporta la chose à M. Rossetti.

dans un trouble mental momentané ¹, à tout le moins peut-on croire avec Leigh Hunt, l'ami récemment découvert, qui justement se trouva avec lui pendant les quelques jours qui suivirent, que « jamais Shelley n'oublia, qu'il sentit toujours un remords à avoir entraîné Harriet dans une atmosphère de pensée et de vie pour laquelle sa force d'âme ne l'avait point qualifiée ». D'ailleurs, la lettre que Shelley écrivit de Londres, à Mary, le 16 décembre, est toute pleine « du poids de l'horreur de cet événement », toute tremblante encore de la « secousse causée par cette catastrophe hideuse ». On y sent bien que si, à tort ou à raison, Shelley n'avait pu rejeter alors sur ces « détestables Westbrook », sur leur « dureté de cœur » et leur « indicible vilenie », la responsabilité du malheur, s'il n'avait pu crier bien haut que « tout le monde rendait justice à sa conduite », si d'ailleurs un but précis, le souci de recouvrer la garde de ses enfants, n'avait réclamé bientôt toutes ses énergies, il n'aurait pas traversé cette crise sans danger.

Mais aucune théorie, fût-ce la mieux construite, aucune illusion, fût-ce la plus jalousement caressée, aucune diversion, fût-ce la plus légitime et la plus profonde, n'ôteront leur amertume aux amours qui passent.

Le fils de Hunt croyait que « certains souvenirs mi-réels, mi-imaginaires, poursuivirent toujours le poète — tel un Oreste ». Et par cette voix des vers, qui malgré tout le mensonge de l'art est encore plus franche que les paroles d'un jour, Shelley a raconté les tragiques moments où il comprit à quel abîmes il avait servi de guide, où il sentit l'angoisse de ces tristes destins qu'on semble avoir voulu tout entiers, pour en avoir dirigé le premier cours.

Oublier le passé, les morts ? Oh non ! Des ombres
Toujours en resteront qui savent se venger :
Souvenirs qui du cœur font une sépulture,
Regrets qui vont glissant au fond de l'âme obscure,

1. Comme le veut Medwin.

Et disent en hideux murmures
Que joie perdue n'est que douleur...

(*Le Passé*, classé par Mrs Shelley parmi
les poèmes de 1818).

Shelley n'oublia point sa morte, et son chagrin chanta; seulement, comme s'il s'était senti « indigné contre lui-même d'avoir chanté »¹, il troubla et obscurcit son chant à dessein, le mit sur les lèvres d'un autre, et le glissa dans une sorte de poème narratif: *Julian et Maddalo*.

Il faut ici anticiper un peu. C'est seulement lorsque Shelley se fixa en Italie, qu'il semble avoir eu la force de rassembler les éléments d'un vaste examen de conscience, et de préciser ses remords et sa défense. Reprenant sans doute maints fragments épars dans son souvenir, il composa, à côté de l'image de Maddalo (le Byron de Venise), et à côté de l'image de Julian (le Shelley d'alors), le portrait ténébreux du Fou (le Shelley de l'union infortunée)². Et quand il envoya son œuvre à Leigh Hunt, le 15 décembre 1819, il dut bien avouer qu'elle était une fantaisie tirée en partie « de réalités terribles et belles »; il ajoutait qu'il ne « souhaitait point particulièrement qu'on connût son auteur; et qu'en tous cas il ne voulait pas la publier sous son nom ». Et de fait Leigh Hunt sembla si bien reconnaître « le troisième personnage » dont Shelley parlait vaguement comme « étant jusqu'à un certain point fait d'après nature », qu'il s'abstint de faire paraître ce morceau d'autobiographie. Car on n'en peut douter: nous avons ici un résumé en-

1. Comme Lamartine à la mort de sa mère. *Souvenirs et Portraits*. i., p. 114.

2. La portée autobiographique de ce caractère du fou a été bien mise en relief par Miss Arabella Shore dans le *Gentleman's Magazine*, 1890, et par M. H. Salt dans *Shelley; a Monograph* (note p. 245). M. Dowden, qui s'était interdit de dépasser les faits extérieurs de la vie de Shelley, a d'ailleurs reconnu le bien fondé de ces interprétations.

On peut trouver quelques traits de cette folie (et aussi de celle de *Laon*) dans le conte célèbre de Crabbe, *Sir Eustace Grey*, publié en 1807.

tre coupé, parfois mystérieux, mais pourtant reconnaissable et fidèle, de l'histoire entière de cet amour si lamentablement clos.

Vient d'abord un souvenir de ces années 1813-1814, où Shelley avait entraîné, de Bracknell à Edimbourg et à Windsor, le mensonge de cette affection mourante, qui feignait de vivre pour mieux étayer sa ruine intérieure, pour ne pas répandre autour d'elle sa désolation, et qui se laissait mener à l'autel, comme pour mimer un renouveau.

Mois après mois, s'écria-t-il, sous ce fardeau,
Ainsi qu'un vieux cheval qu'on fouette et qu'on pique,
Trainer, trainer la vie et sentir cette chaîne
Qui s'allonge toujours d'autres chaînons de peine,
Et ne point dire ma douleur! Ne pas oser
Donner la voix humaine à mon grand désespoir,
Mais vivre, mais marcher, infortuné! sourire,
Comme si l'on n'allait point gémir à l'écart;
Porter ce masque de mensonge pour ceux mêmes
Qui me sont le plus chers — non pour ma propre paix :
Nul mépris, nul tourment, nulle haine ne peut
M'être pénible plus que ce hideux mensonge —
Mais je ne saurais voir plus de regards changés
Qu'il ne faut, ni plus d'étreintes devenues froides,
Plus de désillusions, de soupçons, de misère
M'appeler encor pour leur père! Oh que la terre
N'a-t-elle recouvert déjà mon pauvre corps!
Que l'être sous mon front n'a-t-il cessé de battre!
Ces pensées tout au moins seraient alors enfuies —
De tels tourments jamais ne frapperont les morts!...

300-319¹.

Puis vient une protestation, rappelant que tout le mal ne vient pas de lui, qu'une erreur comme la sienne ne

1. Le couplet héroïque avec libre enjambement, qui depuis Pope avait été bien délaissé, est ici repris, sans doute sur l'exemple du *Rimini* de Hunt (1816) plus que de l'*Endymion* de Keats (1818). Cp. le même couplet, traité à la manière classique, dans le premier des *Posthumous Fragments of Margaret Nicholson* (1811), cité p. 155.

fut pas une erreur égoïste, et qu'elle méritait mieux qu'un froid mépris, et qu'un refus insultant :

Quel Pouvoir prend ainsi plaisir à nos tortures ?
 Je le sais, ce n'est point à moi seul que je dois
 Tout ce qu'ici je souffre — encor qu'il m'en revienne...
 Hélas ! Nul ne sema de fleurs sur le chemin
 Où j'errai, sans un but, quand la pâle Souffrance
 Me rencontra, et me suivit comme mon ombre.
 Si je me suis trompé, mon erreur fut sans joie,
 Tout entière douleur, insulte, trouble, effroi.
 Je n'aurai point payé mes regrets, comme d'autres,
 En plaisir — d'une faute à la fois douce et noire...
 Et si l'amour alors d'une âme tendre et pure
 Avait au court printemps de l'espoir survécu,
 Ma foi m'aurait bien su préserver des regrets ;
 Mais dégoûts et mépris, outrages incessants,
 Bravaient l'amour que de tout autres attitudes
 Avaient jadis fait naître — et leur but fut atteint ;
 Et comme un qui soudain d'un doux rêve de paix
 Se réveille, je me trouvai ce que je suis.

320-337.

Puis, s'adressant à l'amie (Mrs. Turner, ou peut-être déjà Mary ?), aux amis qui ont eu foi en lui, le pauvre fou affirme que son erreur amoureuse laisse intacte sa passion du vrai et du bien.

O toi, sœur de mon âme ! ô toi compatissante
 Et sage, qui du fond de tes très tendres yeux
 Me plaindrais si jamais tu lisais ces mots tristes,
 Il faut que tu n'entendes point mes cris... Tes pleurs
 Seraient âcres comme du sang, si tu savais
 L'inexprimable mal du pauvre ami perdu !
 Et vous, les quelques-uns qui m'avez su peser
 En esprit d'amitié, je souillerais ce nom
 Si je mettais sur vos cœurs le secret fardeau
 Qui écrase le mien ! Il n'est qu'un seul chemin
 Pour aller à la paix : c'est le Vrai ! Suivez-le !
 L'amour parfois peut égarer vers la misère.
 Mais ne croyez point que vaincu, — car je puis dire
 Que je suis bien vaincu — je laisse tout l'enfer
 Qui me possède envahir aussi de son trouble

Le sein vierge de la nature incorruptible !
 Semblable à ces êtres pervers qui croient trouver
 Dans la haine et dans le mépris quelque remède
 Pour des cœurs que la haine et le mépris blessèrent !
 — Vaine pensée ! Car un poignard ne guérit rien,
 Mais peut percer encore... Ah ! croyez-moi toujours
 Le même, dans ma foi comme dans mes desseins !
 Ce qui dompte le cœur, doit laisser l'esprit libre,
 Ou tout s'abîmerait sous le poids des souffrances...

337-361.

Et soudain éclate, dans toute la force et la précision
 d'un angoissant souvenir, la vision de la morte, la pauvre
 suicidée, qui a si tragiquement prouvé son chagrin,
 et donc, en dépit des apparences, son amour.

Ah ! il faut que j'écarte
 Ce voile où mon âme étouffe. Je le déchire ! —
 Blême comme une Vierge à la Mort fiancée,
 O Moquerie assise ici tout près de moi.
 Ne suis-je pas comme toi pâle ? Je me hâte
 A l'appel de la tombe, invité à ce bal,
 Où je dois rencontrer ton spectral fiancé,
 Celui pour qui tu m'as quitté, cherchant la tombe
 Pour lit nuptial ! Je vais près de tes pieds m'étendre.
 Du fond de mon linceul, je vous regarderai,
 Ainsi, tous deux, — éveillé dans la mort !... Mais non !
 Ne t'en va pas ! — Je ne sais plus ce que je dis ! —
 Ecoute mes raisons ! — Je suis fou, j'en ai peur ;
 Mon esprit tendu divaguait... Tu n'es pas là...
 Tu es pâle, bien pâle !... Et te voilà partie...
 Ton œuvre est faite... Je suis seul !

• 382-397.

Puis reviennent les souvenirs de l'amour un peu forcé
 de 1814, où l'amante avait parlé plus haut que l'amant ;
 et enfin, par contraste, comme de par-delà le tombeau,
 les reproches de 1814 revivent, ces reproches derniers
 que la jalousie dictait à une femme aimante, humaine-
 ment aimante, plus exigeante, et moins bien satisfaite
 qu'autrefois :

Est-ce moi qui voulus t'attirer sur ce sein,
Où semblable au serpent tu verses ton poison
Comme pour prix de la tiédeur qu'il te prêta ?
Ne m'as-tu point cherché pour ton propre bonheur ?
N'est-ce point ton amour qui éveilla le mien ?
N'était-ce donc point toi qui me disais : « Pourquoi
Ne m'embrasses-tu point toujours ? Je crains de n'être
Plus aimée »... En vérité j'aimai jusqu'à ma ruine
Celle qui voudrait bien oublier ces propos.
Mais gravés dans son cœur ils ne passeront point...

396-407.

Que jamais tu ne m'avais vu, et qu'étrangère
T'était ma voix, surtout que tu n'avais jamais
Subi l'horreur de mon étreinte, que tes yeux
A ma face n'avaient jamais menti l'amour,
Que j'avais arraché, tel un moine sauvage,
De mes mains convulsées les racines sanglantes
De ma virilité, si bien que nos deux cœurs
N'avaient pas même un seul instant pu se confondre,
Pour s'écarter bientôt l'un de l'autre d'horreur !
Tout cela ne fut pas comme un penser hideux
Qui passe inexprimé au fond de notre rêve,
Et qu'un cœur pur et doux ne recueille jamais.
Tout cela fut scellé de mots larges et nus,
Et pressé tout brûlant aux yeux du souvenir...
Car j'ouïs, et ne puis oublier... Une à une,
Oui, je les ai reçues, ces malédictions.
Mêle-les maintenant en un même calice,
Et le poison, tuant son effet, me vaudra
Un bienfait que jamais tu n'appelas sur moi :
La Mort !

420-438.

Mais les mots

Sont bien vains ! Je croyais ne jamais plus parler,
Non pas même en secret — pas à mon propre cœur.
Involontairement ils jaillissent des lèvres,
Ils coulent de ma plume, et mes yeux à leur vue
Se remplissent de pleurs brûlants, et mes regards
Se troublent à fixer, sur la feuille insensible,
Les signes vains de ce qui, comme un feu rongeur,
Vient effacer de mon cerveau toutes ces choses
Belles, bonnes et sages, qu'y laissa le temps.
Quiconque a fait souffrir souffrira ; il verra

L'ouvrage de son propre cœur — et cela seul
 Sera son châtement, sa récompense... Enfant !
 Je voudrais que ta peine à toi fût moins amère,
 Pour la paix de deux cœurs malheureux — mais du tien
 Surtout, qui déjà sent tout ce qu'il a perdu,
 Et n'en peut désormais souhaiter le retour...
 Et tandis que les ans, lent cortège funèbre,
 S'en vont suivis chacun, ainsi que de son ombre,
 Du spectre d'un espoir ou d'un ami défunts,
 Ne pencheras-tu point de pensée sur ma tombe ?

472-492.

Il semblerait que ce passage eût été écrit avant la mort de Harriet, alors que Shelley, en une période de santé incertaine, pouvait croire qu'elle lui survivrait, et se prenait au désir d'emporter dans la tombe son souvenir indulgent.

Hélas, chère ! Ne me crains point, car contre toi
 Je ne lèverais pas même un doigt de dépit.
 Si je vis, n'est-ce point pour rendre tes chagrins
 Moins amers ? Car voici des pleurs pour ton mépris,
 De l'amour pour ta haine ; et pour que ton sort soit
 Moins triste que celui que tu foules aux pieds,
 J'ai fui ce doux sommeil qui peut guérir tout mal.
 Ainsi, quand tu parles de moi, ne dis jamais :
 « Il ne savait point pardonner ! » Car je dépouille
 Ici toute passion humaine — orgueil, vengeance...
 Je ne veux faire, dire, penser rien de mal...
 Et sous ces mots je cache, ainsi que sous la cendre,
 Le moindre éclat du feu qui m'aura consumé.
 Prochain et noir, le tombeau va s'ouvrir. Sa pierre
 Enfermera mon corps dans la poudre et les vers...
 Ainsi puisse l'oubli enfouir ce chagrin !
 Comme l'air sur la voix, le désespoir sur l'âme,
 Que sur le désespoir se referme la Mort !

493-510.

(Œuvre tragique, si vraiment l'on peut y lire toute l'histoire de cet amour de Harriet — tragique pour le fond qui la supporte, tragique pour l'état d'esprit qu'elle révèle chez l'auteur — oui, tragique même pour ce qu'elle contient encore de travestissement à

demie conscient. Car nulle part on ne sent mieux qu'ici combien Shelley, par les imbroglios de sentiment où sa nature l'avait mené, était forcé d'argumenter contre lui-même, combien anxieusement il avait à faire et refaire sans cesse son plaidoyer, combien il était affolé parfois, lui qui avait, enfant, juré d'être « doux et hardi », devant le résultat de ses hardiesses et de ses douceurs.

Peut-être oublie-t-on trop souvent, soit pour l'exalter, soit pour le condamner, ce Shelley de la souffrance intérieure, des « regrets qui sont presque des remords » :

Quiconque a fait souffrir, souffrira...

La physionomie morale du poète serait incomplète sans l'aveu qui se devine ici ; — sans cet aveu, toute confession humaine sans doute est insincère.

La déchéance paternelle.

Aussi terrible peut-être que cette mort de Harriet, plus vivement, sinon plus profondément cruel, fut le long procès qui la suivit de près : il allait agiter, non cette fois dans la pénombre de la conscience, mais au grand jour des vaines curiosités publiques, les principes sur lesquels Shelley avait édifié toute sa vie.

Le 30 décembre 1816, Shelley se soumettait une fois encore à « la cérémonie magique » — comme il l'écrivait à Clara — et faisait bénir son union avec Mary, dans une église de Londres. Mais voilà que les enfants de son premier mariage, auxquels il avait pensé toujours ¹, ces bébés que Mary appelait déjà avec tendresse auprès du sien², lui étaient disputés par les Westbrook. Peut-être un désir poussait-il ceux-ci d'accaparer l'argent qu'ils croyaient affecté par le père de Shelley à l'éducation des enfants ; peut-être une défiance sincère, encore qu'un peu bourgeoise, à l'égard des opinions du

1. Il parlait volontiers, au pluriel, de « ses enfants. » Cf. p. 276.

2. 1. du 17 déc. 1816.

poète, était-elle soutenue par une moins avouable envie de vengeance. Pourtant Shelley lui-même reconnaissait, dans une lettre à Eliza, que son union avec Mary pouvait être considérée par les Westbrook comme la cause de la perte de Harriet ; et lorsqu'il parlait de leur tentative comme d'un acte de « pure et aveugle malice », on peut croire qu'il était encore trompé par cette faculté de grossissement qu'il apportait du fond de son romantisme de jeunesse. Le débat, d'ailleurs, élevé au-dessus des mesquines fins individuelles, devait prendre une plus angoissante gravité : Shelley se trouvait, à vingt-quatre ans, face à face avec l'opinion légale, publiquement exprimée, de sa patrie. En cour de Chancery¹, devant le grand chancelier d'Angleterre, Lord Eldon, le gant qu'il avait jeté jadis était relevé : toutes ses thèses révolutionnaires, l'athéisme de défi proclamé dans *La Reine Mab*, la liberté absolue des opinions défendue dans sa lettre à Lord Ellenborough, le mépris du mariage affiché par ses actions mêmes, tout allait être mesuré au strict étalon de la pensée sociale anglaise contemporaine.

Les journaux mêmes, bien que le huis-clos eût été prononcé, s'emparaient du débat ; le *Globe* du 25 janvier, le *Morning Chronicle* du 26 janvier, et plus tard encore, du 27 août, en recueillaient les échos ; l'*Examiner* du 26 janvier, seul favorable au poète, déclarait qu'on allait « trancher là des questions que le progrès du libéralisme et du sentiment de la dignité humaine avait, croyait-on, tacitement reléguées dans l'oubli, et dont le retour allait mettre de nouveaux et terribles obstacles à la cause de l'harmonie nationale. »

1. C'est en effet pour mener l'affaire devant ce ministre, et non devant les jurys dont les décisions, en ce temps de procès de presse, savaient parfois être libérales, que M. Westbrook assura aux enfants de Shelley l'intérêt d'une somme de 2.000 livres sterling. Malgré tout, un simple *writ d'habeas corpus* eût pu être exigé par Shelley de toute cour de *Common Law* ; mais cela aurait constitué une demi-violence qui l'eût mis en mauvaise posture en Chancery.

Et l'enjeu du tragique débat était ce privilège même de père qu'il réclamaît d'autant plus jalousement qu'il n'avait pu l'exercer jusqu'ici, et qu'on tentait de le lui arracher. L'avocat de la partie adverse, le célèbre Romilly, avançait avec force que les opinions du poète et la conduite qui semblait en être naturellement découlée, étaient telles que la société devait lui retirer sa charge sacrée de gardien, de tuteur, et d'éducateur. Un défenseur plus bienveillant que sincère eut beau plaider la jeunesse de l'auteur de *La Reine Mab* et faire l'ironique portrait de cet adversaire irréductible du mariage qui passe deux fois au moins, avant d'avoir atteint ses vingt-cinq ans, sous les bénédictions de l'Eglise: Shelley eût beau soutenir que, s'il avait attaqué la religion, tout au plus pouvait-il être condamné à une amende, voire à de la prison, — il s'attendait à quelque issue de ce genre¹ — mais que tout autre était la question d'une déchéance paternelle. Il fit valoir en vain que s'il s'était séparé de sa première femme, « d'accord avec elle », il n'avait fait en cela que suivre l'opinion de tous les siècles et de tous les pays qui ont admis le principe du divorce. « Si, criait-il fiévreusement, l'on me juge pour cela indigne d'être le gardien de mes enfants, il ne sera pas dans notre société un seul homme de pensée libre et éprise de vérité, (à moins que tous les sentiments humains ou bien l'aient plus abandonné, ou bien soient plus heureusement développés chez lui, que la plupart ne pourraient l'affirmer dans leur cas) [il n'est personne, dis-je] qui ne doive, pour avoir protesté contre les opinions de la foule comme mes propres doctrines ont pu le faire, vivre dans une crainte perpétuelle que quelque cour de justice ne devienne soudain l'instrument d'une vengeance personnelle, et ne lance ses décrets, sous quelque prétexte lointain de bien public, contre les intérêts les plus profonds et les plus sacrés de son cœur ! » A cette protestation tumultueuse, Lord Eldon répondait, le 27 mars, avec la précision sèche et prudente d'une conclusion de juriste, qu'il ne pouvait,

1. lettre à Claire, 30 janv. 1817.

en conscience, confier ces enfants aux soins exclusifs de Mr. Shelley : « C'est ici un cas, ce me semble, où les principes du père ne sauraient être mécompris ; où sa conduite — que je ne puis ne pas considérer comme hautement immorale — a été pleinement prouvée, et prouvée comme étant l'effet de ces principes mêmes ; conduite d'ailleurs qu'il se représente, et qu'il représente à autrui, non comme immorale, mais bien comme recommandable et observable en pratique, et digne enfin d'approbation. »

Tous les scrupules de cœur et de pensée, toutes les inquiétudes, et tous les entraînements, tous les demi-aveux, tous les demi-regrets, toutes les ardeurs et toutes les délicatesses qui avaient teinté de poésie ses hardiesses, et qui avaient sanctifié ses joies de souffrance, tout ce qui pour nous explique et anime ce passé de Shelley, tout cela était perdu pour le crible grossier de la loi qui retenait, seul, le fait brutal, et l'assertion publique qui osait sur cette traduction simplifiée juger l'homme — stupide et fatale disproportion entre la réalité, si complexe et fuyante, et la rigidité de l'instrument qui tente de la mesurer — cruelle injustice, que plus ou moins le droit commet toujours contre la psychologie. Lord Eldon en particulier, malgré sa finesse juridique, n'était-il pas tout le contraire d'une âme sensible et subtile — lui qui semblait toujours à Hazlitt être « en garde contre les sentiments généreux et humains », tant il était « sans imagination, et de tempérament phlegmatique »¹ ? Comment un tel poète aurait-il trouvé grâce devant un tel juge ?

Après cela, peu importait à Shelley que sur de nouvelles instances de sa part, on l'autorisât à désigner les éducateurs de ses enfants : ce demi-succès n'était obtenu

1. *The Spirit of the Age*. Cf. aussi H. Martineau, *History of the Thirty Years' Peace*. Ch. I. et Bentham, *Indications respecting Lord Eldon* (1825). Il faut connaître ces jugements sévères, écrits par des contemporains, pour ne pas être tenté d'accuser Shelley de grossière exagération dans la pièce qu'on va lire.

que grâce à de nouvelles concessions : « Le Dr. et Mrs. Hume s'engageaient à mettre les enfants dans une école orthodoxe, dirigée de préférence par un ministre de l'Eglise d'Angleterre ; ils veilleraient soigneusement à écarter d'eux tous livres qui pourraient tendre à ébranler leur foi ; ils leur feraient dire leurs prières du matin et du soir, les grâces avant et après les repas, etc... » Et le père ne les pourrait voir plus de douze fois par an, en présence du Dr. et de Mrs. Hume. Ces misérables « visites » étaient tout ce qui restait à Shelley et à Mary du beau rêve fait par eux d'une famille agrandie.

Pour Shelley, cette sentence devait avoir un retentissement particulier : c'était un coup nouveau, ajouté à tant d'autres qu'un destin ennemi déjà lui avait valus ; bien plus, c'était une atteinte inouïe, jointe à toutes celles qui depuis des siècles avaient outragé la justice et la nature. Shelley qui ressentait si vivement

« Les plus imperceptibles tyrannies de l'univers »

devait être transporté de rage devant ce nouvel attentat. « Aucunes paroles ne pourraient exprimer l'angoisse qu'il éprouva quand ses deux aînés lui furent arrachés », dit Mrs. Shelley. « Jamais, ajoute Leigh Hunt, il n'eut le courage de mentionner leurs noms en ma présence, bien que je sois resté près de lui pendant toute l'affaire. » Quant à Lord Eldon, il devint la personnification de toutes les formes de mensonge et d'oppression qui ont régi le monde :

Ton pays te maudit, ô toi à la crête noire
Du ver hideux, aux maints replis, hydre aux cent têtes,
Qui déchire son sein. — Monstre sacerdotal !
Résurrection masquée d'une ombre un temps enfouie !
Ton peuple te maudit : la Justice vendue ¹,
Le vrai foulé aux pieds, les bornes de Nature
Renversées, et tant d'or mal acquis, déjà plaident,

1. Sidney Smith proférait la même accusation : « The most bigoted, heartless, and mischievous of human beings, who passed a long life in perpetrating all sorts of abuses, and in making money of them ».

Grondant tonnerre, aux pieds des destructions qui vengent .
Et tandis que fatal et lent, toujours debout,
L'Ange épie le signal de la Vicissitude,
Et tardant d'obéir à ses décrets, t'épargne,
Toi et les tiens, bien que toute une nation pleure, —
Que la malédiction d'un père soit au moins
Sur ton âme, et l'espoir d'un enfant sur ta tombe !
Que sur ta tête grise, en cagoule de plomb,
Ils pèsent, t'entraînant vers ta ruine prochaine !
Par l'amour outragé d'un père, sois maudit !
Par tant d'espoirs longtemps choyés, hier perdus,
Par les doux sentiments que tu n'as point connus,
Par les chagrins qui n'ont pu percer ton cœur froid !
Par ces sourires enfantins, lumière heureuse
Qui saurait échauffer l'âtre d'un étranger,
Et qui s'éteint à peine éclose, et trop tôt plonge
Dans la nuit le gage de son charmant éveil !
Par les accents naïfs de leur jeune langage,
Que celui qui reste leur père aurait un jour
Accordés aux plus douces leçons des plus sages,
(Toi, toucher la lyre de l'âme ! Honte et Douleur !)
Par ce qu'un œil heureux voit dans l'enfant qui croît,
Fleur encore informée des années bourgeonnantes,
Tristesses et suavités entremêlées,
Source d'espoirs très doux et d'angoisses très sombres,
Par tous les jours passés sous des soins mercenaires,
Pleins d'ennui, de contrainte, et d'amère lourdeur,
— O malheureux !... Si jamais nul fut malheureux !
Plus tristes que des orphelins, — ayant pourtant un père !
Par les mots de mensonge à leur lèvre innocente
Pendus comme un venin sur une fleur qui s'ouvre,
Et par les noirs credos qui mettront leur éclipse
Au sentier qu'ils suivront du berceau à la tombe,
Par cet Enfer impie et toutes ses terreurs,
Par toute la douleur, la folie et le crime
De ce qui est ton imposture, et sera leur erreur,
— Le sable où tu bâtis ton pouvoir chancelant !
Par ta complicité avec la haine et les passions,
Par ta soif de nos pleurs, par ta faim de notre or,
Par les fraudes que tu tiens toujours toute prêtes,
Et par tout l'art servile où tes jours ont blanchi !
Par tes sarcasmes assassins, par tes sourires,
Par les pièges adroits de tes antres obscurs,

Et — puisqu'ici tu es plus fort qu'un crocodile —
 Par tes faux pleurs, les lourds rochers qui broient nos têtes !
 Par la haine entravant mon paternel amour,
 Par le mépris qui tue mes paternels soucis,
 Par le sacrilège des mains qui renversèrent
 Des barrières sacrées — par toi — par tout le désespoir,
 Oui, par le désespoir qui fait gémir un père,
 Et crier : « Mes enfants ne sont donc plus à moi !
 Le sang qui coule dans ces veines est le mien —
 Mais, ô Tyran, leurs âmes profanées sont tiennes ! »
 Sois, sois maudit ! — Mais je ne te hais point... Esclave !
 Si ta mort éteignait l'Enfer omnivorant
 Dont tu es le Satan, je bénirais ici,
 Au lieu de te maudire... Adieu — et sois prospère !...

(*Au Lord Chancelier*)¹.

Mais en soulevant de nouveau son éloquente révolte, le coup vint aussi concentrer et renforcer l'amour paternel de Shelley. Désormais l'enfant ne sera plus seulement pour lui le petit être mystérieux, tout étonné encore, en ouvrant ses yeux sur le monde, des beautés entrevues dans l'ombre prénatale, le petit être frère à qui l'on chante sur un mode mineur, comme Shelley faisait pour Ianthe, la fille de Harriet, des syllabes étranges « Yahmani ! Yahmani ! » : Shelley va commencer à parler des enfants en termes humains, graves et tendres. Ce rôle d'éducateur que de si bonne heure il avait aimé se donner et qui jusqu'ici avait été conçu surtout comme une occasion de prosélytisme intellectuel, il en aperçoit mieux désormais les côtés caressants et enjoués. Pendant son séjour à Marlow, il attire auprès de lui et de Mary la petite fille d'une voisine ; et ce n'est plus du tout pour en faire² « un divin petit rejeton d'infidèle-

1. Classé le plus souvent, depuis l'édition Rossetti, parmi les poèmes de 1818 ; mais Mrs. Shelley publiant ces vers pour la première fois, en 1839, les mit dans une note aux poèmes de 1819 ; s'il est si tardif, le souvenir n'est que plus touchant. Il est certain qu'un brouillon du morceau se rencontre dans le Harvard MS. qui appartient à la période italienne.

2. comme jadis de telle de ses sœurs, cf. p. 71.

lité » : c'est pour jouer avec elle, aux jeux simples et imaginatifs qu'aiment les enfants : la grande table, l'être étrange aux jambes si grêles, sur lequel elle s'était hissée, et que le poète poussait autour de la chambre, ou qu'il faisait ruer, bien doucement, voilà ce qui était resté dans la mémoire de la petite Polly Rose, à côté d'une version nouvelle, — inédite celle-là — de *Lenore*, la fameuse ballade de Bürger... C'est à cette époque aussi que se rapportent les souvenirs du fils de Hunt qui nous montrent Shelley jouant « à quatre pattes » avec le petit garçon, et tordant l'une de ses longues mèches désordonnées pour « faire la corne ». Le poète sait avoir maintenant pour son fils à lui des mots touchants et vrais de père : « Comment va mon très doux bébé ? Et quel air ont aujourd'hui ses beaux yeux bleus ? » demande-t-il à Mary¹. Et s'il fait, pour ce petit William, des rêves d'avenir, ils sont moins enfiévrés par l'ancienne pensée des revanches à prendre sur « la bigoterie ». La froideur du monde le scandalise désormais bien plus que ses préjugés et que ses erreurs.

Ils ont pris ton frère et ta sœur aimés...

Ils les ont rendus indignes de toi —

Eteint le sourire, et tari les pleurs

Qui m'auraient été à jamais sacrés...

(*A William Shelley*, 1839, 2nd ed.)

L'univers désormais sera notre demeure.

Partout où cette terre a su garder la trace

De tout ce qui fut grand, de tout ce qui fut libre,

Un foyer nous attend !

Et nous recueillerons en cet exil heureux

D'indulgentes pensées pour notre monde ingrat :

Car qui donc pourrait, en un lieu plaisant,

Suivre librement ses libres pensées,

Près des mers et des bois, et masquer son visage

D'un cynique sourire ? — Enfant ! nous pleurerons !...

(*Au même. Relics of Shelley*, 1862.)

1. 1. non datée, de janvier 1817 sans doute. Le 12 de ce mois, naquit la fille de Clara et de Byron, Allegra. Shelley jugea qu'elle serait mieux « près de lui que près de son père » (note d'un manuscrit d'Oxford. Cf. notre *Shelley's Prose...* p. 10).

Les amitiés imparfaites.

Mais cette humanité nouvelle restait chose de foyer. Shelley croyait encore devoir la déguiser sous cette attitude provocante que les circonstances lui imposaient. Déjà, en 1816, l'anodine réflexion de quelque pieux touriste sur le registre du Montanvert, lui avait fait oublier les beautés de la Mer de Glace, et dire, sous une forme exagérée, inopportune — et incorrecte, — sa protestation : *εἰμι φιλανθρώπος αθεροστε!* C'est le cri qu'il va répéter maintes fois en 1817. Quelque atténuation qu'une indulgence rétrospective ait parfois pu apporter à leurs témoignages, tous ceux qui l'approchaient alors étaient rebutés par ses allures de persécuté, presque de persécuteur.

L'article que Leigh Hunt consacra à l'*Alastor*, dans l'*Examiner* du 1^{er} décembre 1816, amena Shelley dans un cercle littéraire dont il nous est resté des souvenirs attrayants. Un groupe d'artistes et de lettrés de moyenne condition, où l'humilité sociale rendait plus prochaines les plus simples sources d'inspiration, tout en excitant un air d'indépendance et de fierté à l'égard des *Powers that be*, où un cadre un peu exigü favorisait peut-être l'éclosion de grâces assez mièvres, de menues jolieses d'esprit et de langage; un milieu suburbain où les fleurs voisinaient avec les moulages d'après l'antique, où Shakespeare coudoyait Mozart et Arne, centre d'une Renaissance un peu bourgeoise, où quelque chose de l'esthétisme exclusif, de l'amour précieus, des coquetteries euphuistiques, des soifs de gloire, et des adulations mutuelles d'autrefois, se mêlait à un sens très vif des réalités de l'heure présente; une atmosphère de joie légère, de *sprightliness* (pour employer un des vocables aimés de l'école), d'invention primesautière et pétillante, un peu courte d'haleine, — voilà ce qu'on trouvait, dans cette *Vallée de la Santé*, sous le toit du cottage de Hunt. « Aucun plaisir d'imagination ne nous échappait, dit Hunt lui-même; — pas plus le délice d'une pluie d'été

venant battre notre fenêtre, que celui des charbons crépitants, au cœur de l'hiver »¹. Sur ces prairies émaillées du nord de Londres, où on lisait le *Parnasso italiano* et les chevaleries de Spenser, Shelley passa comme un météore luride et presque tragique. — Il y avait trop de colère et trop de trouble dans ce chant, pour qu'il ne détournât point au milieu des concerts flûtés ou des spirituelles causeries de l'Ecole *Cockney*².

Les plus fins observateurs se trompent, ou sont trompés, à son égard : Lamb semble l'avoir fui, sur la foi de quelqu'un des mauvais bruits qui circulaient sur sa vie errante et son étrange entourage³; Hazlitt avec qui Shelley, la nuit du 3 février 1817, jusqu'à trois heures du matin, discute des avantages respectifs de la République et de la Monarchie, Hazlitt le trouve vainement agité et fougueux, maladivement épris des solutions hardies, témérairement lancé dans les problèmes qui doivent rester à jamais clos, — les insondables secrets de la vie humaine ;⁴ « Le feu du regard, la fièvre du sang, l'idée fixe du cerveau, le trouble hectique de la parole, tout marquait en Shelley le fanatique ; » Le peintre Severn discernait dans « ses yeux bleus sans cesse agités, » une flamme « péniblement intellectuelle, » qui disait trop qu'il avait « toujours été en lutte avec l'humanité » ; à peine présenté au peintre, il l'avait attaqué sur le terrain religieux, allant jusqu'à répéter devant lui, à Leigh Hunt « le plan d'une parodie où le Christ était assimilé à un charlatan, et ses miracles à des tours de passe-passe »⁵; le 6 novembre 1817, Crabb

1. *Byron and his contemporaries*.

2. du nom célèbre donné par les critiques de *Blackwood's Magazine*.

3. Shelley à Hunt, 27 sept. 1819.

4. Coventry Patmore. *My Friends and Acquaintances*, iii., — 134. Hazlitt conservera cette première opinion de Shelley. L. Hunt se demandera (l. 10 mai 1824) « Did Shelley ever cut him up at Godwin's table ? » et il défendra son ami (20 avril 1824). Hazlitt se taira, mais ses *Mémoires* montrent qu'il nese rétracta jamais.

5. W. Sharp. *Life of Joseph Severn*. 1892. p. 116. Si l'Essai sur

Robinson, l'auteur d'un journal si précieux, rencontra Shelley chez Godwin : « Sa jeunesse, sa ressemblance à Southey, par la voix surtout, firent naître une impression agréable, qui ne fut pas toute détruite par sa conversation, véhémence, arrogante, et intolérante. Il parla fort injurieusement de Southey, qu'il prétendit s'être vendu à la cour. Et il soutint la chose dans le jargon politique habituel ». Shelley d'ailleurs semblait se douter parfois des apparences mensongères qu'il offrait à autrui : « Je ne sais vraiment, dit-il, pour qui Horace Smith doit parfois me prendre. Je crains qu'il ne me juge bien étrange ». Or Smith, le banquier poète, est justement l'un de ceux qui semblent avoir eu pour Shelley la plus intelligente sympathie¹.

Hunt enfin, qui en qualité de journaliste savait comprendre la langue hyperbolique des oppositions voulues, sentira si bien que Shelley se faisait tort à lui-même, par l'excès de sa sincérité, qu'en 1819 encore il préférera ne pas publier le *Masque de l'Anarchie*, et qu'en 1832 il donnera de son abstention les curieuses raisons qui suivent : « La bonté de Shelley était assurément plus qu'égale à sa force d'indignation; mais je crus que même la partie souffrante de la nation... attribuerait cent fois plus à sa colère qu'à ses bonnes intentions ». Il relatait, dans une note, avoir vu l'expression du poète, « à la pensée qu'on manquait pour lui de sympathie, devenir soudain soupçonneuse et désolée ».

Et c'est là sans doute ce qui explique comment Keats qui fit en 1817 la connaissance de Shelley, et qui le rencontra plus d'une fois pendant l'année qui suivit, conserva envers son aîné une sorte de timidité sceptique : il restait sur ses gardes, lui humble enfant du peuple,

le Christianisme date, comme nous le pensons, de 1817 (Cf. notre édition, Oxford, 1910) c'est ici une preuve de plus de l'écart qui séparait l'expression extérieure et combative de la pensée de Shelley, de son expression intime et recueillie.

1. Il ne comprit pourtant point Shelley parmi les auteurs célèbres que ses *Rejected Addresses* parodièrent en 1821.

devenu pur adepte de l'art, devant ce fils d'aristocrate whig changé en révolutionnaire iconoclaste : « plutôt par méfiance que par fierté, notait Hunt, sa tête devant Shelley se rejetait en arrière ». A peine si quelques petits poèmes témoignent par leurs coïncidences d'un certain esprit d'émulation : ¹ les deux poètes se mentionnent, dans un journal ², ou dans une lettre ³; Keats fut-il vraiment scandalisé par l'irréligion de Shelley, comme le peintre Severn le dit ⁴? En tous cas il ne semble pas avoir eu pour Shelley la moindre amitié : il rappelait à l'occasion quelque plaisanterie ⁵, il le plaignait parfois, vaguement, en annonçant, sans commentaires la publication de *Laon et Cythna* : « Le pauvre Shelley! Je crois bien pourtant qu'il a ses qualités! » On ne voit point d'ailleurs que le livre de Shelley lui fut envoyé, non plus qu'il n'avait communiqué à Shelley son *Endymion*.

C'est pourquoi deux poètes, que l'histoire de la poésie anglaise associe volontiers, et à qui un même sort orageux, une même fin prématurée, ont fait une place commune dans le souvenir attendri des hommes, restèrent en réalité très distants l'un de l'autre. Un peu plus tôt, un peu plus tard surtout, ils se seraient mieux compris; mais le Shelley de 1817, trop souvent « chassé de la poésie par ses tourments », le Shelley dont les vieilles haines étaient ranimées, ne pouvait qu'effaroucher le très jeune homme qui, ayant publié en mars 1817 son premier volume de vers, voulait entièrement se livrer à la poésie. « Je ne puis exister sans elle, disait-il, sans

1. Trois sonnets sur *le Nil* (de Keats, Hunt et Shelley), et deux sur *Ozymandias* (de H. Smith et de Shelley) ont évidemment cette origine.

2. Journal de Shelley et Mary, 3 fév. 1817.

3. 1. de Keats, 10 mai. Cette lettre relève deux passages de Shakespeare, l'un tendant à prouver, l'autre à controuver, son christianisme : et ceci semble bien être la suite d'une discussion sur la religion de Shakespeare à laquelle Severn avait pris part.

4. *Life of Severn*, p. 26. Severn, très croyant, reproche à Shelley d'avoir ôté à Keats « les moyens d'espérer. »

5. 10 mai.

une poésie de tous les instants ». Il « devenait tout tremblant de n'avoir rien écrit récemment ». Une fièvre d'art et de gloire le consumait depuis l'automne dernier : à Haydon, qui lui parlait de Dieu, il répondait Shakespeare; pour lire Shakespeare, « une quarantième fois » il allait s'isoler un temps, dans l'île de Wight; « la furie de l'inspiration », comme disait cet ami, l'avait repris; il regardait le monde et les livres avec l'ardeur frénétique d'un qui se sent « prêt à mourir dans six heures, s'il doit vraiment mettre ces six heures à profit »; pour mieux voir « la marée du vent qui fait courir un frisson sur les jeunes avoines ou les orges nouvelles », il se précipitait « sur une barrière, ou dans la haie du chemin »¹; pour soutenir « la pensée formidable » qu'il était, lui aussi, poète, il évoquait, le soir venu, « dans sa petite chambre, les faces des grands morts »; il chantait avec ivresse, dans son fier sonnet prophétique, « les esprits qui se dressaient déjà au front des nouveaux âges »¹; mais tout en célébrant le réveil de la poésie, « de la douce musique enfin secouée de sa cristalline demeure par le coup du bec d'ébène d'un cygne », il protestait contre ceux-là qui font « gronder d'étranges tonnerres dans la puissance de leurs chants, — non sans mélange de douceur et de force en leur majesté; mais vraiment leurs thèmes sont de vilains lionceaux, des Polyphèmes poétiques venant troubler la mer sublime »².

On le voit, ce qui séparait Keats de Shelley, c'était plus qu'une différence accidentelle d'humeur. C'était l'abîme qui s'ouvre toujours entre un Art satisfait, où la joie de la pure observation domine, et un Art qui cherche plus avidement la pensée et le sentiment intimes, entre un Art esclave de cette beauté extérieure qui fait son délice, son triomphe et sa sûreté, et un Art plus mêlé de vie intérieure, et ainsi plus touchant, mais plus gêné par les traverses de la réalité humaine.

Peu à peu, à mesure que le temps éprouvera la jeune

1. 20 nov. 1816.

2. *Sleep and Poetry*, paru en mars 1817.

ardeur de Keats, il percevra la possibilité d'une Beauté que la joie ne suit point ¹. Son esprit plus mûr connaîtra le souci de la vérité ², et le besoin de l'action immédiate ³. Et de tardives mélancolies le rendront plus humain ⁴. De son côté, Shelley, devant les échecs multipliés que subira son idéal de pensée et de sentiment, se réfugiera de plus en plus dans la pure poésie. Et son Art sera plus serein et plus grand. Les deux poètes suivent, mais inversement, les oscillations qui toujours nous balancent de la réalité au rêve. Seul l'achèvement de leurs destinées leur aura appris le tout de l'éternelle alternative, et permettra de les rapprocher dans l'étreinte d'une même somme d'expérience. Mais pour l'instant, ils ne sont qu'à la moitié de leur course, et ils vont en directions contraires.

L'inquiétude nationale.

Aujourd'hui comme autrefois la souffrance et la persécution passionnaient en Shelley le don de soi :

Car ceux-là ont trouvé un glorieux réconfort
En le bonheur d'autrui, quand leur bonheur fut mort...
Prince Athanase, 24-25.

Il faut peut-être en avoir versé, pour bien connaître la vertu des larmes. Shelley, qui disait alors des choses humaines,

Pour les connaître il faut savoir pleurer sur elles
Fragment, 1817 ?

1. Cf. *On the tomb of Burns*.

2. Il y a une nuance très sensible entre les deux passages fameux, le début d'*Endymion* : « A thing of Beauty is a joy for ever » (1817) et la conclusion de l'*Ode on a Grecian Urn* (1819)

« Beauty is truth, truth beauty, — that is all
Ye know on earth, and all ye need to know. »

3. « I will write no more poetry, but do good in some other way. »

4. Il disait, vers la fin de sa vie : « I have not been human enough. I need another and a deeper emotion from sympathy with the living. » (cité dans Stopford Brooke. *Religion in literature*, 1899.)

Shelley avait acquis une sympathie plus délicate pour les infortunes de ses semblables; il en avait le souci plus aigu et plus constant. Pendant l'hiver de 1817, une pauvre femme, transie de froid et de fatigue, tombait sur l'herbe de Hampstead Heath; Shelley, l'ayant trouvée, tenta d'abord de la faire admettre dans l'une des riches demeures des alentours; ce fut en vain, et après avoir virulemment tancé la cruauté du propriétaire, il mena la malade chez Hunt, où elle fut reçue, et réconfortée. L'hiver suivant, une facture de draps et de couvertures nous montre que Shelley n'oubliait point ses humbles voisins de Marlow; il avait même, en une certaine Mrs. Madocks, une sorte d'exécutrice de ses œuvres charitables, qui examinait et allégeait de son mieux les cas des misérables qu'il pouvait rencontrer sur son chemin, et à qui, plutôt que de l'argent, il donnait de petits billets de recommandation.

Et puisque Shelley fut ainsi en contact direct avec certaines des misères qui s'abattaient alors sur la nation, puisque ses nouvelles amitiés le tinrent au courant des faits et des problèmes contemporains, il convient de jeter un rapide regard sur le tableau qu'il avait sous les yeux, et dont il essaya alors de se faire et de dire une opinion raisonnée.

Si jamais l'Angleterre fut préparée par ses difficultés intérieures à accueillir le ferment révolutionnaire français, ce fut précisément en ces années 1816-1818. Jusqu'alors l'attention publique, sollicitée par les hauts faits militaires, les questions internationales, s'était comme aveuglée de patriotisme. Les effets désastreux, sur les classes pauvres, de la révolution industrielle, du développement du machinisme et du régime des salaires, avaient pu être palliés, dans une faible mesure, par la prospérité superficielle et éphémère qu'entretenait la guerre. Déjà pourtant, en 1811, pendant son séjour au pays de Galles, Shelley avait été frappé de la haine muette qui empêchait un pauvre paysan de se confier à lui, — jeune homme d'apparence bienveillante, mais portant de meilleurs habits que les siens.

Et ce fut bien pis quand les soldats licenciés, qui essayaient en vain de rentrer dans les cadres normaux de la société, retombèrent à la charge des paroisses, et lorsque le commerce, rouvert après le long blocus, fit sentir plus vivement aux Anglais les effets de la concurrence internationale. Des finances lourdement obérées, une dette nationale triplée en l'espace de vingt ans, imposaient à tous de durs sacrifices : l'*income tax* était à deux shillings par livre sterling (40 0/0); mais peut-être les impôts indirects sur le pain, les chaussures, le sel, atteignaient-ils plus cruellement les petits : car les sinécures, en haut lieu, n'étaient guères moins nombreuses qu'autrefois, et Southey, le poète lauréat, le conservateur officiel, ne se plaignait pas moins amèrement que Place, l'humble tailleur radical de Westminster, des concessions faites aux « mendiants publics », *public beggars* ¹; et les gros agriculteurs se trouvaient bien des lois qui depuis 1845 prohibaient l'importation du blé à moins de 80 shillings le *quartern* (290 l.) et supprimaient la taxe sur la propriété foncière. Une sourde irritation se manifestait partout : les prolétaires anglais, sentant que ni Whigs, ni Tories, n'étaient pour eux des représentants fidèles, voulaient ébranler le système des vieux partis, et cherchaient vaguement les hommes nouveaux requis par leur situation nouvelle. Le Jacobinisme reprit corps; les souvenirs révolutionnaires français, délivrés du cauchemar napoléonien, apparaissaient plus beaux et plus purs; Bonaparte profita de la haine qu'éveillèrent les baïonnettes coalisées en faveur des Bourbons. On reparla du suffrage universel, des parlements annuels, de l'abolition de la propriété privée; les Spencéens ² complotèrent peut-être l'établissement d'un Comité de Salut Public, et la prise de cette Tour de Londres, qui pouvait,

1. Cf. Southey. Febr. 4. 1817 (*Memoirs of Coleorton*, ii) et Place. Oct. 12 1846 (dans G. Wallas.)

2. Thomas Spence, mort en 1814, avait inventé dès 1775 un système de nationalisation de la terre. Ses successeurs fondèrent, en 1816, une association de partisans du communisme, qui effraya beaucoup l'Angleterre du temps.

d'extérieur au moins, rappeler la Bastille française; un drapeau tricolore fut un jour déployé en pleine Bourse de Londres; les ouvriers de Manchester, porteurs de paucres couvertures, organisèrent cette fameuse marche des *Blanketeers* sur la capitale, à qui ils voulaient montrer leur misère; une pierre, certains dirent une balle de pistolet, vint frapper, en janvier 1817, les glaces du carrosse du Régent; l'esprit public d'ailleurs se montrait plus favorable aux novateurs; le lord-maire de Londres, sur qui un coup de feu avait pourtant été dirigé, était le premier à protester contre l'habileté gouvernementale qui aurait voulu saisir ce prétexte pour adopter des mesures despotiques; les jurys se refusaient obstinément, quelque soin qu'on pût mettre à les choisir, à ré-éditer les condamnations pour délits d'opinion qu'on avait portées vingt ans auparavant : Hone, auteur d'une parodie de la Litanie anglicane, par trois fois accusé de blasphème, par trois fois fut acquitté; Watson, Thistlewood et Hooper, sortirent indemnes d'un procès de haute trahison; le *Political Register* de Cobbett, publié jusque-là à un shilling, se vendait par milliers, depuis 1816, pour deux pence; les revues et journaux étaient pleins d'articles sur la réforme parlementaire, l'affaiblissement du patriotisme anglais, le mécontentement populaire; pamphlets, projets, appels de tous genres se publiaient et trouvaient des lecteurs; « des hommes jusque-là inconnus se révélaient écrivains, et produisaient des ouvrages pleins de bonne matière, de bon style, et de bon jugement »¹. Mais le gouvernement voulait réagir; le complot des Spencéens, découvert par ses espions, fut travesti en une vaste conspiration; Cobbett dut fuir en Amérique, devant les poursuites combinées du ministère et de ses créanciers; enfin, une fois encore, comme en pleine Terreur française, l'acte de l'*Habeas Corpus*, garantie suprême de la liberté du citoyen anglais, fut suspendu.

Il y a peut-être, dans tout Anglais cultivé, fût-il poussé

1. Place. 30 mai 1817. Ouvrage cité.

à la révolte par les plus cinglantes injustices, un sens trop profond de la force des traditions, du prix de l'ordre moral, de la lenteur inéluctable du progrès humain, pour qu'il puisse jamais être partisan des affranchissements soudains qui jettent des âmes non préparées dans de vides visions de liberté.

Quelque sympathie que Shelley eût pour l'idéal de la Révolution Française, il avait tôt partagé, sur ses tragiques réalités, l'opinion moyenne anglaise. Déjà en 1814, son roman de *Hubert Cauvin* aurait voulu montrer les causes de l'échec des républicains français, dans l'absence de cette solide orientation intérieure, de cette discipline consentie, que donne seule l'habitude de la liberté, et sans lesquelles la liberté soudain accordée n'est que licence. Plus précisément, aujourd'hui, (dans sa préface de *Laon et Cythna*) il croit que « si la conduite des révolutionnaires français ne pouvait pas ne pas être marquée par d'autres caractères que la cruauté et la folie, c'est là un fait historique où la liberté puise tout ce qui la recommande, où le mensonge montre le plus hideusement sa laideur ». Car « d'avoir une âme généreuse, maîtresse d'elle-même, et indépendante, c'est le fruit des habitudes d'un état social que seuls produisent une résolution persévérante, un inlassable espoir, un courage qui sait souffrir et qui sait croire longtemps, les efforts systématiques de générations entières d'hommes intelligents et vertueux ». Tel était, à très peu de chose près, l'esprit politique qui depuis des années animait les libéralismes anglais les plus prudents ¹.

Même un Godwin n'avait rien eu de jacobin : et dans

1. Cp. l'*Edinburgh Review* d'avril 1814 : « The root of the evil was in the suddenness of the extrication of such a volume of political energy, or rather, perhaps, in the arrangements by which it had been so long pent up and compressed... There are grounds certainly for doubting whether the French are even yet capable of a regulated freedom; and for believing at all events that they will for a good while be but awkward in discharging the ordinary offices of citizens in a limited monarchy... They are too impatient, we fear, too ambitious of perfection, too

les difficultés actuelles, où l'on croyait pouvoir s'attendre à des mouvements populaires analogues à ceux qu'avait connus Paris, on voit ses disciples se ranger naturellement du côté des amis de l'ordre, non par routine conservatrice et haine des réformes, mais par un invincible sentiment de la patience requise, de la vanité des agitations de surface, — à la Celte, dira Tennyson — de la distance qui sépare les perfections individuelles des perfections sociales, et de la primauté de celles-là sur celles-ci.

C'est ainsi que Francis Place, le tailleur « radical » de Westminster, éprouvait une véritable horreur pour les hommes qui comme « l'orateur Hunt »¹ se faisaient une règle « d'aller droit au point, et de ne se soucier de personne; de ne se mêler d'aucun comité, d'aucun parti; d'agir par soi-même ». Il reprochait à toute cette école de politiciens leur *self-will*, leur inorganisme, « l'avidité avec laquelle ils cherchaient à se couper la gorge l'un à l'autre »².

Et c'est ainsi que Mary Shelley, d'accord avec Leigh Hunt³, jugeait sévèrement un démagogue de la trempe de Cobbett : « As-tu vu le vingt-troisième numéro de Cobbett, aux trafiqueurs de *boroughs*? Il a vraiment l'air de dresser une liste de proscription. J'ai positivement le frisson à cette lecture. Une révolution dans notre pays ne se passerait pas sans qu'on versât du sang, si cet homme y avait quelque pouvoir. Il a, je le crains, quelque chose d'un Marius, peut-être d'un Marat. Je ne l'aime point; je soupçonne que c'est un méchant homme ».

studious of effect, to be satisfied with the attainable excellence or vulgar comforts of an English constitution... The crimes and excesses with which the revolution may be attended will be more or less violent, in proportion to the severity of the preceding tyranny... »

1. Henry Hunt, le démagogue; une tout autre famille que celle de Leigh Hunt.

2. Lettre à J. Mill, 2 sept. 1816. G. Wallas, *op. c.*, p. 119.

3. Qui imprima ce passage de cette lettre de Mary à Shelley (30 sept. 1817) dans l'*Examiner*.

Et Shelley lui-même, quelque illusion qu'il ait pu entretenir autrefois sur la possibilité des révolutions soudaines, n'a plus maintenant que des paroles de prudence et de patience : il publie, sur la question de la réforme parlementaire, un petit pamphlet ¹ très caractéristique. Il ne croit point que la question soit aisée à résoudre, ni qu'on doive y faire une réponse hâtive, tant « les résultats sont difficiles à prévoir »; surtout il ne voit point quels avantages pourraient avoir l'extension du droit de suffrage, et la reconstitution de la chambre des communes, si ces changements ne répondent point à un désir conscient de la nation; peu importe la forme que prend la tyrannie, si le peuple vit dans un « esclavage volontaire »; la première chose à faire est donc d'organiser un vaste referendum, où la volonté réelle de la masse de la nation se déclare; le principe de la réforme une fois admis de cette manière, il sera temps de songer aux applications réalisables; le détail en importe peu; Shelley personnellement préférerait des parlements annuels, permettant à la volonté publique de se prononcer plus souvent; mais bien qu'il admette « dans l'abstrait » la valeur des arguments de Cartwright en faveur du suffrage universel, il se souvient aussi d'un mot de Paine, qui met « au-dessus de tout, le bonheur et la grandeur » du pays; et il se rallie à la limitation de l'électorat; que si le principe de la réforme n'était pas admis, il serait d'avis d'interdire les assemblées partielles, et tous mouvements de partis criminels, qui voudraient agir en ce sens; seul le droit d'incessante pétition resterait acquis à la minorité ².

1. *Proposals for putting Reform to the Vote*, by the Hermit of Marlow, 1817. Les pages du même « ermite » sur la mort de la princesse Charlotte sont d'un sentimentalisme plus vide.

2. « We should be guilty of the great crime... if after unequivocal evidence that it was the national will... we should excite the minority to disturb this decision. » Cp. (cité dans *Edinb. Rev.* 1814, p. 58) Burke, *Letter to the chairman of the Bucks county meeting*, 1780. « It will not be his duty... to use any violent or any fraudulent means of counteracting the general wish... »

On voit avec quelles réserves il faut parler de l'influence des idées françaises, de la tradition révolutionnaire, sur un esprit anglais — fût-il l'esprit d'un Shelley; il y a, dans tous ses écrits qui touchent à la philosophie et à la politique, une certaine grandiloquence farouche, des apostrophes violentes, des propos enflammés, sur « les désastreux effets d'un pouvoir souverain », ou sur « cette cause de la Liberté, que tant de sueur, tant de larmes, tant de sang ont nourrie », bref toute une manière, tout un style, empreints de gallicismes, qui trompent souvent, même des critiques anglais; mais il n'en faut pas exagérer la portée : le romantisme les trouvait peut-être aussi bien dans la tradition d'un Junius ou d'un Cowper que dans les souvenirs historiques de notre révolution; et c'étaient là vêtements tout faits pour son humeur mélodramatique.

Et quiconque ira plus avant apercevra bientôt sous ces dehors maintes attaches proprement nationales, — maintes attaches particulières, aussi, avec le développement qui se poursuit, malgré les conflits de l'heure présente, dans l'esprit du poète.

CHAPITRE XIII

L'ŒUVRE CHAOTIQUE : LAON ET CYTHNA, 1817

Parlare e lagrimar mi vedra insieme.

L'Enfer. XXXIII.

L'œuvre de cette époque — elle est considérable et aucune autre année de la vie de Shelley n'a sans doute tant produit — a un caractère tout spécial de spontanéité, de diversité, et aussi d'imperfection.

C'est que ces inquiétudes patriotiques, ces amitiés un peu superficielles, ces coups du sort, tout cela ne faisait qu'entraver le progrès naturel de l'esprit du poète. Il y avait, plus aigu que jamais, contraste entre ses préoccupations accidentelles et forcées, et ses occupations libres et favorites.

Au temps même où le procès intenté par les Westbrook lui arrachait des cris d'indignation si passionnés, il vivait volontiers, par la pensée, en une paisible Arcadie. Et non seulement par la pensée, s'il est vrai que ces environs de Marlow, où il avait fixé sa résidence en mars 1817, étaient (et sont encore, malgré tout) parmi les plus aimables de l'Angleterre. « Marlow, tout entremêlé d'arbres, avec cette Tamise qui y coule, sinueuse comme un serpent, sans se montrer autrement que par éclairs, mais laissant toujours sentir sa présence — Bisham Abbey, ce lieu très ancien et vénérable — tout ce paysage couronné des frondaisons tombantes des bois de hêtres aux jeunes feuillages luisants, et si magiquement variés, quand les rayons

du soleil passent sur eux, — ces collines qui se referment, si délicieuses, sur l'horizon » ¹... tel était le cadre nouveau où, poussé sans doute par Peacock et par Hogg, Shelley se mettait à lire ou relire les vieux poètes grecs, avec un sens nouveau de leur éternelle réalité ². En 1818 il commencera ces traductions qui le retiendront davantage encore sous le ciel italien, et qui lui feront à plus d'un égard une âme plus légère et plus fine. C'est sur les Grecs, bien plus que sur les Latins, que désormais se porteront les conversations du poète. Déjà, des moulages de la Vénus et de l'Apollon du Belvédère ³, non sans provoquer quelque scandale, occupaient son cabinet de travail. Hunt qui vint ici le visiter a rappelé son genre de vie : « levé de bonne heure, Shelley se promenait ou lisait avant le déjeuner, prenait ce repas fort légèrement, écrivait ou étudiait la plus grande partie de la matinée, se promenait encore et lisait, dînait de légumes (sans prendre ni viande ni vin), conversait avec ses amis, à qui sa maison était toujours ouverte, sortait encore, et finissait le plus souvent sa journée en lisant à sa femme, jusque dix heures »... Rien ne faisait briller ses regards, ajoutait ce fin observateur des yeux humains, comme « la vue des fleurs, ou d'une figure heureuse » ⁴.

Plus on le voit de près, dans le négligé d'une nature qui ne se cuirasse que trop vite de révolte et de fierté, et plus on aperçoit en Shelley cet être de rêve simple et heureux qu'il devient malgré tout, malgré la vie, pres-

1. Mary R. Mitford. *Life and Corresp.* May. 2nd, 1821. (ii., p. 133.)

2. Cf. à l'Appendice une lettre inédite de Hogg à Shelley sur les tragiques grecs et sur les hymnes homériques.

3. Aujourd'hui à Boscombe. La pure sculpture classique était encore inconnue. Le rapport que la Chambre des Communes avait demandé sur la valeur des marbres du Parthénon, que Lord Elgin allait amener à Londres, est significatif à cet égard. Cf. *Annual Register*, 1816, pp. 446 esq. On sait aussi maintenant ce qu'était l'« Urne » fameuse de Keats (Cf. ed. Buxton Forman, 1906).

4. Hunt's. *Autobiography*, chap. xv.

que malgré lui-même. Nous l'avons surpris attiré par les grâces fragiles et les joies naïves de l'enfance. De même a-t-il pour les plantes des attentions charmantes et nouvelles : si Godwin lui promet de venir « avec les feuilles ouvertes », Shelley demande des précisions : s'agit-il des « bourgeons des ronceraies, qui déjà s'ouvrent »¹? où peut-on prendre le « châtaignier ou tel autre arbre impartial » comme juge du moment heureux où le poète peut attendre son beau-père²? S'il se promène sous les bois de l'ancienne Abbaye de Bisham, on pourra le rencontrer, errant, les yeux vagues, les cheveux couronnés de clématite sauvage, perdu dans on ne sait quel rêve de poète antique. Ses carnets se couvrent alors de ces dessins d'une monotonie si touchante, où les mêmes nacelles aux formes de conques, passent sur les mêmes eaux calmes, au pied des mêmes rives rocheuses, sous les pendantes frondaisons d'arbres toujours souples. Et il aime la petite barque, nommée par lui Vaga, qui le suspend souvent sur le paisible courant de la Tamise, penché, l'air étrangement fasciné, vers sa propre image, songeant déjà à son « double »³. Shelley s'éprend alors des idéalismes légers de l'opéra, de ces danses où les gestes humains se dépouillent de tout ce qui n'est pas libre et gracieux, du chant enfin où la voix humaine in-

1. 9 mars 1817.

2. 22 mars.

3. Souvenir recueilli par W. Sharp. *Literary Geography*, 1904. La strophe 29 du IV^e chant de *Laon and Cythna* semble un souvenir de ces méditations de Shelley devant sa propre image, ridée, pâlie, vieillie par l'eau du fleuve :

I saw my countenance reflected there; —
And then my youth fell on me like a wind
Descending on still waters — my thin hair
Was prematurely grey, my face was lined
With channels such as suffering leaves behind,
Not age; my brow was pale, but in my cheek
And lips a flush of gnawing fire did find
Their food and dwelling; though mine eyes might speak
A subtle mind and strong within a frame thus weak.

tensifie son pouvoir de charme, en perdant ses lenteurs d'expression utilitaire.

C'est bien à ce moment précis, semble-t-il, qu'il découvre le charme de la musique, car il en parle soudain avec une insistance, un émoi, un bonheur singuliers ¹.

Nul poète anglais, croyons-nous, non pas même Shakespeare ou Milton, n'a trouvé sur ce sujet des mots plus pénétrants et évocateurs; Shakespeare a signalé la teinte de subtile mélancolie qui s'épand sur les chants les plus doux; il a prononcé un anathème passionné contre l'homme « qui n'a pas de musique au fond de soi » ²; Milton a dit « la douce compulsion qui gît en la musique », il a superbement vanté la grave ivresse de l'orgue et il a eu quelques mots émus pour exprimer le sentiment de dissolution qu'elle lui causait; ³ Keats a finement noté dans les sons, par une de ces images plus exactes que toute définition ne le serait, « l'ardent soupir d'un dieu qui souffre » ⁴.

Mais personne n'a traduit comme Shelley l'extase,

1. On en faisait beaucoup autour de Hunt, et les noms d'Arne, de Mozart et de Haendel (non encore de Beethoven) étaient familiers à tout son cercle d'amis. En 1813-1814, Shelley n'écoutait guère les trios que lui jouaient Mrs. Newton, élève de Dussek, et ses amis; il préférait, pendant ce temps, conter de belles histoires aux enfants.

2. *The Merchant of Venice*, V. 1.

« I am never merry when I hear sweet music » etc...

3. *Arcades*, 68.

« Such sweet compulsion doth in music lie ».

Il Penseroso, 161-166.

« There let the pealing organ blow
To the full-voiced quire below,
In service high and anthems clear,
As may with sweetness, through mine ear,
Dissolve me into ecstasies,
And bring all Heaven before mine eyes, »

4. « The music yearning like a God in pain » *The Eve of St. Agnes*.

l'envol éperdu, le tremblement de dépersonnalisation ¹, l'absorption dans les harmonies aimées, l'insondable magie, l'impression de fuite dans l'univers, que donne la musique. Il faut l'écouter, criant à Constantia ² son délicieux délire, dans une langue si chargée d'intentions et de nuances, que plus que jamais la traduction se sent devant elle impuissante :

A CONSTANTIA, QUI CHANTE

Ah ! cesse ! arrête-toi ! Car ces mots enivrés sont ceux qu'apprend un fou !

Etre perdu ainsi, et se sentir sombrer, et se sentir mourir,

Peut-être serait-ce mourir en vérité !... Constantia, tourne-toi !

Au fond de tes yeux noirs une force est enclose, ainsi qu'une lumière ;

Et bien que tous les sons, qui ont été sa voix,

Maintenant se sont endormis entre tes lèvres,

Mêlée à tes cheveux, mêlée à ton haleine,

1. W. James (*Principles of Psychology* 1. 126) a finement noté comment le plaisir musical peut mener à un « sentimentalisme inerte ». Peut-être est-ce trop peu dire, et les stances de Shelley montrent bien qu'à un certain degré la musique opère en dissolvant du moi, qu'elle est, au sens précis où nous avons employé le mot, une véritable initiation *mystique*.

2. Constantia, c'est Clare — dont la voix, « une coulée de perles » disait son maître italien Corri, semble avoir eu la pureté aiguë, lancinante, d'un admirable organe, auquel le manque de sens musical enlève la nuance, et l'humanité. Dans *The Pole*, un conte publié, longtemps après la mort de Shelley par sa veuve, et dont la donnée venait peut-être de Clare, on trouve comme un commentaire de ce poème (cf. ed. Garnett de Mrs. Shelley's *Tales*, p. 280) ;

« Marietta passed the evening in playing on her guitar and singing. She was a most accomplished singer, possessing and managing all the intricacies of the art with perfect ease, but this scarcely excited admiration in comparison with the natural beauty of her voice. There was a profound melancholy in its intense sweetness, that dissolved the soul of the traveller in grief. All that was dear to him in the memory of the past, the joys of home and childhood, the tenderness and truth of his first friendships, the glow of patriotism ; every cherished hour, every endeared spot, all that he had loved, and all that he had lost upon earth, seemed again to live and again to fade, as he listened to her strains... »

Semblable à une odeur, elle s'attarde encore,
 Et sous tes doigts comme du feu elle s'élance ! —
 Et tandis que j'écris mes joues brûlantes sont humides —
 Hélas, le cœur brisé saigne toujours, sans oublier !...

Une terreur sacrée, une terreur sans voix, — celle du flux rapide
 Des rêves dont un jeune sommeil, sans les voir, a conscience,
 Suaves, éperdus et incommunicablement étranges,
 S'exhale maintenant en des rythmes ascendants et rapides ;
 La coupole des cieux semble fendue, brisée
 Par cet enchantement de ton chant qui s'élève !
 Et des ailes soudain tissées à mes épaules
 M'emportent à sa suite, en sa course sublime,
 Par delà les lunes puissantes qui décroissent,
 Aux confins mêmes de la sphère extrême de ce monde,
 Là où enfin ses murs d'ombre passent, évanouis !...

Sa voix plane là-haut, au-dessus de mon âme... Elle s'attarde,
 Comme pour l'ombrager d'ailes très douces et berceuses...
 C'est le sang, c'est la vie, qui du fond de ces doigts de neige,
 Mettent une magie aux cordes de cet instrument...

Ah ! mon cerveau se trouble, et mon souffle se presse,
 Tout mon sang suspendu écoute au fond de moi,
 Et des ombres, en foule, épaisses et rapides,
 Passent devant mes yeux qui débordent de pleurs ;
 Mon cœur palpite, mon cœur bat comme une flamme !...
 Comme la rosée du matin meurt dans un rayon de soleil,
 Je me dissous enfin dans ces extases épuisantes.

Je ne vis plus, Constantia, je n'ai d'autre vie que toi-même,
 Maintenant que, semblable à l'air enveloppant le monde,
 Ton chant coule toujours et remplit tout de mélodie !...
 Et tantôt ta voix semble une tempête rapide et puissante,
 Sur qui je vais, comme un qu'une transe magique
 Soulève, sain et sauf, par dessus rocs et vagues,
 Heureux comme un nuage matinal !..
 Et tantôt c'est le souffle d'une nuit d'été
 Qui, pendant que les eaux étoilées se reposent
 Autour des îles de l'ouest, toute claires de fleurs,
 Se traîne, suspendant mon âme en sa fuite voluptueuse !... ¹

1. C'est l'un des plus grands services rendus par l'*Examination* de M. Locock, que d'avoir révélé l'état d'achèvement de ce merveilleux poème, mal déchiffré par les précédents éditeurs.

Les premiers mots rappellent la fin d'une petite pièce, où

Un très court fragment (inséré par Mrs. Shelley dans une note aux poèmes de 1817) n'est guère moins beau, dans sa tonalité plus grave, et dans son allure plus calme.

Comme une barque de magie, mon âme vogue,
Sur les liquides ondulations de ton chant,
Bien loin, bien loin, au fond des régions incertaines
De l'extase... comme une barque ailée de voiles
Qui descendrait une rivière sinueuse,
Balancée sur les eaux, dans des forêts ombreuses...

Si Shelley a ainsi senti tout à coup la puissance de l'art qui plus que tout autre veut l'élan, le vertige, le trouble de l'âme, et qui moins que tout autre requiert la sérénité, la maîtrise de soi, l'ordonnance et la clarté intellectuelles, c'est apparemment qu'il y était mieux préparé que jamais par les agitations de cette année 1817 :

Musique, Clef d'argent de la Source des pleurs,
Où l'âme abreuvée donne au cerveau le vertige !
Très molle Sépulture de mille soucis
Où la Douleur, leur mère, ainsi qu'un enfant las,
Se couche et s'endort sous des fleurs !...

(Fragment de même date.)

Mais c'est aussi, surtout, que Shelley devient plus sensible à l'art de pure inspiration, à l'art de rêve, dont la musique est apparemment la forme la plus parfaite ¹.

Au reste, Shelley prend sa matière dans le rêve lui-même : Mrs. Hunt, un jour, lui rapporta un songe qu'elle avait fait, et Shelley qui avait à Genève entendu Byron réciter le *Christabel* de Coleridge, en fit une imitation curieuse : car si d'un côté comme de l'autre c'est la même vision illogique qui un temps se déroule et tout à coup

Southey, tout jeune, avait décrit sa « Delia », chantant, elle aussi :

Cease, Delia, cease ! that too surpassing song,---
Cease, ere my senses are to madness driven
By the strong joy !

1. Cf. F. W. H. Myers *Human Personality*. chap. III.

s'évanouit sans raison, il y a dans la pièce de Shelley, un souci de composition, d'unité et de cadre, que Coleridge avait ignoré,

Un pâle rêve vint à une belle Dame
Et lui dit : « Faites moi, faites-moi, je vous prie,
Une grâce! je sais tous les secrets de l'air,
Et maintes choses dans l'éclat du jour se perdent,
Que je puis faire voir aux hommes qui sommeillent,
S'ils veulent reposer leur confiance en moi.
Vous aussi connaîtrez des choses inconnues
Si vous me permettez de me reposer entre
Ces paupières veinées dont la frange retombe
Dessus vos yeux si ténébreux et si lustrés. »¹
Et moitié en espoir, et moitié en effroi,
La Dame donc ferma ses yeux très éclatants.

Et d'abord elle vit un grand mouvement de sinistres nuages; et des yeux elle cherchait le soleil; mais elle vit seulement monter, dans un clair ciel de matin, une grande ancre noire; et partout où son regard se portait, dans le calme revenu de l'air, cette ancre noire flottait toujours; elle ferma les yeux, et elle entendit un grondement assourdi et indistinct, comme serait le bruit du sang courant dans les veines; elle rouvrit les yeux — tout était calme, l'ancre même n'était plus là...

Mais autour d'elle amoncelées, avec des cimes
Que cachaient par endroits des lignes de nuages,
Maintes montagnes se dressaient en pyramides,
Et protégées par ces murailles éternelles
Deux puissantes cités flamboyaient, dont sans cesse
Les dômes vacillaient dans de rouges brouillards.

Le bruit mystérieux cependant continuait; soudain deux flammes jaillirent des deux cités; puis des eaux se déversèrent par-dessus les monts, du côté de l'ouest;

la dame n'eut point peur
Mais en elle-même elle dit : « La chose est claire ;
Ces tours sont celles de la Nature, et c'est elle
Qui pour les préserver a envoyé la mer ».

1. C'est le début de *Queen Mab*, transposé dans un autre ton.

Les flots tumultueux arrivèrent jusqu'à la dame, et l'emportèrent, sur une frêle épave, vers la cité en flammes ; et comme elle approchait d'un riche portique rempli de merveilleuses sculptures, et contemplait ces formes ailées, incomparablement plus belles que les formes humaines réelles, et telles qu'on n'en voit qu'en songe d'ordinaire — voici que le feu s'apaisa, les vagues se calmèrent, les statues soudain s'émurent :

Et leurs lèvres tremblaient ; une semblait parler,
Lorsque les montagnes craquèrent tout à coup,
Et dans le trou béant l'eau se précipita,
En cataractes qui soulevèrent le monde :
Les statues poussèrent un cri de joie aigu ;
Et sur ses ailes, le rêve léger et pâle
Prit la dame et s'essora de dessus le flot.
Le vol vertigineux de ce pâle fantôme
Tira du fond de son sommeil la belle dame,
Et elle se leva, cependant que du voile
De ses yeux noirs le rêve se glissait ;
Et depuis elle alla, comme une qui saurait
Que le sommeil connaît des visions aussi claires
Et vraies qu'en peuvent contempler nos yeux d'éveil.

Shelley était donc lui aussi attiré par cette poésie sans pensée dont Coleridge venait de donner de si prodigieux modèles. Et ce *Rêve de Marianne* n'a sans doute pas l'éclat et le tumulte de *Kubla Khan* ou de *Christabel* ; mais il a peut-être plus de progrès, une conclusion plus ferme, comme si, dans cette étrange alliance d'ordre et de folie que le rêve souvent réalise, Shelley préférait encore l'ordre à la folie, et respectait les lois de la beauté, alors même qu'il se jouait des exigences de la raison.

Mais ces deux petits poèmes sont seuls à se prévaloir d'un dessin aussi parfait.

Combien certains des moindres écrits de ce temps sont étroitement liés aux circonstances qui les ont vus naître, combien parfois leur émotion est mal contenue par l'art, c'est ce que nous avons constaté : il n'est pas jusqu'à un curieux fragment de prose sur le Christia-

nisme¹, dont sans doute on peut mettre ici la date, qui ne trahisse la fièvre, l'irritation, d'un homme qui se sent frappé pour ses opinions, et qui songe à l'exil. Et les œuvres de plus longue haleine sont dans le même cas : ou bien elles sont restées inachevées, ébauches où les desseins trop pressés du poète se traversaient les uns les autres — comme les fragments du *Prince Athanase*, ou bien elles furent reprises plus tard et plus ou moins heureusement complétées — comme *Rosalind et Helen* et sans doute une partie de *Julian et Maddalo* ; ou bien, quoique menées dès l'abord à leur terme, elles laissent voir des intentions diverses, des tendances contrariées, et elles demeurent en conséquence un peu incertaines et caduques dans leur effet — comme *Laon et Cythna*.

Toutes les humeurs sont ici représentées ; et à côté de quelques préludes qui annoncent le Shelley de l'avenir, c'est le Shelley du passé qui revient encore le plus souvent, refrain inlassable et touchant. Car jamais Shelley ne fit plus passionnément son autobiographie.

C'est ainsi que le *Prince Athanase*, esquissé aux approches de l'hiver 1817-1818, est à ces quelques mois de concentration troublée ce que l'*Alastor* avait été aux premières années d'expérience du cœur du poète. Il redit avec plus d'angoisse le thème shelleyen de l'amour insatisfait. Car telle est bien, on s'en aperçoit peu à peu, et plutôt dans les derniers, les plus courts des fragments qui le composent, que dans les deux morceaux qui en forment le corps, telle est bien l'idée maîtresse de ce poème². Et lorsque, en 1824, Mrs Shelley affirmera

1. Cf. notre édition.

2. L'absence de toute référence au *Prince Athanase* dans le journal de Mary montre assez que différent en cela de *Laon and Cythna* et de « sa gentille églogue » *Rosalind and Helen*, le *Prince Athanase* était de ces œuvres de poésie intérieure qu'on tient volontiers secrètes. Deux ans après, pensant en publier un fragment, Shelley avouera à l'éditeur (Ollier, 10 novembre 1820) que cette œuvre compte avec *Julian and Maddalo* et quelques lyrics, parmi ses « vers les plus désolés. »

que la fin de l'œuvre devait dire l'apaisement de ce long besoin d'amour dans la joie d'une affection sûre, enfin trouvée auprès de la fille de Godwin, il n'est que prudent de faire dans cette interprétation la part d'une noble et tendre illusion : quand même

La dame aux cheveux bruns, aux grands yeux bruns,
Qui nageaient dans leur sombre et fluide lumière,
Comme l'orbe indistinct d'une lune éclipcée,

serait Mary, son rôle dans le poème reste à jamais problématique.

Le Prince Athanase est bien l'héritier du héros d'*Alastor*. C'est l'une de ces figures, favorites de Shelley, de jeunes gens prématurément blanchis par de mystérieuses souffrances. Il est hanté lui aussi par la notion, non plus seulement d'un amour mais de tous les amours de toute une vie, voués à un glorieux échec. C'est le même ton d'apologie personnelle, une sorte d'anxiété à se défendre de quelque crime obscur que son malheur même ferait supposer, à protester hautement, devant les décrets qui viennent de le frapper, de sa bonté, de son souci de justice et de sympathie universelle.

Quel étrange chagrin, fait d'ombre et de mystère,
L'envoyait, sans espoir, errer de par le monde ?
Homme, s'il gémissait sous d'humaines tristesses,
Il était doux de cœur, mais d'esprit haut porté,
Juste, sans mal en lui, nourri de mainte science ;
Or ceux-là ont trouvé un glorieux réconfort
Dans le bonheur d'autrui, quand leur bonheur fut mort ;
Il aimait son semblable, et pour lui il peinait ;
Et cependant — seul entre tous, à ce qu'on dit —
Il ne trouva jamais la paix dans ce labeur.

19-28.

C'est aussi la même sensation d'une flamme de vie trop intense, qui va mourir de sa propre ardeur inquiète.

Quel automne affligeait cette âme printanière ?
Il ne savait. — De jour en jour, pourtant, sa vie
S'épuisait comme un flot que plus rien n'alimente ;
Pourtant, dans ses regards pesait un lourd nuage,

A travers qui, pareillé au feu serein d'Hesper
 Dans les trouées de nues sans cesse renaissantes,
 Son âme brûlait doucement ; pourtant, ses lèvres
 Ressemblaient aux roseaux qui dans le torrent tremblent ;
 Pourtant, passant dans son sommeil et sur ses veilles,
 Les pensers se suivaient, foules tumultueuses,
 Chassés au fond de lui par un secret pouvoir,
 Qui les faisait brûler, vivre et rouler au loin,
 Comme les feux, les sons, qui sur les tours hantées
 Et les monts fortifiés passent, lorsque les vents
 En lutte dans la nuit ont déchaîné l'orage,
 Et que l'homme, au vallon, écoute anxieux et pâle...

57-72.

Enfin c'est la même délicatesse tragique à refouler
 tout au fond de soi l'étrange souffrance que nul ne com-
 prend, qu'il comprend à peine lui-même.

Bien que son âme en eux vit comme des démons,
 Suscitant, nourrissant d'éternelles douleurs,
 Ce qu'était ce tourment — qui jamais en autrui
 N'eut son image — il l'ignorait, tous l'ignoraient ;
 Et si quelqu'un l'interrogeait, il dirigeait
 Sur lui l'éclat de ses yeux francs, comme pour dire
 Qu'il ne comprenait pas le mal qui le brûlait,
 Et d'un triste regard demandait le silence ;
 Ou il parlait — en mots dont nul jamais n'apprit
 La cause de son trouble ; il tremblait par accès
 D'une passion muette ; ou bien il pâlisait.
 Et ses amis bientôt ne voulurent plus même
 Remuer vainement sa secrète douleur ;
 Car tous ceux qui le connaissaient et qui l'aimaient
 Comprirent qu'un rideau de fer était tendu
 Entre son esprit et son cœur : l'un dans son sein,
 L'autre dans son cerveau, luttèrent inapaisés.
 Les uns disaient qu'il était fou, d'autres croyaient
 Que quelque souvenir d'une vie prénatale
 Faisait du monde où il vivait un purgatoire ;
 Et d'autres disaient que ce mystérieux chagrin
 S'abat, comme une nuit, sous le courroux de Dieu,
 Sur les âmes qui n'ont admis de loi suprême
 Que l'amour.

63-96.

Cette première partie s'arrête subitement.

Justement peut-être parce que cet essai d'analyse personnelle était plus poussé que celui de l'*Alastor*¹, il n'arriva pas à l'achèvement. L'effort d'art fut déjoué par la tristesse de son sujet. Shelley se jugea, s'avoua, dans une note pathétique, trop troublé, trop « morbide ». Et dans une seconde partie, il voulut sortir de soi — peindre plutôt que sa propre âme, celle de ce vieux maître, sage et doux ami, dont il avait connu, en le docteur Lind de Windsor, une terrestre image. Mais la hantise de ce mal intérieur était la plus forte : le maître n'intervient que pour deviner le trouble du disciple,

Le mal des sentiments qui restent sans réponse

et les essais de descriptions objectives ne sont que de frêles enveloppes, laissant percer, en plus frappant contraste, le tourment intérieur :

C'était en la saison où la Terre s'éveille
De son sommeil, comme l'enfant d'un Ange astral
Couvrant ses yeux d'ailes vertes et couleur d'or
Paraît devant sa mère éblouissante et douce
Dont l'air entier semble attendre la voix suave ;
Telle aussi au soleil brillant qui souriait
De la voir se lever, joyeuse, de ses rêves,
La Terre parut, fraîche et radieuse. Au vieux bois
Tout reverdit ; les fleurs comme des feux d'étoiles
Eclatèrent ; et l'herbe au chaud soleil frémit ;
Et les bourgeons marins sous les vagues sereines
S'ouvrirent... Ah ! Combien, qui près d'eux n'ont personne
A aimer, ont aimé une ombre de leur âme,
Entrevue en quelque miroir!...

240-254.

D'ailleurs, comme dans *Alastor*, la plainte se termine en acquiescement ; et le dernier des fragments de cette

1. Et non pas (Dowden, ii., p. 127) « because too remote from the common play of healthy passion » ; il n'est sans doute pas davantage, ici, de souvenirs d'Elisabeth Hitchener (ibid., p. 128) et celui de Harriet est seul nécessaire et suffisant à expliquer certains vers désolés si proches de ceux de *Julian and Maddalo*.

admirable ébauche est un hymne à l'amour, terrible et beau, cruel et bon.

Tu es le vin dont l'ivresse est tout ce qu'on peut
 Désirer, ô Amour ! Et les âmes heureuses,
 Avant que l'hiver prenne à ta vigne ses feuilles,
 T'ont saisi, pour donner de leurs coupes remplies
 Aux milliers qui ont soif de ta rosée céleste !
 Tu es cet éblouissement, quand la mer roule,
 Qui la revêt ; et quand les cieus sont bleus,
 C'est toi qui les emplis ; et quand la terre est belle,
 C'est l'ombre ¹ de ton aile agitée qui pénètre
 Ses déserts, ses montagnes, jusqu'à ce qu'ils portent,
 Comme une claire robe, la Beauté ; l'essor
 De nos tours va moins haut que le tien ; comme un air
 De printemps, qui émeut la forêt endormie
 Et couvre ses rameaux froids et nus de feuillage,
 Tu flottes parmi nous ; et toujours tu implores
 De nous ce que nous devrions te demander ;
 Car les faibles sont seuls à t'offrir à genoux
 Ces cœurs que les forts ont brisés... Et où pourtant
 Chercher un vêtement si tu ne nous vêts point ?

Ainsi, ce qu'il y a de plus curieux dans le fond de ce poème est négatif : Shelley prouve ici, par son propre échec, qu'il n'est plus capable d'écrire un poème d'analyse purement personnelle, et d'ailleurs qu'il ne peut totalement se dégager de lui-même et s'oublier dans son œuvre. Le *Prince Athanase* semble correspondre à une crise de cette faculté d'objectivation que jamais Shelley n'exerça sans effort et sans trouble.

Mais la forme est neuve et belle : — on peut dire d'ailleurs qu'elle progresse et s'enrichit, chez Shelley, bien plus régulièrement que l'idée ou même le sentiment : la *terza rima* en particulier, que Shelley acclimata ici pour la première fois dans la poésie anglaise ², constitue sûrement, par ses enlacements calmes et forts, une beauté métrique que l'*Alastor* n'avait point connue.

1. Au sens shelleyen du mot, déjà vu p. 292.

2. Un pré-romantique, dont Shelley peut dépendre, Hayley, croyait l'avoir employée le premier.

Et voici enfin ce vaste poème de *Laon et Cythna*, l'œuvre capitale, et la seule achevée, de cette année, la plus longue des œuvres de Shelley, celle qu'il croyait, reniant presque son doux *Alastor*, « être son premier appel au public » anglais ¹.

Jamais, du moins depuis *La Reine Mab*, il n'avait fait un aussi grand, un aussi long effort pour échapper enfin au fatal égoïsme d'une âme trop troublée pour ne pas dire à tout propos son inquiétude. Pendant les six mois d'été de 1817, il s'isola dans les environs de Marlow, travaillant en plein air, assis dans sa barque ou appuyé contre un rocher, couvrant ses cahiers de dessins presque autant que de vers; déroband à Mary maintes heures, comme il s'en excusera affectueusement dans sa dédicace; écrivant, dira-t-il à Godwin, dans une lettre admirable de connaissance de soi, « dans une agonie, dans une sueur de sang », emporté par un « enthousiasme immense et soutenu ».

A en croire la Préface — l'une des plus longues et des plus curieuses que Shelley ait écrites — l'auteur voulait, se sentant à un tournant de l'histoire contemporaine, remettre sous les yeux de ses concitoyens la grande lutte qui venait de se livrer à la face du monde, entre l'idéal clairement entrevu par les promoteurs de la Révolution française, et les forces coalisées des folies, des vices, des lâchetés des peuples encore mal préparés à le réaliser. « La Révolution française peut être considérée

1. Elle fut d'ailleurs assez promptement mise sur la sellette des grandes revues: *the Quarterly Review*, vol. xxi (1819) l'attaqua très violemment (l'article était de John Coleridge, camarade de Shelley à Eton) — *the Monthly Review*, vol. lxxxviii. (March 1819) l'exécuta plus sommairement — *Blackwood's Magazine*, vol. iv (January 1819) et vol. vi (Déc. 1819) fut plus équitable et protesta même assez vivement contre la critique de la *Quarterly*.

Le poème eut un certain succès; Medwin se trompait lorsqu'il écrivait que l'ouvrage était « tombé mort-né des presses de l'imprimeur »; le 12 nov. 1818, Leigh Hunt semble bien parler de lui, lorsqu'il dit « le livre de Shelley se vend de plus en plus »; le 24 fév. 1818, Mary R. Mitford en parle déjà dans une lettre.

comme l'une de ces manifestations d'un état d'âme général chez les hommes civilisés, que produit un manque de correspondance entre les connaissances existantes dans une société, et le progrès ou la graduelle abolition des institutions politiques. L'année 1788 peut être prise comme la date de l'une des plus importantes crises produites par cet état d'âme. Les sympathies qui s'attachèrent à cet événement furent connues par tous les cœurs. Les natures les plus généreuses et les plus aimables furent celles qui y prirent la plus grande part. Mais un si haut degré de bien parfait était attendu, qu'il ne se pouvait réaliser. Si la Révolution avait été prospère à tous égards, alors les vices du gouvernement et la superstition perdraient la moitié des raisons qui les font haïr, n'étant plus que des entraves que le captif peut briser du plus léger mouvement de doigt, et ne rengeant plus, de leur rouille empoisonnée, le fond même de l'âme. La réaction causée par les atrocités des démagogues, et le rétablissement de tyrannies successives en France, fut terrible et ressentie dans les parties les plus reculées du monde civilisé. [Mais] pouvaient-ils écouter les arguments de la raison, ceux qui longtemps avaient gémì sous les calamités d'un état social agencé de telle sorte ¹ que l'un se livre à tous les luxes, alors qu'un autre meurt affamé, faute de pain? Peut-il donc, celui-là qui hier encore était l'esclave qu'on foule aux pieds, devenir soudain libéral dans ses jugements, maître de soi, indépendant? Ces qualités sont la conséquence d'habitudes qu'un état de société n'acquiert que par une persévérance obstinée, par une infatigable espérance, par les efforts systématiques de générations entières d'hommes intelligents et vertueux. Voilà la leçon qu'aujourd'hui l'expérience nous apprend. Mais aux premières défaites subies par les espoirs déjà mis en le progrès de

1. Mot à mot « un état social dont les dispositions font que l'un se livre » etc... On reconnaît ici l'intellectualisme exagéré qui rendait la prose raisonnante de Shelley si souvent pléonastique.

la liberté française, l'ardeur fiévreuse qui courait au bien sauta par-dessus la solution de ces problèmes, et pour un temps s'éteignit elle-même devant l'inattendu de leurs résultats. Ainsi, maints sont ceux, parmi les plus enthousiastes et les plus sensibles des adeptes du Bien public, qui furent moralement ruinés par ce qu'une vue partielle des événements leur faisait prendre pour la triste faillite de tous leurs rêves les plus chers. De là vient que la tristesse et la misanthropie sont devenues les traits caractéristiques de l'âge où nous vivons, le remède d'un désappointement qui trouve sans le vouloir un soulagement dans l'exagération même de son désespoir. Cette influence a corrompu la littérature de ce temps de toute la désespérance des esprits d'où elle sort... [Mais] il y a un reflux dans la marée des choses humaines qui amène les rêves naufragés dans un port assuré, quand l'orage est passé. Il me semble que ceux qui vivent aujourd'hui ont survécu à une période de désespoir. »

Avec une perspicacité remarquable, Shelley voyait donc se dessiner un renouveau de foi; il voulait y aider de toutes ses forces : il voulait montrer dans son poème « comment l'amour de l'humanité peut affiner et purifier les élans les plus hardis et les plus extraordinaires de l'imagination, de l'intelligence et des sens; avec quelle impatience il supporte toutes les oppressions qui s'exercent sous le soleil; comment il tend à éveiller l'espoir d'une nation, à éclairer et à améliorer le monde; avec quelle rapidité l'action de cette tendance opère »... Mais, comme sans doute il fallait dans une œuvre d'art concentrer sur un personnage humain l'intérêt du lecteur, Shelley transporta sa « Vision » idéale « du xix^e siècle » sous ces cieux dont la lumière l'attirait, dans la « Cité d'Or » d'on ne sait quel Orient mythique, qui soulèverait l'ardeur de son jeune héros.

Et c'est ici, on le devine, qu'une fois encore Shelley se mettra en scène : son Laon aura sa propre histoire, si peu altérée, dans ses débuts, que plus tard le poète pourra les donner à la bien-aimée comme un fragment

d'autobiographie ¹. Comme Shelley, l'enfant, souffrant de multiples tyrannies, sera assailli de pitiés et de colères frémissantes devant le spectacle du monde; comme lui dans une heure d'inspiration, il concevra le haut espoir de travailler à l'avènement sublime du Juste et du Vrai; comme lui enfin des amitiés tôt déçues le jetteront avec un plus impatient désir vers l'amour.

Et l'amour de son héros sera tel que Shelley devait en 1817 le concevoir — l'amour réputé coupable par de séculaires préjugés : il fit un frère et une sœur de son héros et de son héroïne, sans y insister d'ailleurs, sans faire de cette union incestueuse l'une des causes de l'inimitié qui entourera les jeunes gens, sans arguer ni pour, ni contre, « simplement pour accoutumer le lecteur à la charité et à la tolérance que l'exposition de pratiques très différentes des siennes tend toujours à faire progresser » ².

Séparés ou réunis selon les vicissitudes de leur propagande, ces deux figures d'enfant traversent tout le poème : d'in vraisemblables aventures, fil ténu qui mène tour à tour le lecteur aux sommets de l'air et dans les profondeurs des eaux, se suivent, se répètent, comme les vertigineuses fantasmagories d'un rêve : à peine Laon et Cythna ont-ils résolu de commencer leur œuvre, que le Tyran les sépare : Laon, un temps prisonnier au faite d'une haute tour, est mystérieusement délivré et guéri de la folie qu'a causée son martyre, par les soins d'un sage et doux vieillard — une réplique du Zonoras du *Prince Athanase*; il reprend la lutte; il arrive à temps pour calmer une révolte qui allait outrepasser les limites

1. A. E. Viviani, traduit en italien. Bodleian MS. (inédit.) — Cette partie fut publiée dans le journal de Leigh Hunt, *The Examiner*, dès le 30 novembre 1817, comme si, de l'avis de Hunt, ou de Shelley lui-même, elle était l'une des plus belles du poème.

2. Préface de *Laon and Cythna*. On sait comment sur les instances de l'éditeur Ollier, Shelley finit par faire de simples amis de ce frère et de cette sœur. Clairement, le vrai Shelley de 1817 est dans la première conception, non la seconde. Cf. d'ailleurs p. 32.

d'une révolution juste et bonne; il retrouve, à la tête des partisans de la cité nouvelle, sa sœur aimée. Mais c'est pour la perdre bientôt : car voici que la confédération des Tyrans reprend le dessus : elle triomphe par surprise de l'armée républicaine; Laon va périr quand Laone — le doux nom dont Cythna s'est voilée depuis leur séparation — le fait monter sur un noir coursier; ils fuient; tous deux alors, dans la détresse de la cause générale, goûtent plus délicieusement la joie de leur réunion; et elle lui raconte son histoire — comment sur les ordres du Tyran elle a été entraînée, par un plongeur éthiopien, dans une caverne mystérieuse dont la seule issue est cachée sous les flots ¹; comment elle a eu, elle aussi, sa folie, une folie de tendresses et de rêves maternels, jusqu'à ce qu'un cataclysme vint la délivrer, transformant en un îlot désert cette caverne souterraine; comment enfin, sauvée par les matelots d'un navire qui passait, elle a repris auprès d'eux son saint apostolat; avec les résultats que Laon a vus. Ils viennent tous deux de subir un échec, il est vrai, mais l'ignorance et l'erreur sont choses éphémères, et c'est d'un hymne de confiance et d'amour qu'ils saluent « ce triomphe momentané de la Tyrannie, sûr indice de sa chute inévitable et définitive ² ». Désignés par les ministres d'une religion sanguinaire comme les victimes d'apaisement qu'il faut offrir à un Dieu courroucé, traqués par les peuples fanatisés, ils voient s'approcher pour eux le mystère de la mort, Laon décide d'aller se livrer à ses ennemis pour sauver Cythna; mais comme il est déjà sur son bûcher, voici qu'une seconde fois paraît le grand cheval noir; c'est Cythna; au mépris de la foi jurée, on s'empare d'elle, on l'attache aux côtés de Laon; ils meurent. Mais c'est pour se retrouver dans un paysage élyséen, où des anges de feu, guidant des nefs de nacre, les mènent au Temple du Génie dū Bien ³.

1. Asia et Ione occuperont encore, dans *Prométhée*, une caverne de ce genre.

2. Préface.

3. Tout se tient, tout s'annonce ou se fait écho, dans ce long

On devine, même à ce trop bref résumé de l'intrigue comment ce qui avait voulu être une épopée symbolique et presque d'histoire, dérivait naturellement vers la poésie d'aveu et d'idéal tout personnels.

Shelley quelque provocation qu'il y ait reçue des circonstances, ne veut plus faire œuvre de propagande et de dissertation : « Je n'ai point essayé du tout de préconiser les motifs que j'aimerais substituer à ceux qui à présent guident l'humanité par une argumentation méthodique et systématique; je ne veux qu'éveiller les sentiments qui feront voir au lecteur la beauté de la vraie vertu, et qui l'inciteront à ces études qui m'ont amené à ma foi morale et politique — à la foi de quelques unes des plus sublimes intelligences que le monde ait vues ».

Shelley est donc bien revenu de son intellectualisme d'antan; et c'est là l'intérêt capital de cette œuvre pour notre étude. Elle marque le triomphe définitif, conscient et consenti cette fois, de la préoccupation artistique sur toutes les autres. Déjà, dans une humble note, s'esquisse la croyance du poète en la vertu éducative de la Poésie : « Il peut y avoir un élément de progrès dans les œuvres d'imagination »¹. Il ne développe pas

développement thématique qu'est l'œuvre de Shelley. Et ces dernières strophes de *Laon and Cythna* contiennent le germe de l'étonnante fantaisie *The Witch of Atlas*.

Toutes les sources de *Laon and Cythna* n'ont pas été explorées : celles qui l'ont été paraissent peu sûres et peu importantes : la fête de la Fédération du V^e chant rappelle son modèle français, et l'idéale peinture des *Ruines* de Volney; la grotte où Cythna est enchaînée, — comme la caverne d'Asia dans Prométhée, — peut être due à un souvenir de *The Cave of Fancy* de Mary Wollstonecraft; les échos de Byron, et certains prétendent, de l'*Imagination* de notre Delille, semblent peu discernables. Il n'est pas aisé de dire si des récits de voyages ont précisé pour Shelley le sens des noms mystérieux d'Othman (V), du maître d'Idumée (VI), de la mer d'Oman (VII), d'Oromaze (X), qu'il avait dû trouver dans la *Bibliothèque Orientale* de D'Herbelot.

1. Car c'est ainsi qu'il faut comprendre la note d'un libellé un peu étrange : « There may be an element of perfectibility in works of fiction. »

encore sa pensée — cela sera l'objet, dans quelques années, de sa *Defense de la Poésie*; mais partout on sent que son souci d'art est basé sur une foi implicite en la douceur, la force et la richesse qu'apportent à l'âme, bien plus que les notions d'une vérité toujours relative, les beautés de l'image et du sentiment.

C'est pourquoi le sens insinuant, subtil, des choses de la nature semble avoir encore gagné depuis l'*Alastor*. Et notamment cette sorte d'hyperesthésie dont Shelley pouvait se vanter, cette faculté de divination des plus vastes comme des plus menues énergies du monde extérieur, se tourne plus volontiers maintenant, comme par une attirance tragique, vers les splendeurs mouvantes de l'eau. A plusieurs reprises, Shelley revient à ce « vert silence de la mer » où il rêve de voir, où il verra en mourant,

le ciel lancer des rayons d'émeraude
Dans les lacis entremêlés de maintes vagues,
Comme au soir le soleil dans les bois d'acacias.

VII, 11.

C'est pourquoi encore le nombre est croissant, dans *Laon et Cythna*, des images qui impliquent personnification de sentiments, de moments du jour, d'aspects du ciel et de la terre.

On a remarqué que bien loin d'avoir été le propre de l'âge dit classique, la multiplication et la surcharge de ces images avaient été l'un des premiers signes du renouveau romantique¹. C'est que ce qui avait été système et tradition dans l'école française, — simple baptême d'usage, conférant à toutes abstractions venues des lettres majuscules et quelques maigres épithètes — redevenait conscient de sa propre raison d'être, et que, comme jadis aux regards émerveillés d'un Spenser ou d'un Milton, les allégories prenaient forme, figure et

1. Morel. Thomson, pp. 444-455. — Gestre, *La Révolution Française et les poètes anglais*, pp. 310-314.

consistance aux yeux rafraîchis des romantiques. D'ailleurs la personnification chez eux n'est ni purement visualiste, ni même astreinte aux règles logiques : elle comporte des notations de sentiment et des incohérences qui en font une impression plus qu'une peinture ; cela est vrai souvent de Shelley ; ses images n'ont pas l'élaboration froide et voulue de l'allégorie ; leur richesse même les trouble, elles sont noyées dans leur propre flot ; ciel et terre s'y mêlent souvent, comme lorsque le poète célèbre

La robe constellée du Printemps tout en fleurs ¹ ;

surtout il sait y mettre l'épithète d'émotion qui vient voiler, estomper, faire vibrer, un contour trop fixe et trop dur :

Printemps ! D'espoir, d'amour, de jeunesse et de joie
Emblème ailé ! O toi si clair, si bon, si beau !
D'où viens-tu quand avec le deuil du sombre Hiver,
Tu partages ces pleurs qui passent en sourires ?
O Frère de la Joie, Enfant qui conservas
Le sourire mourant, tendre et doux, de ta mère —
De l'automne, à qui tu viens porter sur sa tombe
Fraîches fleurs, et rayons tout semblables aux fleurs,
D'un pas léger qui ne dérange point les feuilles, son linceul...

IX, 22

Mais Shelley n'est point exclusif. Et, à cet égard encore, il semble vivre trente ans avant ses contemporains : il n'a point écouté les protestations des avocats du style simple, les détracteurs de l'imagination fantaisiste — *Fancy* ; une page curieuse de sa préface se moque de ceux qui voudraient « dégoûter leur public suivant des règles de critique », et prêche contre eux le respect de l'inspiration ; il veut donc ignorer le manifeste des *Ballades Lyriques* et la préface que Wordsworth vient d'écrire pour son édition de 1815² ; et il lui plaît encore

1. « The blosmy Spring's star-bright investiture » IV. 32.

2. Ce fut le point de départ d'un des thèmes les plus rebattus

de voir la solitude sous les traits d'un étrange magicien,

les lieux toujours hantés
Par les plus doux des vents du ciel, qu'a transmués
En musique, la baguette de la Solitude,
Sorcier aux yeux hagards, VI, 23.

il lui plaît de donner au Crépuscule le geste d'une femme

Qui tisse au front de l'est sa guirlande sereine,
VI, 17.

au Matin le geste de l'esclave qui

défait

Le dernier voile de la Nuit.

VI, 54.

Et ces visions-là sont très classiques : elles ont le calme, la fraîcheur, souvent la fixité, d'une impression des yeux, non plus l'agitation d'un émoi, ou d'une impression des sens « obscurs » ; elles font volontiers appel à l'art plutôt qu'à la nature, au sens où ces deux mots s'opposaient dans la critique du XVIII^e siècle. Shelley, si extrême en matière intellectuelle, adoptait ainsi, de plus en plus, en matière artistique, une position moyenne : il ne refusait aucun des secours que la tradition littéraire pouvait lui fournir, si ce n'est justement l'ambition de devenir à son tour auteur de programme et chef d'école¹ ; aussi bien l'artiste le plus pur est-il celui qui aime le moins faire de théorie à propos de son art.

de la critique anglaise au dix-neuvième siècle. Cf. Coleridge, *Biographia Literaria*, ch. IV et XIII ; Leigh Hunt, *Imagination and Fancy* ; Emerson, *Poetry and Imagination*, Ruskin, *Modern Painters*, III, II, 3 et 4.

1. Il est très significatif qu'on ne puisse, avec quelque rigueur, le rattacher à aucun des deux partis qui, justement à cette époque, réveillaient autour du nom de Pope la vieille question de la supériorité de l'Art ou de la Nature, et des images empruntées à l'une ou inspirées par l'autre. Cf. *Blackwood's Magazine*, July 1819, pour un résumé des deux thèses de Campbell et de Bowles ; Beers, *A History of Romanticism in the 19th Century*, pour une étude de cette controverse sur Pope, si curieuse.

Tendance vers un art plus visuel et objectif — tendance aussi vers un art plus humain. Ici s'affirme presque à chaque page, à côté des trouvailles de l'artiste, le don plus spontané des grands poètes, la faculté délicate de dire des mots d'âme, les mots profonds des vrais instants de tendresse et de passion.

La dédicace est un morceau rare dans la poésie de Shelley pour un certain charme conjugal, pour cette courtoisie d'époux aimant, qui sait oublier la légitime fierté de l'auteur, et présenter l'œuvre immense de toute une saison comme une faible compensation de l'abandon où il a dû laisser l'épouse :

Ma tâche de l'été est donc finie, Mary,
Et je reviens à toi, vrai foyer de mon cœur,
Comme à sa Reine Fée un chevalier vainqueur,
Maître d'un beau butin pour son palais de rêve.
Et ne dédaigne point, — avant que mon nom brille,
Étoile au firmament de ce monde mortel,
S'il peut jamais percer l'ombre de sa naissance —
De me voir accoupler sa prémice incertaine
A ton nom bien-aimé, Enfant d'amour et de lumière !

Ce labeur qui t'a pris des heures si nombreuses
Est enfin terminé — le fruit est à tes pieds !
Ni là où les forêts, pour former un berceau
De branches enlacées, mêlent leur confusion ;
Ni là où, résonnant comme maintes voix douces,
Les cascades sautent parmi des îlots verts,
Qui à ma barque solitaire offraient l'asile
Solitaire d'arbres moussus et d'herbes folles,
On ne me verra plus, — mais près de toi où mon cœur fut toujours .

Déd. 1 et 2.

Exigences de femme, caresses de mère, Shelley sait maintenant dire tout cela : jamais sans doute la joie naïve, étonnée, presque joueuse, des très jeunes maternités, ne s'est aussi admirablement exprimée que dans le rêve de Cythna — dont nous citons la fin, l'envol :

Il semblait que ses yeux déjà m'allaient parler ;
 Et des sons tout inarticulés, mais très doux,
 Se formaient sur sa lèvre, — ah ! ils étaient si doux
 Qu'ils devaient avoir quelque sens ; et de ses doigts
 Elle touchait les miens ; et nos pouls calmement
 Se répondaient pendant notre sommeil ; un jour
 — Je me sentais très heureuse dans ma retraite —
 Nous jouions avec des coquillages dorés,
 Enfants toutes les deux, tissant des ailes pour le cours constant des heures.

Il me sembla qu'avant la nuit ses yeux pâlis
 S'étaient lassés de joie, fatigués de plaisir,
 Et sur le sol nous nous couchâmes, sœurs jumelles
 Sur le sein d'une même mère... Et depuis lors
 Elle a fui — ainsi que ces claires illusions
 Qui hantent l'eau d'un lac, quand une lune rouge
 Au ciel s'attarde avant d'éveiller la tempête —
 Et bien que ce fût là la mort d'un songe vide,
 Cette perte frappa mon cœur abandonné plus que toute misère...

VII. 21-22.

Caresses de mère, regards d'enfant, ébauches de gestes humains chez les bêtes : partout se manifeste une préférence marquée pour les plus faibles êtres, pour les plus humbles mouvements de vie, pour les choses qui éclosent et les langages encore inexplicites :

Les plus pures enfants d'ici-bas, jeunes, belles,
 Leurs doux yeux enchâssant les pensées qui vont naître...

VIII. 29.

J'ai surpris plus d'un son ami, dans maint langage
 Qui n'avait rien d'humain : souvent le solitaire
 Rossignol m'a répondu de son chant très doux,
 De son berceau de lierre, où j'étais assis, pâle
 De douleur, et soupirant ; de mainte vallée
 Les antilopes accourues à leur repas
 M'ont parlé en des sons heureux, des mouvements
 Aussi clairs que nos mots...

X. 2.

Ainsi la tendresse, qui est à la fois affinement et extension de l'amour, est ici partout. Et l'amour humain

lui-même s'est intensifié : ce n'est plus du tout l'amour d'imagination, l'amour de l'amour, chanté dans *Alastor*. C'est bien encore un peu l'amour insatisfait : et l'épigraphe, pris à Pindare, dit encore le désenchantement :

Toutes les joies que notre race peut atteindre
Il les a possédées à leur pleine mesure ;
Mais que ce soit à pied ou sur un vaisseau, nul ne trouvera jamais
La route merveilleuse qui mène aux fêtes des Hyperboréens !...

Pyth. X.

et dans sa dédicace si affectueuse, Shelley se plaint encore

Que l'amour soit un piège et un fléau
Pour qui cherche en un seul toutes les sympathies.

Déd. 6.

Mais surtout c'est l'amour triomphant, au sommet de ces forces de joie, un amour que Shelley décrit maintenant (on l'a trop peu remarqué, sous l'accablante profusion de ses images) avec une franchise admirable d'audace et de réserve encore : il y a, sur ce difficile sujet, dans le sixième chant de *Laon et Cythna*, un morceau qui par son acuité de sensation, son élan de transport amoureux, son vertige conscient de passion, est bien l'une des choses les plus prodigieuses qui se soient écrites ¹. C'est après l'échec des deux héros

Toutes choses aux purs sont pures!... Un oubli
Enveloppa nos cœurs, et la ruine effroyable
Des grands espoirs publics soudain ne toucha plus
Ces êtres, par le cours des ans liés à eux...
Une force, une soif, un savoir, qui toujours
Coulent sous les pensées — comme fait la lumière
Par delà l'air dont elle vêt les nues de grâce —
Descendirent sur nous, assis là, en silence,
Sous les étoiles d'or du clair ciel azuré...

1. Il n'est pas d'une intelligence évidente et d'un accès facile (Cf. la traduction de Rabbe, pp. 224 esq.)

De tels passages répondent péremptoirement, ce me semble, à l'idée exprimée par certains (Peacock) que Shelley était incapable de vraie passion.

— Ce silence qui suit la parole en déroute,
Quand le cœur ne parle qu'en soupirs et en larmes,
Quand l'amour éperdu, avide, boit les pauses
Entre les mots inexpressifs... Les jeunes ans
Côte à côte vécus, leurs espoirs et leurs craintes,
Et le sang qui coulait le même en nos deux êtres,
Et cette parenté des traits qui rend plus chers
Les penses exprimés par eux, jusqu'à nos noms,
Tous les moments ailés qu'un souvenir muet évoque,

Parlaient enfin ! — Avant que leur voix se perdit
La nuit se fit humide et sombre et par un trou
De la ruine où nous reposions, vint du marais
Un météore errant ¹, poussé par quelque vent
Sauvage, qui pendu au dôme de verdure
Lui donna un reflet faible et pâle ; et le chant
Des rafales où s'agitaient ses cheveux bleus
Jetait d'étranges sons par les feuilles tremblantes —
Lumière merveilleuse et musique surnaturelle...

La lueur révélait notre couche de feuilles,
Et les bras lumineux de Cythna, et les nœuds
De doux cheveux ployant, sous leur poids ajouté,
Mon cou plus près du sien, et ces yeux plus profonds
— Pareils aux feux jumeaux qu'un astre voit bouger,
Immobile lui-même, en une source obscure —
Qui nageaient dans le flot muet de nos extases,
Ce front de marbre et ces lèvres avides — roses
Toute pâles de leur parfum, que le Printemps vient d'entr'ouvrir...

Vers son lointain marais partit le Météore...
Et la palpitation de nos veines un temps
Fut suspendue ; puis je sentis le sang ardent
Qui courait en son corps se mêler à mon sang
Et se déverser sur mon cœur ainsi qu'un feu...
Un brouillard couvrit tout, la langueur d'un profond
Evanouissement muet de joie. Peut-être
Ces âmes désunies l'ont connu qui s'élançant,
Unies enfin, du fond du songe obscur et pâle de la vie...

Etait-ce un seul moment, qui sut confondre ainsi
Toute pensée, tout sens, toute émotion, en un

1. Il serait vain, croyons-nous, de chercher quel symbole précède luit en ce météore, il n'apporte ici qu'une note suprême de mystère, de lumière d'au-delà. Cf. même rôle dans *Marenghi*.

Seul pouvoir ineffable, et qui nous préservant
 Contre nos propres yeux trop froids, nous engloutit
 Dans un immense oubli, un oubli éperdu ¹,
 De tumultueuse tendresse? — Ou bien des siècles,
 Des âges assez longs pour que soleil ou lune,
 Saisons, humanité, s'y sentent transformés,
 Nous avaient-ils laissés, seuls sur terre, à la crainte et au temps insensibles?

Je ne sais... Que sont donc ces baisers dont le feu
 Etreint d'une langueur le cœur pâmé, ces membres
 Aux membres enlacés? Qu'est ce souffle haletant
 De la vie rencontrant la vie, quand les yeux vagues
 Nagent au fond des pleurs d'un grand nuage obscur,
 Sous la caresse? Et qu'est cette force impérieuse
 Qui entraîne le cœur au pic vertigineux,
 Où roulent, dominant le monde, ces vapeurs
 Qui fondent deux êtres tremblants en une même âme paisible?

C'est l'ombre qui toujours, non vue, mais bien sentie,
 Flotte au-dessus de notre aveugle humanité;
 Et dont les divines ténèbres demeurèrent
 Sur la verte retraite, où couchés dans la paix
 Nos deux corps s'étreignaient, jusqu'à ce que la nuit
 Et puis un jour encor, fuirent du ciel changeant...
 Alors je vis et je sentis.

VI, 31-37.

Peut-être trouvera-t-on qu'en effet Shelley souvent ne voit plus, ne sent plus, comme notre commune humanité; que sa subtilité d'impression, son souci de sonder les mystères, de dire l'inexprimable, de dépasser la pensée, l'éloignent trop de nous. Remarquons pourtant combien cet effort devient, de plus en plus, un approfondissement intérieur, fier de sa connaissance de soi, dédaigneux ou incrédule à l'égard des sagesses du dehors, des vaines théories; quelle que soit l'aptitude du lecteur à suivre Shelley dans ce domaine du sub-conscient où de plus en plus son génie se complait, le chemin qui y mène est nettement indiqué : il se détourne de l'intellect, il passe par le cœur, par le culte de ses menues

1. C'était déjà l'expression d'un roman de jeunesse. Cf. p. 27 n.

sympathies, de ses moindres délicatesses. Et un très beau vers, admirable d'humilité et de fierté encore, proclame cette faillite du rationalisme :

La sagesse manquant, l'amour m'a rendu sage.

IX. 34.

Les catégories toutes faites, décrétant le juste et le bien à l'avance, lui ont paru insuffisantes ; la suprême règle de conduite c'est l'incessant effort vers la calme et aimante possession de soi-même et de tout ce que le monde enclôt de beauté et de vie :

Mon âme fut le livre où je me suis fait sage
De toutes humaines sagesse. Ses retraites
Que j'explorai de part en part comme une ruine,
Me confièrent la charge enfin de leurs secrets :
Un seul esprit, miroir de tous, vague immobile
Dont la paix réfléchit toutes mobilités —
L'amour et la nécessité, la vie, la tombe,
La sympathie, sources d'espérance et de crainte ;

La justice, la vérité, le temps, toute la sphère de ce monde !...

VII. 31.

Tout l'enseignement de Shelley est dirigé désormais dans ce sens ; — car il sent sa pensée assez mûre pour oser prescrire, et son idéal de vie intérieure est définitivement arrêté ; et le lecteur qui demande à la poésie autant ou plus de sagesse que de beauté, trouvera ici maintes formules admirables de l'individualisme Shelleyen : cet individualisme trop orienté vers l'avenir, trop éclairé par une riche expérience, trop animé enfin par un véritable instinct d'espérance et de sympathie, pour être jamais routinier, intolérant, ou grondeur :

Sentir la paix d'un sort content de soi ; connaître
Toutes les sympathies, n'en outrager aucune ;
Dans les retraits obscurs des sens et des pensées,
Attendant le coucher du clair jour de la vie,
Sourire aux côtés de la joie, — ou, près d'une autre,
Baiser les pleurs amers aux joues de l'infortune ;
Vivre comme si vivre et aimer n'étaient qu'un !...

VIII. 12.

Ne te reproche rien, mais connais-toi toi-même,
 Sans haine pour le crime d'autrui, sans horreur
 Pour le tien. C'est le noir culte de l'égoïsme,
 Qui lorsque nos pensées, nos actes, ne sont plus,
 Exige encor des pleurs, et du sang, et des cris —
 O vaine expiation ! — Demeure en paix. La mort
 Détient le passé ; tout l'avenir est à toi :
 L'amour, la joie, feront du cœur le plus souillé
 Un paradis de fleurs où la paix bâtira son nid.

VIII. 22.

Certes on sent bien que cette immense patience, et cette immense pitié, s'adressent au poète lui-même autant qu'aux autres : il sait maintenant qu'il a fait souffrir, — sans le vouloir d'ailleurs plus que bien d'autres coupables ; et c'est un peu contre ses propres souvenirs qu'il se défend, lorsqu'il prêche ainsi la vanité du remords, la paix avec soi-même, le souci de l'avenir, la recherche de la joie. Désormais le mal lui semble appeler la compassion et l'oubli bien plus que la révolte : car il n'y voit plus la conséquence néfaste de quelques volontés tyranniques ; avec tous les grands penseurs, il reconnaît que le mal et la mort vont de pair, que le mal est comme un sceau que la mort met sur nous dès cette vie, et que l'un comme l'autre ne se combattent guères qu'avec une acceptation résignée.

Qu'appellez-vous Justice ? Et qui donc n'a jamais
 Dans le secret du cœur voulu le mal d'autrui ?
 Etes-vous donc tout purs ? Que celui-là s'avance
 Qui m'entend sans trembler ! — Et s'il en est, doit-il
 Outrager et tuer ? Ses yeux pourraient s'emplir
 De l'indignation feinte de l'hypocrite ?
 — Las ! il n'est donc pas pur ! Le vouloir éprouvé
 De la vertu le sait : la justice est l'éclat.
 De l'amour, et non point la vengeance, ni la terreur, ni la colère !

V. 34.

Les hommes n'ont qu'un cœur,
 Et tous pensers mortels ont un même foyer.
 Ne rougis pas de ce qui peut mettre sur toi
 La tache d'un crime fatal ; c'est là le sort
 Qui fut, qui peut ou qui doit devenir, le tien,

Celui du genre humain ! Car vous êtes la proie
 Que le Temps marque ainsi pour le tombeau vorace,
 Toi, tes pensées, le monde, et tout ce grand effort
 Dont vous attachez les chaînons de l'éternelle vie !

VIII. 19.

C'est encore une transformation des thèses sociales de Shelley, qui lui fait voir dans la prostituée, non plus la victime d'une institution — celle du mariage — comme il l'avait dit en 1813, mais la victime d'un sentiment, de l'orgueil humain ; le plaidoyer qu'il fait maintenant pour elle tient en deux vers d'une délicate réserve et d'une profonde clairvoyance : « belle épave », en dit-il,

Belle épave sur qui le monde souriant
 Jette avec bruit la rédemption de sa malice ¹.

IV. 22.

Et de même tout l'agnosticisme de Shelley s'est attardé ; il n'a presque plus rien conservé des allures agressives d'autrefois. Le « There is no God » de *La Reine Mab* est devenu un « What then is God ? » (VIII. 5) Et la réponse qu'offre maintenant Shelley est un milieu curieux entre la négation moqueuse des intellectuels du XVIII^e siècle et la respectueuse inquiétude des penseurs du XIX^e.

Un sophiste rêveur aura vu
 L'ombre que projetait son âme peu à peu
 Emplir le firmament et assombrir la terre...
 Et le songe eût été innocent...

VIII. 6.

... mais d'autres sentiments, la crainte et la haine, ont fait de cette image une cruelle idole. Ainsi Shelley ne reconnaît plus dans l'idée de Dieu une invention systématique et intéressée ; elle sera désormais pour lui une extériorisation, naturelle et innocente en son principe, de ce qu'il y a dans l'âme humaine — Tennyson ajoutera, de ce qu'il y a de plus élevé et de plus harmonieux.

1. Encore un cas d'involution de pensée : l'insulte, jetée par le monde au coupable, rachète la faute de ce dernier.

Que trouvé-je sur les hauts lieux,
Sinon toujours comme un reflet de moi, chantant des hymnes?

In Memoriam.

Même attitude, plus anxieusement désireuse d'affirmative, en face des théories du progrès, de l'immortalité personnelle, du sens de la vie humaine, et de toute vie.

C'est dans leur propre cœur que les bons trouveront
Le garant de l'espoir qui les a rendus grands :
Et si quelque ombre envieuse intervient par instants
Entre l'effet et lui, voici qui le soutient :
Celle qui au passé toujours lie l'avenir,
La Nécessité qui, dans sa force inconsciente,
Joint à jamais le mal au mal, le bien au bien,
En d'étroites unions que nul pouvoir ne rompt : —
Chacun engendrant son semblable, et rien ne les pouvant disjoindre

Les bons et les puissants des âges disparus
Dorment dans leurs tombeaux, — les innocents, les libres,
Poètes et héros, et sages triomphants
Qui laissent après eux l'habit de majesté
Dont notre monde nu se revêt et se pare ;
Nous sommes ce qu'ils furent, nous mourons, laissant
L'amour, l'espoir, la vérité, la liberté,
Dont leurs puissants esprits auront conçu les formes,
Prêts à être la règle et la loi des âges à venir :

Que le gazon soit donc amassé sur nos cendres,
Fût-ce en nos jeunes jours !... Que nôtre soit le sort,
Quel qu'il soit, qui suivra l'apaisement du sang
Dans le réseau des veines ; que les sens, l'esprit
Passent loin de notre être et ne soient plus comptés
Parmi ce qui existe ; et que ceux qui viendront,
Ceux pour qui notre ferme vouloir aura fait
Un paisible héritage et un destin glorieux,
Insultent de leurs pas insoucians notre commune tombe !

Nos idées, nos actions, notre vie, notre amour,
Notre bonheur, tout ce que nous aurons été,
Doivent à jamais vivre, et brûler, et agir,
Quand nous ne serons plus : l'univers aura vu
Un exemple de paix ; et comme un lieu serein

Et charmant, revenant aux yeux d'un pauvre fou,
Après maintes années, scène douce et touchante
D'une jeune espérance, apparue tout à coup,
Eteint son long délire, ainsi les hommes garderont ton souvenir...

Cependant que nous deux, aimée, devons mourir;
Et que les sens et la raison, beaux enchanteurs
Mais qui ne peuvent rien sans l'espoir, voudraient dire
A qui cherche au delà des tombes : « Désespère !
Car ces yeux, ces lèvres, ce sang, semblent dans l'ombre,
Hideusement s'évanouir ; et nul sommeil,
Peuplant cet air stagnant de calmes rêves d'or,
N'y peut baigner nos yeux obscurcis et flétris
Dans la joie ; mais là tout est insensible mort, ruine profonde et noire ! »

— Rêves aveugles ! La raison ne peut savoir
Ce que le sens ne perçoit point, ce que l'esprit
N'a point connu. Le monde est plein d'illusions ;
Le mal, la crainte, la douleur... D'où vient la vie ?
Pourquoi ? Comment ? Et quel muet pouvoir accorde
L'être à chaque astre, à chaque bête, à chaque fleur ?
Ou même à ces pensées ?... Approche-toi ! Je tresse
Une corde que je ne puis rompre ; et je suis
Plein de rêves trop prompts et forts pour un seul cœur humain !
IX. 27-30, 32-33.

Shelley l'avait compris, disait-il dans sa lettre à Godwin¹, depuis longtemps : « s'il était fait pour quelque chose d'étranger au sort commun du vulgaire, c'était pour saisir des distinctions de sentiments raffinées et profondes, relatives soit à la nature extérieure, soit aux êtres vivants qui nous entourent ; et pour exprimer les idées que lui suggérerait la contemplation de l'univers matériel ou moral, en son ensemble. » Et l'on ne saurait mieux dire pour caractériser le charme durable de maintes parties de *Laon et Cythna*. Mais le poète ajoutait bientôt : « Malgré tout, il faut bien que je m'avoue conscient, dans tout ce que j'écris, de l'absence de cette tranquillité qui est l'attribut, l'accompagnement d'une vraie force. »

1. 11 déc. 1817.

Et en effet c'est là le défaut capital, omniprésent, de cette œuvre : elle se ressent trop des angoisses et des irritations de cette période de la vie de Shelley pour avoir le repos d'une véritable beauté.

Tout y marque la fièvre, le trouble, une atmosphère de combat.

Il y a des répétitions d'abord — des répétitions de visions et de mots, qui rappellent tour à tour les cris réitérés de la colère ou les plaintives litanies de la souffrance : non seulement toutes les notes frappées dans l'admirable ouverture, dans le récit de la lutte symbolique de l'aigle et du serpent, sont entendues à nouveau, maintes fois, dans les onze chants qui suivent ; mais le deuxième chant reproduit souvent au nom de Laon ce qu'en son propre nom Shelley avait rapporté dans sa dédicace ; il y a deux folies, deux prédications, deux renouveaux d'espoir, deux semblables défaites, deux soudaines apparitions du noir coursier de Cythna ; le lecteur se sent entraîné dans un tourbillon de redites ; et le détail même de la forme donne cette impression : il y a des mots simplement répétés, à la rime ¹ ; il y a même, à deux strophes de distance, un même alexandrin, dont on ne sait pas au juste si le fidèle écho est bien voulu par l'auteur ².

D'ailleurs l'agitation de la pensée est expressément avouée partout : les héros, comme l'auteur, vivent dans une « trouble rivière d'esprit que les visions du rêve cachent dans un abîme obscur » ³ où les « multitudes indomptées des idées » ⁴ passent avec « la rapidité d'un cyclone » ⁵ — et l'on pourrait multiplier les citations de ce genre ; dans cette fièvre, comment s'étonner que les contradictoires souvent se côtoient, que les épithètes

1. III, 31. — VI, 3 et 14. — IX, 34. — X, 5 et 8.

2. VII, 23 et 25.

3. III, 1.

4. II, 4.

5. III, 22.

souvent protestent, en d'intraduisibles imbroglios d'impressions : « fondest fear »¹, « desperation's hope »², « hair dispread like the pine's locks upon the lingering blast »³.

Dans le tumulte du présent, d'anciennes préférences semblent revenir à la surface; et tel passage peint ici Laon, affamé sur sa tour, se penchant au-dessus de l'abîme, pour porter la dent à un cadavre qu'on y a suspendu et qu'il croit soudain reconnaître pour celui de Cythna⁴; et tel autre montre la Peste embrassant Laon de ses lèvres livides, et s'entourant solennellement du cercle de ses enfants morts⁵; — pures visions de cauchemars, dignes des premiers romans « frénétiques. »

Les pensées globales, dont les multiples échos sont réfléchis les uns sur les autres, et les curieuses involutions qui en sont la marque dans le style, règnent ici partout. « Le malheur et le crime s'enseignent l'un à l'autre un culte réciproque » et « les hommes prenant la vie en horreur courent à ces maux-là mêmes contre lesquels ils cherchent un refuge dans ce qui suit la mort »⁶. Des femmes affolées sont « chassées par les cris de leur propre terreur »⁷. La voix de Laon « est gagnée à son tour par la quiétude qu'elle répand autour d'elle »⁸. — Les attaches de cette pensée sont souvent si nombreuses, que les liens grammaticaux marqués par la ponctuation peuvent à tout instant être modifiés sans que le sens ainsi altéré cesse d'être acceptable; nulle part plus que

1. Déd. 11.

2. VI, 8.

3. VI, 21.

4. III, 36.

5. VI, 48 et 57.

6. II, 7. — Ceci est d'ailleurs un écho de ce qui précède, à quelques strophes d'intervalle, et qui montre la même pensée subtile :

Slaves who loathed their state,
Yet, flattering power, had given its ministers
A throne of judgment in the grave.

(II. 3. Cf. note de B. Forman.)

7. VI, 2.

8. V, 47.

dans *Laon et Cythna*, les visions de Shelley n'ont cette apparence d'assemblage kaléidoscopique, qu'une légère secousse suffit à détruire, et à reconstituer sur d'autres bases ¹. On s'est étonné de la richesse des discussions de

1. Nous n'en finirions point de citer tous les exemples : rappelons-en un, en signalant simplement les autres : le point final qui paraît dans toutes les éditions de Shelley et de Mrs. Shelley à la fin de la strophe 30 du VI^e chant (traduite plus haut p. 372).

We sate in silence there
Beneath the golden stars of the clear azure air.

est généralement interprété comme un simple arrêt métrique, le « in silence » de l'avant-dernier vers étant repris au début de la strophe suivante, en écho prolongé

In silence that doth follow talk that causes... etc...

Mais M. B. Forman a pu l'accepter comme arrêt grammatical, et faire du second « In silence » le complément d'un verbe qui ne paraît que neuf vers plus loin, au début de la strophe qui suit (« Had found a voice. ») Il importe peu, pour notre argument que l'interprétation de M. Forman soit étrange — alors que lui-même a reconnu, (I. 50.), la valeur purement métrique du point final de certaines strophes. Matériellement, son sens est possible, et cela suffit à prouver ces multiples possibilités d'attaches dont nous parlons. Cf. les autres cas : Déd. 7. — I. 23. — II. 59. — III. 9. — VI. 7 etc...

Dans certains cas, des mots eux-mêmes ont pu être changés, sur la proposition de tel ou tel critique, sans que le sens fût amélioré de telle sorte que la correction désormais s'imposât, mais sans non plus que le texte ancien parût repousser tout essai d'amélioration. Et certains peuvent continuer de lire « A lost and dear possession », « Gestures and looks, such as in whirlwinds bore », « faithless to the fear yet unbetrayed », « When then had fled », etc... quand d'autres préfèrent « A last and dear possession » (V. 42), « such as in whirlwinds lour » (VII. 7), « faithless to the few yet unbetrayed » (X. 12), « When they had fled » ou « When there had fled » (XII. 15).

De même ordre sont les nombreuses difficultés grammaticales qu'une lecture lente et froide rencontre dans ce poème tumultueux : jamais Shelley ne traita plus cavalièrement les règles de l'accord : bien hardie nous paraît la critique qui voit des infractions délibérées à la morphologie usuelle, dans l'oubli des désinences propres aux personnes du verbe; « Walked pour walkedst » Déd. 7. — « And thou which... *hath* » V. II. — « when the red moon on high *pause*. » VII. 22. — et l'on saisit maintes fois sur le vif la tendance qu'a une cascade de compléments

critique textuelle que des œuvres si récentes ont déjà soulevées, mais il faut voir là autre chose qu'un simple résultat de négligences d'auteur, ou d'éditeur ; il y a à cette incertitude verbale une profonde raison : aucun

dont le premier terme est au singulier, à s'agglomérer dans la pensée du poète, et à entraîner un verbe ou un adjectif possessif au pluriel. « A flush of gnawing fire... *their* food and dwelling » IV. 29. — « both the hearts whose pulse in joy now *beat* together. » V. 48.

C'est le même style synthétique qui permet à Shelley de prodigieuses inversions

And the swift boat the little waves which bore
Were cut by its keen keel tho' slantinghy

(où M. Forman croit à une transposition accidentelle. III. 34) ou des raccourcis d'expression indéchiffrables à un examen analytique :

One without doubt or dread
Came to the fire, and said : « Stop, I am he!
Kill me! » They burned them both with hellish mockery.

X. 47.

(où une critique exacte a cherché en vain, soit à mettre Laon sous ce *he* mystérieux, soit à changer le *one* en *two* pour expliquer le *both*. Cf. les excellentes notes de A. C. Bradley. *Modern Language Review*, October 1905), ou des appositions qui restent en l'air, comme un écho tardif ;

In wild surges with the lake were blended :
Our bark hung there, as on a line suspended
Between two heavens, that windless waveless lake.

XII. 40.

Les mots de pure impression, et qu'on ne peut prendre au pied de la lettre, si l'on veut les comprendre, se présentent aussi à tout instant. Lorsque Shelley nous parle du pauvre serpent « *lifeless, stark and rent* », dans les serres de l'aigle, il ne faut pas se scandaliser si plus loin nous retrouvons ce serpent en vie ; mais il ne faut pas non plus expliquer lourdement que *lifeless* est ici synonyme de *exhausted* : l'impression de mort est tout ce que le poète voulait suggérer (I. 14). C'est ainsi qu'il nous parle de « *speechless beauty* » (I. 42) et de « *lawless love* » (V. 4 de l'hymne de Cythna), où l'on est surpris — mais à la réflexion seulement — de voir que les adjectifs ont un tout autre sens que leur sens ordinaire. De même encore, tel verbe aura un complément peu attendu (« *to quell the crest of wrong* » IV. 17) ; et telles finales d'adjectifs, de participes, ou d'adverbes ver-

poète n'a un style aussi peu « successif », comme on a dit ¹, pour désigner le fort et simple enchaînement logique qui convient aux communications du langage ordinaire; les deux grands facteurs anti-intellectuels de la vie de l'esprit, les évocations de l'image et les troubles de l'émotion, conspirent également à entraver le cours, à noyer les lignes de l'idée; et cela n'est point l'effet d'une crise passagère : nous l'avons noté dans la première œuvre où l'on sente clairement la main de Shelley, et c'est de tous ses écrits qu'on a pu dire finement ² que l'expression y est « translucide plutôt que transparente ».

Mais c'est sans doute une loi de toute vie que les tendances contraires s'y équilibrent, une loi de toute beauté que les extrêmes s'y balancent dans une merveilleuse conciliation; et plus l'inspiration est impétueuse ou fugace, plus elle s'accommode d'une forme stricte et constante. C'est ce qu'on croit sentir en passant de *La Reine Mab* à *Alastor* puis à *Laon et Cythna*. La facture poétique choisie est de plus en plus resserrée et difficile : du vers élastique de Southey au vers blanc régulier, et de celui-ci à la strophe de Spenser, Shelley allait, comme s'il eût senti le besoin d'un frein, d'une sauvegarde, d'une compensation, vers une forme d'autant plus rigoureuse qu'il libérait davantage son instinct poétique ³.

ront leur élasticité (déjà si remarquable dans la langue traditionnelle) s'étendre encore pour les besoins du poète : « charmed bird » sera l'oiseau qu'un charme *défend* (II, 46) et « desolately » voudra dire « d'un air qui nous désole » (IV, 24).

Les visions surchargées du poète connaîtront le demi pléonasmisme (« lone solitude » ou « lorn solitude ») la demi-contradiction (dans le passage difficile de VI, 7. — Cf. Bradley. *l. c.*, où selon l'explication la plus naturelle, le feu des navires semble devoir atteindre à la fois les ennemis et les alliés) l'inexplicite (« the night-wind *steaming* from the shore » III, 34), où nous ne croyons pas qu'il faille vulgariser l'image en lisant *streaming*.

1. R. de Gourmont. *Les Funérailles du Style*, dans *Mercure de France*, 1902.

2. Gosse. *Modern English Literature*, 1898, p. 313.

3. Souvent il est vrai, le rythme est brisé (« Thro the air and over the sea we sped » III, 5.) — les accents, les vers eux-mêmes,

Or, n'est-ce pas ici la loi psychologique du lyrisme dont Shelley va être le maître incomparable, du lyrisme, et peut-être de la vie artistique elle-même dont le lyrisme est bien le mode le plus haut et le plus fervent ? Les autres vies, en effet, impliquent toutes une organisation, une réglementation, des données premières du sens et du sentiment, dans la pleine liberté, ou plutôt dans l'indifférence de la forme expressive. L'art au contraire veut le respect absolu des spontanéités primitives, l'acceptation, le culte de l'image et de l'émoi, mais soumis au souci de règles d'harmonie et d'ordre formels.

C'est dire que l'art absolu serait impossible, et qu'il lui faut accepter des compromis pour vivre ; individualiste par essence, au point d'être intransmissible et incommunicable, il se fera souvent l'allié, sinon le domestique, d'une doctrine, d'une idée — et Shelley jamais ne s'affranchira tout à fait de cette noble prétention.

Mais il reconnaît du moins, comme il n'a jamais fait encore, la souveraineté de la vision et de l'émotion sur toutes les autres activités de l'âme : cela est si vrai, et la richesse de ce poème est si grande déjà, qu'on y croit lire non seulement nombre des formes les plus sublimes où atteindra l'art de Shelley, mais quantité d'autres qui lui seront étrangères, auxquelles il ne reviendra point : et par exemple, le chant de Cythna fait pressentir l'hymne triomphant qui terminera *Hellas* ; la fin du XII^e chant annonce déjà les paysages élyséens, d'une lumière si ténue, de *La Sorcière de l'Atlas* ; le temple du Génie du Bien a quelque chose du palais de rêve de *Kubla Khan*, dans Coleridge ; l'aigle et le serpent symboliques du I^{er} chant semblent faits pour être illustrés par Blake ¹ ; telle pauvre captive délivrée par Cythna, avec

surabondent (VIII, 23 et 25. — IX, 15 est une strophe de 10 vers.) Jamais d'une manière générale la grande strophe de Spenser, d'allure si processionnelle, n'avait connu tant d'enjambements, de débordements et de heurts.

1. M. Buxton Forman a signalé le fait curieux que Blake a dessiné en effet (pour *The Marriage of Heaven and Hell*, 1790, p. 15) la lutte aérienne d'un aigle et d'un serpent. Mais à vrai dire

ses yeux remplis « de pensers qui s'éveillent », avec « ses joues et ses lèvres d'une très claire beauté, changeant de teinte, comme des lis frais ouverts sous la chevelure ombreuse d'un brillant acacia », paraît réaliser le rêve tendrement songeur d'un Burne-Jones ; tandis que les tranquilles groupes qui, sous les portiques de la fête de la Fédération ou à l'ombre des noirs cyprès, « enchaînent les tissus des paroles heureuses », font songer à des tableaux de Tennyson.

Néanmoins, tant de détails, d'une réussite parfois si achevée, n'ont point fait une œuvre parfaite ; et c'est que Shelley ne reconnaissait pas encore pleinement la seconde exigence de son art : la brièveté de l'expression dans une forme plus sévère et rigoureuse : nulle part on ne sent mieux que ce qui fait tort à la poésie de Shelley, c'est justement qu'elle sait prolonger, soutenir, avec une tension des facultés les plus aiguës, la spontanéité, l'émoi, la vision des révélations de beauté. C'est la poésie des moments suprêmes de l'activité artistique, devenue chose permanente et coutumière ; l'inspiration se tient à ses hauteurs les plus inaccessibles ; ces milliers de vers semblent tous appartenir à la même crise d'exaltation, qui par instants touche au délire ; pour Shelley, comme pour son héros, ce n'est plus le rêve qui parfois fait irruption dans la réalité, c'est la réalité qui, bien rarement, ose franchir les frontières sacrées qui la séparent du rêve ¹.

c'est là un vieux thème classique (*Iliade*, M., 200 sqq. ; *Enéide*, XI, 750 sqq., etc.) auquel le Romantisme, succédant aux Ophites d'antan, rendra un sens symbolique. Cp. déjà *Alastor*, 227 et 325.

1. « Outward life had burst its bound » III, 6. Souvent, c'est le rêve lui-même qui se démembre, et qui s'entrave, par sa propre surabondance : nous avons sur ce point un curieux aveu de Shelley et qu'il suffit sans doute de transporter du domaine du songe au domaine de l'art pour bien comprendre la nature de son inspiration. « Shelley me dit un matin, raconte Medwin, qu'il croyait à l'existence de deux espèces de rêves : les rêves phréniques et les rêves psychiques : il avait été le témoin d'un singulier phénomène, qui lui prouvait que l'esprit et l'âme sont

*
* *

Au rêve, Shelley est désormais résigné, sinon résolu, à se livrer. Aussi bien, les rêves les plus troublés et angoissants sont-ils précisément ceux contre lesquels on se débat. Sa santé toujours incertaine, ébranlée peut-être¹ par le grand effort que *Laon et Cythna* lui a coûté, voit avec terreur s'approcher l'hiver, et la maison de Marlow, mal exposée, s'emplir d'ombre humide et froide; « il faut se décider » répète-t-il à Mary, plus hésitante, « entre la mer et l'Italie »²; il annonce déjà, dans les journaux, que sa maison est à vendre³; tout cet automne il agite ses projets de départ : l'avenir de la petite fille de Byron et de Claire n'exige-t-il pas qu'on la confie au plus tôt aux soins de son père ? Et cela seul n'entraîne-t-il pas le voyage d'Italie ?⁴ Mais la décision prise, que d'entraves ! Les affaires de Godwin, dont Shelley est le principal soutien, sont un gros souci pour sa fille, et parfois elle trouve l'Italie bien loin⁵; ce n'est qu'en dé-

deux entités séparées et différentes ; plus d'une fois, il lui était arrivé d'avoir un rêve que l'esprit développait doucement et activement ; mais il était souvent interrompu, en son milieu, par un rêve dans un rêve, un rêve de l'âme, auquel l'esprit n'était pas initié ; à en juger par l'effet que la chose produisait, par le sursaut d'horreur avec lequel il s'éveillait, ce devait être horrible ». 1847. I. p. 149. Le propos fut peut-être tenu beaucoup plus tard, lorsque Medwin retrouva Shelley en Italie ; mais il commente si bien la nature de la poésie de *Laon and Cythna* qu'on peut le citer dès à présent.

1. On a pu exagérer ceci ; une pudeur maladroite a sûrement transformé une vulgaire colique en un mal mystérieux, dans la lettre du 7 octobre 1817, dont une copie conservée à Boscombe nous permet de rétablir le texte : « I suffer to-day [under a violent bowel complaint attended] with pain in the side [which I dare say will relieve me, but] which prevents me to-day from going out at all ».

2. Réponse de Mary, 26 septembre 1817.

3. 28 septembre.

4. 30 septembre.

5. 18 octobre.

cembre que Shelley annonce au philosophe son intention — ce n'est qu'en mars de l'année suivante qu'elle peut enfin se réaliser. Mais combien l'idée du bleu ciel classique le hantait, c'est ce qu'on voit à plus d'un signe : sur l'instigation de Hogg¹ et de Peacock, il s'est mis à lire les tragiques grecs, les hymnes homériques et plusieurs *minores*, Lucien, Arrien, Apulée; il parle avec enthousiasme à propos d'un poème récemment publié par Peacock,² des rives du Pénée, des ombres des rochers de Tempé, des Nénuphars qui flottent sur la rivière sacrée, des platanes des bords de l'Ilissus, du rossignol de Sophocle, caché dans le lierre et épiant le coucher du soleil avant de commencer son chant; il rêve du regard plein de calme admiration des divines statues antiques, et il va voir à Londres les marbres d'Elgin, qui ont depuis peu apporté à la capitale anglaise son plus merveilleux trésor.

Et bientôt viennent les adieux; quelques soirées encore, passées avec Hogg, Peacock, Horace Smith, Hunt, Godwin, quelques instants donnés à Keats, à Mary Lamb, aux parents ou amis plus éloignés, et accompagné de Mary, de Claire, et des enfants, Shelley quitte l'Angleterre — pour ne jamais plus la revoir.

1. Voir à l'appendice une lettre de Hogg.

2. Le trop peu apprécié *Rhododaphne*; Shelley dit, fort justement, dans une critique qu'il en préparait pour l'*Examiner* de Leigh Hunt, que le sentiment et le paysage y sont essentiellement antiques, et ouvrent un genre nouveau dans la littérature moderne. Keats n'était pas pour Shelley aussi grec et païen que Peacock.

CONCLUSION

A man's life of any worth is a continual allegory.

KEATS, 14 fév. 1819.

La sensibilité est un privilège qui a sa rançon, et qui souvent même paie cette rançon tout d'abord : avant de devenir le subtil don de réponse qui reconnaît et qui traduit les appels les plus secrets du cœur humain, les voix les plus profondes, les plus graves ou les plus aiguës de la nature, elle peut être l'écho trop facile du milieu, qui tantôt assujettit à ses moindres influences, et tantôt irrite devant ses moindres obstacles.

Ce fut le cas de Shelley : sa vie et son œuvre furent ainsi à la merci des petites choses avant d'être au service des grandes. Quiconque jette un regard sur cette première partie de sa carrière reste surpris et un peu gêné par l'énorme disproportion de tout ce qu'elle offre de secondaire, d'adventice et de contingent. Mode romantique, union conclue à la légère, pression d'une tradition philosophique incongéniale, soucis mesquins d'argent, amitiés de rencontre, incompréhensions et attaques de tous genres, obligeant à des postures de défi dont il était le premier à souffrir, tout cela encombre cette jeunesse de poète, tout cela entrave et dévie sa floraison. Shelley y donne maintes fois l'impression qu'il n'est pas fait pour cela, et que ce qu'il voudrait être se trouve mal à l'aise dans ce qu'il est. Aucun de ses con-

temporains, ni Byron en ses aventures tapageuses, ni Keats dans sa course avide à la gloire, ni Coleridge dans les hésitations de son rêve, ni Wordsworth dans le lent épanouissement de sa sérénité, n'ont tant peiné à faire luire leur âme véritable à travers les ombres de leur destin. Et ces ombres très souvent éclipsent cette lumière. Les romans de jeunesse, les premiers vers de fantaisie ou d'amour, les lettres et les pamphlets de controverse religieuse ou politique, où l'on sent également l'insuffisance et l'excès, un esprit trop peu original encore, et trop entraîné par sa sincérité — les poésies d'un sentiment souvent incertain et déçu, qui de plus en plus, comme par étapes successives, se réfugie dans la nature, dans l'idéal et dans l'art — les deux grands poèmes qui voudraient être objectifs, et qui sont encore tout mêlés des assertions d'une foi de combat et des cris d'une âme blessée — toutes ces œuvres cachent autant qu'elles révèlent le lent progrès, la recherche de plus en plus passionnée et exclusive de l'émotion esthétique pure, du moment de joie, centre de toutes les inspirations, de toutes les tendresses, de tous les espoirs d'un grand poète. Et cette évolution prend quelque chose de tragique, tant le tableau vivant qui devrait la soutenir et prolonger son dessin, semble vouloir au contraire offusquer ses couleurs et contrarier sa direction.

Non certes, on ne peut pas juger Shelley dans l'absolu. Mais on ne peut guère le juger dans le relatif que pour l'opposer à ce qui l'entoure.

* *

Et l'on voit comment, à un intérêt personnel, vient s'adjoindre un intérêt d'histoire. Sans doute, ici comme souvent ailleurs, le milieu explique, non pas du tout l'artiste, mais précisément ce qui gêne l'artiste dans son développement. Pourtant, ce peut être un trait du génie que sa jeunesse résume fortement toute une pé-

riode antérieure dont il doit s'émanciper un jour, comme sa maturité annonce toute une génération nouvelle. Certainement, le progrès de la pensée de Shelley reproduit avec une fidélité singulière, comme en un raccourci prodigieux, le mouvement de tout le romantisme anglais.

C'est à peine si les tout premiers vers viennent, en anglais et en latin, jeter au début quelques notes légères, badines, frivoles, telles que le siècle précédent les aimait, telles que Shelley désormais n'en saura souffrir. Mais très précoces et très nombreux, devant laisser derrière eux maintes résonnances, se font entendre les échos du préromantisme, du culte restauré du sentiment, dont les rites tantôt mélancoliques et plaintifs, tantôt ténébreux et forcenés, avaient attiré la génération finissante hors du traditionalisme respectable et compassé de l'âge classique. Puis, tout le trouble, toute la révolte qui avaient depuis une vingtaine d'années agité les jeunes têtes des écoles et des Universités anglaises, nous les reconnaissons, concentrés, aigus, dans l'histoire du Shelley d'Eton et d'Oxford. Et toute la passion d'intellectualisme qui s'était mise en travers des romantismes naissants, tous ces rêves de mieux social qui avaient inspiré les pantisocrates plus ou moins poètes, les platoniciens plus ou moins révolutionnaires, et tant d'œuvres plus obscures, discours, journaux, programmes de réformes, clubs et sociétés de tout genre; les voici qui revoient le jour dans les lettres, les pamphlets, les vers de Shelley : son épître à Lord Ellenborough est l'écho d'une campagne pour la liberté de la presse qui avait battu son plein quelque quinze ans plus tôt; il reprend les satires de Southey, comme il refonde la Déclaration des Droits de l'Homme, comme il rechante la *Marseillaise*; et *Queen Mab* est un centon poétique si dense et si ardent de toutes les propositions philosophiques — tyrannicides et doucement moralisatrices — de l'âge de Rousseau et de Condorcet, que le socialisme primitif en fit une manière d'évangile.

Il n'est presque rien jusqu'alors — s'il fallait étudier

Shelley du dehors — qui ne serait plus attrayant pour l'historien de la littérature que pour le critique littéraire, et pour l'historien des idées plus que pour tout autre encore : les moindres choses, les accès de philanthropisme, les plaidoyers du végétarien, les derniers échos des controverses déistes, y auraient une vraie valeur de symboles.

Et si après cela le coefficient personnel se dégage mieux, si l'amour et la poésie enseignent à Shelley ces leçons, amères et douces, dont sa sagesse ultime s'épétit, là encore, dans sa solitude croissante, dans ses déceptions pratiques et dans son appel au rêve, c'est un mouvement général passé que nous voyons renaître. Avec des différences importantes, mais non fondamentales, les premiers romantiques s'étaient eux aussi heurtés à la lenteur de l'histoire, et réfugiés dans leur propre pensée plus rapide : il y a beaucoup, dans le Romantisme d'une Révolution déçue ; et il semble qu'on trouve ramassés dans cette vie de Shelley — l'une des plus courtes ! — toutes les souffrances personnelles, tous les échecs d'enthousiasme, tous les bannissements qui ont un peu partout constitué le Romantisme en ce qu'il eut de plus noble et de plus spontané ; mais chez Shelley, la Révolution déçue veut croire encore, et si les premiers romantiques devinrent des désabusés, si le plus célèbre des romantiques de la seconde génération, Byron, semble souvent agiter par bravade un *credo* et un idéal auxquels il n'accorde pas confiance, Shelley au contraire, raffinant peu à peu l'essence de sa passion de réforme, préserva plus pure et plus forte l'âme profonde de la Révolution — son renouveau d'amour humain et son aspiration à la vie simple, douce et rêveuse — le germe de foi qui allait servir de levain à tout l'idéalisme du xix^e siècle.

*
* *

C'est le côté le plus pathétique peut-être des époques de vie religieuse ralentie que l'effort passionné dont les

âmes les plus hautes et les plus ardentes cherchent à calmer leur sens des mystères de la vie et à exprimer en termes adéquats leur besoin de vénération et d'enthousiasme. Si l'esprit religieux, entendu dans ce sens large, s'était dégagé des formules traditionnelles où l'apathie du dix-huitième siècle le laissait s'engourdir, ce n'est pas que d'autres forces intellectuelles ou morales fussent déjà élaborées, et prêtes à l'attirer à elles — rien n'est détruit qui ne soit assez infirme pour succomber à l'assaut, et pour s'endormir dans la défaite. Mais c'est que son essence toute intuitive se révoltait contre les systèmes rationalistes alors prévalents en éthique et en théologie. Avant que la philosophie écossaise et la philosophie allemande fussent venues lui offrir un asile, cette intuition, ainsi isolée, arrachée aux cadres habituels de la société chrétienne, ne pouvait, devenant plus personnelle et originale, que s'abriter un temps dans la poésie. « L'élan des ardeurs spirituelles, le sentiment de la dépendance de l'homme, les lumineuses idées de beauté morale et de perfection, flottent alors, désorganisées, et finissent ou bien par se dissiper complètement avec l'âge, ou bien par se transformer en un simple embellissement de la vie. La religion devient ainsi, je ne dirai pas la poésie de l'existence — car elle est déjà cela, même pour les saints... mais sa fiction poétique, la poésie sans la foi, qui colore l'enveloppe de la nature sans en glorifier toutes les parties. » Ainsi parle James Martineau, le plus poète des théologiens modernes¹. Et l'on sait la critique, un peu trop grondeuse, d'un philosophe français : « La chimère n'est presque toujours que la dernière protestation de l'idéal refoulé, comprimé sur un point, et qui ne trouvant pas son issue naturelle... remplit l'imagination d'illusions et de songes². »

Et n'est-il pas vrai précisément que tous les romanti-

1. *Hours of Thought*, 2nd series, p. 312.

2. E. Caro. « L'Idolâtrie humanitaire » dans *Etudes Morales sur le Temps Présent*.

ques. — Fr. Schlegel, Novalis, Wordsworth, Châteaubriand, de Vigny plus ou moins comme Shelley — laissent voir en eux, sous des formes diverses, cette individualisation poétique d'un besoin religieux insatisfait ? Chez eux tous, au fond, le Romantisme était bien, comme on le voit de plus en plus, la traduction artistique d'un conflit philosophique, ou plutôt du conflit de deux tendances philosophiques éternellement opposées : après un siècle de lumières, après l'éclat un peu frigide d'une pensée systématique et critique, venait un âge de mouvement, d'énergie, de poussée constructive ; après une philosophie intellectualiste et sensationnaliste venait une philosophie du sentiment et de l'action. Et les poètes qui sont toujours un peu, ce que Shelley fut beaucoup, « les fibres frémissantes où sont ressenties les oppressions ailleurs inaperçues d'ici-bas », les poètes furent des premiers à souffrir de la crise.

En France, la nature du conflit fut sans doute obscure, sinon altérée, par l'importance qu'y prirent les débats d'ordre politique, par l'habileté avec laquelle les représentants des deux esprits opposés surent faire cause commune dans la grande lutte civile ; Voltaire et Rousseau, à quelque distance qu'ils fussent l'un de l'autre, étaient également les maîtres de notre Révolution, et si Robespierre était surtout un « classique », Madame Roland pouvait être surtout une « romantique. » Les deux tendances qui à l'étranger prenaient d'elles-mêmes une conscience si claire, s'agitaient confusément chez nous dans la mêlée des batailles. Il est significatif qu'un Chénier, un Châteaubriand, un Hugo, un Lamartine — tous descendus, tôt ou tard, dans l'arène politique — ne semblent guère avoir senti lutter en eux les « deux hommes ».

Il en avait été tout autrement de leurs frères anglais. C'est la gloire et le passionnant attrait de l'ère révolutionnaire anglaise, qu'un programme de réformes n'y domina point la philosophie, qu'une crise nationale, mais portant sur des questions un peu extérieures et spéciales, n'y fut pas assez aiguë pour absorber et dé-

former les crises individuelles où, d'une manière plus profonde et plus complète, l'éternel conflit se posait. Tandis que chez nous le Romantisme, refoulé et confiné par la Révolution, était réduit à n'être qu'un mouvement littéraire tardif et étroit, la Révolution resta pour un Wordsworth et un Coleridge l'accessoire et le subordonné de la crise romantique de la croyance. Chez eux le Romantisme fut l'expression naturelle et libre de la lutte que se livraient, après la débâcle des soutiens factices qu'une religion et une philosophie également appauvries leur avaient fournis, l'Intellectualisme et l'Intuitionnisme, ou pour parler simplement, comme nos auteurs, la raison et le cœur — et du triomphe que celui-ci peu à peu remportait sur celle-là. Cette lutte et ce triomphe, nous les retrouvons à quelque quinze années de distance chez Shelley. Mais la forme en est nouvelle.

Et d'abord la crise d'un Wordsworth et d'un Coleridge avait été surtout une crise *morale*, une constatation des dégâts opérés dans le monde des sentiments moraux par une orgueilleuse exagération de l'activité raisonnante : c'est devant les crimes de ses *Borderers* que Wordsworth recula, et qu'il mit en doute les prémisses individualistes qui semblaient les légitimer ; et Coleridge disait déjà ¹ en 1794 que « le sentimentalisme d'une pauvre fille vaut mieux que toutes les théories assassines d'un Robespierre ¹ ».

Shelley au contraire, quel que soit le caractère agressif de ses paroles publiques, ne semble jamais s'être trouvé, comme Wordsworth affirme l'avoir été, aux prises avec les derniers « Pourquoi » sans réponse : le besoin de simplifier et de résoudre en éléments de langage les sentiments les plus vivants, s'arrêta, nous l'avons vu, devant certaines données essentielles que le jeune homme conservait sous le jeu de sa discussion : « par sentiment », comme il le disait à Godwin ² « plus que par conviction » il se refusait à croire que l'amour-

1. *The Fall of Robespierre.*

2. 29 juillet 1812.

propre est à la base de toutes nos démarches ; le prolongement de l'être au delà du néant apparent de la mort, le règne subtil dans la beauté de l'Univers d'un Esprit de vie, qui a avec notre esprit quelques analogies fondamentales — c'étaient là des certitudes obscures qui trouaient, en brusques assertions, le cours inquiet de ses lentes disquisitions.

Shelley échappa ainsi à l'effritement de la vie intérieure sous l'action du travail intellectuel, à la découverte soudaine d'une ruine, d'une désolation d'âme à laquelle il n'est de remède que dans une « conversion » violente. Et voilà pourquoi jamais Shelley n'eut à se rétracter : son scepticisme de discussion n'avait, au fond, jamais atteint certaines croyances ultimes dont sa poésie allait vivre de jour en jour davantage ; son intellectualisme, ayant la sagesse de se cantonner de plus en plus dans le domaine social et politique, gêna de moins en moins ce fond de foi presque inavoué encore, mais qui s'exprimera plus hardiment pendant ses dernières années. S'il y eut changement chez lui, ce fut plutôt l'épanouissement d'un esprit qui se découvre peu à peu, que le recul d'un esprit qui se renie.

D'ailleurs, la genèse, et le mouvement du conflit furent tout différents chez Shelley de ce qu'ils avaient été pour Wordsworth et Coleridge : ceux-ci, jeunes âmes que la passion contemporaine de la raison critique semble avoir accaparées d'emblée, qui étaient trop plongées dans le courant du dix-huitième siècle pour ne pas aller avec lui, sans s'en douter d'abord, dans le lac orageux de la raison révoltée, avaient soudain, à la réflexion, et comme en se retournant, mesuré la longueur du chemin parcouru. Wordsworth ne s'était aperçu de rien, « il n'avait pas eu de sacrifice à faire à la philosophie révolutionnaire »¹ ; d'un vague optimisme déiste, très « dix-huitième siècle », il avait glissé sans secousse à la philosophie de Rousseau et de Godwin, « il se sentait

1. Legouis, *Jeunesse de Wordsworth*, p. 259.

enfant de la nature, comme devant »¹. Coleridge, lui, âme plus complexe, avait mêlé intimement, sans même en percevoir le désaccord, le Romantisme et l'Intellectualisme : « Mes arguments auront l'excellence tactique du mathématicien et l'enthousiasme du poète ; la tête sera la masse, le cœur sera le souffle enflammé qui emplit, anime et soulève l'ensemble »². Ou encore : « Il ne suffit pas d'avoir adhéré à une proposition abstraite, il faut que le cœur se nourrisse de la vérité comme l'insecte de la feuille, jusqu'à ce qu'il soit teinté de sa couleur et que l'aliment transparaisse dans ses fibres les plus secrètes »³. Chez l'un et l'autre, la crise, soit sous forme de retour, de renonciation, d'aucuns diront « d'apostasie » (ce sera le cas de Wordsworth) — soit sous forme de dissociation (ce sera le cas de Coleridge) allait donc être postérieure à la phase intellectualiste.

Rien de cela non plus chez Shelley : à vrai dire, il n'y a pas eu chez lui de crise ; si, lui aussi, il a senti l'éternel conflit, ce n'est pas *après* avoir pris position, ce n'est pas en découvrant l'abîme qui s'est creusé derrière lui, c'est de prime abord, c'est au cours même de sa marche en avant. Avec son extrême susceptibilité, il éprouve dès le début que son zèle pour le vrai entrave son envolée vers le beau ; chez lui, pas de retour, mais la conscience perpétuelle d'une gêne, le sens d'un désaccord, d'une contradiction qui le font souffrir. Et si nous y perdons peut-être quelque examen de conscience, sagace et serein, comme ce grave *Prélude* de Wordsworth, peut-être y gagnons-nous quelques aveux, d'une psychologie plus directe, plus contemporaine, et d'une vaste, d'une humaine portée, s'il est vrai que tout homme connaît cette crise là, puisque « tout homme porte en soi un poète — qui meurt jeune ».

Ainsi Shelley, malgré les premières apparences, ne revivait pas à proprement parler, la crise de ses aînés.

1. *Prélude*, XI, 167.

2. *Letters*, p. 82.

3. *Ibid.*, p. 91.

Détaché d'eux déjà par la date de sa naissance, il n'était point porté comme eux par son siècle : et le Romantisme échevelé de ses premières années était déjà signalé partout comme étant sur son déclin¹, et l'Intellectualisme de ses vingt ans était déjà dépassé par l'avant-garde du mouvement philosophique contemporain. Seulement, en attardant ainsi *en* lui un conflit qui se résolvait déjà *autour* de lui, il semblait en mieux dégager ce qu'il avait d'éternellement vrai — le divorce du rêve et de la pensée, de l'art et de la science. Bref, si à bien des égards, ses *positions* rappellent celles que ses aînés avaient prises, le *tempérament* et l'*allure* de cette période annoncent plutôt les troubles que connaîtront les âmes d'un Tennyson et d'un Browning.

. . .

Ainsi l'intérêt de notre sujet s'élève, et le document d'histoire devient un témoignage valable pour une psychologie générale de l'artiste.

Le progrès intérieur de Shelley est un exemple flagrant du conflit qu'en toute âme de poète se livrent les tendances de l'esprit pratique, ou seulement de l'intelligence volontiers systématique, éprise d'ordre et de clarté, et les énergies de libre jeu, à bases obscures, à réalisations imprévisibles, complexes et ingouvernables, et toujours associées à une joie subtile et profonde. Pour la plupart des hommes, il est vrai, la question se tranche promptement : ils s'installent d'emblée dans leur tour d'ivoire, ou d'emblée ils l'abandonnent ; et peut-être arrivent-ils ainsi à une unité de dessein, à une régularité dans la norme de leur vie, que l'on ne trouve point chez notre poète. Shelley, revenant d'Irlande, se sentait mal capable du « stoïcisme » artistique

1. Cf. notamment : *The Projector*, cité p. 289, n., et *Annual Review*, 1802-1808 — bien antérieurs aux critiques et parodies de Peacock et de Miss Austen.

qui sait porter et garder au loin son regard. L'accord et la collaboration des deux activités — l'activité d'inspiration pure, et l'activité de raison pratique — le tentèrent toujours comme un beau problème insoluble. Peu à peu cependant, bien lentement, et jamais complètement, il se résignait à n'exercer que cette influence d'artiste, si subtile et indirecte qu'elle est imperceptible, auprès des réformes qu'un habile opportunisme sait faire aboutir aussitôt, et des théories qu'une logique de disputant peut faire accepter pour quelques années. Par une conséquence naturelle, le poète absorbant en lui tout l'homme, il devenait en art ce qu'il avait été en politique et en philosophie : un individualiste : moins que tout autre de ses contemporains il se souciera désormais de la socialité de sa muse¹. Et à la fin, il saura voir clairement ce rôle spécifique de la poésie, il osera accepter hautement cet enseignement qui, disant simplement « le meilleur de nous-mêmes en nos meilleurs moments »², chantant spontanément quelque vision fugitive, quelque éphémère tendresse, se trouve être plus durable et précieux que les systèmes patiemment élaborés par le concours des savants, des philosophes ou des hommes d'état : « Les poètes, s'écriera-t-il, sont les législateurs méconnus du monde ! » Et si peut-être il n'aura pas toujours pleine conscience de tout ce que suppose cette fière parole, il n'en sera pas moins l'éclatante preuve qu'un poète, parti de la plus intransigeante haine des mysticismes systématisés et formulés, ne devient grand, profond et humain, qu'en ranimant pour lui-même le mysticisme fluide qui est la source vivante de tous les autres, et, selon Emerson, l'essence même de la poésie.

1. Cf. sa lettre à T. Moore, du 16 déc. 1817 : « The seclusion of my habits has confined me so much within the circle of my own thoughts that I have formed to myself a very different measure of approbation or disapprobation for actions than that which is in use among mankind... »

2. *A Defence of Poetry*, 1821.

APPENDICE

I

TRADUCTION DE LA MARSEILLAISE

C'est celle à laquelle M. Dowden faisait allusion (i., p. 137 n.) Elle est inédite, à l'exception de la quatrième strophe, qui s'est trouvée dans une lettre publiée par M. Buxton Forman ¹. (*Shelley Library*. p. 24-25.) Hâtons-nous de dire qu'elle n'ajoute rien à la gloire du poète ; mais si un lecteur anglais serait excusable de s'irriter qu'on vint encore grossir la part des *Juvenilia* de Shelley, il sera permis au lecteur français de remercier M. Ch. W. Esdaile, à qui nous devons de pouvoir publier ce qui suit, avec une sorte de patriotique émotion.

Il est touchant de penser que ces six strophes, essence poétique de l'ardeur des jours où la Convention bravait les colères coalisées de l'Europe, pouvaient encore, à vingt ans d'intervalle, servir d'expression au cœur persécuté d'un Shelley. Car il n'en faut guère douter : c'est en lui-même, dans le trouble de cette jeunesse que l'Université d'Oxford venait de renier, et non en de pâles souvenirs historiques, qu'elles trouvaient un écho ; naturellement, Shelley faisaient siens l'enthousiasme trépidant de défi, l'appel, enfiévré par un peu d'inquiétude et par beaucoup de haine, du « Cri des Patriotes. »

La lettre à un ami de Londres, mentionnée plus haut, et qui semble pleine du souvenir récent d'une fameuse fête donnée par le Régent à Carlton House, le 19 juin 1811, est un indice assez sûr de la date de composition de ces vers.

1. M. Buxton Forman avait d'abord cru pouvoir dater la 4^e strophe (publiée dans son édition de 1877. iv., p. 353) de 1810. C'est M. J. Mc. Carthy qui y reconnut notre *Marseillaise*.

A TRANSLATION OF THE MARSEILLAISE HYMN

I

Haste to battle Patriot-Band
A day of glory dawns on thee
Against thy rights is raised an hand —
The blood red hand of tyranny !
See the ferocious slaves of power
Across the vasted country scour
And in thy very arms destroy
The pledges of thy nuptial joy
Thine unresisting family.

CHORUS

Then citizens form in battle array
For this is the dawn of a glorious day
March, March, fearless of danger and toil
And the rank gore of tyrants shall water your soil.

II

What wills the coward, traitorous train
Of Kings, whose trade is perfidy ?
For whom is forged this hateful chain
For whom prepared this slavery ?
For you, on you their vengeance rests...
What transports ought to thrill your breasts
Frenchmen ! this unhallowed train
To ancient woe would bind again
Those souls whom valour has made free.

CHORUS

Then citizens etc...

III

What ! shall foreign bands compel
Us to the laws of tyranny
Shall hired soldiers hope to quell
The arm up-raised for liberty ?
Great God ! by these united arms
Shall despots in their own alarms
Pass neath the yoke made for our head
Yea ! pomp-fed Kings shall quake with dread
These masters of Earth's destiny !

CHORUS

Then citizens etc...

IV

Tremble Kings ! despised of man
Ye traitors to your country
Tremble ! your parricidal plan
At length shall meet its destiny.
We all are soldiers fit for fight
But if we sink in glory's night
Our Mother Earth will give ye new
The brilliant pathway to pursue
That leads to Death or Victory.

CHORUS

Then citizens etc...

V

Frenchmen ! on the guilty brave
Pour your vengeful energy
Yet in your triumph, pitying save
The un-willing slaves of tyranny
But let the gore-stained despots bleed
Be death fell Bouilli's blood-hound-meed
Chase those unnatural fiends away

Who on their mother's vitals prey
With more than tiger cruelty.

CHORUS

Then citizens etc...

VI

Sacred Patriotism ! Uphold
The avenging bands who fight with thee
And thou more dear than meaner gold
Smile on our efforts Liberty!
Where conquest's crimson streamers wave
Haste thou to the happy brave
Where at our feet thy dying foes
See as their failing eyes uncloze
Our glory and thy Victory.

CHORUS

Then citizens etc...

II

LETTRES DE SHELLEY A HOGG

Ces lettres, telles que celui-ci nous les a données, dans son ouvrage de 1858, ont depuis longtemps paru suspectes : on a prouvé qu'elles étaient souvent mal datées (conclusions de W. M. Rossetti, adoptées par E. Dowden), que plusieurs avaient été fondues en un prétendu projet de roman, de manière à cacher la faute dont le biographe s'était rendu coupable (J. C. Jeaffreson¹ et E. Dowden). Mais peut-être s'exagérait-on la portée des autres « falsifications » de Hogg : toutes sortes de phrases illogiques, de sauts de pensée, où l'on soupçonnerait à première vue des coupures ou des altérations — d'ailleurs bien maladroites, puisque si évidentes — étaient en réalité le produit naturel de cette fièvre d'esprit où nous avons vu que Shelley vivait en 1810 et 1811 ; elles paraîtront plausibles à quiconque comparera ces lettres à celles qu'un peu plus tard le poète envoyait à Miss Hitchener ; bien que généralement plus calmes, plus contenues, plus observées, puisqu'elles s'adressaient à une femme et à une inconnue, avec qui le poète voulait engager de froides discussions, elles sont parfois aussi entrecoupées, aussi bondissantes, aussi folles que les lettres à Hogg (v. notamment celle du 16 octobre 1811). Bref, les scrupules de Hogg ont beaucoup moins été — et les amis du poète s'en doivent féliciter — des scrupules généreux, qui auraient voulu pallier les fautes de son camarade, que des scrupules égoïstes ; très évidemment, Hogg répugnait, en 1858, à avouer qu'il s'était amusé à exciter, à exaspérer

1. Jeaffreson n'avait pas connaissance des preuves qui existaient (dans les lettres à Miss Hitchener) des propositions jadis faites par Hogg à Harriet ; mais le fait se racontait depuis longtemps sous le manteau : il est mentionné déjà en 1855 (avant la publication de Hogg) dans le carnet manuscrit du Rev. S. Mitford (British Museum Add. Mss. 32574, f. 20.)

l'iconoclasme de Shelley ; qu'il avait souvent, par feinte sans doute, pris lui-même le rôle de sceptique ; qu'il avait eu des ambitions de romancier que le poète, aveugle toujours lorsqu'il s'agissait de ses amis, avait encouragées, mais que Hogg devenu un grave *solicitor* croyait en 1858 pouvoir mettre au compte (déjà chargé) de son sujet. C'est bien entendu pendant qu'il commettait ces menus faux, que Hogg écrivait — dans l'une des amusantes et fines épîtres qu'avant la publication de son livre il adressa à Lady Shelley ¹ — « To falsify documents would be to injure the faith of history and to destroy the credit of our book. » (20 avril 1857.)

Pourtant il atténua bien quelques-unes des expressions de Shelley ², et c'est pour nous l'intérêt principal des corrections dont nous pouvons ici donner copie. Elles ont été relevées, sans doute vers la fin de sa vie, par Lady Shelley, à qui plusieurs originaux des autographes du poète (non pas tous, ni même toujours les plus intéressants) avaient été communiqués. Nous donnons ces corrections, comme nous les avons trouvées, en marge du texte de Hogg.

1. Boscombe MS. (inédit.)

2. Déjà M. Dowden avait révélé, sans la signaler, la modification apportée par Hogg au texte d'une lettre à Godwin (i., 221) « I became in the popular sense of the word *God*, an atheist. » — qu'on lisait dans Hogg « in the popular sense of the word, a sceptic. » (lettre du 10 janvier 1812.)

Field Place, Dec. 20, 1810.

My dear Friend,

The moment which announces your residence, I write. There is now need of all my art; I must resort to deception.

My father called on S. in London, who has converted him to sanctity. He mentioned my name, as a supporter of sceptical principles. My father wrote to me, and I am now surrounded, environed by dangers, to which compared the devils, who besieged St. Anthony, were all inefficient. They attack me for my detestable principles; I am reckoned an outcast; yet I defy them, and laugh at their ineffectual efforts.

S. will no longer do for me; I am at a loss whom to select. S.'s skull is very thick, but I am afraid that he will not believe my assertion; indeed should it gain credit with him, should he accept the offer of publication, there exist numbers who will find out, or imagine, a real tendency; and booksellers possess more power than we are aware of impeding the sale of any book, containing opinions displeasing to them. I am disposed to offer it to Wilkie and Robinson, Paternoster Row, and to take it there myself; they published Godwin's works, and it is scarcely possible to suppose that any one, layman or clergyman, will assert that these support gospel doctrines. If that will not do, I must print it myself. Oxford, of course, would be most convenient for the correction of the press.

There is need for...

.. to Christianity.
.. deistical principles.

.. all were...

.. Yet defy them...

.. whom to recommend.

.. your assertion;

.. find out its real tendency;

.. any book whose opinions are displeasing to them. I would recommend to offer it... yourself; he publishes Godwin's works, it is... any one but [a] clergyman... the doctrines of the Gospel. If that will not do, I would recommend you to print it yourself.

Mr. L's principles are not *very* severe ; he is more a votary to Mammon than God.

Mr. Munday's principles...

O ! I burn with impatience for the moment of the dissolution of intolerance ; it has injured me. I swear on the altar of perjured Love to revenge myself on the hated cause of the effect, which *even now* I can scarcely help deploring. Indeed I think it is to the benefit of society to destroy the opinion which can annihilate the dearest of its ties. Inconveniences would now result from my *owning* the novel, which I have in preparation for the press. I give out, therefore, that I will publish no more ; every one here, but the select few who enter into its schemes, believe my assertion. I will stab the wretch in secret. Let us hope that the wound which I inflict, though the dagger be concealed, will rankle in the heart of the adversary.

.. the moment of Christianity's dissolution.

the wound which we inflict...

.. our adversary.

Page suivante il faut lire :

« I am composing a *satirical* poem ; I shall print it at Munday's, unless I find that Robinson is ripe for printing whatever will sell. » — au lieu de « I shall print it at Oxford, unless I find, on visiting him, that R. is ripe... »)

Field Place, Janv. 2. 1811.

(Aucun changement ne semble avoir été apporté à la première partie de la lettre — la plus confuse et la plus agitée.)

I have wandered in the snow, for I am cold, wet, and mad. Pardon me, pardon my delirious egotism ; this really shall be the last. My sister is well ; I fear she is not quite happy on my account, but is much more cheerful than she was some

.. she is not quite happy, but is much more cheerful...

days ago. I hope you will publish a tale; I shall then give a copy to Elizabeth, unless *you* forbid it. I would do it not only to show her what your ideas are on the subject of works of imagination, and to interest her, but that she should see her brother's friend in a new point of view. When you examine her character, you will find humanity, not divinity, amiable as the former may sometimes be: however, I, a brother, must not write treason against my sister; so I will check my volubility. Do not direct your next letter to Field Place, only to Horsham. To-morrow I will write more connectedly.

Yours sincerely.

.. publish *Leonora*.

.. not only to tell her what your ideas are on the subject of religion, and to interest her, but that she should see you in a new point of view.

Field Place, January 17, 1811.

My dear Friend,

I shall be with you as soon as possible next week. You really were at Hungerford, whether you knew it or not. You tell me nothing about the tale which you promised me. I hope it gets on in the press, I am anxious for its appearance. S — certainly behaved in a vile manner to me; no other bookseller would have violated the confidence reposed in him. I will talk to him in London, where I shall be on Tuesday. Can I do anything for you there?

You notice the peculiarity of the expression « My Sister » in my letters. It certainly arose independent of consideration, and I am happy to hear that it is so.

.. nothing about *Leonora*. I hope she gets on... her appearance.

.. Stockdale.

.. to you;

.. You notice the peculiarity « My Sister ». It certainly arose independent of consideration. I am happy to hear.

Your systematic cudgel for blockheads is excellent. I tried it on with my father, who told me that thirty years ago he had read Locke, but this made no impression.

.. cudgel for Christianity.

The « *equus et res* » are all that I can boast of; the « *pater* » is swallowed up in the first article of the catalogue. You tell me nothing of the tale; I am all anxiety about it. I am forced hastily to bid you adieu.

.. The « *equus et res* » is...

.. of *Leonora*; I am anxious about her.

15, Poland Street, Avril 26, 1811.

My dear Friend,

I indulge despair. *Why* do I so? I will not philosophize; it is perhaps, a poor way of administering comfort to myself to say that I *ought* not to be in need of it. I fear the despair which springs from disappointed love is a passion — a passion, too, which is least of all reducible to reason. But it is a passion, it is independent of volition; it is the necessary effect of a cause, which *must*, I feel, continue to operate. Wherefore, then, do you ask, *Why* I indulge despair? And what shall I tell you, which can make you happier, which can alleviate solitude and regret. Shall I tell you the truth? Oh, you are too well aware of that; or you would not talk of despair. Shall I say that the time may come when happiness shall dawn upon a night of wretchedness? Why should I be a false prophet, if I said this? I do not know, except on the general principle that the evils in this world powerfully overbalance its pleasures; how, then, could I be jus-

You indulge despair. *Why* do you so?

.. comfort to you to say that you ought not...

Wherefore, then, do I ask, *why* you indulge despair?

tified in saying this ? You will tell me to cease to think, to cease to feel ; you will tell me to be anything but what I am ; and I fear I must obey the command before I can talk of hope.

I find there can be bigots in philosophy as well as in religion ; I, perhaps, may be classed with the former. I *have* read your letter attentively. Yet *all* religionists do judge of philosophers in the way which you reprehend ; faith is one of the highest moral virtues — the foundation, indeed, upon which all others must rest ; and religionists think, that he who has neglected to *cultivate* this, has not performed *one-third* of the moral duties, as Bishop Warburton dogmatically asserts. The religionists, then, by this very *Faith*, without which they could not be religionists, think the most virtuous philosopher must have neglected one-third of the moral duties.

If, then, a religionist, the *most* amiable of them, regards the best philosopher as *far* from being virtuous, has not a philosopher reason to suspect the amiability of a system which inculcates so glaringly uncharitable opinions ? Can a being, amiable to a high degree, possessed, of course, of judgment, without which amiability would be in a poor way, hold such opinions as these ? Supposing even, they were supported by reason, they ought to be suspected as leading to a conclusion *ad absurdum* ; since, however, they combine irrationality and absurdity with effects on the mind most opposite to retiring amiability, are they not to be *more* than suspected ? Take any system of religion, lop off all the disgusting excrescences, or ra-

I will tell you to cease to think, to feel ; I will tell you to be any thing but what you are ; and I fear you must obey...before you can talk...
.. bigots in atheism

Yet all Christians...

.. and Christians think.

The Christians, then...

.. they could not be Christians...

If, then, a Christian... the best Atheist...
.. has not an Atheist...

Take Christianity, lop off all the disgusting excres-

ther adjuncts, retain virtuous precepts, qualify selfish dogmas, (I would even allow as much irrationality as amiability could swallow; but uncombined with immorality and self-conceitedness); do all this, and *I* will say. it is a system which can do no harm, and, indeed, is highly requisite for the vulgar. But perhaps it is best for the latter that they should have it as their fathers gave it them; that the amiable, the inquiring should reject it altogether.

Yet, I will allow that it *may* be consistent with amiability, when amiability does not know the deformity of the wretched errors, and that they *really* are as we behold them. I cannot judge of a system by the flowers which are scattered here and there; you omit the mention of the *weeds*, which grow so high that few botanists can see the flowers; and those who *do* gather the latter are frequently, I fear, tainted with the pestilential vapour of the former.

cences, or rather adjuncts, retain virtuous precepts, qualify selfish dogmas, yet I will allow that it would be consistent, when amiability does not know the deformity of the metal which it really is as we behold it 1.

[pas de changement dans le paragraphe qui suit]

A religionist, I will allow, may be more amiable than a philosopher, although in one instance reason is allowed to sleep, that amiability may watch. Yet, my dear-friend, this is not Intolerance, nor can that odious system stand excused on this ground, as its very principle revolts against the dear modesty which suggests a dereliction of reason in the other instance. I

A Deist... than an atheist...

.. this is not Christianity...

1. Hogg a évidemment voulu éclaircir un passage aussi obscur.

again assert — nor, perhaps, are you prepared to deny, much as your amiable motive might prompt you to wish it — that religion is too often the child of cold prejudice and selfish fear. Love of a Deity, of Allah, Bramah (it is all the same), certainly springs from the latter motive; is this *love*? You know too well, it is not. Here I appeal to your own heart, your own feelings. At that tribunal I feel that I am secure. I once could almost *tolerate* intolerance — it then merely injured me once; it merely deprived *me* of all that I cared for, touching myself, on earth; but now it has done more, and I cannot forgive.

Eloisa said, « I have hated myself, that I might love thee, Abelard ». When I hear a religionist prepared to say so, as her sincere sentiments, I then will allow that in *a few* instances the virtue of religion is separable from the vice.

She is *not* lost for ever! Now I hope that may be true; but I fear *I* can never ascertain, I can never influence an amelioration, as she does not any longer permit a « *philosopher* » to correspond with her. She talks of duty to her Father. And this is your amiable religion!

You will excuse my raving, my dear friend; you will not be severe upon my hatred of a cause which can produce such an effect as this. You talk of the dead; do we not exist after the tomb? It is a natural question, my friend, when there is nothing in life: yet it is one on which you have never told me any *solid* grounds for your opinions.

You shall hear from me again soon. I send some verses. I heard from F. yester-

.. religion is the child...

Love of God, of Christ, and the H[oly] G[host.] (it is all the same)...

I once could tolerate Christ; he then merely...

(etc. *he* for *it*.)

a Christian...

an atheist...

And this is your religion!

I know you will not be severe.

you have never told me your opinions.

Faber.

day. All that he said was ; My letters are arrived. — G. S. F.

G. S. Faber.

My dear friend, your affectionate

P. B. SHELLEY.

Cuckfield, 2 June 1811.

My dear Friend.

I have nothing to tell you, which you will like to hear. The affected contempt of narrowed intellects for the exertion of mental powers, which they either will not, or cannot comprehend, is always a tale of disgust. What must it be, when involving a keen disappointment ? I have hesitated for three days on what I should do, what I should say. I am your friend, you acknowledge it. You have chosen me, and we are inseparable; not the little tyranny of idiots can affect it; not the misrepresentations of the interested. You are then my friend. I am sensible, and you must be sensible, that it is in conformity to the most rigid duty that I would advise you, how I have combated with myself.

... that I would advise you.

What is Passion ? The very word implies an incapacity for action, otherwise than in unison with its dictates. What is reason ? It is a thing independent, inflexible ; it adapts thoughts and actions to the varying circumstances, which for ever change — adapts them so as to produce the greatest overbalance, of happiness. And to

... independent and inflexible.

whom do you *now* give happiness ? Not to others, for you associate with but few : those few regard you with the highest feelings of admiration and friendship ; but perhaps there is but one ; — and here is self again — not to yourself ; for the truth of this I choose *yourself*, as a testimony against you. I think ; reason ; listen ; cast off prejudice ; hear the dictates of plain common sense — surely is it not evident ? I loved a being, an idea in my own mind, which had no real existence. I concreted this abstract of perfection, I annexed this fictitious quality to the idea presented by a *name* ; the being, whom that name signified, was by no means worthy of this. — This is the truth : unless I am determinedly blind — unless I am resolved causelessly and selfishly to seek destruction, I must see it. Plain ! is it not plain ? I loved a being ; the being whom I loved, is not what she was ; consequently, as love appertains to mind, and not body, she exists no longer. I regret when I find that she never existed, but in my mind ; yet does it not border on wilful deception, deliberate, intentional self-deceit, to continue to love the body, when the soul is no more ? As well might I court the worms which the soulless body of a beloved being generates — be lost to myself, and to those who love me for what is really amiable in me — in the damp, unintelligent vaults of a charnel-house.

Surely, when it is carried to the dunghheap as a mass of putrefaction, the loveliness of the flower ceases to charm. Surely it would be irrational to annex to this inertness the properties which the

for you know but few.

You loved a being, an idea in your own mind. You concreted this abstract of perfection, you annexed...

This is truth : unless you are determinedly blind — unless you are resolved causelessly and selfishly to seek destruction, you must see it...

You loved a being. the being whom you loved...

You regret when you find that she never existed, but in your mind ;

As well might you court the worms which the soulless body of a beloved being generates — be lost to yourself, and to those who admire you for what is really amiable in you.

inert mass.

flower in its state of beauty possessed, which now cease to exist, and then *did* merely exist, because adjoined to it. Yet you will call this *cold reasoning*? No; you will not! this would be the exclamation of the uninformed Werter, not of my noble friend. But, indeed, it is not *cold reasoning*, if you saw me at this moment. I wish I could reason coldly, I should then stand more chance of success. But let me reconsider it myself — exert my own reasoning powers; let me entreat myself to awake. This — I do not know what I say.

I go to Field-place; to-morrow you shall hear again. I go to Field-place now: this moment, I have rung the bell for the horse.

Your eternal Friend.

I wrote to her to entreat that she would receive my letter kindly; I wrote very long. This is the answer. Are you deaf, are you dead? I am cold and icy, but I cannot refrain. Stay, I will come soon. — Adieu!

this was the exclamation.

exert your own reasoning powers; let me entreat yourself to awake.

your letter

Stay, do not come soon.

London, August 15, 1811.

My dear Friend,

The late perplexing occurrence which called me to town, occupies my time, engrosses my thoughts. I shall tell you more of it when we meet, which I hope will be soon. It does not, however, so wholly occupy my thoughts but that you and

your interests still are predominant.

I have a rival in my sister's affections; do not tremble for it is not one whom I have occasion to dread, if I fear merely those who are likely to be successful. His chances of success are equal to my own. He has the opportunity of frequently being and conversing with Elizabeth; yet his conversation is not such as is likely to produce any alteration in the resolve which she has taken, not to encourage his addresses. It is J. G. she knows him well, and has known him long. Charles informed me of it, and I left London yesterday, though now returned purposely to converse with my sister on the subject. J. G. is certainly not a favoured lover, nor ever will be. I thought she appeared rather chagrined at the intelligence: she fears that she will lose an entertaining acquaintance, who sometimes enlivens her solitude, by his conversion into the more serious character of a lover. I do not think she will, as his attachment is that of a cool unimpassioned selector of a companion for life. I do not think the better of my cousin for this unexpected affair.

I could tell you something, and will; you will then coincide with me. This, however, is an object of secondary importance. I know, from what I tell you, that others might be elevated by hope; but I would say to them — Beware; for although her rejection of the bare idea of G. was full and unequivocal, I have no reason to suppose that it proceeded from any augmented leniency for another. I know how deep is the gulf of despair, and

You have a rival...
it is not one whom
you have occasion
to dread, if
you fear...
to your own.

It is John Grove.

John Grove.

that you might be
elevated by hope;
yet Beware;

I will not therefore increase any one's height; but must still think how unfortunate it is for any wooer that he ever heard her very name; he must long for the time when he will forget her, but which he now will say can never come

[pas de changement dans le reste de la lettre].

I will not then increase your height; but must still think how unfortunate it is you ever mentioned her very name; still must I long for the time when you will forget her, but which now you say can never come!

III

UNE RÉUNION DE VÉGÉTARIENS

L'article suivant, publié en 1823, n'a pas, que je sache, été remarqué. C'est un prétendu souvenir de 1814, donné au *London Liberal*, l'obscur et éphémère publication qui prétendit répondre à la nouvelle revue fondée par Leigh Hunt et Byron en 1822. Malgré les apparences, l'article ne repose sur aucune réalité précise : Shelley avait annoncé lui-même, dans sa note de *Queen Mab*, qu'on espérait pouvoir dire au public, « en avril 1814, que soixante personnes, ayant vécu plus de trois ans de légumes et d'eau pure, étaient alors en parfaite santé » ; le journaliste de 1823 eut vite fait d'imaginer une réunion où l'heureuse nouvelle serait officiellement proclamée ; il fit de l'ami de Shelley, N[ewton], le président de la fête, et il plaça dans la bouche de P. B. S[helley], vice-président, un discours évidemment inspiré par la note susdite ; plus maladroitement, il fit de Leigh Hunt, qui ne devait connaître intimement Shelley qu'en 1816, un invité des végétariens triomphants ; mais peut-être avait-il quelque raison, perdue pour nous, de mettre aux côtés du poète, dès cette date, le « philosophe pythagoricien » [Thomas] T[aylor], ce curieux Platoniste dont le nom est mentionné par Hogg, une ou deux fois, et dont l'influence sur Shelley, le Shelley de l'avenir au moins, celui qui retrouvera le sens perdu des mythes de l'antiquité, est probable. Et c'est le premier intérêt de cet article.

De plus, il y a là un curieux témoignage de la précocité de cette opinion conservatrice anglaise qui vit dans Shelley l'un des chefs attitrés d'un petit groupe de *faddists*, bourgeois révolutionnaires, « bouchers sentimentaux et ferblantiers philosophes » (dira Hogg), exposant en un style tout plein de gallicismes on ne sait quel mélange de visions idéales fort lointaines et de réformes pratiques toute triviales.

The London Liberal, 1823.

[Relié avec *The Liberal*. Bodleian Hope Adds. 225] pp. 121-128.

**Dinner by the Amateurs of Vegetable Diet.
Extracted from an Old Paper.**

« Lotophagi, and men whose heads
are not in their right places. »

On the 14th of April 1814, sixty persons, who had lived for more than three years on vegetables and pure water, met for the purpose of felicitating each other on the circumstance of their being still alive. This singular fact excited such an unusual elation of spirits, that it was unanimously resolved that a solemn dinner should be given, to which all the eaters of vegetable diet in the three Kingdoms should be invited. One gentleman present observed, that some qualifying clause was necessary in this resolution, for that, as it was now worded, it included all the Scotch and Irish, and a considerable portion of the English peasantry, whose diet was entirely uncontaminated by any carnous admixture. He dwelt largely on the difficulty of bringing such a multitude together; and remarked, that, if the whole, or even a considerable part, could be assembled, very great terror would be excited in the good city of London and its environs. That such a multitude, from its herbivorous habits, might justly be regarded as worse than the plague of locusts; that, assuredly, they would eat up every green thing. Such a measure, he added, would bring upon its adopters the notice of government, and produce at least a suspension of the habeas corpus, and an abolition of the right of public meetings. He therefore humbly moved that the word « amateurs » should be

substituted for « eaters ». Mr. L. H., ¹ who though not a vegetable man, yet thought himself entitled to speak at this meeting, from his fondness for tea, and the lighter kinds of meats, etc., rose to reply. He agreed with the gentleman who spoke last, on the inconvenience that would result from so large a meeting — meetings led him to the right of petition and parliamentary reform. In alluding to the diet of the peasants, he observed, that their privation of animal food was obviously a branch of the borough-mongering system. This, to be sure, was one of its least pernicious results ; but it was a result, and as such to be detested : « *Timeo Danaos, et dona ferentes.* » He dilated much on the amiable character of the peasantry. For the Irish peasant, in particular, he expressed an enthusiastic admiration : « he was so sweetly serious, and unvulgar. » To the word « amateurs » he objected, as of French growth, commended his own mode of coining words, as having a kind of freshness and *springiness* ² about it ; and concluded with recommending the word « appetiters » of vegetable diet, as being at once new, expressive, and unvulgar. The motion, however, passed, with the amendment first proposed. The dinner was fixed for the 1st of the ensuing month, and the place for dining was Hampstead Heath ; it being considered that the open air harmonized best with vegetable diet and pure water. Some few were of opinion, — that the guests ought to come naked, in imitation of the primeval simplicity of the golden age ; but to this the majority very seriously objected. A committee was appointed to cater for the amateurs, and various disputes arose therein regarding what dishes would be admissible, and what not. The earliness of the season left them no great variety of choice in the vegetable world : some, therefore, contended that fish might be allowed upon a solemn occasion of this kind ; but this proposal was scout-

1. Leigh Hunt.

2. On reconnaît les abstractions chères à toute l'école « Cockney, » mais à Leigh Hunt plus qu'à tout autre.

ed by the rest with the utmost vehemence. One person held out a good while for oysters, asserting that they were to all intents and purposes vegetables; and Mrs. L. H., who was admitted an honorary member, pleaded hard for shrimps and periwinkles. But their eloquence was spent to no purpose — the Catos of the committee remained unshaken.

On the morning of the first of May, there was not a vegetable left in Covent-Garden market by nine o'clock. All the green grocers in the north end of the town were speedily disburthened of their wares; and an immense number of families in the parishes of Pancras and Bloomsbury, in Hampstead, Highgate, and Kentish Town, were left that day, without a single potato. An advance took place in the price of vegetables, and a single head of cabbage was known to fetch five shillings.

At five o'clock, the tables were spread, and the guests assembled on Hampstead Heath. Mr. N. was in the chair; near him sat Dr. L., Mr. R. the antiquarian, Sir J. S., the Rev. P., and Mr. T., the Pythagorean philosopher ¹. Mr. P. B. S. was vice-president; near him was Mr. G., Mr. H., and Mr. L. H., ² and many others whom it would be tedious to enumerate. We were sorry to observe several of the more rigid amateurs looking very pale and thin, but they all declared that they enjoyed the most perfect health.

The dinner was composed of such vegetables as were in season: they were generally boiled, though some few rivals of the Gymnosophists preferred their cabbage, etc., in a raw state. One sage, in particular, we remarked with a dish of clover before him, which he devoured with an avidity worthy of Nebuchadnezzar himself.

1. On reconnaît aisément quelques-unes de ces initiales: Mr. Newton, l'ami de Shelley, auteur du petit livre *The Return to Nature*; Dr. Lamb, aussi un des pionniers du Végétarisme; T. Taylor, l'interprète de Platon, le restaurateur du polythéisme.

2. P. B. Shelley, W. Godwin, Hunt (« l'orateur »), et Leigh Hunt.

Like the King of Babylon, he appeared to have served a seven years' apprenticeship to the business. There were not many instances of repletion at this dinner. We are sorry, however, to state, that one gentleman was obliged to quit the table very soon, being seized with a fit of the colic, and exhibiting all the symptoms of incipient anasarca, the consequence of an inordinate indulgence in cabbage, and toast and water.

After dinner tea was served up, with the dessert; and now began the joyous « rout and revelry ». These followers of Pythagoras, however rigid in their adherence to his system of diet, were not very scrupulous observers of his precepts of taciturnity. Tongues wagged on all sides, and arguments rose thick, fast, and fiery. The silent heath resounded, and appeared on a sudden to be metamorphosed into the palace of noise, the temple of discord :

« Storming fury rose,
And clamour, such as heard on th' heath till now
Was never; tongues on tongues loud chattering breezed
Horrible discord, and the madding throats
Of brazen poets raged. »

How all this might have ended, it is hard to say, if the noise had not been suddenly interrupted and drowned by a more powerful din from the opposite side of the heath. This proceeded from a party of brother amateurs of the long-eared kind, who had just commenced their after-dinner concert and jollification. This interruption proved a seasonable corrective to the unphilosophic vociferation of one party, and restored them to a becoming consciousness of their two-legged dignity.

Several toasts were then given, and drank, and many appropriate songs were sung. The president gave « A return to nature ¹; or success to vegetable regimen »; drank three times three, song, — « Peas, Beans, and Cabbage. » The next toast was, « The cultivation of grain;

1. Le titre de son livre.

and may it quickly supersede pasturage »; Song, — « I wish I was a brewer's horse ». Several other general toasts were given. M. L. H., when called on for a song, gave the following with much effect :

It was a very pleasant place,
 And smelt delightfully,
 And all the neighb'rood wore a face
 Of gay yet tearful glee.
 The flow'riness of sweet moss roses
 Was strew'd upon the plain,
 And vast abundance of small posies
 Fresh gathered after rain.
 The tops of the grass look'd cheerily,
 And little daisies spurted up,
 And the dewdrops gleamed dearly,
 In many a butter-cup.
 The leafiness around was roarie,
 With all its dancing bowriness,
 And the wood-tops, half green, half hoary,
 Melted in tender showeriness.

Mr. P. B. S. then gave « the memory of Nebuchadnezzar; and may all Kings, like him, be speedily sent to graze with their brother brutes. » This toast excited much commotion, but was drank at last without the adjunct, which it was deemed prudent to omit. Mr. B., of Bible celebrity, observed, that in supposing Nebuchadnezzar to have fed on grass, we are not borne out by the Hebrew text. This he would prove in his intended translation of the Bible. He also took occasion to declare his opinion, that the longevity of mankind before the flood, was owing to their feeding on vegetables, not on raw meat, as had been erroneously supposed. But these were points he trusted would be fully cleared up in his treatise on « antediluvian cherubim. » Mr. T. — the Platonist, proposed as a toast, « The reign of Saturn, and speedy restoration to the worship of the heathen gods », which, however, was not drank, as it appeared to infringe upon the principles of religious toleration.

Many speeches were made in the course of the evening; but we only have room to extract a part of that of the vice-president ¹, who, on his health being drank, after returning thanks, thus proceeded : « It is with the most infinite satisfaction that I behold assembled together such an illustrious company of enlightened men; all at least favourable to the principles which dictate an abstinence from animal food, and the majority strict observers of a vegetable regimen. The depravity of man is undoubtedly to be sought for in the indulgence of carnivorous propensities. This has been the persuasion of the enlightened of all ages. This fact has been darkly hinted at in the mythology of all religions. The biblical allegory of the forbidden fruit admits of no explanation but this : — The apple of the fatal tree was nothing, gentlemen, but a well dressed beefsteak ; whether plain, or with oyster-sauce is doubtful. The serpent is a representative of the brute creation. Man is asserted to have bruised *his* head, when he devoted the race of animals to death, for the gratification of an unnatural appetite. In return, the heel of man was said to have been bruised by the serpent ; that is, the indulgence in flesh diet deprived him of his energy, and reduced him to inactivity, torpor, disease and death. The fable of Prometheus may be similarly explained. Prometheus, gentlemen, was a cook of some celebrity in his day. The gourmands of that time were so delighted with his culinary preparations, that they declared he must have stolen fire from heaven.

But he himself fell the first victim to his own pernicious inventions. A vulture preyed upon his liver; that is, he was afflicted with an incurable hepatitis, which tormented him for many years and finally put a period to his existence. Such, Gentlemen, is the brief, but emphatic, account of the origin of cooking ; — that fatal science which has taught the knowledge of so many ills, — that accursed tree, whose fruit is poison, — that exhaustless fountain, from which man, in every age,

1. A *savoir* Shelley.

has drank such copious draughts of perdition. Centuries on centuries have rolled away since Prometheus discovered his execrable art, and centuries and centuries may roll away again ere its destructive energies shall cease to operate.

To this we owe the existence of every evil, of every crime. Animal diet is the parent of madness, — madness of criminality and vice. To this, gentlemen, we owe the existence of superstition, the abuse called government, the injustice of law, and the abomination of marriage, — every vice that can result from the perversion of nature, in our present distempered state of civilization.

Διὰ τοῦτον οὐκ ἀδελφός,
Διὰ τοῦτον οὐ τοκῆς,
Πόλεμοι, φόνοι δὲ αὐτον,
Τὸ δὲ χεῖρον, ὀλλυμεσθα
Διὰ τοῦτον οἱ φιλοῦντες.

Yet, I confess I entertain some hopes of, at least, a partial return to natural diet. When I survey the enlightened assembly around me I cannot entirely despair. In the countenance of our venerable president, I read the fairest promise of the future dietetic reformation of mankind. As Prometheus was the introducer of cooked flesh into the world, so shall Newton be the illustrious restorer of raw vegetables. As in Adam all eat meat, so in Newton shall all eat cabbage. And who, gentlemen, that looks upon us, who have fed on vegetables for the last three years, can doubt for a moment of the efficacy of our regimen? In the whole of our animal economy, there is nothing to offend the most fastidious acumen of physiological criticism. Our forms are models for the sculptor; the painter might teach his canvass to glow with a more vivid hue, from a contemplation of the bloom that mantles on our cheeks; our minds — but I sink beneath that inexhaustible subject. *De Carthagine melius silere puto quam parum dicere.*

Yes, gentlemen, the glorious era is approaching that will fully develop the perfectibility of our nature. The

golden age, in which there shall be no such thing as distinction of property, form of government, institution of law, or establishment of religion; when there shall be neither prostitution nor marriage, crime nor punishment, exchange nor robbery; when every man shall live under his own vine and fig-tree, and rise a gentle being from his meal of roots, to propagate around him his own unperverted feelings; and I behold, gentlemen, in our worthy president, the harbinger of that glorious day, — the star in the east, for the guidance of the wise, — the John the Baptist, of the genuine redemption of mankind. Proceed then unmoved, illustrious man, in thy frugivorous career, — *macte virtute tua.*

*Te duce, si qua manent, sceleris vestigia nostri
Irrita perpetua solvent formidine terras. »*

IV

UN SOUVENIR DU PREMIER VOYAGE EN FRANCE (1814)

Le passage suivant, feuillet du carnet de route de Shelley et Mary, égaré sans doute lorsque Sir Percy Shelley et Lady Shelley préparèrent leur édition, et retrouvé par nous à Boscombe, n'est pas sans intérêt : il ajoute encore un nom, et cette fois-ci, un nom français, à la liste des petits enfants que le regard du poète élut, et qu'il rêva de faire siens. Le passage est écrit par Mary.

Tuesday. Aug. 16.

We pursue our journey at 5 in the morning — The country we pass through is full of forests — We have a distant peep at hills — We dine at Champlitte. Adventure with Marguerite Pascal — whom we would have taken with us if her father would have allowed us and certainly I never beheld so lovely a child — Shelley and I walk to the riverside — We sleep at Gray.

V

LETTRE DE CHARLES CLAIRMONT A FRANCIS PLACE

12 JANVIER 1816

Sur F. Place, v. l'excellente biographie de Graham Wallas. (1898) Le tailleur radical de Westminster avait fait en 1810 la connaissance de Godwin ; il avait bien vite découvert avec quelle facilité le philosophe savait emprunter, et ne point rendre : en septembre 1814, ils s'étaient brouillés définitivement, Place ayant payé 400 livres le plaisir de ces courtes relations avec l'homme, à qui, affirmait-il d'ailleurs, « il devait ce qu'il appréciait le plus en lui-même. » Charles Clairmont, le jeune frère de Clara, n'était guère plus que Fanny Godwin heureux auprès de sa mère et du philosophe : le 8 août de cette année 1816 il écrira à Shelley qu'il vit depuis près d'un an loin de Skinner Street, et qu'il n'a pas écrit, de tout ce temps, à sa mère ou à Godwin. Caractère vagabond et esprit incertain, Charles Clairmont rêvait pour l'instant de prendre sa part d'une certaine entreprise de distillerie Irlandaise — bientôt il voudra vivre, dans les Pyrénées, la vie d'un poète... Nous voyons ici Shelley prêt, comme toujours, à aider ceux qui l'approchent : mais les discussions engagées avec son père l'empêchaient de le faire, sinon à de très onéreuses conditions (du 155 % !) Le jeune Charles eut quelques scrupules, et voulut essayer d'intéresser à sa cause l'ancien ami de son père. Celui-ci, qui a copié sa réponse sur la même lettre, répondit sèchement que, quoi que d'autres pussent consentir, il ne pouvait lui, retirer son argent de ses affaires présentes, pour le prêter et le lancer dans de nouvelles entreprises. La mention du nom de Shelley — que Place avait évidemment en piètre estime — amena Charles à faire un long plaidoyer en faveur du poète.

Le portrait qu'il nous donne de Harriet est d'une précision remarquable : mais il ne faut sans doute pas oublier que c'est la Harriet d'après la séparation que Charles Clairmont a surtout connue — par ouï-dire.

[British Museum
Add. Mss. 35 152. f. 191.]

2 York Place, Camden Town.

12 January 1816.

[Ecrit 1815.]

My Dear Sir.

You were kind enough, when I applied to you some months ago, to say you would have no objection to render me any little assistance in your power to enable me to cast about and undertake some employment for my own subsistence. I was at that very time engaged in a negociation concerning a business in Ireland, the basis of which was founded on Shelley's assistance. I refrained from mentioning this to you at the time, because I was well aware of your sentiments towards Shelley, and was afraid they were even so inimical that you would perhaps have instantly renounced all advice or assistance on the ground of rejecting anything in which he was concerned. After a more mature consideration on that point however, I feel convinced this fear was needless. You have expressed in very strong terms your dislike of Shelley; but you have been prejudiced against him. I think Godwin's treatment of Shelley unjust; yet he is most peculiarly circumstanced with regard to him. It is I believe from G. alone that you have received your accounts. I do not know exactly how the case has been stated to you, but I judge, in the most unfavourable light. I trust you will not for a moment infer that I think Godwin capable of having asserted untruths in the matter; yet you must be aware that it is possible so to state mere facts, that without deviating from the truth, one may make an argument appear on which side of question one pleases, while the fairest deduction perhaps lies in the middle. — As the good respect I should be glad to obtain in your eyes, may hang upon your forming a just decision on this subject, I wish, whatever are your opinions, to give you mine, in order that you may be con-

vinced of my integrity with regard to S., my sisters, and that you may understand my sentiments to be general principles, not merely the adoption of interested motives. You are acquainted with facts ; I will not therefore enter into them, however unfavourably they may have been stated to you ; but simply give you my reasons why I think Shelley unjustly treated, and why I am his friend.

Here is a young man of the greatest refinement and learning, and the most uncommon talent, by a puerile unexperienced thoughtlessness married to a pretty trifling girl, of the most slender capacity, whose only pleasures and occupations are balls and theatres and such frivolous amusements. The particulars of the original connection between them are of a very remarkable nature ; yet they are too long for insertion here. Suffice it at present to assure you he never had for her any strong attachment ; he thought her certainly a pretty woman, and was married to her when quite a boy, under circumstances so very peculiar as could never have happened to any but one of so very strange a turn of mind as himself. Her love towards him was precisely of the same cold nature ; this she most fully proved at the time of their separation. Her love for Shelley was absolutely none ! — So long as he was the minister of her pleasures and her respectability, she pretended a sympathy with his principles and an admiration of his character ; but soon as her interest became unconnected with his, she became his secret enemy and the enemy of his friends. Godwin, especially, though she knew his sentiments were inimical to Shelley's conduct, for he both wrote to her and called on her, was instantly the object of her blackest calumny and invective. I know of facts concerning her representations of Godwin, which place the weakness and treachery of her nature in a conspicuous light. She associated (I do not at all mean what the world calls criminally) with an Irish adventurer, whom she commissioned to take all possible legal advantage of Shelley. She knew his embarrassed circumstances at the time, and yet glutted her revenge by run-

ning up the most extravagant and needless bills against him, among tradesmen where she knew she could obtain credit. In short it was only her impotence to injure that rendered her innocent of the most wide spreading blasting mischief. My Dear Sir, I am susceptible of the most compassionate feeling for a woman placed in such a situation; and I would not require of her a compromise of that dignity and self-respect which is the property of every female who thoroughly feels the extent of her claims as a woman and a wife; I would not require of her that she should become a crouching, puling, begging suppliant; she has certainly every right to feel her pride injured; yet still I cannot think that a woman who sincerely loved, could descend to the low revenge of abuse and scurrility. — Such conduct is neither affection, or virtue, or dignity; or even reconcilable with these properties.

But now even suppose Mrs. Shelley's passion for her husband had been as intense as that which Shelley felt for my sister; still I cannot see that this would have been sufficient to entitle her to the preference, when it was a question with whom Shelley should associate and domesticate for life. A certain portion of unhappiness necessarily falls to her whose love is unreturned: would cohabitation have remedied this evil? Shelley felt he could not esteem her; would a generous hypocrisy have produced the effects of passion? And if it could, how would the wretched victim of such a melancholy farce, a man of sensibility and virtue, have deserved this hopeless solitude of the heart? Because he is exquisitely framed to perceive¹ and adore true excellence, must he be everlastingly chained to dulness and sickening folly? — And who is she for whom this mighty sacrifice is prepared, for whom his happiness (and so far as depends on his life and reason) his usefulness is bartered? — She is totally unlike her companion. She delights in frivolous amusements, and despises from her heart all literature

1. C'est aussi, on le sait, l'orthographe de Shelley.

or learned employments. Her fondness for her husband induces her to adopt principles and approve conduct, which she has neither the understanding or the courage to prefer for their intrinsic worthiness. Their intercourse must be full of ir[r]itating discomfitures. Their natures are distinguished by antipathies which no despotism but that of marriage could ever attempt to coalesce. I am persuaded that he who leaves such a woman for another in every respect more suited to his intellectual nature, acts neither selfishly or sensually. If it be true that a person is justified in terminating a connection thus unsatisfactory, when the other party has feelings in some degree inimical to the proceeding, surely the justice is much more evident when the reluctance to the separation clearly arises out of the most vicious and ignoble motives that can degrade the human heart.

What love can the person who enjoys frivolity and parade bear to the solitary student ? Love is produced by a real or supposed sympathy of tastes and dispositions; subtract these causes ; what remains but avarice or sensuality ? — Perhaps you may think my sentiments too wild and undigested for a maturer age ; yet if so, I still hope you will agree with me in their bulk and main tenor. I believe you to be a thoroughly unprejudiced man, and think I must have been wrong in supposing you would allow your judgements to be shackled on this subject. This long account is no doubt troublesome and tedious to you, yet I am afraid it was necessary.

Etc.

[Le reste de la lettre ne traite plus que d'affaires.]

VI

LETTRE DE HARRIET SHELLEY

5 JUIN 1816

Et voici, comme contrepartie à la lettre de Charles Clairmont, une lettre de Harriet, toute simple, toute bonne, et toute digne dans sa tristesse. Elle est adressée aux anciens amis du poète, les Newton, partis en Hampshire, où bientôt Mrs. Newton devait mourir (cf. Dowden. i. 467 note). On voit que rien encore, six mois avant la fatale décision de Harriet, ne trahit son chagrin, ni les moindres discussions familiales.

[British Museum
Add. Mss. 37 232. F. f. 42.]

23 Chapel street
Grosvenor Street
June 5th
[P. M. 1816.]

My dear Mrs Newton

It was with the deepest emotions of sorrow that I heard of Mrs Newtons illness, which however I trust she may recover. I met Mr Lawrence¹, very lately and he told me he thought she might in time conquer the disease. That she may still live to enjoy many years happiness with you and your sweet Children is my very fervent wish. If there is any thing which I can do for you pray let me know. To the unhappy there is nothing so delightful, as being of use to others. If my presence would add in the least degree to yours or your Childrens

1. Sans doute l'auteur de *l'Empire des Nairs* que Shelley avait connu.

comfort I am very ready to leave Town and fly to give comfort to the distressed — which I am sure you would do for those you highly esteemed. I sincerely hope your usual illness will pass off slightly; if there is any kind of Fruit ¹ I can send you do tell me; at present there is but little variety owing to our cold spring. If it will fatigue you too much to write an answer let my favorite Augustus give me a line just to say how you all are, or Mary. Pray dont take any trouble yourself; my sister unites with me in kindest regards and best wishes to you all and I remain.

Your sincere friend.

H. SHELLEY.

John Frank, Newton Esqre
Burgate House
Near Fordingbridge
Hants.

1. Newton restait fidèle à son végétarianisme.

VIII

LETTRE DE HOGG A SHELLEY

- 25 AVRIL 1817

Nous donnons ici, avec l'aimable permission de Lord Abinger, l'une des trop rares lettres de Hogg à Shelley préservées à Boscombe. On y verra, mieux qu'en de longs commentaires, quelle prise les études classiques commençaient à avoir sur le milieu du poète, avec quel vif sentiment de leur éternelle réalité on y savait citer le texte (sans accents, il est vrai, mais qu'importe?) des grands tragiques grecs. Il n'en faut pas douter, c'est à Peacock et à Hogg que nous devons le Shelley traducteur d'Homère et d'Euripide; ils auront été des premiers à l'attirer, loin des orages présents, vers la luxuriante lumière de la Sicile, et les sobres paysages de l'Attique.

London 25 April
Anno Verbi incarnati 1817.

Dear Shelley

I received yesterday some Marlow news from Peacock, w^{ch} amounts to this, that you are all well, that your boat is every thing the most fond boat-builder could wish his boat to be and that you have both entertained (altho' but inhospitably) a loquacious guest, who is alike hateful to Gods and to men, to birds, beasts and fishes.

Ῥηβελιοιο¹ λευφθογγιο βην ακαμαντα
Ην μακαρες ριγουσι θεοι, ριγουσ' ανθρωποι,
Και ταρ σιαλοι τε σνες τε και θηρατα παντα.

Since I saw you I have been very tragic and busy in

1. Quel est le fâcheux ainsi plaisamment décrit dans ce pastiche homérique? Je ne sais, et ne puis garantir le texte.

scapulizing ¹ Euripides ; I have read *Andromache*, *Supplices*, *Iphigeneia Taurica* and *Rhesus* ; I am at present engaged with the *Troades* and I have in prospect only the *Heraclidae*, and the fragment of *Danae*. I shall then have gone through the 44 1/2 plays of the Grecian Dramatists. — I cannot too strongly recommend them to your frequent attention for I do not know where else to find such volumes of perfect virtue and almost faultless beauty. — Our divine Shakspeare is perhaps more than a match for any one singly, but he must yield to the united strength of the four Heroes of the Athenian theatre. — I am glad that Fox and R. P. ² have ventured to prefer Euripides to Sophocles, for I feel somewhat inclined to adopt that opinion. — The language of Sophocles has that incomparable superiority over the other competitors, w^{ch} that of Virgil so eminently possesses, w^{ch} Dante claims in Italian and Milton in our own tongue. In other respects the best tragedies of Euripides are fully equal to those of Sophocles and are much more numerous, whilst the worst are not inferior to the *Trachiniae*. — The characters of the former are more various (especially the females) more domestic, more moral and more tenderly pathetic. — There is a wonderful depth, an intimate acquaintance with ethics and politics, and a profound and mysterious knowledge of Philosophy and Mythology. The *Cyclops* and *Bacchae* are in a stile of writing, wof^{ch} there are no traces in the other Tragedians, they are compositions, w^{ch} separate their author from his rivals and shew that he was not only the best tragedian, but also most powerful in a different and exquisite species of Poetry. — Select from Sophocles whatever is most admirable, whether it be a prologue, a chorus, an affecting dialogue, or the narration of an *Ἀγγέλος* and you will find the same in Euripides, equal in beauty and at least double in quantity : the one has all

1. C'est-à-dire occupé à lire Euripide en se servant du lexique de Scapula, (mentionné par Hogg, *Life*, ch. xxviii).

2. Ralph Peacock.

the excellent qualities of the other in greater abundance, besides many others, of w^{ch} he seems to have had no idea. — I hope to spend much of my leisure in the Grecian theatre, after repeated visits I shall be a more competent critic. — I must now proceed onward in reading according to my purpose everything that is worth reading in Greek. To dispel vain fears, I read every morning as soon as I awake 100 lines of Lucretius: it is a good mode of beginning the day, I study it when the animal spirits are dry and the head is *consequently* clear, as attentively as Memmius could have done and with true delight: I am in the 2^d Book. — I have no doubt Peacock has shown you in those miraculous effusions of genius, Homer's hymns, these, amongst other magical verses:

Ἐπλεον' αὐταρ ὁ τοισι συνηγνέτο Φοῖβος Ἀπολλων'
 Ἐν ποντῷ δ' ἐπορούσε, θεῖμας δ' ἐλφίνει εἰκῶς
 Νῆε θεῶ, καὶ κείτο πέλωρ πέγα τέ δεινὸν τέ 1.

I cannot refrain from mentioning in a pathetic and Philadelphic tragedy the Iphig. Taur. a sublime idea of the power of the Deities. — Minerva addresses Orestes, who is absent — says that, altho he is absent, he can hear her.

Μαθωνδ', Ορεστα, τὰς ἐμὰς ἐπιστολάς
 Κλύεις γὰρ αὐδὴν, καί περ οὐ παρών, θεὰς
 Χωρεὶ λαβὼν ἀγάλμα, σὺ γήρουον τέ σην.

V. 1458.

I heard from Newton yesterday, he says they are all [well] and that Sprightly the old Poney has produ[ced an] in[comparable] foal — a most joyful event, and « Pray remember me to [Peacock] and Shelley who cannot do better than continue to pu[rsue] the firm and flowery paths of Greek literature. » — I am gl[ad to] hear you propose coming to London for a week to see the exhibition w^{ch} it [is] said will be a good one, Don Giovanni,

the Elgin Marbles, etc., next month; it will be a wise action I hope to have the pleasure of seeing you. When you are not better engaged, write. Remember me kindly to Mr. Hunt, to Peacock and to the ladies and to the τετραποδιον ¹, who I presume complies with the precept

Ἀλλ' ἔρπε, καὶ ζῇ, καὶ δομοῦς οἰκεῖ πατρός

Creep and live and inhabit your father's house

χαῖρε.

T. Jeff. Hogg.

Garden Court Temple.

P. B. Shelley Esq^{re}

Albion House

Great Marlow

Bucks.

1. *Iphig. Taur.* 705.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	vii
INTRODUCTION.....	1
CH. I. — Le Romantisme Romanesque.....	7
CH. II. — Les Premières Amours	39
CH. III. — La Révolte	55
CH. IV. — Le Don de soi.....	73
CH. V. — L'Intellectualisme.....	91
CH. VI. — Le Réveil de la poésie.....	137
CH. VII. — L'Imparfaite Alliance : <i>la Reine Mab</i>	153
CH. VIII. — L'Amour insatisfait	181
CH. IX. — L'Envolée.....	215
CH. X. — La Révélation : <i>Alastor</i>	229
CH. XI. — La Grande Nature	273
CH. XII. — L'Année tumultueuse.....	309
CH. XIII. — L'Œuvre chaotique : <i>Laon et Cythna</i>	347
CONCLUSION.....	389
APPENDICES.....	403

